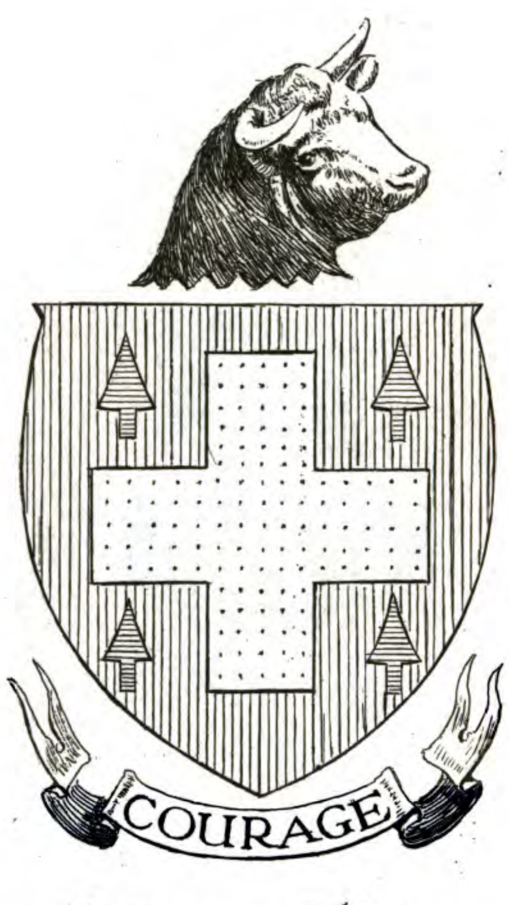


K. Norman Hillson

Grimm, Friedrich Melchior, freiherr von

MÉMOIRES

HISTORIQUES, LITTÉRAIRES

ET

ANECDOTIQUES,

TIRÉS DE LA

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE,

ADRESSÉE AU

DUC DE SAXE GOTHA,

DEPUIS 1770 JUSQU'EN 1790,

PAR

LE BARON DE GRIMM,

ET

PAR DIDEROT.

FORMANT

UN TABLEAU PIQUANT DE LA BONNE SOCIÉTÉ DE PARIS SOUS LES RÈGNES DE LOUIS XV. ET LOUIS XVI.

TOME II.

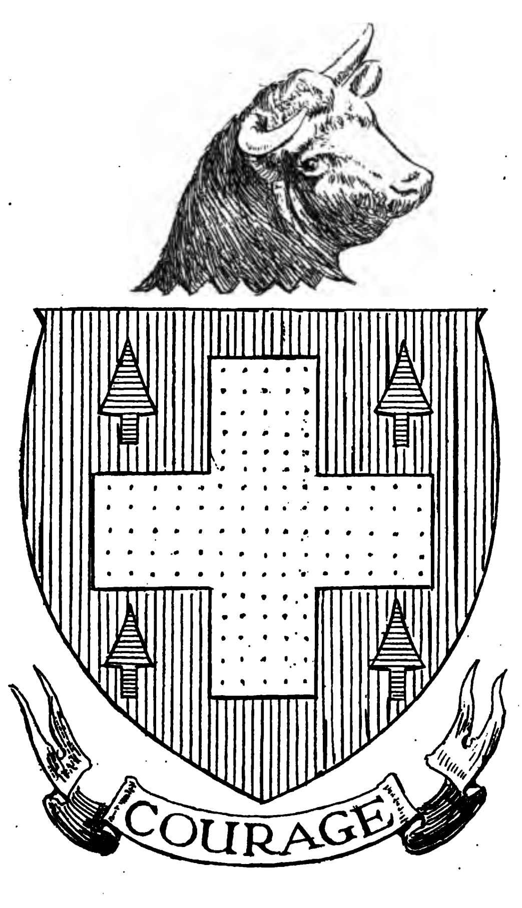
SECONDE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

LONDRES :

CHEZ COLBURN, LIBRAIRE, CONDUIT STREET,

HANOVER SQUARE.

1814.



Lettre de M. Reverdi, sur l'Empereur Joseph II.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS

DANS CE SECOND VOLUME.

Page

Page

Page

Fin de la Table des articles contenus dans ce second Volume.

MÉMOIRES
HISTORIQUES, LITTÉRAIRES
ET
ANECDOTIQUES.

Janvier, 1777.

La première nouveauté que nous avons l'honneur de vous annoncer a eu beaucoup de succès, et un succès que la jeunesse de l'auteur et les espérances fondées sur le talent développé dans cet ouvrage rendent plus intéressant encore. *Zuma* n'est pas la première tragédie de M. Lefèvre, mais elle n'en est pas moins le fruit de sa première jeunesse. Il avait à peine vingt ans lorsqu'on joua son *Cosroës*, et *Zuma* fut reçue deux mois après; Cosroës, joué en 1770, fut hué impitoyablement le premier jour, et ne put se relever de sa chute. Depuis ce temps il n'est point de dégoûts qu'il n'ait éprouvés de la part des comédiens, et ce n'est qu'après dix ans d'attente qu'il a pu obtenir enfin la faveur de reparaître au théâtre. Quel encouragement ne lui eussent point donné les lauriers qu'il vient de cueillir, si la carrière lui eût été ouverte dix ans plutôt, comme il devait naturellement l'espérer! Eclairé par le jugement du public, son génie se serait tracé

peut-être des routes nouvelles. Un succès si flatteur à cet âge lui eût révélé du moins le secret de ses forces; il eût trouvé plutôt les conseils et la protection que ses talens naissans et l'extrême médiocrité de sa fortune lui rendaient si nécessaires; le prince qui vient de l'attacher à sa personne avec une pension de douze cents livres, monseigneur le duc d'Orléans, lui eût accordé plutôt et les secours et l'appui dont il avait besoin. Quelque triste que fût l'abandon dans lequel notre jeune poète a vécu depuis les premiers essais qu'il avait osé hasarder au théâtre, son courage n'en a point été abattu; c'est dans cet intervalle qu'il a eu l'audace de concevoir et d'exécuter presque entièrement l'entreprise effrayante d'un poëme épique en douze chants. Gustave Vasa en est le héros, ce généreux Gustave dont la Suède adore la mémoire comme nous adorons celle de Henri IV. Nous espérons pouvoir bientôt vous donner une idée et du plan et des détails de ce poëme; mais nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici que c'est de nos jours seulement que nos poètes ont choisi leurs héros chez les peuples du Nord, M. Lefèvre en Suède, et M. Thomas en Russie. C'est un hommage rendu à la supériorité que ces peuples ont acquise dans ce siècle, et qu'ils doivent sans doute à la gloire personnelle de leurs souverains et à la protection toute particulière dont les lettres ont été honorées sous leur règne.

Il n'y a d'historique dans la tragédie de *Zuma* que le nom de Pizarre; tout le reste est d'invention.

On ne peut se dissimuler que le fond de l'in-

trigue ne soit romanesque, que les incidens qui la préparent manquent de vraisemblance, et que la conduite n'en soit souvent forcée. Il faut avouer encore que l'action en elle-même est assez faible; mais les suppositions sur lesquelles cette intrigue est fondée produisent des situations si intéressantes, ces incidens se succèdent avec tant de rapidité, la marche du poëme est si vive, qu'on oublie sans cesse ce que les moyens peuvent avoir de défectueux, en faveur de l'effet qui en résulte. C'est une suite de tableaux dont le mouvement et la variété ne laissent point de prise à la réflexion. L'âme n'est peut-être jamais fortement intéressée, mais elle est dans une espèce d'illusion qui l'occupe et ne cherche point à se désabuser. La pièce est fort inégalement écrite: à côté des plus beaux vers on aperçoit les plus grandes négligences; mais à travers ces négligences même le style conserve encore de la chaleur et de la sensibilité. Le dialogue, en général, est simple et touchant, et l'on peut dire que le naturel et la vérité de l'exécution y suppléent presque toujours aux défauts du plan.

Si *Zuma* n'eut qu'un succès médiocre à la Cour, c'est qu'elle fut mal jouée, c'est que l'auteur avait eu la maladresse d'y laisser beaucoup de longueurs, et qu'un seul vers ridicule ou déplacé peut détruire l'effet d'une scène entière. Mademoiselle Sainval l'aînée a eu des momens sublimes dans le rôle de Zuma; sa sœur a paru fort laide dans celui d'Azélie. Molé, chargé du rôle de Zéliscar, a joué la scène du cinquième acte, la scène principale, avec infiniment

de naturel et de chaleur. Mais Larive a laissé beaucoup de choses à désirer dans celui de Pizarre. On jugera mieux, à la lecture, si c'est la faute de M. Lefèvre ou la sienne.

Épigramme, par M. de Rhulière.

Après l'hymen une femme encor neuve
Vit son amie en grand habit de veuve ;
Elle trouva ce costume charmant.
A son mari plus que sexagénaire
Elle disait : Si vous voulez me plaire,
Faites-moi peindre en cet habillement.

Madame Geoffrin est toujours fort languissante ; mais sa tête, quoique faible encore, paraît entièrement libre. Elle a revu toute sa société, à l'exception cependant de MM. d'Alembert, Marmontel et Morellet, qu'elle a cru devoir sacrifier au juste ressentiment de sa fille, peut-être aussi aux scrupules pieux de son confesseur. Ces messieurs sont accusés d'avoir voulu proscrire et le viatique et l'honnête Thomas d'Akempis ; en conséquence, après avoir été consignés eux-mêmes assez lestement à la porte de leur ancienne amie, ils se sont permis de répandre les propos les plus durs et les plus indiscrets sur la conduite de madame de la Ferté Imbault avec sa mère. Toutes les circonstances de cette tracasserie philosophique ont été fort exagérées. Madame Geoffrin a vu qu'après un pareil éclat il fallait cesser de voir ces messieurs ou sa fille ; elle a préféré, selon son usage, le parti le

plus convenable et le plus décent. Sa faiblesse ne lui permet plus de suivre une longue conversation, mais elle cause encore souvent avec beaucoup d'intérêt et beaucoup d'agrément ; son esprit semble même quelquefois n'avoir rien perdu de cette finesse de l'art qui lui était propre. On parlait l'autre jour chez elle de la simplicité de caractère. *Tant de gens l'affectent*, dit-elle, *mais M. de Malesherbes, voilà une homme simplement simple.*

Cette habitude de bienfaisance qui occupa sa vie entière ne l'a point quittée. Après s'être informée avec beaucoup d'empressement de la situation de M. Suard et de ce qui pourrait lui faire plaisir, elle lui envoya, ces jours passés, trois ou quatre casseroles d'argent qu'il ne crut point devoir refuser. Dernièrement elle força M. Thomas à recevoir une petite cassette de deux mille écus en or. Il eut beau lui représenter qu'il n'avait jamais refusé les secours que lui avait offerts son amitié dans le temps où il avait pu en avoir besoin, mais que l'aisance dont il jouissait actuellement ne lui permettait plus d'accepter un don si considérable. Sa résistance fut inutile : il fallut céder, du moins en apparence ; mais il ne sortit de chez elle que pour aller remettre la cassette en question à madame de la Ferté-Imbault, qui n'ayant pas voulu la reprendre, l'a fait déposer chez un notaire aux ordres de M. Thomas.

Une étrenne assez ingénieuse et plus morale encore, est celle que madame de la Vaupalière a

donnée à son mari, qui aime passionnément le jeu. On a imaginé, pour classer les fiches et les jetons, des étuis d'une forme nouvelle très-commode et très-agréable. Elle en a envoyé un à M. de la Vaupalière, du travail le plus riche et le plus précieux, sur lequel elle a fait mettre d'un côté son portrait, de l'autre celui de ses enfans, avec cette légende : *Songez à nous.* Malgré cette heureuse idée et malgré les *réflexions* de M. *Dussaulx sur le jeu,* je crois qu'on a joué cet hiver avec plus de fureur que jamais. Le marquis du Barri a gagné l'autre jour, d'un seul coup, au pharaon, le soixante, et a levé six mille trois cents louis.

Parmi beaucoup de traits fort connus et qu'on a insérés cette année dans les *Etrennes d'Apollon,* on en trouve plusieurs qui le sont moins et qui mériteraient d'être conservés. Quelque temps après la bataille de Fontenoi, Louis XV. félicitant le maréchal de Saxe sur cet heureux événement, lui dit : *Monsieur le maréchal, vous gagnez plus à cette guerre que nous tous, car vous étiez enflé par tous les membres et vous jouissez à présent de la meilleure santé.* Le maréchal de Noailles, qui était alors présent, répondit au roi : *Il est vrai, Sire, monsieur le maréchal de Saxe est le premier homme du monde que la gloire ait désenflé.*

Février, 1777.

Réponse de M. le Prince de Ligne à une Lettre de M. de Voltaire, dans laquelle il se traite de vieux hibou, et M. le Prince de Ligne d'aigle Autrichien.

Je sais que le hibou, favorisé des cieux,
De la sagesse est le symbole.
Si je ne t'avais vu, je croirais que les dieux,
Pour corriger notre espèce frivole,
Sous cette forme-là t'ont placé parmi nous.
Quand Minerve te suit, ton sort me paraît doux;
Mais comme toi sait-elle instruire et plaire?
C'est toujours en grondant qu'elle fait quelque bien;
Elle est maussade, atrabilaire.
Et son lugubre oiseau ne te ressemble en rien.
Se peint-on un hibou, qui passe en mélodie
L'Amphion des forêts, le Cygne Mantouan;
Qui des clairons de Mars, du luth de Polymnie,
Ou bien de la flûte de Pan,
Sait tirer la même harmonie?
Si l'on devient un aigle en fixant le soleil,
Sans doute j'en suis un; j'osai voir le génie
Qui n'eut jamais et n'aura son pareil,
Qui des sots préjugés affronta la manie,
Qui des torts de Thémis fut le réparateur,
L'ami de la Raison, l'amant de la Folie,
Et de l'humanité le joyeux bienfaiteur.
C'est toi seul qui, dans ton délire,
Toujours ou sublime ou charmant,
Planes sur tout ce qui respire,
Du haut des cieux, ton unique élément.
L'aigle n'est plus à Rome, il n'y reste qu'une oie,
De qui le Capitole est l'asile et la proie:
Elle l'avait sauvé dans un temps plus brillant.

Plus d'aigle nulle part ; la nature épuisée,
Pour former ton être divin,
Depuis ce temps s'est reposée.
De perroquets au ramage malin,
De geais et de corbeaux je vois bien des volières ;
Mais l'on verra plutôt sous les célestes sphères
Se rassembler deux astres éclatans,
Deux mondes et deux océans,
Que l'on ne verra deux Voltaires.

Vers de M. de Voltaire à Madame la Marquise du Châtelet, en lui envoyant le Temple du Goût.

Je vous envoyai l'autre jour
Le récit d'un pélerinage
Que je fis devers un séjour
Où souvent vous faites voyage
Ainsi qu'au temple de l'Amour.
Pour celui-là n'y veux paraître,
J'y suis, hélas ! trop oublié ;
Mais pour celui de l'Amitié,
C'est avec vous que j'y veux être.

M. Delille, qu'il ne faut confondre ni avec M. l'abbé de Lille, le traducteur des *Géorgiques*, ni avec M. de Lille, capitaine de dragons, connu par plusieurs pièces fugitives d'une touche fort délicate et d'un excellent goût ; M. Delille à qui nous sommes redevables de plusieurs ouvrages de métaphysique, entre autres de *la Philosophie de la Nature*, livre assez ennuyeux, que l'on croyait oublié depuis long-temps, a eu l'honneur d'être dénoncé au Châtelet comme un des plus dangereux suppôts de l'Encyclopédie. Nous ignorons quel motif, quelle

surprise ou quelle cabale a pu faire donner à M. Delille une préférence que tant d'autres écrivains de ce siècle semblaient mériter; mais il est difficile qu'un pareil choix ne rappelle pas un peu la fable des *Animaux malades de la peste*.

L'âne vint à son tour et dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria *haro sur le baudet*.....
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Quoi qu'il en soit, M. Delille, loin de se soustraire à la persécution, comme l'auraient fait sans doute beaucoup d'autres à sa place, s'est livré à ses délateurs avec toute la constance et tout le courage d'un martyr. Voici le récit fidèle de ce qui s'est passé au Châtelet dans cette grande affaire. Il faut espérer, pour l'honneur de la philosophie et de l'humanité, que les suites n'en seront pas aussi funestes que pourrait le faire craindre ce premier jugement, si l'on n'était pas assuré que l'accusé trouvera dans le Parlement, auquel il vient d'appeler de la sentence du Châtelet, ou des esprits moins prévenus ou des dispositions plus douces et plus charitables.

La séance a commencé à sept heures du matin et n'a été terminée qu'à onze heures du soir.

On avait lu la veille les conclusions du Procureur du roi qui tendaient à renvoyer tous les accusés hors de cour et de procès. M. le lieutenant civil avait prouvé que c'était le parti le plus sage que pût

prendre la compagnie, et il n'avait trouvé que deux voix de son avis.

M. Delille s'est rendu au Châtelet à sept heures du matin (en état d'assigné pour être ouï). Dès ce moment il a été gardé à vue jusqu'à sa détention ; on a posé des sentinelles, on a doublé et ensuite triplé la garde, et de temps en temps les espions, les huissiers et les magistrats venaient reconnaître leur victime.

A midi M. Delille a été conduit à la salle du Conseil, pour subir son dernier interrogatoire.

Il avait préparé un discours pour sa défense ; on ne lui a pas permis de le lire.

On l'a interrogé d'abord sur la prétendue falsification du manuscrit ; ses réponses ont été si précises et si fortes, qu'on s'est hâté d'abandonner l'incident pour en venir au fond du procès.

Le président du Châtelet a dit à l'accusé, au nom de la compagnie :

" Je suppose, Monsieur, que vous avez satis-
" fait à la loi et que vous êtes parfaitement en
" règle du côté de votre manuscrit : nous vous
" déclarons présentement que vous êtes infini-
" ment coupable d'avoir avancé les propositions
" qui sont dans votre ouvrage et sur lesquelles nous
" allons vous interroger."

Alors on est entré de part et d'autre dans une foule de discussions métaphysiques et théologiques.

Voici tous les chefs d'accusation principaux ; les autres sont de si peu d'importance qu'ils ont échappé à la mémoire du rédacteur.

" 1°. Vous avez dit dans une épître dédicatoire, " *qu'il faut toujours finir par adorer Palmyre et* " *par suivre la nature.* Cela tend au Spinosisme : " cela réduit les lecteurs à rejeter toute autre loi " que la loi de la nature.

" 2. Vous avez avancé qu'il était impossible " à l'homme d'avoir des idées claires sur l'essence " de Dieu, et qu'il fallait se contenter de l'adorer " en silence.

" 3°. Vous avez distingué un certain culte de " l'homme du culte du citoyen.

" 4°. Vous avez dit (dans un Essai sur les " Passions) qu'il y avait des momens de fermenta- " tion dans un état où chaque citoyen prenait un " caractère et où les rois n'étaient plus que des " hommes.

" 5°. Vous avez avancé le blasphème, que le " bonheur était pour l'homme *(physique)* une série " d'instans voluptueux;

" 6°. Vous avez osé dire que les quatre vertus " cardinales pourraient se réduire à une seule.

" 7°. Vous avez avancé que la circoncision était " un outrage contre la nature, ce qui est une dérision " de la loi de Moyse.

" 8°. Vous vous êtes abandonné dans votre ou- " vrage à une chaleur d'imagination très-criminelle ; " vous avez présenté beaucoup de tableaux de l'amour, " et le mot de *jouissance* se trouve souvent sous votre " plume."

L'accusé s'est retiré. Un conseiller de Châtelet, témoin de cet interrogatoire (M. de Gouve de Vitry,)

a répété plusieurs fois dans Paris qu'il n'avait jamais vu d'accusé mettre tant de sagesse et de courage dans ses réponses.

La compagnie a été aux opinions. Les premières voix ont été pour condamner M. Delille *ad omnia citra mortem*; cette formule désigne le fouet, la marque et les galères perpétuelles. Cet avis a été proposé avec chaleur. On ne pouvait pas condamner à mort l'accusé, parce que dans l'intervalle Messieurs avaient dîné.

Ensuite on a opiné à ce que l'auteur fût condamné au carcan, à faire amende-honorable, en chemise et une torche à la main, devant le portail de Notre-Dame, ensuite banni à perpétuité. Cet avis, long-temps discuté, a été sur le point de prévaloir.

Enfin, la pluralité de quatorze voix contre sept a été pour la sentence suivante.

Le libraire déchargé de toute accusation.

Les deux imprimeurs, injonction d'être plus circonspects.

M. le Bas, censeur des trois derniers volumes, mandé et admonesté.

M. l'abbé Chrétien, censeur des trois premiers, blâmé et arrêté jusqu'à l'exécution.

M. Delille, atteint et convaincu d'avoir composé la *Philosophie de la Nature*, banni à perpétuité, ses biens confisqués, etc.

A onze heures du soir, M. Delille a été conduit par des archers, la baïonnette au bout du fusil, en prison ; où il a passé la nuit, séparé par quelques toises de terrein des filles qu'on conduisait à la Sal-

pétrière et des scélérats qu'on destinait à l'échafaud.

Les trois chefs du Châtelet, M. le lieutenant civil, M. le prévôt de Paris, et M. de la Honville, lieutenant particulier, ont été pour l'accusé.

Mars, 1777.

L'Annonce du Printemps. Par Madame la Marquise de Cassini.

L'hiver a peine à fuir, mais il combat en vain ;
Bientôt il va céder à la toute puissance
De cet astre brillant dont la douce influence
Console la nature et réchauffe son sein.
Elle languit encor sans aucune parure ;
L'arbuste dépouillé n'offre point de verdure.
Tout repose et tout dort ; mais, malgré ce sommeil,
Tout semble pressentir le moment du réveil.
L'oiseau vole incertain, traverse la campagne,
Revient, chante, se tait, cherche et fuit sa compagne.
Rien ne s'anime encor, mais tout va s'animer ;
Tout paraît sans amour, mais tout est prêt d'aimer.

Une des meilleures scènes de la Comédie des *Prôneurs* ou *le Tartuffe littéraire* de *Dorat*, c'est sans contredit celle où Callidès, le chef des Prôneurs, initie le jeune Forlis dans les mystères de l'ordre : nous nous contenterons d'en citer quelques traits. Callidès réforme les jugemens de son prétendu pupille sur le mérite de tous nos auteurs classiques, et particulièrement sur celui de Rousseau et de Boileau.

J'en croyais, dit le jeune homme, deux arbitres

puissans.—Qui sont-ils ?—Le public et le temps. —Le temps, répond Callidès,

Le temps commence à nous, de l'instant où nous sommes ;
Le temps est destructeur, et nous créons des hommes.
Quant au public, son joug vous tient-il donc courbé ?
Le public est, monsieur, terriblement tombé—

Parmi beaucoup d'autres conseils également sages, on ne doit pas oublier ceux-ci :

Travaillez peu vos vers et beaucoup vos succès ;
Tenez tête au mortel qui n'a qu'un nom stérile ;
Mais rampez sous le grand qui peut vous être utile.
Le mot d'humanité m'a fort bien réussi,
Vous pourrez au besoin vous en aider aussi.
Malgré ce mot pourtant l'autorité cruelle,
Craignant notre morale, allait sévir contre elle.
La Tolérance alors entendit nos soupirs,
Et couverts de son voile, on nous crut ses martyrs, etc.
Pesez, calculez tout et même une visite ;
Rien n'est indifférent. Voyez beaucoup Eglé,
Car il faut que de vous chez elle on ait parlé,
Si vous voulez souper en bonne compagnie
Et jouir des honneurs attachés au génie.

FORLIS.

Vous saurez que de moi le sexe est adoré
Quand l'esprit est chez lui par les grâces paré.
Ces traits ne sont pas ceux de l'Eglé qu'on renomme ;
Elle parle, elle pense, elle hait comme un homme.

Beaucoup de gens, à ce dernier trait, ont cru reconnaître feu mademoiselle de l'Espinasse ; mais refuser à mademoiselle de l'Espinasse la grâce de l'esprit, c'est prouver sans doute que l'on ne connut guère ou l'un ou l'autre.

On a trouvé plusieurs mots heureux dans la scène où les Prôneurs font une espèce de liste des proscrits.

P...... et Clément ne s'attendaient pas sans doute à l'honneur de se trouver dans cette galerie philosophique, mais le poète a su les y placer le plus adroitement du monde. Quels ont été jusqu'à présent, dit Forlis, les adversaires de cette secte despotique ?—Des hommes méprisés, des brigands littéraires,

Pourraient-ils, entre nous, appréhender les traits
D'un méchant démasqué, flétri par un succès,
Possédant le talent et le secret uniques
D'ennuyer tout Paris par des vers satiriques ?
Craindraient-ils ce pédant, bavard de son métier,
Qui sur un hémistiche écrit un mois entier,
Pédagogue échappé des ombres de l'école,
Zoïle par le fait, et Boileau sur parole ;
Pauvre diable, trop vil pour être combattu,
Qui prépare sans fruit des poisons sans vertu ;
Reptile malheureux né des flancs de l'Envie,
Et qu'elle-même attache au laurier du génie.

Ce morceau est un de ceux qui a le mieux réussi.

Quoique *le Complaisant*, Comédie en cinq actes et en prose, remise au Théâtre Français, ait toujours paru sous le nom de M. de Pont-de-Veyle, on prétend que l'ouvrage fut fait en société, et l'on assure même que M. le comte de Maurepas, fort jeune alors, y eut beaucoup de part ; on soupçonna aussi M. le président de la Monnoye d'y avoir travaillé. C'est de lui qu'est le mot cité dans le journal de M. de la Harpe. M. de la Monnoye joignait aux manières les plus douces une malice d'esprit que cet extérieur rendait plus piquante. Il était fort gros. Un jour, au parterre de l'Opéra, quelqu'un

incommodé de sa taille et de son voisinage, dit tout haut : Quand on est fait d'une certaine manière, on ne devrait pas venir ici. *Monsieur,* lui répondit doucement le président, *il n'est pas donné à tout le monde d'être plat.*

Il y a bien long-temps que nous n'avons reçu de M. de Voltaire ni prose, ni vers. L'on sait pourtant que bien digne d'imiter Sophocle en tout, il a fait encore cet hiver deux tragédies nouvelles, l'une en trois actes, et l'autre en cinq, dont le sujet est tiré de l'histoire d'Alexis Commène, mais c'est tout ce que nous en avons appris ; et M. l'abbé Coyer qui arrive de Ferney, probablement ne nous en dira pas davantage. Il s'était proposé de passer trois ou quatre mois chez M. de Voltaire; il avait même eu l'attention, presque en l'abordant, de lui faire part de ce doux projet. Pour sentir combien la proposition devait agréer à M. de Voltaire, il faut savoir que l'abbé Coyer, qui dans ses premiers écrits sut attraper quelquefois un ton assez léger, dans la conversation est l'homme du monde le plus lourd, l'ennui personnifié. Notre illustre patriarche soutint avec assez de patience le premier jour; mais le lendemain, en lui parlant de ses voyages en Italie et en Hollande, il lui fit tout-à-coup une question qui parut l'embarrasser beaucoup. *Savez-vous bien, M. l'abbé, la différence qu'il y a entre don Quichotte et vous? c'est que don Quichotte prenait toutes les auberges pour des châteaux, et vous, vouz prenez tous les châteaux pour des auberges.* Cette boutade

ayant désenchanté subitement M. l'abbé, il repartit dans les vingt-quatre heures.

L'abbé Millot vient de publier, en six volumes, *les Mémoires politiques et militaires pour servir à l'Histoire de Louis XIV, et de Louis XV, composés sur les pièces originales, recueillies par Adrien Maurice, duc de Noailles, maréchal de France et ministre d'Etat.*

Le titre seul de cet ouvrage annonce assez combien le fonds en doit être important et curieux. C'est l'extrait d'environ deux cents volumes in-folio; et la plupart des pièces qui forment cet immense recueil sont des originaux autographes, les autres des copies faites avec beaucoup de soin. On doit la plus grande reconnaissance aux illustres dépositaires d'un monument si précieux, d'avoir bien voulu permettre qu'il servît à l'instruction publique; on en doit infiniment à l'homme de lettres qui, pour remplir des vues si utiles, s'est chargé d'un travail capable d'effrayer l'activité la plus exercée et la patience la plus intrépide. L'importance de ce travail et les dégoûts qui en sont inséparables, doivent lui faire pardonner sans doute une infinité de négligences et d'incorrections qu'on n'eût point supportées dans un autre ouvrage avec la même indulgence. Mais peut-être l'auteur se serait-il épargné beaucoup de peine à lui-même, à ses lecteurs beaucoup d'ennui, si au lieu de s'imposer la tâche pénible de donner à ces Mémoires une forme

suivie, il s'était contenté de faire l'extrait de toutes les pièces dignes d'être conservées, de les ranger par ordre chronologique, et d'y joindre seulement, lorsque l'intelligence du texte aurait paru le demander, quelques notes historiques, claires et succintes. En suivant ce plan, il se serait sauvé toute la peine qu'il lui en a coûté pour vouloir mettre dans un ouvrage qui n'en était pas susceptible, cette espèce de suite et de liaison qui ne sert qu'à le faire paraître plus long, plus défectueux, souvent même plus décousu ; car ce défaut devient plus sensible par l'effort même que l'on fait pour le dissimuler. Il est à présumer aussi qu'en simplifiant ainsi son travail, l'auteur n'aurait pas surchargé son livre de tant de réflexions qui, pour être fort sensées, si vous voulez même très-édifiantes, n'en sont pas moins très-communes, très-inutiles, et, si j'ose le dire, très-parfaitement déplacées dans des mémoires qu'on appelle politiques et militaires. M. l'abbé Millot a fait presque tous ses ouvrages pour l'instruction de la jeunesse ; c'est très-bien fait à lui : mais il devait sentir qu'en rédigeant les mémoires d'un maréchal de France et d'un ministre d'état, il ne s'agissait d'écrire ni pour des régens de collége, ni pour des enfans. Toute cette morale que nous estimons d'ailleurs infiniment, sans rendre son livre plus instructif, l'a rendu beaucoup moins agréable pour les seuls lecteurs dont il devait s'occuper, et c'est dommage.

Le maréchal de Noailles n'est pas seulement peint dans ces mémoires comme un grand négo-

ciateur, comme un grand ministre, comme un citoyen plein de courage et de vertu, il y paraît encore un grand homme de guerre, et l'on ne peut douter que sa réputation de général n'eût été fort brillante, s'il eût gagné la bataille de Dettinghen, comme ses dispositions semblaient l'assurer. On cite, à l'occasion de cette malheureuse journée, une lettre du roi de Prusse, dans laquelle ce monarque lui rend la justice la plus éclatante. Toutes les lettres du maréchal de Saxe appuient un témoignage si auguste ; mais la preuve à-la-fois la plus réelle et la plus glorieuse des talens militaires de notre héros, c'est sans doute le mémoire qu'il envoya lui-même à M. de Saxe, le 21 Janvier 1748, mémoire dans lequel il trace tout le plan de cette marche savante qui fit réussir l'entreprise de Maëstricht, et dont l'exécution termina si heureusement la guerre. M. l'abbé Millot, après avoir fait l'extrait de ce mémoire, le compare fort adroitement au récit que M. de Voltaire a fait de cette expédition mémorable, dans son *Précis du Siècle de Louis XV*. Il est beau, dit-il, de voir le maréchal de Saxe, après tant de victoires, conserver une entière déférence pour un ami dont les lumières avaient souvent dirigé ses entreprises ; il l'est encore plus de voir le maréchal de Noailles s'appliquer en silence à lui combiner de grands desseins et à lui abandonner toute la gloire du succès.

Une preuve moins grave de la confiance du maréchal de Saxe pour M. de Noailles, mais qui nous paraît assez originale pour nous permettre de la

rapporter ici, c'est la lettre suivante: "On m'a "proposé, mon maître, d'être de l'Académie Fran-"çaise. J'ai répondu que je ne savais point seule-"ment l'orthographe * et que cela m'allait comme "une bague à un chat. On m'a répondu que le "maréchal de Villars ne savait pas écrire ni lire ce "qu'il écrivait, et qu'il en était bien. C'est une per-"sécution. Vous n'en êtes pas, mon maître, cela rend "la défense que je fais plus belle. Personne n'a plus "d'esprit que vous, ne parle et n'écrit mieux; pour-"quoi n'en êtes-vous pas? Cela m'embarrasse; je ne "voudrais choquer personne, bien moins un corps "où il y a des gens de mérite. D'un autre côté, "je crains les ridicules, et celui-ci m'en parait un "bien conditionné. Ayez la bonté de me répondre "un petit mot."

M. l'abbé Millot n'a pas jugé à propos de nous donner la réponse en entier, par égard sans doute pour l'Académie, dont il voudrait bien être; il ajoute seulement que M. de Noailles engagea M. de Saxe à refuser. "Cette affiche, lui dit-il, ne convient "point à un homme de guerre, et je serais très-"fâché de voir mon cher comte Maurice dans une "compagnie où l'on s'occupe uniquement de mots "et d'orthographe." La philosophie n'y dominait pas encore, et les gens de lettres étaient même assez modestes ou assez imbéciles pour ne pas croire que

* En voici une preuve tirée de sa lettre: *Se la mallet comme une* BAGE *à un chat. Pourcoy nan aites vous pas? Je crains les ridiqules, et* SE LUY SI MAN PARET UN, &c.

leur tâche fût de régenter le monde et de faire la leçon aux rois. Comme l'on s'est formé dep uis !

Il n'y a, dans les Mémoires que nous avons l'honneur de vous annoncer, aucune de ces anecdotes obscures que la malignité crédule recherche toujours avec tant d'empressement ; mais on y trouve, quoiqu'en petit nombre, de ces particularités piquantes qui peignent souvent mieux le caractère et les mœurs que les actions les plus éclatantes.

« Don Francisco de Velasco ayant présenté un « placet au roi, ne reçut de lui aucune réponse. Il « en présenta un autre au cardinal de Portocarrero, « et ne fut point écouté. Il s'adressa au président « de Castille, et ce ministre lui dit qu'il ne pouvait « rien ; enfin au duc d'Harcourt, et le duc refusa « de se mêler de son affaire. Quel gouvernement, « Messieurs, dit Velasco ! Un roi qui ne parle pas ! « un cardinal qui n'écoute pas ! un président de « Castille qui ne peut pas ! et un ambassadeur de « France qui ne veut pas ! Ce mot devint le sujet « de toutes les conversations. »

Voici comme madame des Ursins décrit elle-même les détails de sa charge, dans une lettre à la maréchale de Noailles. « Dans quel emploi, bon « Dieu ! m'avez-vous mise ? je n'ai pas le moindre « repos, et je ne trouve pas même le temps de par- « ler à mon secrétaire. Il n'est plus question de me « reposer après le dîner, ni de manger quand j'ai « faim ; je suis trop heureuse de pouvoir faire un « mauvais repas en courant, et encore est-il bien « rare qu'on ne m'appelle pas dans le moment que

" je me mets à table. En vérité, madame de Main-" tenon rirait bien si elle savait les détails de ma" charge. Dites-lui, je vous supplie, que c'est moi" qui ai l'honneur de prendre la robe-de-chambre" du roi d'Espagne lorsqu'il se met au lit, et de" la lui donner avec ses pantoufles quand il se" lève. Jusques-là je prendrais patience; mais" que tous les soirs, quand le roi entre chez la" reine pour se coucher, le comte de Bénavente me" charge de l'épée de Sa Majesté, d'un pot-de-" chambre et d'une lampe que je renverse ordi-" nairement sur mes habits, cela est trop gro-" tesque. Jamais le roi ne se leverait si je n'allais" tirer son rideau, et ce serait un sacrilége, si un" autre que moi entrait dans la chambre de la reine" quand ils sont au lit. Dernièrement la lampe" s'était éteinte, parce que j'en avais répandu la" moitié. Je ne savais où étaient les fenêtres," parce que nous étions arrivés de nuit dans ce" lieu-là; je pensai me casser le nez contre la mu-" raille, et nous fûmes, le roi d'Espagne et moi," près d'un quart-d'heure à nous heurter en les" cherchant.--La reine entre dans ces plaisante-" ries, mais cependant je n'ai point encore atrapé" la confiance qu'elle avait aux femmes-de-chambre" piémontaises. J'en suis étonnée, car je la sers" mieux qu'elles, et je suis sûre qu'elles ne lui lave-" raient point les pieds et qu'elles ne la déchausse-" raient point aussi proprement que je fais."

Quoique M. l'abbé Millot rapporte plusieurs lettres écrites en France contre la princesse des Ur-

sins; il ne s'est point permis de citer celle où on l'accusait d'avoir épousé son écuyer, et qu'elle laissa partir avec d'autres dépêches tombées entre ses mains, en ajoutant seulement à la marge, *épousé. Non.*

Un grand nombre de lettres originales de la princesse des Ursins, du roi et de la reine d'Espagne, de Louis XIV et de Louis XV, du cardinal de Fleury et du maréchal de Noailles lui-même, donnent un très-grand prix à ces mémoires, et en variant le style et le ton de l'ouvrage, en augmentent singulièrement l'intérêt. Les lettres particulières de Louis XV. peignent avec la plus extrême vérité la justesse de son sens, sa douceur et sa bonhomie. On sait que c'est M. de Rose qui faisait à peu-près toutes celles de Louis XIV; mais on sait aussi que le seul talent de M. de Rose était d'imprimer à son style le caractère de noblesse et de grandeur qui accompagnait les moindres actions du monarque et qui semblait lui appartenir exclusivement.

On trouve dans le dernier volume des Mémoires de l'abbé Millot des détails fort importans sur les négociations qui ont précédé la dernière guerre de 1755. Il paraît démontré par les témoignages les plus authentiques que notre ministère désirait sincèrement la paix, et que la persuasion où l'on était en France que le ministère anglais voulait la guerre à tout prix, fit seule échouer les arrangemens qu'on avait proposés pour maintenir l'union des deux puissances. J'ai entendu dire à mylord Stormont

que si l'on voyait également les dépêches qui déterminèrent alors le ministère anglais, tout le monde serait convaincu que l'Angleterre ne désirait pas moins ardemment la paix, et ne s'était déclarée pour la guerre que parce qu'elle avait été trompée par des préventions pareilles à celles qui abusèrent la France. Est-il possible que de vains soupçons, de faux rapports brouillent les puissances comme les particuliers, et qu'un mal-entendu décide du conseil des souverains et de la destinée des peuples!

On a jugé les *Incas* avec une sévérité extrême. Si ce livre eût été annoncé sous un nom moins célèbre que celui de M. Marmontel, il est à présumer que le libraire ne l'eût pas acheté trente-six mille livres; mais il y a bien à parier aussi que le succès en eût été plus brillant ou du moins plus paisible. L'amour-propre des prétendus connaisseurs, au lieu de jouir des talens, ne songe qu'à les apprécier; il se hâte de ranger tous les écrivains du même siècle dans certaines classes; il assigne à chacun, avec autorité, sa place et son rang; tout ce qui contrarie ses systèmes lui déplaît et le chagrine. Arrive-t-il à un homme de lettres de publier quelque ouvrage qui semble s'élever au-dessus du genre dans lequel il s'était déjà fait connaître, vous pouvez compter que ce nouveau succès lui sera disputé avec tout l'acharnement imaginable. On veut le punir d'avoir manqué à cette espèce de subordination arbitraire dont on n'osait lui faire une loi. Ainsi l'on avoue aujourd'hui que les *Contes*

moraux sont charmans; mais on décide qu'en faisant *Bélisaire* et les *Incas*, M. Marmontel a entrepris une tâche au dessus de ses forces. Toute la modestie avec laquelle il veut bien avouer lui-même que ce dernier ouvrage n'est ni une histoire, ni un poëme, n'a pu adoucir ses censeurs.

Quelques soins que M. Marmontel ait pris pour écarter et tout ce qui peut avoir l'air de la prétention, et tout ce qui pouvait donner lieu à des comparaisons dont il ne voulait point courir les risques, on s'est obstiné à le soupçonner d'avoir eu l'intention de faire un poëme en prose.

Nous conviendrons, comme M. Marmontel en est convenu lui-même, que, s'il avait eu la prétention de faire un poëme-épique, il serait resté fort au-dessous de ses modèles; mais nous oserons dire qu'il s'est proposé peut-être un plus grand objet, du moins un objet infiniment plus utile, celui d'enseigner aux hommes une vérité qui intéresse le bonheur de tous les âges et de toutes les nations, qu'on a prêchée dans ce siècle plus fortement que dans aucun autre, mais qui n'avait pas encore été présentée sous une forme aussi sensible, aussi touchante. Si vous considérez les *Incas* sous ce point de vue, si vous subordonnez toutes les parties qui en forment le plan à ce but essentiel, vous y trouverez toute l'unité, tout l'intérêt dont l'ouvrage était susceptible, vous saurez gré à l'auteur de la richesse et de la variété de ses épisodes; vous admirerez l'art avec lequel il a su adoucir les couleurs d'un tableau trop effrayant, sans en détruire

D'un Aristide ou d'un Platon ;
Dans ma recherche téméraire,
Au sein même du ministère,
J'osai remercier Caton.
Ma vertu te faisait injure ;
C'était l'élève de Ninon
Qui mit le baume à ma blessure.
J'ai vu la vertu la plus pure,
Non au portique de Zénon,
Mais dans le boudoir d'Epicure.
On me vantait de toutes parts
L'aménité de ton commerce,
Ton goût éclairé pour les arts ;
Mais sur de frivoles brocards
Je t'ai cru l'âme un peu perverse.
Je te voyais avec chagrin,
Dans tes bals à la Musulmane,
Au milieu d'un folâtre essaim,
Donnant la pomme à ta Sultane,
Et confondant avec dessein
Les tableaux riants de l'Albane
Avec les jeux de l'Arétin.
Je te jugeai par la surface,
Et je me trompai lourdement ;
Tu nous parais un Lovelace
Par ton esprit plein d'agrément ;
Mais tu n'as pas son cœur de glace.
Ne sors point de ton élément ;
Que tes écrits pleins d'atticisme
Au public servent d'aliment ;
Sois le fléau du fanatisme,
Mais ne le combats que gaîment.
Surtout pèse dans tes balances
Les feux follets des jouissances
Et les plaisirs du sentiment.

Epigramme sur les gazons nouvellement établis dans la cour du Louvre, aux portes de l'Académie.

Des favoris de la muse française
D'Angivillier rend le sort assuré ;
Devant leur porte il a fait mettre un pré
Où désormais ils peuvent paître à l'aise.

Un R. P. Griffet, auteur de quelques homélies, vient de nous faire présent d'un ouvrage de sa composition : *Mémoires pour servir à l'Histoire de Louis, Dauphin de France, mort à Fontainebleau le 20 Décembre* 1765, *avec un Traité de la connaissance des hommes, fait par ses ordres en* 1758. 2 vol. in-12.

On nous apprend dans un Avertissement suivi d'une Lettre de feu madame la Dauphine, datée de Versailles le 13 Mars 1766, que ces Mémoires ont été composés sur ceux que cette auguste princesse avait envoyés à l'auteur, et qu'ils furent rédigés pour elle. Il paraît singulier qu'on ait attendu jusqu'à ce moment pour les faire paraître.

La partie la plus intéressante de ces Mémoires est le récit de la dernière maladie du Dauphin et de sa mort. Tout le reste semble tendre uniquement à justifier ce prince du goût qu'on aurait pu lui soupçonner pour la philosophie, d'après l'éloge de M. Thomas, éloge qui paraît être en effet moins un ouvrage historique qu'un traité sur l'éducation des princes.

S'il est tout simple que l'un ait tâché de faire de

son héros un philosophe, on ne doit pas être surpris que l'autre ait voulu en faire un saint, et ne peut-on pas être l'un et l'autre en même temps ? Tout ce qui nous afflige dans l'ouvrage du P. Griffet, c'est l'affectation singulière avec laquelle il ne cesse de parler du respect que le prince avait pour les prêtres et de l'affection plus singulière encore avec laquelle il croit devoir l'excuser sur le désir qu'il eut de connaître personnellement Montesquieu. M. l'abbé Proyart est plus éloquent encore sur cet article dans l'ouvrage qui vient de paraître presque en même temps que celui du P. Griffet, et qui est intitulé : *Vie du Dauphin, père de Louis XVI, écrite sur les Mémoires de la cour, présentée au roi et à la famille royale par M. l'abbé Proyart.*

Ces deux ouvrages ne rappellent pas beaucoup de faits qui importent à l'histoire de ce siècle, mais on y peut recueillir quelques anecdotes intéressantes sur le caractère d'un prince qui s'était fait une grande idée de l'étendue de ses devoirs, et qui désirait avec ardeur de faire un jour la félicité des peuples sur lesquels il devait régner.

La partie historique de l'ouvrage du P. Griffet est donc lisible, souvent même sa narration attache par le naturel et par la simplicité de son style ; mais nous ne pouvons pas en dire autant de son *Traité de la connaissance des hommes.* Le seul homme que ce lourd traité puisse apprendre à connaître, c'est l'auteur lui-même, et cette connaissance ne dédommage pas de tout l'ennui qu'elle coûte. Des lieux communs di-

visés et subdivisés à l'infini de la manière du monde la plus pénible et la moins propre à donner une seule idée juste, voilà en deux mots l'analyse de ce chef-d'œuvre. Il serait dur cependant de lui disputer l'éloge que lui donna le Dauphin après en avoir lu le plan: "*Je vous donne une peine de chien; Dieu veuille vous en récompenser!* ete."

On peut pardonner au P. Griffet l'humeur qu'il témoigne dans cet ouvrage contre les philosophes; il est difficile d'aimer des gens à qui l'on ressemble si peu; mais nous ne lui pardonnons pas avec la même indulgence la sortie qu'il fait contre les femmes. "Les femmes, dit-il, ont l'imagination si vive, le raisonnement si court et si superficiel, que leur jugement ne saurait être d'un grand poids, à moins qu'il ne soit question de décider sur la forme et la couleur des ajustemens et des parures." Tout cela nous a paru révoltant et beaucoup moins ingénieux que le mot de M. l'ambassadeur de Naples; il prétend *que les femmes de Paris n'aiment que de la tête et ne pensent que du cœur.*

Août, 1777.

De tous les discours qui ont concouru pour le prix de l'Académie, celui qui ne lui a point été envoyé, celui qui n'a point été vendu publiquement, qui ne l'a pas même été sous le manteau, et dont on s'est contenté de distribuer une centaine d'exemplaires aux portes, est le seul qui ait fait une grande sensation. Ce discours est intitulé, *Eloge historique de Michel de l'Hôpital, chancelier de*

France, avec cette épigraphe : *Ce n'est point aux esclaves à louer les grands hommes.* Quelque soin que l'auteur de cet ouvrage eût pu prendre pour garder un anonyme impénétrable, il est impossible d'y méconnaître et l'âme et le style de l'homme qui s'est déjà peint lui-même avec tant d'énergie et dans le *Connétable de Bourbon*, et dans l'*Eloge du Maréchal de Catinat*, et dans le *Discours préliminaire de la Tactique.* Tout ce que nous connaissons de M. de Guibert porte l'empreinte du même génie ; de la force et de la hauteur, beaucoup de négligence et d'inégalité, mais je ne sais quelle ambition, quelle chaleur de caractère qui intéresse, parce qu'elle tient à des sentimens de vertu, parce qu'elle n'a rien de factice. L'illusion qui l'élève à ses propres yeux est de bonne foi et l'entraîne toujours vers de grands objets ; ses erreurs même annoncent un principe noble et respectable. Quoique ce siècle ait produit beaucoup d'ouvrages infiniment hardis, peut-être n'en est-il aucun qui le soit avec plus de naïveté, ou comme on dirait en Anglais, *with so much earnestness.* Une simple analyse en donnerait une idée trop importante.

« La difficulté réelle (de ce sujet), dit l'auteur, est celle qui résulte de l'impossibilité d'écrire l'éloge de l'Hôpital avec la liberté et la vérité qu'il exigerait. En effet, quand les statuts de l'Académie imposent la nécessité de soumettre les ouvrages destinés au concours à la censure de la Sorbonne ; quand on a vu cette même Sorbonne se déchaîner contre quelques lieux communs de tolérance ré-

perdus dans *Bélisaire*, et dans un *éloge de Fénélon*, comment permettrait-elle de louer un homme qui parla toujours le langage de la philosophie et de la raison dans le conseil des rois, qui préserva la France des horreurs de l'inquisition, qui voulut soulager le peuple en diminuant les richesses du clergé, qui jugea toujours la religion en homme d'état, c'est-à-dire comme une partie de législation nécessaire à maintenir, mais que le Gouvernement doit accommoder au plus grand bonheur des hommes, qui de là pencha toujours secrètement vers le calvinisme, parce qu'il le trouvait plus ami de la liberté, de l'industrie et de l'humanité? Comment ensuite, sans tomber continuellement dans des allusions et des parallèles involontaires, louer un ministre qui ne se laissa jamais amollir par la corruption et gouverner par l'intrigue, qui conserva dans sa place toute l'intégrité de sa vertu et de son caractère, qui, placé auprès d'un jeune roi, fit tout ce qu'il put pour l'éclairer et pour l'arracher aux mœurs empoisonnées de sa cour, qui fut en un mot plutôt le ministre de sa nation que celui du trône, &c.

" Plaignons l'Académie de ne pas pouvoir admettre d'ouvrages d'un ton plus mâle et plus hardi. Telle est sa constitution, telles sont les chaînes dont Richelieu l'investit à sa naissance. Eh! qui sait si cet adroit tyran ne calcula pas, en la créant, que cette institution mettait à jamais la plus grande partie des gens de lettres sous la discipline du Gouvernement? Que dès ce moment jaloux de parve-

nir aux places qu'elle offrait, et ensuite voulant jouir en paix du frivole honneur d'y être assis, il ne sortirait plus de leur plume rien de grand, rien de fort, rien de libre? Il est permis de prêter cette vue profonde à un homme qui sut combiner avec tant d'art tous les ressorts du despotisme, et s'il l'eut, il faut convenir qu'elle a été bien parfaitement remplie."

Après cet exorde, M. de Guibert nous représente le chancelier de l'Hôpital comme un de ces exemples que le sort semble produire de temps en temps pour abaisser l'orgueil des hommes fiers de leur naissance et ramener l'ambition des hommes de mérite sans aïeux.

On peut faire de graves reproches à cet ouvrage, mais il en est un qu'on ne saurait lui faire avec justice, c'est celui de ne pas intéresser. Que le style n'en soit point du tout académique, que l'on y trouve des vues aussi fausses que hasardées, que le sujet ne paraisse nullement approfondi, que la partie de la législation, la partie la plus étendue et la plus importante, ne soit point assez développée, on conviendra de tout; mais la lecture de cet Eloge n'en attachera pas moins, elle n'en inspirera pas moins une grande estime pour le panégyriste, une profonde admiration pour son héros. En quittant le livre on conservera sous les yeux l'image d'un grand homme, peut-être même l'illusion flatteuse d'avoir vécu quelques heures avec lui, et de tous nos Eloges couronnés, il en est bien peu qui laissent une si douce impression.

Couplets demandés à M. Marmontel par Mademoiselle Necker, pour être chantés par elle sur la guérison de madame sa mère.

[Air de la romance du *Barbier de Séville.*]

Moi qui goûtais la vie avec délice,
Dans un instant j'ai connu le malheur.
Belle maman, témoin de ta douleur,
J'ai dit : Pour moi la vie est un supplice.

En me donnant la plus digne des mères,
Ciel ! tu m'as fait le plus beau des présens ;
Daigne veiller sur ses jours bienfaisans,
Ou tes faveurs me seront trop amères.

Oui, je crains moins la douleur pour moi-même ;
A tous ses traits je suis prête à m'offrir :
Les plus grands maux c'est ceux qu'on voit souffrir
A des parens qu'on révère et qu'on aime.

De mille maux l'essaim nous accompagne ;
Mais sont-ils faits pour un être accompli ?
Ah ! d'un objet de vertus si rempli
Que la santé soit au moins la compagne.

Dans les hameaux on nous dit qu'elle habite,
Et qu'elle suit la douce obscurité.
De la nature en sa simplicité
Jamais maman n'a passé la limite.

Des purs esprits l'essence est impassible ;
Ma mère a droit à cet heureux destin.
Ciel ! n'as-tu pas réuni dans son sein
Un esprit pur avec un cœur sensible ?

Un dieu, touché de mon humble prière,
A fait cesser le mal qui m'accablait.
Dans ce moment, hélas ! il me semblait
Qu'un jour nouveau me rendait la lumière.

J'ai reconnu combien mon âme est tendre :
A quelque chose ainsi malheur est bon.
Dieu ! gardez-moi de pareille leçon,
Je n'aurais pas la force de la prendre.

Couplet ajouté par M. Necker.

De mon papa voyez l'amour extrême :
Rien, m'a t-il dit, ne peut vous désunir.
Un seul instant pourrait tout me ravir ;
Ah ! par pitié, prenez soin de vous-même.

Septembre, 1777.

Lettre de M. de Reverdi, de Nyon en Suisse, à l'auteur de ces feuilles.

M. le comte de Falkenstein a refusé les relais que les baillifs avaient eu ordre de lui faire tenir prêts de ville en ville dans le canton de Berne, et s'est fait mener, à la manière du pays, par les mêmes chevaux, de Genève à Schafhouse. La foule qui l'obsédait dans tous les endroits où il s'arrêtait a paru lui déplaire, et a été cause qu'il n'est point sorti à Rolle. A Lausanne, qui était sa première couchée depuis qu'il voyageait si lentement, il remarqua dans sa chambre son portrait orné de guirlandes, et sous lequel on avait écrit ce quatrain :

Ne rencontrer partout que des admirateurs,
Se dérober à leurs justes hommages,
Faire le bien, s'instruire et gagner tous les cœurs,
C'est l'histoire de ses voyages.

Le portrait et les vers attirèrent ses regards. Il demanda de qui tout cela pouvait être. L'hôte lui dit que l'un et l'autre venait d'une Hollandaise qui

logeait dans le voisinage, et ajouta, comme sans intention, que sa maison était à deux pas, qu'elle dominait le lac, et que de sa terrasse on avait la plus belle vue du monde. M. le comte demanda s'il pouvait être sûr de ne point trouver d'assemblée. L'hôte le lui promit et le trompa. Madame Blaquière avait assemblé chez elle, autant qu'elle avait pu, de personnes présentables et surtout de jolies femmes. Le fameux Tissot s'y présenta aussi. Le prince parut goûter sa conversation, et lui demanda entre autres choses s'il y avait à Lausanne des gens de lettres. M. Tissot le pria de le dispenser de répondre à une question si humiliante. Deux des plus jolies femmes s'étant avancées, car le reste parut s'occuper à jouer, il s'écria au milieu d'elles avec une sort d'extase : *Non, dans tous mes voyages je n'ai rien vu de si beau !* Il se trouva que c'était de la vue qu'il parlait. Il ne s'en alla point cependant sans leur avoir dit des choses assez galantes. Madame Blaquière fut la mieux traitée. Elle est fille de l'historien Rapin Thoyras, par conséquent née demoiselle. Un de ses fils, nommé M. Casenove du nom d'un premier mari, sert en Autriche. C'était pour avoir occasion d'en parler qu'elle avait envoyé vers et portraits. Elle pria en effet M. le comte de Falkenstein de le recommander à l'empereur. *J'ai peu de crédit à Vienne,* répondit M. le comte, *mais voici un de mes amis qui prendra le nom de M. de Casenove sur ses tablettes pour en parler à l'empereur.* En effet, l'empereur ayant sans doute dépouillé les tablettes du comte de Colloredo, a fait

appeler auprès de lui le jeune homme, au camp de Styrie, et l'a recommandé au général dans la division de qui il se trouve. C'est à madame Blaquière qu'on attribue la Fable que voici. Il faut remarquer que l'auteur n'a jamais vécu en France, et peut-être n'y a jamais été.

L'Aigle et le Rossignol.

Un rossignol fameux de plus d'une manière
Par l'éclat, la douceur et l'accord de ses airs
Après avoir chanté dans cent climats divers,
Vint enfin se fixer, pour finir sa carrière,
Dans une riche et commode volière
Qu'il faisait résonner du bruit de ses concerts.
Jamais des sons plus doux ne s'étaient fait entendre.
De toutes parts des oiseaux différens
Auprès de lui venaient se rendre.
Ils s'estimaient heureux d'entendre ses accens ;
Et même ce cygne qu'on loue,
Pour ses accords mélodieux,
Plus grand que celui de Mantoue,
Puisqu'il a rang parmi les Dieux,
Empressé de lui rendre hommage,
Le célébrait dans ses chansons ;
Et, jaloux de l'espoir d'obtenir son suffrage,
Daigna prendre de ses leçons.
La foule quelquefois devenait incommode ;
Hibou, milan, corbeau, même plus d'un oison
De louanges sans fin lui versaient le poison.
Un jour le roitelet, son messager fidèle,
Et qu'à la découverte il envoyait souvent,
Haletant, essoufflé, volant à tire d'aile
Comme s'il arrivait tout droit du firmament,
Vient lui dire. « Ecoutez une grande nouvelle ;
« L'aigle vient, vous allez le voir dans un moment.
« Et loin de planer dans les airs,
« Je l'ai vu voler terre à terre,

" Pour venir admirer le maître que je sers."
Le rossignol flatté cependant se lamente:
" Eh quoi ! toujours des grands, des curieux? Quel sort.
" Non, je ne chante plus, et ma voix expirante
" Ferait pour louer l'aigle un inutile effort.
" Le renvoyer pourtant—Un aigle est quelque chose;
" Ce n'est pas tous les jours qu'on en voit ici-bas.
" Que ma célébrité me donne d'embarras,
" Et que d'ennuis elle me cause!
" En vérité, je n'y tiens pas."
Notre chantre aussitôt rajuste son plumage,
Prélude ses sons les plus doux,
Bien assuré par son ramage
D'enchanter l'aigle et faire cent jaloux.
L'aigle arrive en effet; de l'enceinte sacrée
Il fait deux fois le tour, puis reprenant son vol,
Et suivant son dessein sans voir le rossignol,
Il s'élance à ses yeux vers la voûte azurée.
L'oiseau chanteur confus de se voir négligé,
Affront qui n'était pas chez lui fort ordinaire,
Jura que dès ce jour il en serait vengé.
" Oui, ce roi des oiseaux sentira ma colère;
" Mes chants l'auraient vanté, mais je les changerai.
" La déesse aux cent voix, qui n'ose me déplaire,
" Ne parlera de lui que comme je voudrai."
A ces mots, que dictait une rage impuissante,
Il éleva sa voix, qui devient glapissante.
Pour renforcer ses tons à l'art il a recours;
Mais que peut-il gagner par ces efforts pénibles?
Ce qu'un méchant gagne toujours.
Aigris par le dépit, ses sons jadis flexibles,
Au lieu de plaire, rendaient sourds.
Une corneille alors, matrone respectable,
Qui chez tous les oiseaux passait pour raisonnable,
Lui dit : " Pauvre animal, va, calme tes fureurs;
" D'un courroux impuissant apprends à te défendre.
" A quoi te serviront tant de vaines clameurs?
" L'oiseau de Jupiter est trop haut pour l'entendre.

La modestie de M. Houdon lui a fait apporter tous ses soins à empêcher que les vers qu'on lui a adressés de tous côtés ne fussent imprimés dans aucun papier public. En voici que M. de Rhulière fit sur-le-champ, après avoir admiré sa *Diana.*

Oui, c'est Diane, et mon œil enchanté
Désire dans sa course atteindre la déesse,
Et mes regards devancent sa vitesse.
Aucun habillement ne voile sa beauté.
Mais son effroi lui rend sa chasteté.
On aurait dans Ephèse adoré ton ouvrage,
Rival de Phidias, ingénieux Houdon,
A moins que les dévots, en voyant ton image,
N'eussent craint le sort d'Actéon.

Parmi plusieurs morceaux précieux que le même artiste a exposés au salon, il y a entre autres un petit bas-relief représentant une grive morte, attachée à un clou par la patte. Ce morceau est d'un effet prodigieux; plus on le voit de près, plus il fait d'illusion. Un enfant de six ans fut mené il y a quelques jours dans l'atelier de M. Houdon; il examina cet oiseau et demanda d'abord à son père où il était blessé. On lui dit que la blessure était vraisemblablement cachée. "Mais, papa, dit-il, de quoi est donc fait cet oiseau?"—C'est du marbre, lui dit son père.—"Ah! ah! reprit l'enfant, est-ce que l'on fait des plumes avec du marbre?"—Cette naïveté dut flatter l'artiste plus que les éloges presque toujours exagérés des connaisseurs.

Les plaisirs et les amusements de la feue reine étaient fort simples et très-uniformes; mais elle

tenait à l'arrangement de sa journée, et tout ce qui pouvait en troubler l'ordre accoutumé lui donnait de la tristesse et de l'humeur. Un soir, M. de Maurepas étant entré dans le salon où se tenaient toutes les personnes de sa cour, et ne trouvant sur tous les visages que l'expression de l'ennui et de l'embarras, il chercha à en pénétrer la cause. *Eh! ne savez-vous pas*, lui dit-on, *que c'est aujourd'hui le premier jour de deuil? On n'ose pas jouer. Sa Majesté s'ennuie......Mais le piquet*, répondit M. de Maurepas de l'air du monde le plus sérieux: *Le piquet est de deuil.*— Toute la cour s'empressa de répéter, *le piquet est de deuil*; on fut l'annoncer à la reine, et le ciel reparut sans nuages.

Parmi les pertes irréparables que les lettres et les arts ont faites cette année, on ne doit point oublier le sieur Colalto, qui jouait les rôles de Pantalon à la Comédie Italienne. Il réunissait au mérite d'un excellent acteur celui d'avoir composé plusieurs pièces charmantes,* entre autres *les trois Jumeaux*, ouvrage supérieurement intrigué, plein de situations originales et de vrai comique. Sous le masque le plus ridicule et le plus hideux il n'est point de sentiment, point de passion qu'il ne sût exprimer avec beaucoup de chaleur et de vérité; son talent l'emportait sur l'invraisemblance du

* *Pantalon père sévère, le Retour d'Argentine, Pantalon jaloux, les Intrigues d'Arlequin, les Mariages par magie, les Perdrix*, etc.

costume et sur celle du rôle. Dans la comédie qu'on vient de citer, où il jouait à visage découvert, on l'a vu produire l'illusion la plus complète, faire pour ainsi dire à la fois trois rôles absolument différens, paraître tour à tour amoureux passionné, brusque et dur, niais et imbécile, et le paraître avec une magie telle que les yeux les plus accoutumés à sa figure avaient de la peine à le reconnaître. Son caractère personnel était d'une modestie et d'une simplicité peu commune à son état. Il ne connaissait d'autre bonheur que celui de vivre paisiblement au sein de sa famille et de faire du bien aux malheureux que le hasard offrait à sa générosité. Il est mort d'une maladie fort lente et fort douloureuse. Ses enfans, qui n'ont point quitté son chevet, l'ont vu s'éteindre dans leurs bras. Il a senti tous leurs soins, et ses derniers mots ont été l'expression de sa reconnaissance. Ses yeux s'étaient arrêtés sur l'estampe du *Paralytique servi par ses enfans*. On lit ces vers au bas de la gravure :

Si la vérité d'une image
Est la vérité de l'objet,
Que le sage artiste a bien fait
De mettre la scène au village!

Mes enfans, leur dit le mourant d'une voix faible, l'auteur de ces vers ne vous connaissait pas.

Octobre, 1777.

Les vers suivans avaient été faits pour le portrait de M. Benjamin Franklin, dessiné par Cochin, et gravé par Saint Aubin.

(Le censeur a cru devoir les supprimer comme blasphématoires.)

C'est l'honneur et l'appui du nouvel hémisphère,
Les flots de l'Océan s'abaissent à sa voix;
Il réprime ou dirige à son gré le tonnerre.
Qui désarme les Dieux peut-il craindre les rois? *

LETTRE *de Ferney, du* 12 *Octobre* 1777.

Voulez-vous apprendre, Madame, l'histoire véritable du pèlerinage que M. Barthe † a fait à Ferney? et vous verrez comment on se damne en croyant faire son salut.

Imaginez donc, Madame, qu'il arrive tout exprès de Marseille — pour voir M. de Voltaire? — non: pour lui lire sa pièce, une comédie en cinq actes, en vers: *l'Homme personnel!* Ce n'est qu'à cette condition qu'il se détermine à faire le voyage, et son marché est conclu d'avance. M. Moulton avait été chargé de négocier l'affaire. Vous savez combien M. de Voltaire l'aime; tout avait été accordé de la meilleure grâce du monde. Ils vont ensemble à Ferney; le vieux patriarche les reçoit à merveille: enfin la lecture commence. Ici vous voyez Barthe un œil sur son manuscrit, l'autre armé d'une lorgnette, cherchant avec inquiétude les re-

* Il ne s'agissait que du roi d'Angleterre. *Note de l'Edit.*

† L'auteur des *Fausses Infidélités*, de *la Mère jalouse*, homme d'esprit, mais d'un caractère difficile et violent; l'être le plus personnel qui existe.

gards de toute l'assemblée, et surtout ceux du maître de la maison. Aux dix premiers vers, M. de Voltaire fait des grimaces et des contorsions effrayantes pour tout autre lecteur que M. Barthe. A la scène où le valet raconte comment son maître lui fit arracher une dent pour s'assurer de l'habileté du dentiste, il l'arrête, ouvre une grande bouche: *Une dent ! là ! ah ! ah !* L'instant d'après un des interlocuteurs dit: Vous riez.—*Il rit !*—Oui, Monsieur; trouvez-vous que ce soit mal à propos ?—*Non, non, c'est toujours fort bon de rire*......Tout l'acte est lu sans le plus léger applaudissement, pas même un sourire; et lorsqu'il est question de commencer le second, il prend à M. de Voltaire des bâillemens terribles, il se trouve mal, il est désolé, se retire dans son cabinet, et laisse le pauvre Barthe dans un grand désespoir. On était convenu qu'il coucherait à Ferney. Madame Denis prend M. Moulton à part, et lui dit: "Ceci devient trop sérieux: à tout " prix il faut empêcher cet honnête homme de " souper ici; mon oncle n'y tiendrait pas, lui " ferait une scène, et j'en serais désespérée......" On remet bien vite tous les paquets dans la voiture et l'on s'en retourne tristement à Genève...Il n'est pas de bonne humeur.—Oh ! non : mais aussi vous n'avez point cherché à me faire valoir; vous avez tous été d'un silence mortel ; vous n'avez pas même ri une seule fois.—Eh ! comment vouliez-vous, devant M. de Voltaire? Occupé de l'impression que vous lui faisiez, pensez-vous que j'aie entendu

un mot de votre pièce ?—Jugez, Madame, quelle nuit on passe après une pareille aventure. Pour s'en consoler, on reçoit le lendemain un billet fort doux de M. de Voltaire, qui demande avec instance la continuation de la lecture, et qui promet très-expressément que l'accident de la veille ne lui arrivera pas une seconde fois. Quelle promesse ! quel persifflage ! Malgré tout ce qu'on peut lui dire M. Barthe s'obstine à en être la dupe. Sans doute il serait trop dur de ne pas finir une lecture commencée avec tant de peine. Il retourne à Ferney. M. de Voltaire le reçoit encore mieux que le premier jour : mais après avoir écouté tout le second acte en bâillant, il s'évanouit au troisième avec tout l'appareil imaginable ; et le pauvre Barthe est réduit à partir sans avoir pu achever de lire sa pièce, et, ce qui ne lui coûta peut-être guère moins, sans avoir osé battre personne. Il n'y a que l'excès de l'accablement où le plongea une si cruelle scène qui ait pu modérer les premiers transports de sa fureur. —*Hélas,* nous dit M. de Voltaire en nous racontant lui-même cette dernière séance, *si Dieu n'était pas venu à mon secours, j'étais perdu.*

« L'aventure m'a paru trop originale pour me priver du plaisir de vous la conter ; mais j'ose vous supplier, Madame, de n'en parler à personne. Les travers de M. Barthe ne m'empêchent point de rendre justice à ses talens. Je serais bien fâché d'affliger son amour-propre ; je le serais bien plus encore si l'humeur que ses importunités ont donnée à

M. de Voltaire pouvait prévenir le public contre un ouvrage que l'on ne connaît point encore."

Dans la parodie de l'opéra *d'Ernelinde*, jouée sur le Théâtre de la Comédie Italienne, Dugazon en femme ne ressemble point trop mal à mademoiselle d'Eon depuis qu'on l'a obligée à porter les habits de son sexe, car ce n'est que sous cette condition qu'il lui a été permis de reparaître à Versailles et à Paris. Son maintien, ses gestes, toutes ses habitudes, et principalement ses propos, contrastent merveilleusement avec sa nouvelle façon d'être ; et quelque simple, quelque prude que soit sa grande coiffe noire, il est difficile d'imaginer quelque chose de plus extraordinaire, et, s'il faut le dire, de plus indécent que mademoiselle d'Eon en jupe. "Je serai," disait-elle l'autre jour à une dame qui voulait lui donner des conseils, "je serai sage sans doute ; mais " pour modeste, cela m'est impossible. N'est-il " pas aussi trop étrange qu'après avoir été si long-" temps capitaine de dragons, je finisse par être " *cornette* ?" De toute sa correspondance avec Louis XV, voici peut-être la lettre la plus curieuse : "On m'a fait promettre soixante mille francs de " récompense pour vous faire enlever à Londres ; " mais j'ai pris mes mesures de manière que vous " recevrez la présente trois jours avant l'expédition " de l'ordre. Ainsi soyez sur vos gardes, &c.

Parmi les nouveautés qui viennent de paraître, il en est une qui mérite peut-être un peu plus d'at-

tention que les autres : c'est une *Apologie de Shakespeare en réponse à la Critique de M. de Voltaire*, traduite de l'anglais de madame de Montague.

Si cet ouvrage ne fait point en France la fortune qu'il a faite en Angleterre, ce n'est pas uniquement à la gaucherie du traducteur qu'il faut s'en prendre. On y combat la partialité prétendue des jugemens de M. de Voltaire avec une partialité cent fois plus révoltante. On se plaint de ce qu'il ose critiquer Shakespeare sans l'entendre : et à l'exception de quelques détails sur lesquels il n'est pas étonnant qu'un étranger se soit trompé, on finit par être entièrement de son avis ; car, de bonne foi, n'est-ce pas l'être que de convenir : "Que Shakespeare écrivait dans un temps où la science était infectée de pédanterie, l'esprit brut, le ton de plaisanterie grossier ;—que la cour d'Elisabeth parlait un jargon scientifique, et affectait en tout une certaine obscurité de style ; que le roi Jacques joignit à la pédanterie l'indécence des mœurs et du langage, et que Shakespeare, soit par contagion, soit par complaisance pour le goût du public, tombe souvent dans le style qui était à la mode, &c. ; qu'il n'avait point appris qu'il n'y a que la belle nature et les usages décens qui soient des sujets propres à l'imitation, &c. ;—que ses pièces avaient été faites pour être jouées dans une misérable auberge, devant une assemblée qui n'avait pas la moindre idée de littérature, et qui sortait à peine de la barbarie ? &c." Combien de fois M. de Voltaire n'a-t-il pas avoué

qu'il y avait dans toutes les pièces de Shakespeare des passages écrits avec une noblesse et une simplicité qui ne se ressentent en rien de la dépravation du goût ou de la corruption des mœurs? Combien de fois n'a-t-il pas avoué que la grande supériorité du poëte anglais consistoit dans l'art de dessiner les caractères, de donner à tout un air de vérité, et de produire, malgré les fautes les plus graves et les plus multipliées, les principaux effets que le théâtre se propose? &c.

Après avoir entendu crier au blasphème sur quelques expressions peu respectueuses pour l'idole de la nation anglaise, comment supporter la prévention avec laquelle on accuse l'auteur des Horaces de n'avoir peint les Romains que d'après les romans de La Calprenède et de Scudéri? Que penser de l'équité d'une critique de Corneille fondée presque uniquement sur des exemples tirés d'*Othon* et de *Pertharite*? Malgré toutes ces injustices, on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'esprit et de connaissances dans l'ouvrage de madame de Montague, souvent même des traits ingénieux. En voici un qui mérite peut-être qu'on le cite, parce qu'il peut s'appliquer à plus d'un objet. « Le pédant qui « acheta à grand prix la lampe d'un philosophe cé« lèbre, dans l'espérance qu'avec ce secours ses ou« vrages acquerraient la même célébrité, n'était « guère moins ridicule que ces poëtes qui s'imagi« nent que leurs drames doivent être parfaits dès « qu'ils sont réglés sur la pendule d'Aristote. »

Jamais personne dans une fortune médiocre, dans un état privé, n'eut peut-être autant de droits au souvenir de la société que madame Geoffrin; cependant à peine eut-elle disparu de la scène du monde qu'elle y fut oubliée, et sans l'hommage que trois hommes de lettres viennent de rendre à sa mémoire, l'existence de cette femme singulière et respectable ne laisserait déjà plus aucune trace après elle; tant il est vrai que ce que nous appelons la société est ce qu'il y a de plus léger, de plus ingrat et de plus frivole au monde!

Le premier écrit consacré à la *mémoire de madame Geoffrin*, et qui a pour épigraphe: *Nulli flebilior quam mihi*, est de M. Thomas. Le second, intitulé: *Portrait de madame Geoffrin, par M. L. M: Quid vertus et quid sapientia possit utile proposuit nobis exemplar*, est de M. l'abbé Morellet. Le troisième est une *Lettre de M. d'Alembert à M. le marquis de Condorcet, sur madame Geoffrin: Quis desiderio sit pudor aut modus tam cari capitis!* Pour exprimer d'un seul mot le différent caractère de ces trois écrivains, on a dit que le premier *avait réfléchi*, que le second *avait raconté*, et que le troisième *avait pleuré;* mais à force de vouloir être précis on peut quelquefois manquer d'exactitude et de vérité.

S'il y a beaucoup de réflexion dans l'ouvrage de M. Thomas, c'est toujours la réflexion d'une âme infiniment sensible, c'est l'amitié, c'est la reconnaissance qui recueille avec soin tous les traits d'une

image chérie et qui se plaît à la rendre intéressante. En peignant madame Geoffrin telle qu'elle fut aux yeux de ses amis, on explique de la manière du monde la plus heureuse, et peut-être aussi la plus vraie, ce qui, dans son humeur et dans son caractère, pouvait blesser le plus ceux qui ne l'avaient observée que superficiellement. On voit que l'auteur ne cherche à la faire connaître que pour la faire aimer; qu'il n'analyse que ce qu'il a senti vivement lui-même, et que toute la finesse de ses pensées a sa source première dans la délicatesse de son cœur. M. Thomas n'a jamais rien fait qui soit aussi naturellement, aussi simplement écrit, et l'on doit regarder peut-être ce petit ouvrage comme le meilleur chapitre de son *Essai sur les femmes*.

Le *portrait* de M. l'abbé Morellet a un mérite tout-à-fait différent de celui de M. Thomas; mais s'il n'est pas ressemblant ce n'est pas la faute du peintre. Les moindres détails y sont prononcés avec une force merveilleuse, il est même impossible d'y trouver un seul trait tracé légèrement. Tout est solidement conçu, fortement appuyé. On reconnaît partout un homme qui peint de sang-froid, un philosophe au-dessus des illusions de la sensibilité, qui, sans se permettre d'embellir son modèle, se propose uniquement de le montrer sous le point de vue le plus propre à exciter une émulation utile à la société—des gens de lettres.

Quoique M. l'abbé Morellet n'ait rien de caché pour ses lecteurs, quoiqu'il semble avoir pris à tâche

de dire de madame Geoffrin tout ce qu'il pouvait en savoir, il est un article auquel il a cru devoir une attention toute particulière, qu'il traite à fond, qu'il développe dans le plus grand détail, et sur lequel il paraît même avoir fait des recherches et des calculs plus clairs et plus exacts que ceux qu'il entreprit autrefois, par attachement pour l'administration, sur le commerce des Indes. Cet article favori, c'est l'éloge de l'*humeur donnante* de madame Geoffrin. *L'humeur donnante!* Ce mot a pour son oreille un charme suprême ; il a l'art de le ramener presque à chaque page et de lui donner toujours une grâce nouvelle. Serait-ce un excès de reconnaissance qui aurait engagé M. l'abbé Morellet à célébrer une vertu si modeste avec tant d'éclat, peut-être avec tant d'indiscrétion ? Non, la reconnaissance la plus vive est aussi simple, aussi délicate, aussi réservée que le sentiment qui la fait naître, et rien au monde ne peut faire soupçonner M. l'abbé Morellet de se laisser entraîner par des sentimens exagérés.

A la bonne foi, à l'exactitude, à la naïveté, au sang-froid, et surtout à l'esprit de calcul et de détail avec lequel notre orateur s'est donné la peine de faire la liste, ou le mémoire des bienfaits et des aumônes de madame Geoffrin, il est à présumer qu'il a eu un projet plus essentiel, plus digne d'un philosophe que celui de satisfaire simplement le besoin de son cœur, et son secret est dans son épigraphe: *Utile nobis proposuit exemplar*, elle a laissé un exemple utile à suivre. O vous, Mesdames, qui pré-

tendez à la même considération, à la même célébrité que madame Geoffrin, voyez ce qu'il faut faire et surtout pour les gens de lettres; car, comme l'observe finement notre auteur dans une note : *Il faut autre chose que des dîners pour occuper dans le monde la place que cette femme estimable s'y était faite.*

En vérité l'on ne saurait assez admirer l'extrême condescendance avec laquelle notre cher docteur tâche de se mettre à la portée de tout le monde. Il sait qu'on n'instruit véritablement que par les détails, et voici dans quels détails il daigne entrer.

C'est surtout avec ses amis, *avec les gens de lettres* qui ont formé sa société, qu'elle a satisfait, souvent malgré eux-mêmes, ce qu'elle appelait *son humeur donnante.* Elle allait quelquefois chez eux dans cet unique projet. Elle observait leur ameublement, tâchait de découvrir s'il manquait à l'un une pendule, à l'autre un bureau, reconnaissait la place d'un meuble utile, et lorsqu'elle avait arrêté ses idées elle était tourmentée du besoin de faire son présent, etc. J'ai vu ces mouvemens en elle et je les rends comme je les ai vus.—Madame Geoffrin ne bornait pas sa bienfaisance à ces bagatelles. Elle s'est occupée constamment avec une bonté aussi active que touchante de la *fortune des hommes de lettres* de sa société qui lui étaient les plus agréables ou que leur situation lui rendait plus intéressans.—Elle a donné, vers 1760, 600 liv. de rente viagère à M. d'Alembert. Elle y a depuis ajouté 1800l. de rent viagère, dont il ne devait jouir qu'après la

mort de sa bienfaitrice. Enfin elle lui a fait remettre en mourant trois rescriptions formant une rente annuelle de 400l. destinées à des œuvres de bienfaisance qu'elle-même a eu soin de lui indiquer. M. Thomas, cet homme de lettres en qui les talens et la vertu se prêtent une force mutuelle et se dirigent au même but, avait trop bien mérité l'estime de madame Geoffrin pour qu'elle n'ambitionnât pas la satisfaction de lui être utile. Un grand mal d'yeux le rendait incapable de suivre ses occupations, l'amitié de madame Geoffrin saisit cette occasion pour le forcer d'accepter une rente viagère de 1200 liv. Elle y a joint depuis une somme de 6000l., etc.

Un chef-d'œuvre de délicatesse et de naïveté, c'est sans doute la manière dont M. l'abbé Morellet veut bien rendre compte lui-même de ses relations avec madame Geoffrin. On n'y trouvera pas une phrase qui ne peigne à la fois le peintre et son modèle.

" De vingt années pendant lesquelles j'ai joui du bonheur d'être admis dans sa société, les premières se sont écoulées sans qu'elle me *distinguât* par une bienveillance particulière. Je dois même dire, ce qu'elle me disait elle-même, qu'elle avait pour moi quelque *éloignement* ; des *formes*, des *manières* que je laisse à mes amis le soin d'excuser *s'ils le peuvent*, l'empêchaient de *s'accoutumer* à moi. Je lui disais quelquefois qu'elle m'aimerait un jour, et que je la priais seulement de me *supporter* jusqu'à ce que ce

jour fût venu. Il vint. (Que ce tour oratoire est ingénieux ! et comme il sauve adroitement une date qui aurait pu donner mauvaise opinion de la sagacité de madame Geoffrin, ou de l'opiniâtreté de ses préventions !)

« Depuis ce moment elle n'a cessé de me combler de bonté et de marques d'intérêt. Plus d'une fois j'ai été obligé de détourner sa bienfaisance et d'éviter de lui en fournir les *occasions* ; celles *que je n'ai pu lui dérober* étaient *si bien choisies*, et la manière dont elle m'obligeait alors étoit si touchante, que le prix du bienfait en était doublé.

« Quelque éloignement que j'aie à occuper les lecteurs de détails qui me sont personnels, je ne puis me dispenser de dire en quel *moment* et à quelle *occasion* elle m'a donné *comme* à M. d'Alembert et à M. Thomas une rente viagère d'environ 1200l. J'avais écrit en faveur de la liberté du commerce aux Indes orientales un ouvrage qu'elle avait hautement désapprouvé, d'après des *opinions fausses* sans doute, mais trop communes et trop accréditées pour qu'on puisse lui savoir mauvais gré de les avoir adoptées. (Quelle indulgence !) Le ministre dont j'avais secondé les vues, en ne soutenant que mes propres sentimens bien connus avant cet ouvrage, était sorti de place avant d'avoir pu récompenser mon travail. (On prétend que ceci n'est pas tout-à-fait exact, mais cela ne regarde en rien madame Geoffrin.) Madame Geoffrin vient chez moi, me gronde de nouveau avec une extrême viva-

cité d'avoir fait ce qu'elle appelait *mes méchans mémoires*, et puis tout de suite : " Vous voyez qu'on " ne vous a pas récompensé. Votre fortune n'en " est pas plus avancée. Allons, donnez-moi votre " nom et votre extrait de baptême ; et passez de- " main chez mon notaire, vous en retirerez un " contrat ; j'ai placé 15000l. sur votre tête, n'en " dites rien à personne, et ne me remerciez pas." Voilà exactement son discours et son procédé. Que pourrais-je ajouter à ce récit qui ne fût plus faible que les réflexions qu'il fait naître ?"

C'est pour dédommager les lecteurs qui ne sentiraient pas tout le prix d'un mémoire aussi circonstancié, que M. l'abbé Morellet s'est permis sans doute d'insérer dans sa brochure quelques lettres originales de Madame Geoffrin ; mais ces lettres étaient déjà entre les mains de tout le monde, et font encore plus d'honneur à son caractère qu'à son esprit. Deux traits de bonté de cette femme respectable, que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici, ce sont ceux que mademoiselle de l'Espinasse avait imaginé d'ajouter au *Voyage sentimental de Sterne*, et que Sterne lui-même n'eût pas désavoués.

Elle avait commandé deux vases de marbre au célèbre Bouchardon. Deux ouvriers les lui apportent. Elle s'aperçoit que l'un des couvercles est cassé. Hélas ! oui, Madame, lui dirent les ouvriers, et notre camarade, à qui ce malheur est arrivé, en est si fâché qu'il n'a pas osé se présenter devant vous ;

il est bien à plaindre, car si le maître le sait il le renverra, et c'est un homme qui a une femme et quatre enfans.... Allons, allons, dit madame Geoffrin, voilà qui est bien ; je n'en parlerai pas, et qu'il soit tranquille. Quand les ouvriers sont partis, elle se dit à elle-même: ce pauvre homme a eu bien de l'inquiétude et du chagrin, il faut que je l'envoye consoler. Elle appelle un de ses gens. " Allez, lui dit-elle, chez M. Bouchardon, " vous demanderez un tel, vous lui donnerez ces " 12 liv. et 3 liv. à ses camarades qui m'ont si " bien parlé de lui."

On lui faisait observer que sa laitière la servait mal. " Je le sais bien, disait-elle, mais je ne puis " pas en changer.—Et pourquoi, madame ?—C'est " que je lui ai donné deux vaches"...... On se récrie sur cette étrange raison. " Eh ! oui," dit-elle ; " elle vendait du lait à ma porte ; mes gens " vinrent me dire qu'elle était au désespoir de la " perte de sa vache, et comme ils m'avertirent " trop tard je lui en donnai deux, une pour rem- " placer celle qu'elle avait perdue, l'autre pour la " consoler de tout le chagrin qu'elle avait eu pen- " dant huit jours. Vous voyez bien que je ne puis " pas changer cette laitière-là."—

La Lettre de M. d'Alembert n'ayant point été vendue, sans doute par égard pour madame de La Ferté-Imbault, dont on n'a point voulu se venger avec trop de publicité, nous nous empressons de la transcrire ici, en retranchant seulement les com-

plimens que l'auteur a cru devoir à ceux qui l'ont prévenu dans l'hommage qu'il voulait consacrer à la mémoire de son amie.

« On a dit à quel point la bonté de madame Geoffrin était agissante, inquiète, opiniâtre; mais on n'a peut-être pas assez dit ce qui ajoute infiniment à son éloge; c'est qu'en avançant en âge, sa bonté augmentait de jour en jour. Pour le malheur de la société humaine, l'âge et l'expérience ne produisent que trop souvent l'effet contraire, même dans les personnes vertueuses, si la vertu n'est pas en elles d'une trempe forte et peu commune. Plus elles ont d'abord senti de bienveillance pour leurs semblables, plus, en éprouvant chaque jour leur ingratitude, elles se repentent de les avoir servis et s'affligent de les avoir aimés. Une étude des hommes plus réfléchie, plus éclairée par la raison et par la justice, avait appris à madame Geoffrin qu'ils sont encore plus faibles et plus vains que méchans; qu'il faut compatir à leur faiblesse et souffrir leur vanité, afin qu'ils souffrent la nôtre. « Je sens « avec plaisir, me disait-elle, qu'en vieillissant je « deviens *plus bonne*, car je n'ose pas dire *meilleure*, « parce que ma bonté tient peut-être à la faiblesse, « comme la méchanceté de bien d'autres. J'ai « fait mon profit de ce que me disait souvent le « bon abbé de Saint-Pierre, que la Charité d'un « homme de bien ne devait pas se borner à sou- « lager ceux qui souffrent, qu'elle devait s'étendre « aussi jusqu'à l'indulgence dont leurs fautes ont si

"souvent besoin : et j'ai pris comme lui pour devise "ces deux mots : *Donner* et *pardonner.*"

La passion de *donner*, qui fut le besoin de toute sa vie, était née avec elle et la tourmenta pour ainsi dire dès ses premières années. Etant encore enfant (l'humanité pardonnera ce détail), si elle voyait de sa fenêtre quelques malheureux demander l'aumône, elle leur jetait tout ce qui se trouvait sous sa main, son pain, son linge, et jusqu'à ses habits. On la grondait de cette intempérance de charité, si je puis parler de la sorte, on l'en punissait quelquefois, et elle recommençait toujours.

Comme elle ne respirait que pour faire le bien, elle aurait voulu que tout le monde lui ressemblât; mais sa bienfaisance se gardait bien d'importuner celle des autres. "Quand je raconte, disait-elle, la "situation de quelque infortuné à qui je voudrais "procurer des secours, je n'enfonce point la porte, "je me place seulement tout auprès, et j'attends "qu'on veuille bien m'ouvrir." Son illustre ami Fontenelle était le seul avec qui elle en usât autrement. Ce philosophe, si célèbre pour son esprit et si recherché pour ses agrémens, sans vices, et presque sans défauts, parce qu'il était sans chaleur et sans passion, n'avait aussi que les vertus d'une âme froide, des vertus molles et peu actives, qui, pour s'exercer, avaient besoin d'être averties, mais qui n'avaient besoin que de l'être. Madame Geoffrin allait chez son ami, et lui peignait avec intérêt et sentiment l'état des malheureux qu'elle

voulait soulager. *Ils sont bien à plaindre,* disait le philosophe, et il ajoutait quelques mots sur le malheur de la condition humaine, et puis il parlait d'autre chose. Madame Geoffrin le laissait aller, et quand elle le quittait: *Donnez-moi,* lui disait-elle, *cinquante louis pour ces pauvres gens.—Vous avez raison,** disait Fontenelle, et il allait chercher les cinquante louis, les lui donnait et ne lui en reparlait jamais, tout prêt à recommencer le lendemain, pourvu qu'on l'en avertit encore. On trouvera peut être un peu sèche la bienfaisance du philosophe, mais du moins on ne lui reprochera pas l'ostentation. Que le ciel donne à tous les hommes la bienfaisance, même avec autant de sécheresse, mais surtout avec autant de simplicité, et que le genre humain bénisse la vertu active qui sait, comme la digne amie de Fontenelle, mettre ce sentiment en action dans les cœurs où il repose et attend qu'on le réveille!

Madame Geoffrin avait tous les goûts d'une âme sensible et douce; elle aimait les enfans avec passion, elle n'en voyait pas un seul sans attendrissement; elle s'intéressait à l'innocence et à la faiblesse de cet âge; elle aimait à observer la nature, qui grâce à nos mœurs, ne se laisse plus voir que dans l'enfance; elle se plaisait à causer avec eux, à leur faire des questions, et ne souffrait pas que les gouvernantes leur suggérassent la réponse.

* Il était assez intéressant de prouver du moins que les gens de lettres savent donner comme ils savent recevoir.

" J'aime bien mieux, leur disait-elle, les sottises " qu'il me dira que celles que vous lui dicterez.... " Je voudrais, ajoutait-elle, qu'on fit une question " à tous les malheureux qui vont subir la mort " pour leurs crimes : *Avez-vous aimé les enfans?* " Je suis sûre qu'ils répondraient que non."

On peut juger par-là qu'elle regardait la paternité comme le plaisir le plus doux de la nature. Mais plus ce plaisir était sacré pour elle, plus elle voulait qu'il fût pur et sans trouble. C'est pour cela qu'elle priait ceux de ses amis qui étaient sans fortune de ne pas se marier. " Que deviendront, leur disait-" elle, vos pauvres enfans s'ils vous perdent de " bonne heure? Pensez à l'horreur de vos der-" niers momens, quand vous laisserez malheureuse-" ment après vous ce que vous aurez eu de plus " cher." Quelques-uns de ceux à qui elle parlait ainsi se mariaient malgré ses remonstrances; ils lui amenaient leurs petits enfans : elle pleurait, les embrassait et devenait leur mère.

Elle aurait voulu non-seulement prolonger sa bienfaisance jusqu'après sa mort, mais la prolonger par les mains de ses amis : *On les bénirait,* disait-elle, *et ils béniraient ma mémoire.* Elle mit 1,200 liv. sur sa tête et sur celle d'un ami qui avait peu de fortune. *Si vous devenez plus riche,* lui dit-elle, *donnez cet argent pour l'amour de moi, quand je ne pourrai plus le donner.*

Toujours occupée de ceux qu'elle aimait, toujours inquiète pour eux, elle allait même au-devant

de ce qui pouvait troubler leur bonheur. Un jeune homme* à qui elle s'intéressait, jusqu'alors uniquement livré à l'étude, fut saisi et frappé comme subitement d'une passion malheureuse qui lui rendait et l'étude et la vie même insupportable. Elle vint à bout de le guérir. Quelque temps après elle s'aperçut que ce jeune homme lui parlait avec intérêt d'une femme aimable qu'il voyait depuis peu de jours. Madame Geoffrin, qui connaissait cette femme, l'alla trouver. "Je viens, dit-elle, vous "demander une grâce; ne témoignez pas à *** "trop d'amitié ni d'envie de le voir, il deviendrait "amoureux de vous, il serait malheureux, je le "serais de le voir souffrir, et vous souffririez vous-"même de lui avoir fait tant de mal." Cette femme, vraiment honnête, lui promit ce qu'elle demandait, et lui tint parole.

Comme elle rassemblait chez elle les personnes les plus distinguées par le rang et la naissance, qu'elle paraissait même les rechercher quelquefois, on s'imaginait qu'elle était très-flattée de les voir. On la jugeait mal; elle n'était en aucun genre la dupe des préjugés, mais elle les ménageait pour être utile à ses amis. "Vous croyez, disait-elle à un des hommes qu'elle aimait le plus, "que c'est pour moi que je vois des grands "et des ministres? Détrompez-vous, je les vois "pour vous et pour vos semblables qui pouvez "en avoir besoin: si tous ceux que j'aime étaient

* Ce jeune homme c'est M. d'Alembert lui-même.

" heureux et sages, ma porte serait tous les jours " fermée à neuf heures, excepté pour eux."*

Son indulgence pour les pauvres se montrait surtout dans la conversation. Elle supportait jusqu'aux bavards, si insupportables à la bonté même, quand elle n'est pas à toute épreuve. " En vérité, disait-" elle, je m'en accommode assez, pourvu que ce " soit de ces bavards *tout court* qui ne veulent " que parler et qui ne demandent pas qu'on leur " réponde. Mon ami Fontenelle, qui leur pardon-" nait comme moi, disait qu'ils reposaient sa poi-" trine; ils me font encore un autre bien: leur " bourdonnement insignifiant est pour moi comme " le bruit des cloches, qui n'empêche point de pen-" ser et qui souvent y invite." Les bavards à prétention qui se croient faits pour qu'on les écoute, et dans qui le besoin de parler est un besoin de vanité, étaient les seuls qu'elle souffrît avec peine; encore avait-elle soin qu'ils ne s'en aperçussent pas. " Je

* Le public prévenu croyait au contraire que Madame Geoffrin n'avait reçu chez elle les artistes et les gens de lettres que pour y attirer les gens de qualité. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis long-temps elle paraissait assez ennuyée de la société de nos littérateurs et de leurs tracasseries; ce qu'il y a de plus sûr encore, c'est que personne n'attachait plus de prix à l'opinion, n'en saisissait mieux tous les mouvemens, ne les suivait avec plus de souplesse. Quand M. Helvétius eut donné son livre de *l'Esprit,* il dit à ses amis : *Voyons comment madame Geoffrin me recevra : ce n'est qu'après avoir consulté ce thermomètre de l'opinion que je pourrai savoir au juste quel est le succès de mon ouvrage.*

" voudrais, disait-elle de l'un d'eux, que lorsqu'il
" me parle, Dieu me fît la grâce d'être sourde sans
" qu'il le sût ; il parlerait et croirait que je l'écoute,
" et nous serions contens tous deux."

Avec tant de vertu, de bonté, debienfaisance, croirait-on que madame Geoffrin eût des ennemis ? Eh ! qu'y faire ? Fénélon en avait bien. Il faut se soumettre à cette cruelle loi de la nature et pleurer sur l'espèce humaine. Il est vrai que madame Geoffrin n'avait guère d'ennemis que parmi les femmes, et j'en suis bien fâché pour elles ; encore dois-je avouer à leur honneur que ses ennemis étaient en bien petit nombre, et que toutes les femmes dont elle était vraiment connue la chérissaient et la respectaient. Quand elle se voyait l'objet de la haine, le sentiment qu'elle lui inspirait était celui de la pitié, non pas de cette pitié qui méprise et qui humilie, mais de celle qui plaint et qui pardonne.
" Si vous trouvez, disait-elle à ses amis, des gens
" qui me haïssent, gardez-vous de leur dire le peu
" de bien que vous pensez de moi ; ils m'en haï-
" raient davantage, ils en seraient plus tourmentés,
" et je voudrais qu'ils ne le fussent pas."

Telle était, mon cher ami, celle que la vertu, la société, l'humanité enfin, dans tous les sens possibles de ce mot, ont eu le malheur de perdre, et que j'ai perdue plus que personne. Elle m'aimait comme son fils, ma confiance en elle était sans bornes. Hélas ! j'ai vu périr dans l'espace d'une année les deux personnes qui m'étaient les plus chères, et

j'étais assez heureux pour que ces deux personnes s'aimassent tendrement. Elles étaient bien dignes l'une de l'autre et bien dignes de s'aimer, quoique très-différentes par leur caractère ; car les âmes honnêtes et bienfaisantes ont comme les pierres d'aimant, si je puis employer cette expression, un pôle ami par où elles s'attirent et s'unissent fortement l'une à l'autre. Que me reste-t-il dans la solitude où mon cœur se trouve que de penser à elles et de les pleurer! La nature, qui nous a fait naître pour la douleur et pour les larmes, nous a fait dans notre malheur deux tristes présens dont la plupart des hommes ne se doutent guère : la mort pour voir finir les maux qui nous tourmentent, et la mélancolie pour nous aider à supporter la vie dans les maux qui nous flétrissent. Le cœur encore tout plein de la première perte que je venais de faire, j'allais voir tous les jours madame Geoffrin, et m'affliger auprès d'elle et avec elle. Son amitié m'écoutait et me soulageait. Ce bien qui m'était si nécessaire et si cher m'a été enlevé peu de temps après ; et au milieu de ces sociétés qui ne sont que le remplissage de la vie, je ne puis plus parler à personne qui m'entende. Je passais toutes mes soirées chez l'amie que j'avais perdue, et toutes mes matinées chez celle qui me restait encore : je ne l'ai plus, et il n'y a plus pour moi ni soir ni matin.

J'ai vu madame Geoffrin, pendant les premiers jours de sa maladie, sur ce lit de douleur et de mort où elle a langui plus d'une année. « Pourquoi « faut-il, me disais-je, qu'elle disparaisse de la « terre, elle qui va manquer à tant d'amis, à tant

" de malheureux ; et que j'y reste encore, moi,
" qui ne manquerai plus à personne !"

Des circonstances cruelles m'ont privé même du plaisir douloureux de la voir jusqu'à la fin de sa vie, et d'adoucir par les marques de ma tendresse sa mort lente et prolongée. Son cœur m'appelait, et sa bouche n'osait obéir à son cœur.* J'étais condamné à la perdre un an plus tôt que les amis qui ont fermé ses yeux. Qu'il me soit au moins permis d'adresser à son ombre, si elle peut m'entendre, ces mots touchans que Tacite adressait à celle de son vertueux beau-père Agricola, enlevé par une longue mort à sa famille absente. " Trop peu de larmes ont honoré vos derniers momens, et vos yeux en se fermant ont cherché les miens qu'ils n'ont pu trouver. *Paucioribus lachrymis composita es, et novissimâ in luce desideravere aliquid oculi tui.*" Ici, mon cher ami, la plume me tombe des mains, mes yeux se remplissent de larmes, et je ne vois plus ce que je vous écris. Adieu.

Novembre, 1777.

M. Dorat, dont la muse ne repose jamais, vient de publier une épître à un homme en faveur. Cet homme est feu M. Masson, Marquis de Pezai, mestre de camp de dragons, aidé-maréchal-général-

* On sait que madame la marquise de La Ferté Imbault avait fait fermer la porte de sa mère à M. d'Alembert, ainsi qu'à M. Marmontel et à M. l'abbé Morellet, dès le commencement de sa dernière maladie.

des-logis-de l'armée, l'auteur de *Zélis aux bains*, de l'*Epître à la maîtresse que j'aurai*, des *Soirées helvétiennes et francomtoises*, des *Tableaux*, d'une traduction en prose de *Properce* et de *Catulle*, de la *Rosière de Salency*, opéra comique, et des *Campagnes de M. de Maillebois*, etc. etc. M. de Pezai a été enlevé à la fleur de ses ans aux plus grandes espérances. Il était aimé de M. de Maurepas ; et dans une circonstance où le zèle de la reconnaissance et de l'amitié l'avait emporté sur toutes les considérations qui l'auraient pu retenir, il s'était adressé directement à Louis XVI. alors dauphin : sa conduite dans cette affaire lui attira la confiance de ce jeune prince, qui depuis son avénement au trône lui conserva ses bontés, entretint une correspondance assez suivie avec lui, et fut sur le point de le nommer administrateur d'une caisse de bienfaisance sous les ordres directs de Sa Majesté, établissement dont les papiers publics ont annoncé le projet, mais qu'on fut obligé d'abandonner, au moins pour le moment, à cause des difficultés qui se présentèrent dans l'exécution. M. de Pezai avait infiniment d'esprit et de vertu, beaucoup de souplesse et de douceur dans le caractère, l'âme très-ardente et très-active. Il n'avait que le défaut de vouloir réunir sans cesse tous les extrêmes, de se répandre trop au dehors, et de se piquer pour ainsi dire de déployer à chaque occasion toutes les parties de son esprit et de son talent. Des efforts si multipliés ne pouvaient que se nuire mutuelle-

ment ; cette habitude d'ailleurs prêtait à ses moindres discours un air de prétention dont il ne se doutait pas lui-même, mais que la société ne pardonne guère ; et le mérite le plus réel se faisait méconnaître ainsi sous l'apparence du ridicule ou de la frivolité.

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire ici la lettre dont le Roi de Prusse honora le Maréchal de Saxe après la visite qu'il en eut reçue à Potsdam en 1749.—" J'aurais désiré, mon cher " maréchal, de vous faire passer le temps plus " agréablement que vous ne l'avez fait. Je vous " avoue que j'ai préféré les intérêts de ma curiosité " et la passion de m'instruire aux attentions que " j'aurais dû avoir pour votre personne et pour " votre santé. Je vous fais mes excuses de vous " avoir tenu si long-temps assis et de vous avoir " fait veiller au-delà de votre coutume. J'ignorais " que cela pût vous incommoder. Je suis si bon " allié de la France, que, bien loin de vouloir " ruiner la santé de ses héros, je voudrais leur " prolonger la vie. On parlait ces jours passés " d'actions de guerre et on agitait cette question " rebattue, savoir, laquelle des batailles qu'on avait " gagnées faisait le plus d'honneur au général ? " Les uns disaient que c'était celle d'Almanza, " d'autres se déclaraient pour celle de Turin ; pour " moi je fus d'avis que c'était la victoire qu'un gé- " néral à l'agonie avait remportée sur les ennemis

" de la France. . . . Je passe sous silence les choses " obligeantes que vous me dites. Le but de la " plupart de nos actions est de mériter l'approba- " tion des gens de bien et des grands hommes. Si " j'ai gravé dans votre mémoire le souvenir de mon " amitié, c'est tout ce que j'ai prétendu y mettre. " Les talens égalent les particuliers aux rois, et " pour ne rien dissimuler, les avantages du mérite " effacent souvent ceux de la naissance. Je ne " vous souhaite que de la santé ; il n'est aucune " sorte de gloire dont vous ne soyez comblé, &c."

Couplet de Madame la Maréchale de Luxembourg, sur un groupe représentant Voltaire et le chien favori de Madame du Deffant, à Madame du Deffant.

Vous les trouvez tous deux charmans,
Nous les trouvons tous deux mordans,
Voilà la ressemblance :
L'un ne mord que ses ennemis,
Et l'autre mord tous vos amis,
Voilà la différence.

Epigramme sur M. de La Harpe, par le Président de Rosset, auteur d'un poëme sur l'agriculture.

Si vous voulez faire bientôt
Une fortune immense et pourtant légitime
Il vous faut acheter Cythare ce qu'il vaut,
Et le vendre ce qu'il s'estime.

Décembre, 1777.

Couplet de Madame la Marquise du Deffant sur le Maréchal de Belle-Isle, qui venait de perdre sa femme, son fils, et son frère lorsqu'il fut fait ministre.

[Sur l'air du *Confiteor.*]

J'ai perdu ma femme et mon fils,
Et puis le chevalier mon frère ;
Je suis sans parens, sans amis,
Hors l'Etat dont je suis le père :
Hélas ! je vais le perdre encor :
Dirai-je mon *confiteor* ?

Janvier, 1778.

Une des actions les plus dignes d'être consacrées dans les fastes de l'humanité est celle du pilote Boussard.

Le 31 Août dernier, à neuf heures du soir, un navire venant de La Rochelle, monté de huit hommes d'équipage et de deux passagers, approcha de la tête des jetées de Dieppe. Le vent était si impétueux, qu'un pilote-côtier essaya en vain quatre fois de sortir pour diriger son entrée dans le port. Boussard, s'apercevant que le pilote du navire faisait une fausse manœuvre qui le mettait en danger, chercha à le guider avec le porte-voix et par des signaux ; mais l'obscurité, le sifflement des vents, le bruit des vagues et la grande agitation de la mer empêchèrent le capitaine de voir et d'entendre, et bientôt le navire fut jeté sur le galet, et échoua à trente toises au-dessus de la jetée.

Aux cris des malheureux qui allaient périr, Boussard, malgré toutes les représentations et l'impossibilité apparente du succès, résolut d'aller à leur secours, et fit emmener sa femme et ses enfans qui voulaient le retenir. Il se fit ceindre aussitôt d'une corde, dont l'autre bout fut attaché sur la jetée, et se précipita au milieu des flots agités pour porter jusqu'au navire un cordage avec lequel on pût amener l'équipage à terre. Il approchait du navire lorsqu'une vague l'entraîna et le rejeta sur le rivage. Il fut ainsi vingt fois repoussé par les flots et roulé violemment sur le galet, couvert des débris du navire, que la fureur de la mer mettait en pièces. Son ardeur ne se ralentit point. Une vague l'entraîna sous le navire; on le croyait mort lorsqu'il reparut tenant dans ses bras un matelot qui avait été précipité du bâtiment, et qu'il rapporta à terre sans mouvement et presque sans vie. Enfin, après une infinité de tentatives et des efforts incroyables, il parvint à jeter un cordage dans le navire; ceux de l'équipage qui eurent la force de profiter de ce secours s'y attachèrent et furent tirés sur le rivage.

Boussard croyait avoir sauvé tous les hommes du navire. Accablé de fatigues, le corps meurtri et rompu par les secousses qu'il avait éprouvées, il gagna avec peine la cabane où le pavillon est déposé; là il succomba et tomba en défaillance. On venait de lui donner quelques secours, il avait rejeté l'eau de la mer et il reprenait ses esprits, lorsqu'on

annonça qu'on entendait encore des gémissemens sur le navire. Dans ce moment, Boussard, rappelant ses forces, s'échappe des bras de ceux qui s'empressaient à le secourir; il court à la mer, s'y précipite de nouveau, et il est assez heureux pour sauver encore un des passagers qui s'était lié au bâtiment et que sa faiblesse avait empêché de profiter du secours fourni à ses compagnons. Des dix hommes qui étaient dans le navire, il n'en a péri que deux, dont les corps ont été trouvés le lendemain. . . .

Voici la lettre que M. Necker a écrite de sa main au pilote, après avoir pris les ordres de Sa Majesté:

"Brave homme,

"Je n'ai su qu'avant hier, par M. l'Intendant, "l'action courageuse que vous aviez faite le 31 "Août, et hier j'en ai rendu compte au Roi, qui "m'a ordonné de vous en témoigner sa satisfac- "tion, et de vous annoncer de sa part une gratifi- "cation de mille francs et une pension annuelle de "trois cents livres. J'écris en conséquence à M. "l'Intendant. Continuez de secourir les autres "quand vous le pourrez, et faites des vœux pour "votre bon Roi, qui aime les braves gens et les ré- "compense.—Signé *Necker*, directeur-général des "finances."

Le brave pilote a reçu cette lettre et les bienfaits dont elle était accompagnée avec la plus vive recon-

naissance, mais sans autre surprise que celle de voir que sa dernière action avait fait beaucoup plus de bruit que les autres, car ce qu'il fit le 31 Août, il l'avait déjà fait dans plusieurs occasions avec le même zèle, et sans se plaindre de n'en avoir reçu aucune récompense. Après avoir payé ses dettes, après avoir fait habiller de neuf sa femme et ses enfans, ce qui ne leur était point encore arrivé, il demanda à M. l'Intendant la permission d'aller à Paris pour remercier M. Necker, et pour voir, s'il était possible, ce jeune roi qui aime les braves gens et qui leur fait du bien. Il est arrivé ici dans l'habit de matelot qu'il avait fait faire pour le jour de ses noces. C'est un homme dont l'extérieur imposant rappelle ces anciens héros d'*Homère* à qui l'imagination de Bouchardon voyait vingt pieds de hauteur. Il en a près de six, la tête petite, les épaules larges et la démarche ferme, quoiqu'il ait une jambe presque estropiée d'une blessure gagnée au service du roi. Il a paru devant les ministres, devant tous les grands de la cour avec la simplicité la plus modeste et l'assurance la plus noble. Il a reçu les éloges prodigués à son courage sans laisser échapper la moindre marque d'orgueil ou de vanité, et les présens assez considérables que lui ont faits tous nos princes, particulièrement M. le Duc de Penthièvre, sans qu'il soit possible de le soupçonner d'aucun sentiment d'avidité ni même d'intérêt. Dès que l'objet de son voyage a été rempli, tous les égards, toutes les caresses dont il se voyait comblé,

car c'était l'homme à la mode, toutes les largesses auxquelles il pouvait encore s'attendre, n'ont pu le retenir; il a témoigné la plus grande impatience de retourner au sein de sa famille reprendre sa vie accoutumée. Quelqu'un lui ayant demandé ce qui pouvait lui avoir inspiré une intrépidité si rare, il a répondu ces paroles remarquables : *C'est l'humanité et la mort de mon père. Il a été noyé ; je n'étais pas là pour le sauver, aussi j'ai juré depuis de courir au secours de tous ceux que je verrais tomber à la mer*.... Offrit-on jamais à la piété filiale un plus pur, un plus sublime hommage !

Le roi, à qui l'étiquette de la cour n'a pas permis de le présenter, l'a regardé avec beaucoup d'intérêt en passant par la galerie où on l'avait averti de se placer, et en disant : *Ah! voilà le brave homme!* Sa Majesté a confirmé le nom qui lui avait été donné par son ministre.

La lettre de M. Necker au pilote a fait faire à M. Sedaine l'impromptu que voici. On convient que la pensée en est plus heureuse que la rime.

Cette lettre au pilote est-elle de Necker ? Oui.
C'est un point qu'on ne peut débattre.
Qui gouverne comme Sully
Doit écrire comme Henri quatre.

Février, 1778.

Depuis plusieurs années M. Mercier le dramomane ne cesse de nous prédire la chute prochaine de la tragédie française. On sait les raisons particulières qu'il peut avoir pour y croire plus qu'un autre. On

pourrait en avoir de meilleures, et sans être dramomane convenir que l'accomplissement de cet oracle funeste ne fut jamais plus à craindre. Tous les ressorts de notre système dramatique semblent usés ; après deux ou trois mille pièces jetées pour ainsi dire dans le même moule, comment ne le seraient-ils pas? Où trouver aujourd'hui des sujets, des situations, des mouvemens, des effets nouveaux en s'attachant surtout à suivre éternellement la même méthode, le même procédé? M. Ducis a laissé entrevoir à la vérité quelques exceptions originales, mais M. Ducis écrit d'un style barbare. L'auteur de *Warwick* n'a rien fait qui réponde encore aux espérances qu'avait données de lui ce premier essai de sa jeunesse. Le succès de *Zuma* s'est évanoui à la lecture, et *Mustapha*, la tragédie la mieux écrite qu'on nous ait donnée depuis long-temps, quoique travaillée avec un soin extrême, quoique remplie de détails fort précieux, n'a paru qu'un ouvrage infiniment faible au théâtre. Ce défaut de productions nouvelles et intéressantes a été moins sensible sans doute tant que des acteurs et des actrices d'un talent supérieur ont occupé la scène ; mais on a vu disparaître tour à tour les Le Couvreur, les Dufresne, les Gaussin, les Clairon, les Dumesnil ; et tous ces grands talens n'ont pas même laissé l'espoir d'être jamais remplacés. Il nous restait un seul acteur sorti de cette brillante école, seul il avait survécu à la gloire du théâtre, et seul il en soutenait encore tout l'éclat. Il n'est plus.—On attribue

la maladie inflammatoire qui vient de nous l'enlever aux efforts qu'il fit dans le rôle de Vendôme pour plaire à une certaine dame Benoît, dont il était éperdument amoureux et dont l'excessive reconnaissance a bien plus contribué, dit-on, à précipiter le terme de ses jours que les rigueurs d'Adélaïde. Il est fort à craindre que les charmes de madame Benoît n'aient fait plus de tort à la tragédie que toutes les Philippiques de M. Mercier.

Qu'il y ait eu des acteurs d'un talent supérieur à celui de Le-Kain, que Baron ait eu plus de naturel, Dufresne un extérieur plus imposant, c'est ce que nous ne chercherons point à disputer. Mais ce qui nous paraît assez généralement reconnu, c'est que jamais acteur n'a pu concevoir avec plus de profondeur, avec plus de dignité, le génie de la tragédie et surtout de la tragédie française. Jamais personne n'a su animer comme lui la scène, en saisir tous les mouvemens, en préparer tous les effets, conserver à la fois au langage toute sa noblesse, aux accens de la nature toute leur vérité, au caractère sa couleur originale, aux passions toute leur fougue et toute leur énergie. Il suffisait de son talent pour embrasser, pour soutenir toute la marche, tout l'ensemble d'un ouvrage. Quand mademoiselle Gaussin quitta le théâtre on craignit de ne plus revoir *Zaïre*. Le Kain, avec des débutantes d'une faiblesse extrême, a fait revivre cent fois ce chef-d'œuvre à nos yeux. L'illusion de son rôle se répandait sur tous les autres et leur prêtait une chaleur, une vie nouvelle. On sait le peu de succès qu'eut *Britannicus*

dans sa nouveauté. Il n'est presqu'aucune tragédie de Racine que nous ayons vue plus suivie dans ces derniers temps, et c'est au rôle de Néron, qui n'avait été regardé jusqu'alors que comme un rôle secondaire, qu'elle dut tout son effet; l'art de Le Kain y sut présenter la vive et frappante image de la jeunesse d'un tyran échappant pour la première fois aux liens de la contrainte et de l'habitude.

Si les difficultés que ce grand acteur eut à surmonter pour arriver à un degré de perfection si étonnant et si rare n'ajoutaient rien à nos plaisirs, le sentiment de reconnaissance, d'admiration que sa mémoire inspire n'en est pas moins intéressé à en garder le souvenir. La nature lui avait refusé presque tous les avantages que semble exiger l'art du comédien. Ses traits n'avaient rien de régulier, rien de noble. Sa physionomie au premier coup-d'œil paraissait grossière et commune, sa taille courte et pesante. Sa voix était naturellement lourde et peu flexible. Un seul don de la nature avait suppléé à tous ces défauts, c'étoit une sensibilité forte et profonde qui faisait disparaître la laideur de ses traits sous le charme de l'expression dont elle les rendait susceptibles, qui ne laissait apercevoir que le caractère et la passion dont son âme s'était remplie, et lui donnait à chaque instant de nouvelles formes, un nouvel être.

L'arrangement de ses cheveux sous une apparente négligence prêtait aux contours de son front plus ou moins de jeunesse, plus ou moins de majesté, selon la convenance de ses rôles. Il avait

dans le mouvement de ces sourcils une magie d'expressions qui lui était propre et dont il tirait un parti prodigieux. L'art avec lequel il dessinait ses moindres gestes, ses moindres attitudes, leur imprimait un caractère de noblesse et le dignité qui enveloppait pour ainsi dire toute sa figure; et la perspective du théâtre en favorisait encore l'illusion. Fidèle au costume qu'il introduisit le premier sur la scène française, de concert avec mademoiselle Clairon, il employait dans sa manière de s'habiller tout l'art que peut mettre un peintre habile dans la disposition de ses draperies. A la faveur de cet artifice heureux il était parvenu non-seulement à cacher le désagrément de sa taille, mais encore à lui donner je ne sais quoi de théâtral et d'imposant. L'homme qu'on eût pris dans la société pour un petit bourgeois de la rue Saint-Denis, sur la scène devenait un roi, un sultan, et pouvait passer dans l'esprit même de Bourchardon pour un héros d'Homère. J'ai connu un étranger de beaucoup d'esprit qui n'avait jamais entendu parler de Le Kain, et qui, le voyant pour la première fois dans le rôle de Zamore, sortit du spectacle très-persuadé que l'acteur qu'il venait de voir était un des plus beaux hommes qui eussent jamais paru sur la scène. Il est sans doute assez remarquable que Roscius, le plus excellent comédien de l'ancienne Rome, ait eu les mêmes désavantages naturels que Le Kain, qu'il en ait eu de plus grands et qu'il les ait surmontés avec le même succès. On

lit dans Festus que ce fut le premier acteur à Rome qui ait usé du masque sur le théâtre, parce qu'il avait les yeux de travers et la vue difforme, que cependant le peuple se plaisait à l'entendre à visage découvert à cause de la douceur de sa voix.

C'est aussi au charme de sa voix que le talent du moderne Roscius fut redevable de ses plus grands succès. Nous avons remarqué qu'elle était naturellement pesante et même un peu voilée. A force d'étude et de travail il avait tellement corrigé ce défaut, qu'il ne lui en était resté que l'habitude d'un ton ferme, grave et soutenu. Je n'ai jamais entendu aucune voix humaine dont les inflexions fussent plus sûres et plus variées, plus fortes et plus tendres, d'un pathétique plus touchant et plus terrible. Il n'y avait point de vers qui parussent faibles lorsqu'il daignait les dire avec soin. Un talent plus précieux sans doute et qu'il avait porté au plus haut degré, c'était celui de faire sentir tout le charme des beaux vers sans nuire jamais à la vérité de l'expression. En déchirant le cœur il enchantait toujours l'oreille, sa voix pénétrait jusqu'au fond de l'âme, et l'impression qu'elle y faisait, semblable à celle du burin, y laissait des traces profondes et de longs souvenirs.

Sa conversation annonçait un esprit sage et réfléchi, mais sans aucune saillie brillante; tous ses discours étaient pleins de mesure et d'égards, son

langage pur et doux avait souvent une simplicité digne, et de l'énergie sans affectation. Il aimait la gaieté, personne n'était plus sensible que lui aux talens de son ami Préville, aux grâces naïves de Carlin ; mais le rire n'en était pas moins étranger à sa physionomie, elle conservait toujours l'empreinte et des passions qu'il s'était étudié à peindre et de celles qu'il avait éprouvées lui-même. Il n'avait jamais aimé qu'avec fureur ; il avait toujours haï de même, et quand il prononçait ce vers d'*Alzire*,

Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour,

il était plus Zamore que Zamore lui-même. Si les circonstances le forcèrent le plus souvent à renfermer ses sentimens au fond de son cœur, il n'en était pas moins dévoré, et l'on ne peut douter que cet excès de sensibilité n'ait contribué pour le moins autant que les fatigues de son état à abréger ses jours. J'en juge par une consultation qu'il demanda à M. Tronchin dans une de ses dernières maladies, consultation aussi tragique, aussi pleine de philosophie et de chaleur qu'aucun de ses rôles.

Notre Roscius, uniquement occupé de la perfection de son art, n'avait jamais cherché d'autres distractions que celles où il avait été entraîné par la violence de ses sentimens. Mais il n'avait rien négligé pour acquérir toutes les connaissances relatives à son objet ; il avait fait en conséquence des études assez suivies sur la langue, sur l'his-

toire et sur tous les arts dont le secours pouvait contribuer à perfectionner et à embellir son talent. Son jugement était naturellement droit et sain, mais pour se développer il avait besoin d'une attention suivie, d'une méditation lente et profonde. Je lui ai entendu dire très-souvent et de la meilleure foi du monde, qu'il avait étudié quinze ans le rôle du *Cid* avant de l'avoir saisi comme il l'a joué les dernières années de sa vie.

Soit avarice comme beaucoup de gens ont cru avoir le droit de le soupçonner, soit singularité ou même une sorte de coquetterie, il affectait dans ses habits de ville autant d'épargne, autant de négligence qu'il mettait de faste et de recherche dans ses habits de théâtre. Cependant il ne perdait jamais de vue ce qu'on doit aux convenances de la société; il y réunissait avec beaucoup d'attention et la modestie convenable à son état et cette estime de soi-même qui est la première dignité. Tout le monde sait la réponse pleine de caractère qu'il fit à cet officier qui se servait devant lui des expressions les plus méprisantes pour comparer la fortune d'un comédien à celle d'un militaire réduit après de longs services à vivre d'une chétive pension : *Eh! comptez-vous pour rien, monsieur, le droit que vous croyez avoir de me parler ainsi ?...*

C'est le 8 de février que nous avons perdu ce grand acteur, il n'était que dans sa quarante-neuvième année ; et c'est le lendemain, le jour même de son enterrement, que le patriarche de Ferney est

arrivé à Paris après une absence de plus de vingt-sept ans. Ainsi par une étrange fatalité il n'a jamais vu sur le théâtre de Paris l'acteur qui contribua sans doute le plus à sa gloire, que lui-même avait pris soin de former, mais qui ne put obtenir la permission de débuter à la Comédie Française que quelques jours après le départ de son bienfaiteur pour la Prusse.

Non, l'apparition d'un revenant, celle d'un prophète, d'un apôtre, n'aurait pas causé plus de surprise et d'admiration que l'arrivée de M. de Voltaire. Ce nouveau prodige a suspendu quelques momens tout autre intérêt, il a fait tomber les bruits de guerre, les intrigues de robe, les tracasseries de cour, même la grande querelle des gluckistes et des piccinistes. L'orgueil encyclopédique a paru diminué de moitié, la Sorbonne a frémi, le parlement a gardé le silence, toute la littérature s'est émue, tout Paris s'est empressé de voler aux pieds de l'idole; et jamais le héros de notre siècle n'eût joui de sa gloire avec plus d'éclat, si la cour l'avait honoré d'un regard plus favorable ou seulement moins indifférent. On sait même qu'un mot du roi sur ce retour inattendu pensa détruire tout à coup une si douce ivresse. Sa Majesté demanda si l'ordre qui défendait à Voltaire de revenir à Paris (ordre donné sous le ministère de M. de Saint Contest) avait été levé. Quoique le roi n'eût rien ajouté de plus, on se pressa de rapporter ce discours à M. de Voltaire et de le lui rapporter de la manière du monde

la plus alarmante. Le vieux malade en fut vivement affecté, mais l'intention du roi n'avait jamais été de l'affliger, et grâce à l'empressement de madame la comtesse Jules de Polignac, appuyée des bontés de la reine, il ne tarda pas à être rassuré. Consoler la vieillesse, s'intéresser au repos du favori des Muses, n'est-ce pas le plus doux emploi des grâces et de la beauté!

A quatre vingt-quatre ans M. de Voltaire a fait le voyage de Paris dans cinq jours, au mois de février. Il est parti de Ferney deux jours après madame Denis, M. et madame de Villette, et il les a rejoints à Fontainebleau. Le lendemain de son arrivée il a reçu les hommages de toute la France, et il y a répondu avec cette fleur d'esprit, avec ces agrémens, cette politesse dont lui seul a conservé le ton. Dans la soirée il a lu, déclamé lui-même la plus grande partie de sa tragédie d'*Irène*, et toute la nuit ensuite il l'a passée à en corriger les deux derniers actes. Madame Vestris qu'il a chargée du rôle d'Irène étant venue le voir à son lever, il lui dit : *J'ai été occupé de vous, madame, toute la nuit comme si je n'avais que vingt ans.* Tout cela n'empêche pas qu'il ne se dise toujours mort ou mourant, et qu'il ne se fâche même beaucoup lorsqu'on ose l'assurer qu'il est encore plein de force et de vie.

C'est dans l'hôtel de M. le marquis de Villette qu'il est descendu avec madame Denis pour ne

point se séparer de Belle et Bonne*, qu'il chérit avec une tendresse extrême. Il y occupe un cabinet qui ressemble beaucoup plus au boudoir de la Volupté qu'au sanctuaire des Muses, et ce cabinet se trouve précisément au-dessous de l'appartement de M. le marquis de Thibouville. C'est là, dit-on, que M. de Voltaire vient faire ses Pâques. Eh ! quel rapport ont toutes ces folies à la gloire de *Mahomet* et d'*Alzire !*

Avis important attribué à M. Barthe.

Le sieur Villette, dit marquis,
Successeur des Jodelles,
Facteur de vers, de prose et d'autres bagatelles,
Au public donne avis
Qu'il possède dans sa boutique
Un animal plaisant, unique,
Arrivé récemment
De Genève en droiture ;
Vrai phénomène de nature ;
Cadavre, squelette ambulant.
Il a l'œil très-vif, la voix forte ;
Il vous mord, vous caresse ; il est doux, il s'emporte.
Tantôt il parle comme un dieu,
Tantôt il parle comme un diable.
Son regard est malin, son esprit est tout feu.
Cet être inconcevable
Fait l'aveugle, le sourd et quelquefois le mort.
Sa machine se monte et démonte à ressort,
Et la tête lui tourne au surnom de *grand homme.*
Du mont Crapak tel est l'original en somme.

* C'est le nom que M. de Voltaire a donné à madame la marquise de Villette.

On le verra tous les matins
Au bout du quai des Théatins.
Par un salut profond, beaucoup de modestie,
Les grands seigneurs paieront leur curiosité.
Porte ouverte à l'Académie,
A tous acteurs de comédie
Qui flatteront sa vanité,
Et voudront adorer l'idole.
Les gens mitrés portant étole
Verront de loin, moyennant une obole,
Pour éviter ses griffes et ses dents.
Tout poëte entrera pour quelques grains d'encens.

Epigramme sur M. le marquis de Villette, qui jouit peut-être avec trop de vanité du bonheur de montrer M. de Voltaire à tout Paris.

Petit Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire ;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montre un géant à la foire.

M. le Comte d'Angivilliers avait désiré d'acquérir pour le compte du roi quelques blocs de porphyre que M. le marquis de Marigny avait fait venir d'Italie. Il n'a voulu les céder que sous la condition qu'on les emploierait au même usage auquel il les avait destinés lui-même, c'est-à-dire à en faire faire des bustes de nos grands hommes. Pour prix de son marché, il a demandé celui du maréchal de Saxe et celui de Voltaire. M. le comte d'Angivilliers ayant écrit en conséquence au sieur de Mouchi, le neveu du sieur Pigal, on s'est empressé

d'apprendre à M. de Voltaire que Sa Majesté venait de donner l'ordre de faire son buste et celui du héros de Fontenoy. On s'est bien gardé d'ajouter que c'était pour M. de Marigny; et très-flatté d'une distinction qu'il croyait devoir aux bontés de son roi, l'illustre vieillard a fait sur-le-champ l'impromptu que voici.

A. M. de Mouchi.

Le roi sait que votre talent
Dans le petit et dans le grand
Ne fit jamais qu'œuvre parfaite;
Et par un contraste nouveau
Il veut que votre heureux ciseau
Du héros descende au trompette.

Réponse de M. de Voltaire à un Evêque de bonne compagnie qui lui avait envoyé un Mandement contre les incrédules.

J'ai reçu votre mandement;
Je vous envoi ma tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la comédie.

Mars, 1778.

Il est rare que les fêtes du carnaval ne fournissent quelque anecdote remarquable. Celle qui a fait le plus de bruit cette année mérite de fixer l'attention non-seulement par le rang des personnes qui en ont fait naître le sujet, par l'importance de ses suites, mais aussi par l'influence singulière que l'empire de l'opinion a paru avoir dans cette circons-

tance sur nos usages et sur nos mœurs. On ne nous pardonnerait pas sans doute de la passer sous silence ; des mémoires littéraires n'ayant point d'objets plus intéressans à nous offrir que ceux qui tiennent à l'histoire de l'opinion. Voici le fait en peu de mots.

M. le comte d'Artois, à la faveur de la liberté qu'inspire le masque et peut-être aussi grâce aux avis secrets de madame de Canillac * qui lui donnait le bras, se permit, dans un de nos derniers bals, de dire à madame la duchesse de Bourbon des choses assez vives pour exciter au moins son impatience autant que sa curiosité. La princesse ayant voulu tenter de lever la barbe du masque qui la tourmentait avec si peu de ménagement, le comte d'Artois s'en défendit par un mouvement fort brusque, et l'effort qu'il fit pour lui arracher à elle-même le petit masque qui ne couvrait que la moitié de son visage, y laissa quelques légères meurtrissures. Cette scène malheureusement fut bientôt si répandue et à la ville et à la cour, que madame de Bourbon ne crut pouvoir se dispenser d'en faire porter ses plaintes au roi par M. le prince de Condé et par son père M. le duc d'Orléans. Le duc de Bourbon se hâta peut-être un peu trop de dire tout haut que si l'on ne faisait point à sa femme les excuses qu'on lui devait, le parti qu'il avait à prendre n'était pas difficile à deviner. La reine tâcha vaine-

* Madame de Canillac ci-devant dame d'honneur de madame la duchesse de Bourbon, puis attachée à madame Elisabeth.

ment d'arranger cette affaire; les négociations les plus adroites furent sans succès, et l'autorité du roi ne put obtenir qu'une réconciliation forcée. La situation de M. le comte d'Artois était fort embarrassante, vu d'un côté les ordres précis de Sa Majesté, de l'autre l'espèce de menace faite par M. de Bourbon. Les femmes dont ce prince jusqu'alors avait été l'idole, les femmes prirent toutes parti contre lui, et la cause de madame de Bourbon parut celle de tout le sexe, c'est-à-dire à peu près de toute la nation. Leurs cris, leurs suffrages, la voix impérieuse de l'honneur français l'emportèrent enfin sur les considérations les plus graves, sur l'autorité même des lois, sur celle du monarque. M. le comte d'Artois donna rendez-vous à M. le duc de Bourbon, dans le bois de Boulogne, le lundi 16. Le combat dura cinq ou six minutes, on se battit dans toutes les règles de l'ancienne chevalerie, mais heureusement sans aucun accident fâcheux. Le comte d'Artois ne reçut qu'une petite égratignure au bras, et tout fut terminé à la satisfaction de toutes les parties intéressées. Les deux combattans dînèrent gaiement ensemble. Le comte d'Artois écrivit sur-le-champ au roi qu'il lui demandait pardon de lui avoir désobéi, et le suppliait de ne point lui faire d'autre grâce que celle de traiter le duc de Bourbon comme il jugerait à propos de le traiter lui-même; mais que, quelque coupable que sa conduite pût paraître aux yeux du monarque, il osait espérer d'en trouver l'excuse dans les sentimens et dans

l'amitié d'un frère. Ce devoir rempli, il vola au palais Bourbon, et fit à la princesse la réparation la plus noble et la plus entière. "Je profite, madame, lui dit-il en entrant chez elle, du premier instant de liberté que me laissent les circonstances pour vous faire des excuses que j'ai été bien fâché de ne pas oser vous faire plus tôt...."

C'est le jour même de cette scène intéressante que fut donnée à Paris la prèmiere représentation de la tragédie de M. de Voltaire. Jamais assemblée ne fut plus brillante. La reine, suivie de toute la cour, honora de sa présence le nouveau triomphe du Sophocle de nos jours. Ce triomphe si touchant, après soixante ans de gloire, fut précédé de celui de madame de Bourbon, qui ne parut pas plutôt dans sa loge que toute la salle retentit d'applaudissemens et de battemens de mains. Les transports du public redoublèrent lorsqu'on aperçut son époux et son chevalier; ils se renouvelèrent encore à l'arrivée de M. le comte d'Artois, et s'ils furent un peu moins vifs alors c'est que tous les spectateurs n'étaient pas égalément instruits de ce qui s'était passé dans la matinée. Ainsi la voix publique osa consacrer par le suffrage le plus éclatant une action défendue par les lois, contraire aux maximes du trône, et que les ordres positifs du monarque venaient d'interdire expressément; tant il est vrai que le pouvoir des mœurs ou celui du préjugé national est au-dessus de toute autorité, de toute puissance humaine!

April, 1778.

Vers de M. de Voltaire à M. le prince de Ligne, au sujet du faux bruit de sa mort annoncée dans la gazette de Bruxelles.

Prince, dont le charmant esprit
Avec tant de grâce m'attire,
Si j'étais mort comme on l'a dit,
N'auriez-vous pas eu le crédit
De m'arracher du sombre empire ?
Car je sais très-bien qu'il suffit
De quelques sons de votre lyre.
C'est ainsi qu'Orphée en usait
Dans l'antiquité révérée,
Et c'est une chose avérée
Que plus d'un mort ressuscitait.
Croyez que dans votre gazette
Lorsqu'on parlait de mon trépas
Ce n'était pas chose indiscrète,
Ces messieurs ne se trompaient pas.
En effet, qu'est-ce que la vie ?
C'est un jour, tel est son destin.
Qu'importe qu'elle soit finie
Vers le soir ou vers le matin ?

On a fait pour le portrait de M. le docteur Franklin un très-beau vers latin :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

C'est une heureuse imitation d'un vers de *l'Anti-Lucrèce*,

Eripuitque Jovi fulmen Phœboque sagittas.

M. de Saint-Ange, le traducteur des *Métamorphoses d'Ovide*, a dans son maintien cet air lan-

goureux et niais qu'on a remarqué quelquefois dans la tournure de ses vers. Ayant été, comme les autres gens de lettres, présenter ses hommages à M. de Voltaire, il voulut finir sa visite par un coup de génie, et lui dit en tournant doucement son chapeau entre ses doigts: *Aujourd'hui, Monsieur, je ne suis venu voir qu'Homère; je viendrai voir un autre jour Euripide et Sophocle, et puis Tacite, et puis Lucien*, etc.—*Monsieur, je suis bien vieux, si vous pouviez faire toutes ces visites en une fois!*

Vous avez, lui disait M. Mercier, *vous avez si fort surpassé tous vos confrères en tout genre, vous surpasserez encore Fontenelle dans l'art de vivre long-temps.—Ah! Monsieur, Fontenelle était un Normand: il a trompé la nature.*

Mai, 1778.

Ce n'est point pour la forme que M. de Voltaire s'est chargé de remplir les fonctions de directeur à l'Académie française. Il ne néglige rien pour ranimer le zèle et l'activité de ses confrères, et c'est encore au génie de cet illustre vieillard que paraît réservé le pouvoir de réchauffer et de rajeunir ce corps si faible et si languissant malgré ses quarante têtes. Il arrive toujours le premier à l'assemblée; il y discute les questions de grammaire les plus intéressantes; il propose, sur la nécessité de faire revivre d'anciennes expressions et d'en créer même de nouvelles, les observations les plus fines et les plus ingénieuses. *Notre langue*, disait-il l'autre

jour, *est une gueuse fière : plus elle est dans l'indigence, plus elle semble dédaigner les secours dont elle a besoin*...La mémoire et la présence d'esprit de notre patriarche sont au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer à son âge. L'abbé Delille lui ayant lu sa satire sur *le luxe*, imitée de l'épître de Pope au docteur Arbuthnot, il se rappella presque tous les vers du poëte anglais, et fit sentir avec une délicatese extrême et les endroits où le traducteur s'était écarté de son modèle, et ceux où il l'avait surpassé.

Dans la dernière séance de l'Académie, il parla fort long-temps et avec la plus grande chaleur sur l'utilité d'un nouveau Dictionnaire conçu à peu près sur le même plan que celui *della Crusca*, ou celui de *Johnson*. Il pressa si vivement ces messieurs, que, malgré la résistance du plus grand nombre, il fut enfin arrêté d'entreprendre ce grand ouvrage. Ce fut lui-même qui consigna sur-le-champ, de sa propre main, dans les registres de l'Académie, et la résolution qu'on venait de prendre, et les motifs qui l'avaient déterminée. Il fit plus, il ne permit point que l'assemblée se séparât sans s'être partagée toutes les lettres de l'alphabet. Il prit pour lui-même la lettre A, comme la plus considérable. M. de Foncemagne, qui voulut se dispenser de cette tâche à cause de sa vieillesse, fut querellé tout de bon ; il fallut céder. En terminant la séance, il leur dit, enchanté d'avoir réussi : *Messieurs, je vous remercie au nom de l'alphabet. Et nous*, lui répondit le chevalier de Chastellux, *nous vous remercions au nom des lettres.*

On parlait devant M. de Voltaire de l'Angleterre. *Il est certain*, disait-il, *que dans cette île les moutons sont plus gras, les chevaux courent plus vite, les chiens chassent mieux; cela pourrait bien faire présumer que les hommes y ont aussi quelque supériorité.* "Oui, lui répondit quelqu'un, j'ai "remarqué que l'esprit de la constitution influait "sur tout dans ce pays, et même sur la nature "physique. On y voit les troupeaux errer libre- "ment dans leurs pâturages sans chien, sans "berger."—*Sans doute, Monsieur; c'est qu'il n'y a point de loups.*

---

*Romance * de Desdémona, tirée de la tragédie d'Othello, de Shakespear, par J. J. Rousseau.*

Au pied d'un saule assise tous les jours,
Main sur son cœur que navrait sa blessure,
Tête baissée, en dolente posture,
On l'entendait qui pleurait ses amours.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Et cependant les limpides ruisseaux
A ses sanglots mêlaient leur doux murmure.
Pleurs de ses yeux s'échappaient sans mesure
Qui les rochers affligeaient sur ses maux.
Chantez le saule et sa douce verdure.

* C'est une vieille chanson qu'une jeune mauresse, attachée à la mère de Desdémona, et devenue folle d'amour, chantait toujours, et qu'elle chanta même en mourant. Desdémona, tourmentée des pressentimens du malheur qui doit lui arriver, se rappelle cette chanson. Elle s'efforce d'abord d'en écarter le triste souvenir; mais entraînée par sa mélancolie, elle y revient malgré elle, et finit par la chanter en entier.

O saule vert, saule que je chéris,
Saule d'amour, tu seras ma parure !
Ne l'accusez des ennuis que j'endure,
Je lui pardonne, hélas ! tous ses mépris.
Chantez le saule et sa douce verdure.

A cet ingrat, qui trahit ses sermens,
Je reprochais tendrement mon injure.
Imite-moi, répondit le parjure ;
Ouvre tes bras à de nouveaux amans.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Juin, 1778.

Il est tombé dans l'abîme funeste ; les derniers rayons de cette clarté divine viennent de s'éteindre, et la nuit qui va succéder à ce beau jour durera peut-être, une longue suite de siècles.*

* M. de Voltaire est mort le 30 du mois dernier entre dix et onze heures du soir, âgé de quatre-vingt-quatre ans et quelques mois. Il paraît que la principale cause de sa mort est la strangurie dont il souffrait depuis plusieurs années, et dont les fatigues du séjour de Paris avaient sans doute hâté le progrès. A l'ouverture de son corps on a trouvé les parties nobles assez bien conservées, mais la vessie toute tapissée intérieurement de pus, ce qui peut faire juger des douleurs excessives qu'il a dû éprouver avant que le mal fût arrivé à ce dernier période. Des ménagemens extrêmes auraient pu en retarder peut-être le terme ; mais il en était incapable. Ayant appris qu'à une séance de l'Académie à laquelle il ne put assister, le projet qu'il avait fait adopter à ces messieurs pour une nouvelle édition de leur Dictionnaire avait essuyé des contradictions sans nombre, il craignit de le voir abandonné, et voulut composer un discours pour les faire revenir à son premier plan. Pour remonter ses nerfs affaiblis, il prit une quantité prodigieuse de café ; cet excès dans son état et un travail suivi de dix ou douze heures renouvellèrent toutes ses

Le plus grand, le plus illustre peut-être, hélas! l'unique monument de cette époque glorieuse où tous les talens, tous les arts de l'esprit humain semblaient s'être élevés au plus haut degré de perfection, ce superbe monument a disparu! Un coin de terre ignoré en dérobe à nos yeux les tristes débris.

Il n'est plus, celui qui fut à la fois l'Arioste et le Virgile de la France, qui ressuscita pour nous les chefs-d'œuvre des Sophocle et des Euripide, dont le génie atteignit tour à tour la hauteur des pensées de Corneille, le pathétique sublime de Racine, et, maître de l'empire qu'occupaient ces deux rivaux de la scène, en sut découvrir un nouveau plus digne encore de sa conquête dans les grands mouvemens de la nature, dans les excès terribles du fanatisme, dans le contraste imposant des mœurs et des opinions.

Il n'est plus, celui qui dans son immense carrière embrassa toute l'étendue de nos connaissances et laissa presque dans tous les genres des chefs-d'œuvre et des modèles: le premier qui fit connaître à la France la philosophie de Newton, les vertus du

souffrances, et le jetèrent dans un accablement affreux. M. le maréchal de Richelieu l'étant venu voir dans la soirée, lui dit que son médecin lui avait ordonné dans des circonstances assez semblables quelques prises de laudanum qui l'avaient toujours soulagé très-promptement. M. de Voltaire en fit venir sur-le-champ; et dans la nuit, au lieu de trois ou quatre gouttes, il en prit presque une fiole entière. Il tomba depuis ce moment dans une espèce de léthargie qui ne fut interrompue que par l'excès de la douleur, et ne reprit que par intervalle l'usage de ses sens.

meilleur de nos rois, et le véritable prix de la liberté, du commerce et des lettres.

Il n'est plus, celui qui le premier peut-être écrivit l'histoire en philosophe, en homme d'état, en citoyen ; combattit sans relâche tous les préjugés funestes au bonheur des hommes, et couvrant l'erreur et la superstition d'opprobre et de ridicule, sût se faire entendre également de l'ignorant et du sage, des peuples et des rois.

Appuyé sur le génie du siècle qui l'a vu naître, seul il soutenait encore dans son déclin l'âge qui l'a vu mourir, seul il en retardait encore la chute. Il n'est plus, et déjà l'ignorance et l'envie osent insulter sa cendre révérée. On refuse à celui qui méritait un temple et des autels ce repos de la tombe, ces simples honneurs qu'on ne refuse pas même au dernier des humains.*

*. Ce n'est ni aux préventions de la cour, ni à celles des ministres, ni peut-être même au zèle intolérant des chefs du clergé qu'il faut attribuer les difficultés que l'on a faites pour inhumer M. de Voltaire en terre sainte ; c'est dans la conduite ridicule et pusillanime de sa famille, c'est dans les intrigues de quelques dévotes et de leurs directeurs qu'il faut chercher l'origine d'une persécution si lâche et si honteuse. En ne supposant pas même qu'on pût refuser à M. de Voltaire ce qu'on ne refuse à aucun citoyen, en suivant simplement la marche indiquée par les lois et par l'usage, il n'y a pas une voix qui eût osé s'élever publiquement pour être l'organe du fanatisme le plus odieux ou de la haine la plus barbare. Mais je ne sais quelles alarmes, quelles inquiétudes semées secrètement sous le nom spécieux du zèle et de la piété, une fois répandues, on a craint l'éclat du scandale. Les dévots ont fait montre alors de leur crédit, de leur puissance ; et l'on a

Le fanatisme, dont le génie étonné tremblait devant celui du grand homme, le voit à peine expirant, qu'il se flatte déjà de reprendre son empire, et le premier effort de sa rage impuissante est un excès de démence et de lâcheté.

Qu'espérez-vous encore de tant de barbarie ? Qu'apprendrez-vous à l'univers en exerçant sur cette dépouille mortelle votre furie et votre vengeance, si ce n'est la terreur et l'épouvante qu'il sut vous inspirer jusqu'au dernier moment de sa vie ? Voilà donc quelle est aujourd'hui votre puissance ! Un seul homme sans autre appui que l'ascendant de la gloire et des talens a résisté soixante ans à vos persécutions, a bravé soixante ans vos fureurs, et ce n'est que la mort qui vous livre votre victime, ombre vaine, insensible à vos injures, mais dont le seul nom est encore l'amour de l'humanité et l'effroi de ses tyrans.

Quel était donc votre dessein en refusant un simple tombeau à celui à qui la nation venait de dé-

cru devoir prendre toutes les mesures imaginables pour éviter une discussion dont il n'est jamais aisé de mesurer au juste les conséquences. Quoique les chroniques secrètes de la cour assurent que M. de Voltaire avait les droits les plus intimes sur les égards et sur l'amitié de M. le duc de Nivernais, on prétend que c'est madame de Gisors et madame de Nivernais, qui ont excité plus que personne et l'archevêque et les curés de Paris à refuser un asile aux cendres de ce grand homme. Nous aimons encore mieux accuser de cette injustice le zèle aveugle d'une femme, qui peut-être d'ailleurs n'en est pas moins respectable, que l'esprit d'un corps entier dont les lumières nous permettaient d'attendre plus de tolérance et plus de charité.

cerner les honneurs d'un triomphe public? Avez-vous craint que ce tombeau ne devînt un autel, et le lieu qui le renfermerait, un temple? Avez-vous craint de voir confondu dans la foule des humains l'homme qui s'éleva au-dessus de tous les rangs par l'éclat et par la supériorité de son génie? Avez-vous pensé qu'il fût si fort de votre intérêt d'annoncer à l'Europe entière que le plus grand homme de son siècle était mort comme il avait vécu, sans faiblesse et sans préjugé?* . . . .

* On sait que M. de Voltaire a regretté infiniment la vie; eh! qui pouvait la regretter plus que lui? mais sans craindre la mort et ses suites. Il a maudit souvent l'impuissance des secours de la médecine; mais ce sont les douleurs dont il était tourmenté, le désir qu'il aurait eu de jouir encore plus long-temps de sa gloire et de ses travaux, non les remords d'une âme effrayée par l'incertitude de l'avenir, qui lui arrachèrent ces plaintes et ces murmures.... Il a vu quelques heures avant de mourir M. le curé de Saint-Sulpice et M. l'abbé Gautier. Il a paru d'abord avoir quelque peine à les reconnaître. M. de Villette les lui ayant annoncés une seconde fois, il répondit sans aucune impatience: *Assurez ces messieurs de mes respects.* A la prière de M. de Villette, M. de Saint-Sulpice s'étant approché du chevet de son lit, le mourant étendit son bras autour de sa tête comme pour l'embrasser. Dans cette attitude, M. de Saint-Sulpice lui adressa quelques exhortations, et finit par le conjurer de rendre encore témoignage à la vérité dans ces derniers instans, et de prouver au moins par quelque signe qu'il reconnaissait la divinité de Jésus-Christ..... A ce mot les yeux du mourant parurent se ranimer un peu; il repoussa doucement M. le curé, et dit d'une voix encore intelligible: *Hélas! laissez-moi mourir tranquille!* M. de Saint-Sulpice se tourna du côté de M. l'abbé Gautier, et lui dit avec beaucoup de modération et de présence d'esprit: *Vous*

En voulant couvrir, s'il vous eût été possible, de l'obscurité la plus profonde le lieu où reposeraient les cendres de Voltaire, en cherchant à envelopper de ténèbres et de mystère le moment de sa mort, n'avez-vous pas tremblé que les plus ardens de ses disciples ne profitassent d'une circonstance si favorable pour établir les preuves de son immortalité, de sa résurrection ? Ah ! vous saviez trop bien que, l'eussent-ils tenté, les ouvrages qui nous restent de lui ne permettaient plus de croire aux miracles de cette espèce.*

Faibles et lâches ennemis de l'ombre d'un grand homme ! en tourmentant toutes les puissances du ciel et de la terre pour lui ravir les hommages qui lui sont dus, quel fruit attendez-vous de tant de vains efforts ? Effacerez-vous son souvenir de la mémoire des hommes ? Anéantirez-vous cette multitude de chefs-d'œuvre, éternels monumens de son génie,

voyez que la tête n'y est plus. Ces messieurs s'étant retirés, il serra la main du domestique qui l'avait servi avec le plus de zèle pendant sa maladie, nomma encore quelquefois madame Denis, et rendit peu de momens après les derniers soupirs.

* Il est certain qu'on a ignoré quelque temps dans le public et l'heure et le jour de la mort de M. de Voltaire. Tout Paris était encore à sa porte pour demander de ses nouvelles, lorsque son corps avait déjà été enlevé pour être transporté à l'abbaye de Sellières. Les ordres donnés pour sa sépulture ont été enveloppés de tout le mystère que pourrait exiger l'affaire d'état la plus importante, et l'on doit avouer que ces précautions n'étaient peut-être pas absolument inutiles ; on croit qu'il aurait été fort aisé d'échauffer pour un parti quelconque la foule qui assiégeait encore la demeure de cet homme célèbre le lendemain de sa mort.

consacrés dans toutes les parties du monde à l'instruction et à l'admiration des races futures? Est-ce par quelques défenses puériles, par quelques anathèmes impuissans que vous pensez enchaîner ces torrens de lumières répandus d'un bout de l'univers à l'autre?*

Non, sa gloire est au-dessus de toute atteinte; ses ouvrages en sont les garants immortels. Mais votre triomphe est encore assez beau: le vengeur des victimes opprimées par le fanatisme et la superstition n'est plus; ce grand ascendant sur l'esprit de son siècle, cet ascendant prodigieux qui tenait à sa personne, au caractère particulier de son esprit, à soixante ans de gloire et de succès, cet ascendant qui vous fit frémir tant de fois n'est plus à craindre. L'opinion publique, l'hommage de tous les talens, celui des hommes les plus distingués chez toutes les nations; la confiance et l'amitié de plusieurs souverains avaient érigé pour lui une sorte de tribunal supérieur en quelque manière à tous les tribunaux du monde, puisque la raison et l'humanité seules en avaient dicté le code, puisque le génie en prononçait tous les arrêts. C'est à ce tribunal respectable que l'on a vu s'évanouir plus d'une fois les foudres de l'injustice, de la calomnie et de la superstition; c'est là que fut vengée l'innocence des Calas, des Sirven,

* Il a été défendu aux comédiens de jouer les pièces de Voltaire jusqu'à nouvel ordre, aux journalistes de parler de sa mort ni en bien ni en mal, aux régens de collége de faire apprendre de ses vers à leurs écoliers!

des La Barre. L'espoir prochain du rétablissement de la mémoire de l'infortuné comte de Lally fut le fruit de ses derniers soins, le dernier succès pour lequel sa vie presque éteinte parut se rallumer encore; peu de jours avant sa fin, plongé dans une espèce de léthargie, il en sortit quelques momens lorsqu'on lui apprit la nouvelle du jugement de cette affaire, et les dernières lignes qu'il dicta furent adressées au fils de cet illustre infortuné; les voici: "*Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle. Il embrasse bien tendrement M. de Lally. Il voit que le roi est le défenseur de la justice; il mourra content.*" Ce sont, pour ainsi dire, les derniers soupirs de cet homme célèbre*."

Le bruit s'est répandu depuis quelques semaines que les *Mémoires* ou les *Confessions de Jean Jacques Rousseau* allaient paraître, que l'ouvrage avait été imprimé en Hollande, qu'il en existait deux exemplaires à Paris. Plusieurs personnes ont prétendu les avoir vus. Tous ces bruits cependant ne se sont point confirmés, il n'a même jamais été possible de remonter à leur véritable source. Ce que nous savons

* M. le marquis de Villevieille, l'ami de M. de Voltaire depuis plusieurs années, et qui ne l'a presque point quitté pendant tout son séjour à Paris, nous a promis de nous communiquer un journal détaillé de toutes les circonstances de sa maladie et de sa mort. Nous attendons l'accomplissement de cette promesse pour donner aux mémoires que nous avons recueillis sur cet objet toute l'exactitude et toute la précision que mérite le récit d'un événement si intéressant.

de bonne part, ce que Rousseau lui-même a dit, il y a quelque temps, à des personnes de notre connaissance, c'est qu'il en avait égaré le manuscrit et qu'il en était peu surpris, rien de ce qu'il possédait ne pouvant être en sûreté chez lui. Ce que nous savons plus sûrement encore, c'est ce qu'il a dit depuis à un de nos amis communs que l'ouvrage n'était pas perdu, soit qu'il eût retrouvé la copie qu'il avait égarée, soit qu'il en eût deux, et qu'il l'avait déposé entre les mains d'un académicien dont la probité ne pouvait lui laisser aucun doute. On nous a assuré depuis que cet académicien était M. de Malesherbes.

C'est une charmante petite comédie que le *Jugement de Midas*, et il y a bien long-temps que nous n'avons vu au théâtre Italien une nouveauté aussi agréable et aussi bien accueillie. Le fonds du sujet est tiré d'un opéra burlesque du Vadé de l'Angleterre. Il n'y a d'ailleurs aucun rapport entre la conduite de la pièce française, qui est en trois actes, et de celle de la pièce anglaise qui n'en a que deux. Le développement de l'intrigue, le dialogue, l'esprit, le ton et le mouvement de la scène, tout appartient à M. d'Hele. Nous n'avons pu nous empêcher d'être fort étonnés à Paris qu'un étranger eût si bien saisi et les convenances de notre théâtre et le génie de notre langue, même dans un genre d'ouvrage où les nuances du style échappent plus aisément peut-être que dans aucun autre. La pièce a été donnée pour la première fois sur le thé-

âtre de la Comédie Italienne, le samedi vingt-sept, et quelques jours après à Versailles avec le même succès.

La conduite de cette jolie pièce est simple et ingénieuse, le dialogue plein de mouvement, de naturel et de vérité; l'intrigue attache par elle-même indépendamment du sens allégorique qu'elle renferme, et la fable se trouve combinée avec tant d'adresse, que les deux intérêts, celui de l'intrigue et celui de l'allégorie, se suivent et se développent sans se nuire jamais, sans embarrasser un moment le spectateur. Il ne fallait pas moins d'art sans doute pour vaincre les difficultés du sujet et la hardiesse du dénouement qui pouvait révolter une bonne partie des loges et du parterre. Si la dernière scène fait un peu moins de plaisir que les autres, c'est qu'après avoir pris tant d'intérêt aux amours de Lise et Chloë, on est presque fâché à la fin de voir que tout ce qu'on vient d'entendre n'est qu'un jeu de l'imagination, une simple allégorie. C'est le seul défaut qu'on soit tenté de reprocher à l'auteur, et ce défaut était inévitable; il tient essentiellement à la nature du genre et du sujet.

La musique du *Jugement de Midas* est remplie de choses agréables. Si le rôle d'Apollon paraît un peu faible, il ne faut pas oublier que, s'il eût été d'une composition plus forte et plus savante, le seul acteur capable de le bien jouer, le sieur Clairval, n'aurait pas eu assez de voix pour le chanter: et comment faire chanter Apollon, et surtout en

France. Il y a infiniment d'esprit et de gaieté dans les différens accompagnemens qui parodient les airs de Pan et de Marsias ; tous les morceaux d'ensemble sont du plus grand effet. La pièce a été en général parfaitement bien jouée, mais Madame Dugazon s'est surpassée dans le rôle de Chloë ; il est permis de douter si Madame Laruette y eût mis autant de grâce, autant de finesse, un naturel plus naïf et plus piquant. On a obligé l'auteur de la musique et celui des paroles de paraître sur le théâtre, l'un et l'autre y ont été reçus avec les plus grands applaudissemens, surtout l'auteur du poëme qui est Anglais, et qui a servi même autrefois dans la marine. Nous avons trouvé qu'il était fort doux d'applaudir ces messieurs à l'Opéra-comique, et de les siffler, s'il est possible, dans la Manche.

On n'a jamais laissé échapper à Paris l'occasion de faire une pointe. Comme Apollon tombe des nues au commencement de la pièce, on n'a pas manqué de dire à l'auteur, en le félicitant de son ouvrage : *Votre pièce, Monsieur, tombe des nues, il faut bien qu'elle y remonte....* Il est certain que depuis long-temps on n'avait vu à ce théâtre un succès plus éclatant.

Juillet, 1778.

M. de Voltaire, étant déjà fort malade des suites de son hémorragie, pressa beaucoup M. de La Harpe de lui faire la lecture de ses *Barmécides.* Celui-ci s'en défendit long-temps : “ *une lecture de*

" *ce genre pourrait vous attrister l'imagination,*
" *vous causer des émotions trop vives.—Non, non,*
" *le plaisir d'entendre de beaux vers sera le dernier*
" *charme de ma vie.*"—Il fallut céder. Le visage du patriarche, à mesure que la lecture avançait, devenait bien plus triste; mais il n'y eut point d'émotion trop vive à craindre, et la pièce finie, il lui dit avec une franchise à laquelle l'auteur de *Mélanie* ne s'attendait guère : " *Mon ami, cela ne vaut*
" *rien ; c'est un conte déplorable où l'on trouve*
" *par-ci par-là quelques beaux vers, mais qu'il faut*
" *ôter, parce qu'ils sont déplacés, parce qu'ils dé-*
" *truisent tout le reste. Jamais la tragédie ne*
" *passera par ce chemin là, &c.*" Un pareil jugement *manet alta mente repostum*, et voilà ce que M. de La Harpe n'a pu pardonner aux mânes même de son maître et de son bienfaiteur. L'illustre vieillard avait à peine fermé les yeux, que notre jeune académicien se consolait déjà d'une perte si cruelle. " Hélas ! il y a long-temps qu'il ne vivait
" plus pour nous. Il était plus tourmenté qu'un
" jeune homme de l'ambition des succès littéraires,
" et cependant il n'avait plus qu'à déchoir. Son
" humeur était devenue intolérable. Les plus
" belles choses le laissaient absolument insensible.
" Son goût s'était perdu. Il aurait voulu nous per-
" suader qu'*Irène* était au-dessus de *Zaïre*...."
Ces propos répétés partout sans respect, sans ménagement pour la mémoire d'un grand homme et d'un homme à qui M. de La Harpe doit toute son

existence, ont commencé par exciter l'indignation de tous les vrais amis de M. de Voltaire ; ce qui a mis le comble à leur ressentiment, c'est l'indiscrétion, la bassesse avec laquelle il s'est permis de faire dans son *Mercure* une critique fort impertinente du plus faible ouvrage de M. de Voltaire, *Zulime*, de la faire sur le prétexte le plus frivole et dans un moment où M. le garde des sceaux venait de défendre très-expressément à tous nos journalistes de rendre aucun hommage à la cendre de cet homme célèbre. Le procédé de M. de La Harpe méritait sans doute une correction, M. le Marquis de Villevieille s'est chargé de la lui faire dans une lettre fort spirituelle, fort polie et fort piquante, adressée au Sieur Pankouke, propriétaire du privilége du *Mercure de France*.

Cette lettre a produit une longue apologie de M. de La Harpe dans le *Mercure* du 15 Juillet ; quant au fond, elle se réduit à ceci, à reconnaître assez humblement sa faute, mais à soutenir que s'il a manqué de respect et de sensibilité pour la mémoire de M. de Voltaire, c'est une imprudence et non pas un crime ; ce qui pourrait faire soupçonner assez naturellement que, puisque M. de La Harpe ne manque de sensibilité que par imprudence, ce n'est aussi que par un excès de prudence qu'il en montre quelquefois ; et cette confession est sans doute assez naïve. Quant à la forme de la défense de M. de La Harpe, elle est si peu nouvelle que c'est de son adversaire même qu'il a trouvé bon de

l'emprunter. Il s'attache à prouver que la lettre signée *le Marquis de Villevieille* ne peut pas être de lui, et laisse entrevoir, sans le nommer, qu'il soupçonne Messieurs Suard, Arnaud, Condorcet, d'en être les véritables auteurs ; il les désigne par les couleurs les plus odieuses comme des hommes qui, ne pouvant apporter dans la littérature aucun talent, y apportent l'esprit d'intrigue, la haine de tout ce qui a le caractère de la franchise et de la droiture, comme des hommes que l'on ne rencontre point dans le chemin de la gloire, mais qui parviennent aux grâces, aux récompenses par des routes obliques et des sentiers ténébreux, &c. La diatribe finit par une peroraison extrêmement pathétique, où M. de La Harpe en appelle à son innocence et se compare d'une manière fort touchante à Hippolyte. Lui, de l'ingratitude ! une âme intéressée !

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Je crois, je crois surtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.

Cette citation a paru d'autant moins heureuse que tout le monde sait ici que le premier essai de la muse de M. de La Harpe au collége fut une satire contre son régent, qui l'avait comblé de biens. Voilà comme l'enthousiasme en passant le but nous trahit nous-mêmes ; voilà comme on rappelle sans

s'en douter ce qu'il faudrait faire oublier. Ce n'est pas un crime, à la bonne heure; mais c'est encore une grande imprudence.

L'opinion généralement établie sur la nature de la mort de J. J. Rousseau n'a pas été détruite par une lettre que nous aurons l'honneur de vous envoyer sur cet événement, et qui est d'un médecin de Paris, M. Le Begue de Presle, son ami.* On persiste à croire que notre philosophe s'est empoisonné lui-même. Ce que nous savons de très-bonne part, c'est qu'il avait eu pendant son séjour en Angleterre, et depuis, des accès de mélancolie très-fréquens et accompagnés de convulsions extraordinaires; que dans cet état il fut plusieurs fois sur le point de se tuer. L'embarras de sa position, devenue plus fâcheuse qu'elle ne l'avait jamais été, l'inquiétude que lui causait la publication prétendue de ses Mémoires, soit qu'ils lui eussent été dérobés, soit qu'il les eût livrés lui-même, soit qu'il fût qu'effrayé des bruits répandus à ce sujet, l'abandon où l'avait réduit son humeur sauvage, tout cela avait altéré sensiblement sa tête. Cette âme naturellement susceptible et

* M. Le Bègue de Presle était médecin et censeur royal. Il était véritablement l'ami de J. J. Rousseau, et prenait un grand intérêt à sa santé. Quelque temps avant sa mort, étant allé le voir à Ermenonville, il le trouva remontant péniblement de sa cave, et lui demanda pourquoi à son âge il ne confiait pas ce soin à Madame Rousseau?—*Que voulez-vous,* répondit-il, *quand elle y va, elle y reste.* (Note de l'éditeur.)

défunte, victime d'une persécution plus cruelle, à la vérité, mais du moins fort étrange, aigrie par des malheurs qui furent peut-être son propre ouvrage, mais qui n'en étaient pas moins réels, tourmentée par une imagination qui exagérait toutes ses affections comme tous ses principes, plus tourmentée peut-être encore par les tracasseries d'une femme qui, pour demeurer seule maîtresse de son esprit, avait éloigné de lui ses meilleurs amis en les lui rendant suspects, cette âme, à la fois trop forte et trop faible pour porter tranquillement le fardeau de la vie, voyait sans cesse autour d'elle des abîmes et des fantômes attachés à lui nuire. Il n'y a pas loin sans doute de cette disposition d'esprit à la folie, et l'on ne peut guère appeler autrement la persuasion où il était depuis long-temps, et dont il était plus frappé encore depuis quelques mois, que toutes les puissances de l'Europe avaient les yeux sur lui et lui faisaient l'honneur de le regarder comme un monstre fort dangereux et qu'il fallait tâcher d'étouffer. Il s'était mis dans la tête qu'il y avait une ligue très-puissante formée contre lui, et les chefs de cette ligue à Paris étaient, selon lui, par un assez bizarre assemblage, M. le duc de Choiseul, M. le docteur Tronchin, M. de Grimm et M. d'Alembert. Il ne pouvait pardonner à M. de Choiseul la conquête de l'île de Corse; c'était pour lui faire une niche, pour l'empêcher de donner des lois à ce peuple, comme il en avait été requis par le Général Paoli, que la France s'en était emparée.

Ce n'était aussi que pour le chagriner que l'Empire, la Russie et le Roi de Prusse avaient formé le projet de démembrer la Pologne au moment où il s'occupait à réformer l'ancienne constitution de ce royaume. S'il croyait avoir à se plaindre de tous les souverains et de tous les ministres de l'Europe, il était encore plus mal avec les philosophes, et les prêtres étaient peut-être en dernier lieu ceux dont il attendait le moins de haine. Il était fermement convaincu qu'on avait cherché à soulever la populace de Paris contre lui. Il ne sortait guère de sa maison sans croire rencontrer des gens apostés pour épier ses démarches et pour saisir le moment de le faire lapider. Il soupçonnait l'univers entier et jusqu'aux Savoyards du coin, prétendant que pour l'humilier ils refusaient les services qu'ils offrent à tout le monde. Tous ces traits nous ont été rapportés par un homme tendrement attaché à M. Rousseau, et pénétré de l'état où il le voyait sans aucune espérance de le guérir. Sur tout objet étranger à la manie dont nous venons de parler, son esprit conserva jusqu'à la fin toute sa force et toute son énergie. La romance de *Desdémona* est un de ses derniers ouvrages. Il était fort occupé depuis quelques années d'un *Dictionnaire de Botanique*, mais on ignore jusqu'à présent en quoi consistent précisément les manuscrits laissés dans son portefeuille.* Il l'avait confié autrefois à M.

* Cet ouvrage a depuis été imprimé. (*Note de l'Editeur.*)

du Peyron, de Neufchâtel. Ce portefeuille contenait un poëme, dans le goût de *la Mort d'Abel*, sur le massacre des Sichémites, un commencement de la continuation d'*Emile*, la traduction de quelques livres de *Tacite*, un *Plan de réforme pour la Pologne*, quelques opéras, entre autres celui des *Muses*, et un recueil de Romans. On assure qu'il existe trois ou quatre copies manuscrites de ses *Mémoires* ou Confessions, le plus considérable de ses ouvrages; qu'il y en a une en Angleterre et deux au moins à Paris. Il paraît constant que M. de Malesherbes en possède une.

N'est-ce pas une fatalité digne d'être remarquée que, dans l'espace de quelques mois, la France ait perdu le seul rival de Garrick, un de ses plus célèbres sculpteurs, * Voltaire et Rousseau; la Suisse, le baron de Haller, le plus savant homme de

* Le Moine, ancien directeur et recteur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, auteur de la statue équestre de Louis XV. à Bordeaux, de la statue pédestre de Rennes, du tombeau du Cardinal de Fleury, du maître autel de Saint-Jean en Grève, de la chapelle de Saint-Sauveur, et d'un grand nombre de bustes. Ses figures laissent désirer quelquefois plus de pureté, plus de correction; mais on y remarque presque toujours un caractère très-spirituel, beaucoup de feu et d'imagination. On lui reproche d'avoir cherché à reculer les limites de la sculpture sur le terrein de la peinture, sa sœur et son émule, et de n'avoir pas assez senti qu'un de ces arts, en voulant usurper les ressources de l'autre, perd nécessairement de celles qui lui sont propres, et manque d'effet par la nature même des efforts qu'il ose tenter pour en produire davantage.

l'Europe et le premier pöete allemand à qui les étrangers aient rendu justice; et M. Heideggueur,* le plus illustre et le plus vertueux de ses magistrats; la Suède, le premier botaniste de l'univers, le chevalier Linnæus; l'Angleterre, ce citoyen vénérable dont le patriotisme éleva son pays au plus haut degré de splendeur, et qui ne put survivre aux revers que sa sagesse n'avait que trop prévus? Tant de rares talens, tant de vertus, tant de lumières portées à la fois au séjour des ombres, pourront bien donner quelques alarmes au ministère du ténébreux empire, si ce ministère-là ressemble à beaucoup d'autres.

M. le docteur Franklin parle peu; et au commencement de son séjour à Paris, lorsque la France refusait encore de se déclarer ouvertement en faveur des colonies, il parlait encore moins. A un dîner de beaux esprits, un de ces messieurs, pour engager la conversation, s'avisa de lui dire: « Il faut avouer, « Monsieur, que c'est un grand et superbe spectacle,

* M. Heideggeur, bourgmestre de Zürich. Il ne lui manquait qu'un plus grand théâtre pour voir consacrer son nom au même rang que celui des Périclès et des Aristide. La Suisse entière fut gouvernée long-temps par l'influence de son génie, et personne n'a eu plus de part que lui au dernier traité fait avec la France, le seul où l'on n'ait eu en vue que les intérêts communs aux deux nations, le seul peut-être dont les négociations aient été conduites avec la décence et la dignité convenable à un Etat qui, pour être resserré dans des limites étroites, n'en est pas moins une puissance indépendante et souveraine.

« que l'Amérique nous offre aujourd'hui."—*Oui*, répondit modestement le docteur de Philadelphie, *mais les spectateurs ne paient point*....—Ils ont payé depuis.

On a cité plusieurs mots de Louis XIV pleins de noblesse et de grandeur. En voici un qui est moins connu et qui mérite de l'être. M. d'Harcourt, en rendant compte de l'emploi des sommes dont il avait eu à disposer pour gagner les Espagnols, déclara à M. de Torcy qu'il lui restait cent mille écus. Le ministre lui répondit qu'il ne doutait point de l'usage qu'en ferait le roi, et qu'il ne manquerait pas de l'instruire d'un désintéressement si rare. Louis XIV en parut fort touché, et dit à M. de Torcy : *Je veux que ces cent mille écus soient portés au trésor royal pour l'honneur de mon règne.* Il combla ensuite M. d'Harcourt de dignités et de bienfaits. L'esprit qui règne aujourd'hui dans notre ministère est bien propre à faire revivre des traits de ce genre.

Extrait du Journal de Paris, du lundi 6 *juillet,* 1778, *article* Variété.

Jean Jacques Rousseau, citoyen de Genève, dont nous avons annoncé la mort dans la feuille d'hier, avait dessein depuis quelque temps de quitter Paris. Il a cédé aux instances de l'amitié, et s'est établi sur la fin de mai dernier dans une petite maison qui appartient à M. le marquis de Girardin, seigneur

d'Ermenonville, et située très-près du château. Il eut jeudi dernier, 2 de ce mois, à neuf heures du matin, en revenant de la promenade, une attaque d'apoplexie qui dura deux heures et demie, et dont il mourut.

Les honneurs funèbres lui furent rendus par M. le marquis de Girardin; son corps, après avoir été embaumé et renfermé dans un cercueil de plomb, fut inhumé le samedi suivant, 4 du présent mois, dans l'enceinte du parc d'Ermenonville, sur l'île dite *des Peupliers*, au milieu de la pièce d'eau appelée *le petit Lac*, et située au midi du château, sous une tombe, décorée et élevée d'environ six pieds. Il était né le 28 juin 1712.

Lettre sur la mort de Jean Jacques Rousseau, écrite par un de ses amis aux Auteurs du Journal de Paris.*

A Paris, le 12 Juillet, 1778.

Vous avez annoncé, Messieurs, dans votre Journal du dimanche 5 de ce mois, la mort de Jean-Jacques Rousseau sous le titre de *Variété*. Permettez-moi de vous représenter, Messieurs, que jamais rien ne mérita plus le titre d'*Evénement* que la mort d'un écrivain le plus pur et le plus exact de son siècle, d'un philosophe dont l'amour pour la sagesse ne se démentit jamais, d'un homme enfin qui consacra tous ses talens à reculer les bornes

* Elle n'y a point été insérée.

morales de l'âme, et à rendre les hommes meilleurs et plus heureux.

On a beaucoup parlé de Jean-Jacques Rousseau sans le connaître, et comme on parle de sa mort sans en savoir les circonstances, je vous en envoie le récit et vous prie, Messieurs, de le rendre public. Il est d'autant plus intéressant, qu'il peut, je crois, servir de réponse à presque tout ce qui a été et qui sera peut-être encore dit contre ce grand homme.

Jean-Jacques Rousseau avait cédé depuis un mois aux prières instantes de M. le marquis et de madame la marquise de Girardin;* il s'était retiré à Ermenonville et demeurait avec sa femme dans une petite maison voisine, mais séparée du château par des arbres, et tenant à un bosquet dans lequel il allait chaque jour promener et cueillir des plantes qu'il arrangeait ensuite dans un herbier. Il faisait quelquefois de la musique avec la famille de M. de Girardin, et il s'était déjà attaché de telle sorte à l'un

* M. et Madame de Girardin sont deux époux unis par l'amitié la plus parfaite. Qui les voit ne peut s'empêcher de concevoir pour eux l'estime la plus respectueuse et la plus profonde. Il n'existe peut-être pas ailleurs des jardins plus intéressans et plus ingénieux que ceux qu'ils ont fait arranger à Ermenonville, distant de Paris de dix lieues. Ces jardins ont été faits sur les dessins de M. Morel, auteur du livre intitulé *Théorie des Jardins.* La maison qu'occupait Jean-Jacques dans ce beau lieu s'appellait *l'Hermitage de Rousseau* avant qu'elle fût habitée par lui. Le bosquet qui l'entoure est rempli d'inscriptions tirées de la *nouvelle Heloïse,* et la petite île des Peupliers, où reposent aujourd'hui les cendres de Rousseau, renfermait déjà un monument très-intéressant consacré à la mémoire de Julie.

de ses enfans, âgé de dix ans, qu'il paraissait, aux soins continus qu'il lui donnait, vouloir en faire son élève. Il se leva le jeudi 2 juillet à cinq heures du matin (c'était l'heure ordinaire de son lever en été), jouissant en apparence de la meilleure santé, et fut promener avec son élève, qu'il pria plusieurs fois de s'asseoir dans le cours de cette promenade, lui disant qu'il se sentait incommodé. Il revint seul à sa maison vers les sept heures, et demanda à sa femme si le déjeuner était préparé.—Non, mon bon ami, répondit madame Rousseau, il ne l'est pas encore.—Eh bien, je vais dans le bosquet, je ne m'éloignerai pas ; appelez-moi quand il faudra déjeuner.... Madame Rousseau l'appela ; il revint, prit une tasse de café au lait et sortit. Il rentra peu de momens après ; huit heures sonnaient. Il dit à sa femme : pourquoi n'avez-vous pas payé le compte du serrurier ?—C'est, répondit-elle, parce que j'ai voulu vous le faire voir et savoir s'il n'en faut rien rabattre.—Non, dit M. Rousseau, je crois ce serrurier honnête homme, son compte doit être juste ; prenez de l'argent et payez-le.

Madame Rousseau prit aussitôt de l'argent et descendit. A peine était-elle au bas de l'escalier qu'elle entendit son mari se plaindre. Elle remonte en hâte et le trouve assis sur une chaise de paille, le visage défait et le coude appuyé sur une commode—Qu'avez-vous, mon bon ami, lui dit-elle, vous trouvez-vous incommodé ?—Je sens, répondit-il, une grande anxiété et des douleurs de colique.—Alors

madame Rousseau, feignant de rechercher quelque chose, fut prier le concierge d'aller dire au château que M. Rousseau se trouvait mal. Madame de Girardin accourut elle-même, et prenant un prétexte pour ne pas l'effrayer, elle vint lui demander, ainsi qu'à sa femme, s'ils n'avaient pas été éveillés par la musique qu'on avait faite pendant la nuit devant le château.—M. Rousseau lui répondit avec un visage tranquille : Madame, vous ne venez pas pour la musique ; je suis très-sensible à vos bontés, mais je me trouve incommodé, et je vous supplie de m'accorder la grâce de rester seul avec ma femme à qui j'ai beaucoup de choses à dire....Madame de Girardin se retira aussitôt. Alors M. Rousseau dit à sa femme de fermer la porte de la chambre à clef et de venir s'asseoir à côté de lui sur le même siége.—Vous êtes obéi, mon bon ami, lui dit madame Rousseau, me voilà : comment vous trouvez-vous ?—Je sens un frisson dans tout mon corps.... Donnez-moi vos mains et tâchez de me réchauffer. ...Ah ! comme cette chaleur m'est agréable !—Eh bien, mon bon ami ?—Vous me réchauffez....Mais je sens augmenter mes douleurs de colique....elles sont bien vives !....Voulez-vous prendre quelque remède ?—Ma chère femme, rendez-moi le service d'ouvrir les fenêtres....que j'aie le bonheur de voir encore une fois la verdure.... Comme elle est belle ! Que ce jour est pur et serein !....O que la nature est grande !—Mais, mon bon ami, lui dit madame Rousseau en pleurant, pourquoi dites-vous tout

cela ?—Ma chère femme, répondit-il, tranquillement, j'avais toujours demandé à Dieu de me faire mourir avant vous, mes vœux vont être exaucés. Voyez ce soleil dont il semble que l'aspect riant m'appele; voyez vous-même cette lumière immense: voilà Dieu, oui, Dieu lui-même qui m'ouvre son sein et qui m'invite enfin à aller goûter cette paix éternelle et inaltérable que j'avais tant désirée !.... Ma chère femme, ne pleurez pas, vous avez toujours souhaité de me voir heureux et je vais l'être.... Ne me quittez pas un seul instant, je veux que seule vous restiez avec moi et que seule vous me fermiez les yeux.—Mon ami, mon bon ami, calmez vos craintes et permettez-moi de vous donner quelque chose, j'espère que ceci ne sera qu'une indisposition.—Je sens dans ma poitrine des épingles aiguës qui me causent des douleurs très-violentes. Ma chère femme, si je vous donnai jamais des peines, si en vous attachant à mon sort je vous exposai à des malheurs que vous n'auriez jamais connus pour vous-même, je vous en demande pardon.—C'est moi, mon bon ami, dit madame Rousseau, c'est moi qui dois au contraire vous demander pardon des momens d'inquiétude dont j'ai été la cause pour vous.—Ah ! ma femme, qu'il est heureux de mourir quand on n'a rien à se reprocher !...Etre éternel ! l'âme que je vais te rendre est aussi pure en ce moment qu'elle l'était quand elle sortit de ton sein ; fais-la jouir de toute ta félicité....Ma femme, j'avais trouvé en M. et madame de Girardin un père

et une mère des plus tendres : dites-leur que j'honorais leurs vertus et que je les remercie de toutes leurs bontés. Je vous charge de faire, après ma mort, ouvrir mon corps par des gens de l'art et de faire dresser un procès-verbal de l'état dans lequel on en trouvera toutes les parties. Dites à M. et à madame de Girardin que je les prie de permettre que l'on m'enterre dans leur jardin, et que je n'ai pas de choix pour la place.—Je suis désolée, dit madame Rousseau. Mon bon ami, je vous supplie, au nom de l'attachement que vous avez pour moi, de prendre quelque remède.—Eh bien, répondit-il, je le prendrai, puisque cela peut vous faire plaisir....Ah ! je sens dans ma tête un coup affreux....des tenailles qui me déchirent.....Etre des êtres ! Dieu !..... (Il resta long-temps les yeux fixés vers le ciel.) Ma chère femme, embrassons-nous.....Aidez-moi à marcher....(Il voulut se lever de son siége, mais sa faiblesse était extrême) ; menez-moi vers mon lit ....Sa femme le soutenant avec beaucoup de peine, il se traîna jusqu'au lit où il avait couché ; il y resta quelques instans en silence, et puis il voulut en descendre. Sa femme l'aidait, il tomba au milieu de la chambre entraînant sa femme avec lui. Elle veut le relever, elle le trouve sans parole et sans mouvement. Elle jette des cris, on accourt, on enfonce la porte, on relève M. Rousseau ; sa femme lui prend la main, il la lui serre, exhale un soupir et meurt. (Onze heures du matin sonnaient.)

Vingt-quatre heures après on ouvrit le corps. Le

procès-verbal qui en a été fait atteste que toutes les parties étaient saines et qu'on n'a trouvé d'autre cause de mort qu'un épanchement de sérosité sanguinolente dans le cerveau.

M. le marquis de Girardin a fait embaumer le corps, l'a fait renfermer dans une double caisse de plomb et dans une forte caisse de bois de chêne. En cet état, accompagné de plusieurs amis et de deux Génevois, il a été porté samedi 4 juillet, à minuit, dans l'île que l'on appelait l'île des Peupliers et que l'on appelle à présent l'Elysée. M. de Girardin y est resté jusqu'à trois heures du matin pour faire bâtir lui-même à chaux et à sable autour de ce dépôt un fort massif sur lequel on élève un mausolée qui aura six pieds de haut et qui sera d'une décoration simple, mais belle.

Cette île qu'on appelle l'Elysée est un lieu enchanté. Sa forme et son étendue sont un ovale ayant environ cinquante pieds sur trente-cinq. L'eau qui l'entoure coule sans bruit, et le vent semble toujours craindre d'en augmenter le mouvement presque insensible. Le petit lac qu'elle forme est environné de coteaux qui le dérobent au reste de la nature, et répandent sur cet asile un mystère qui entraîne à la mélancolie. Ces coteaux sont chargés de bois et terminés au bord de l'eau par des routes solitaires dans lesquelles on trouve depuis quelques jours, comme l'on trouvera long-temps, des hommes sensibles regardant

l'Elysée. Le sol de l'île est un sable fin couvert de gazon. Il n'y a pour arbres que des peupliers et pour fleurs dans cette saison que quelques roses simples. C'est là que repose Jean-Jacques Rousseau, la face tournée vers le lever du soleil.

Vous pouvez, Messieurs, regarder toutes les circonstances de ce récit comme bien certaines.— Je les ai apprises et m'en suis pénétré dans la chambre, devant le lit, sur la place même où Rousseau est tombé et mort. J'étais seul avec sa veuve; elle est bonne et honnête femme, et ne pourrait pas inventer sur ce sujet. J'ai eu le bonheur d'aborder à l'Elysée; j'ai baisé la tombe de ce philosophe célèbre, dont la vie rare et la mort sublime ont exalté mes sens et m'ont inspiré la vénération la plus profonde. C'est là que j'ai dit de lui, en répandant bien des larmes, ce qu'il disait lui-même de sa chère Julie:

Non lo conobbe il mundò mentre che l'ebbe.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très-humble, etc.

Août, 1778.

Idée des liaisons de Paris.

Qu'on se représente madame la marquise du Deffant aveugle, assise au fond de son cabinet, dans ce fauteuil qui ressemble au tonneau de Diogène, et son vieux ami Pont-de-Vesle couché dans une bergère près de la cheminée. C'est le lieu de la scène. Voici un de leurs derniers entretiens.

Pont-de-Vesle?—Madame?—Où êtes-vous?—Au coin de votre cheminée.—Couché les pieds sur les chenets, comme on est chez ses amis?—Oui, Madame.—Il faut convenir qu'il est peu de liaisons aussi anciennes que la nôtre.—Cela est vrai.—Il y a cinquante ans.—Oui, cinquante ans passés.—Et dans ce long intervalle aucun nuage, pas même l'apparence d'une brouillerie.—C'est ce que j'ai toujours admiré.—Mais, Pont-de-Vesle, cela ne viendrait-il point de ce qu'au fond nous avons toujours été fort indifférens l'un à l'autre?—Cela se pourrait bien, Madame.

Une des meilleures réponses à faire aux paradoxes de J. J. Rousseau sur l'abus des sciences, ce serait peut-être l'exemple touchant de ces hommes de bien qui ont cultivé leur esprit et leur raison avec beaucoup de soins, sans altérer en aucune manière la simplicité de leur vie et de leurs mœurs. Il est malheureux que ces exemples aient toujours été infiniment rares. Nous avons vu peu de phénomènes dans ce genre aussi intéressans que celui qui vient de paraître un moment sur notre horizon littéraire; c'est un vigneron de Montereau, près de Fontainebleau, dont le hasard a procuré la connaissance à M. Sénac-de-Meilhan, intendant de Valenciennes, lequel l'a recommandé à M. le maréchal de Noailles, qui l'a renvoyé avec la lettre suivante à M. Marmontel.

« M. le maréchal de Noailles a l'honneur de

" faire bien des complimens à M. de Marmontel, " et le prie d'accueillir favorablement celui qui lui " remettra cette lettre. C'est un simple vigneron " qui est né avec beaucoup d'esprit et qui l'a cul- " tivé par la lecture des meilleurs auteurs. C'est " l'homme de la nature, et il sera intéressant pour " M. de Marmontel de voir jusqu'où peut s'élever " l'esprit naturel sans aucune éducation, en con- " sultant seulement ses besoins. Le bonhomme, " arrivé à Paris par hasard, désire ardemment de " voir et d'entretenir l'auteur de *Bélisaire*; cet " ouvrage lui a fait la plus grande impression, et il " dit que M. de Marmontel n'a fait que développer " ses idées. M. le maréchal de Noailles sera très- " aise de savoir le jugement qu'il en aura porté. " Il le prévient que Pope est sa lecture favorite, et " qu'il est fort instruit de l'Histoire Romaine et de " l'Histoire de France."

Le nouveau Socrate rustique est un vieillard d'une petite taille, mais dont le maintien ferme et modeste annonce encore beaucoup de force et de vigueur. L'âge a blanchi sa tête, mais n'a point éteint le feu de ses yeux. Tous ses traits expriment la candeur, la paix et la sérénité de son âme. Voici le récit simple et fidèle des deux conversations qu'on eut avec lui chez M. Marmontel. Le sieur Linguet les a parodiées dans le dernier numéro de ses *Annales* avec une fausseté qui ne fait pas moins d'honneur à la sagesse de son goût qu'à la bonté de son cœur, et qui prouve encore mieux

combien l'on peut compter sur l'exactitude et sur le choix des correspondances qu'il entretient à Paris.

Dans la première visite du vigneron on lui demanda quelles avaient été ses lectures ?—Plutarque, Montaigne, Pope et quelques livres d'histoire, parmi lesquels il fait un cas particulier de Salluste. Il nomma aussi Bélisaire, et dit que ce livre était selon son cœur.—S'il avait lu Voltaire ?—Oui, j'en ai lu le bon ; mais, Monsieur, dites-moi comment on abuse d'un si grand talent ?—S'il avait des livres ? —Je n'en ai point, mais on m'en prête quelquefois....Il tira de sa poche l'*Essai sur l'Homme :* ce livre était usé à force d'avoir été lu. Voilà, dit-il, où j'ai pris le peu d'esprit que j'ai.

Invité à dîner pour le lendemain, il se rendit à l'invitation. A table il fut sobre et gai, très-réservé, mais à son aise, ne parlant jamais qu'à propos. On lui demanda quel âge il avait ?—Soixante-dix neuf ans.—S'il avait des enfans ?—J'en ai sept.—S'il les avait instruits ?—Qu'il avait essayé de les instruire, mais qu'ils n'avaient pas répondu à ses soins, qu'un seul avait un peu mieux réussi.—S'il était à son aise ?—Qu'il vivait du travail de ses mains. (Ses mains en effet portaient l'empreinte d'un travail assidu et pénible.) —Si sa femme avait pris le même goût que lui pour la lecture ?—Non, ma femme n'est instruite que des choses du ménage, et j'en suis bien aise. Les femmes ne sont pas faites pour être savantes à moins qu'elles n'aient un esprit supérieur, ce qui est fort rare. La science les ac-

cable et leur ôte le bon sens.—Comment il avait été connu de M. le maréchal de Noailles ?—Qu'il n'avait pas l'honneur d'en être connu personnellement, mais que M. Senac de Meilhan avait eu la bonté de le recommander à lui.—Comment il était connu de M. Senac ?—Qu'il était allé à sa maison de campagne parler à un paysan; que le hasard lui avait fait rencontrer le maître de la maison, et qu'ayant eu l'honneur de causer avec lui, M. Senac l'avait engagé à dîner à l'office, et lui avait fait donner après dîner un bon habit et du linge. Quand je me vis dépouillé par ses gens, me voilà, dis-je, au milieu de corsaires d'une nouvelle espèce.—Et vous avez accepté sans peine les habits que M. de Meilhan vous faisait donner ?—Oui, monsieur. L'orgueil est supportable dans les riches, mais dans un pauvre il serait monstrueux. J'ai reçu avec plaisir le bienfait de M. de Meilhan. Il y avait une noce dans le château, et l'on me fit ouvrir le bal avec Madame. Ce qui l'avait amené à Paris ?—J'y suis venu vendre quelques effets de la succession d'un homme qui m'a nommé en mourant son exécuteur testamentaire.—S'il y ferait quelque séjour ?—Qu'il s'en retournerait dès que cela serait fini.—Où il logeait ?—Chez M. de Meilhan.—Si on lui avait fait voir le spectacle ?—Qu'on l'avait envoyé une fois à la comédie ; qu'il avait vu l'*Amphitryon*.—S'il y avait eu du plaisir ?—Qu'un roi fait c.., par un Dieu n'était pas quelque chose de fort intéressant.—(Comme il s'était un peu assoupi

à table, on le mena dans un cabinet où il y avait une chaise longue, et on l'invita à faire la méridienne. Il se coucha, mais un quart d'heure après il vint rejoindre la compagnie.) On lui demanda lequel des grands hommes de l'antiquité il estimait le plus?—Scipion.—Et Pompée?—Il ne sut jamais se décider. S'il y avait beaucoup de gens indécis à ce point, ils feraient le malheur du genre humain.—Et d'Auguste, qu'en pensez-vous? Il répondit sur-le-champ par cette strophe de J. B. Rousseau:

En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine et de Lépide
Remplissait l'univers d'horreurs;
Il n'eût point eu le nom d'Auguste
Sans cet empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Et de nos rois lequel préférez-vous?—Louis XII, car il était bon, et ce n'est pas sans raison qu'on l'a nommé le *Père du peuple*.—Et Henri IV?—Henri IV. fut un grand guerrier; si on ne l'avait pas tué, il aurait peut-être fait un grand homme.—Et Louis XIV?—Vous connaissez les paroles mémorables qu'il adressa en mourant à son successeur encore enfant.—Et Louis XV?—Ah! ne parlons plus de cela.—Vous aimez beaucoup *Bélisaire*?—Oui, beaucoup.—Est-ce que vous pensez comme lui?—Il a développé mes idées.—Vous croyez donc que Titus, Trajan, les Antonins sont dans le ciel?—Où voulez-vous qu'ils soient? Ils ont fait tant de bien au monde!—Quoi! Marc-Aurèle n'est pas

Supplément aux anecdotes de Madame Geoffrin.

On montrait à madame Geoffrin la superbe maison du fermier général Bouret. Avez-vous rien vu de plus magnifique, de meilleur goût?—*Je n'y trouverais rien à redire, si Bouret en était le frotteur.*

Soit malice, soit inattention, un homme qui prêtait ses livres au mari de madame Geoffrin, lui redonna plusieurs fois de suite le premier volume des *Voyages du père Labbat.* M. Geoffrin, dans la meilleure foi du monde, le relisait toujours sans s'apercevoir de la méprise.—Comment trouvez-vous, Monsieur, ces voyages?—*Fort intéressans... Mais il me semble que l'auteur se répète un peu.*—Il lisait avec beaucoup d'attention le dictionnaire de Bayle en suivant la ligne des deux colonnes. *Quel excellent ouvrage s'il était un peu moins abstrait!*—Vous avez été ce soir à la comédie, M. Geoffrin? que donnait-on?—*Je ne vous le dirai pas; je me suis empressé d'entrer, et je n'ai pas eu le temps de regarder l'affiche.*—Quelque inepte que fût le bonhomme, on lui permettait de se mettre au bout de la table, mais à condition qu'il ne se mêlerait jamais de la conversation. Un étranger fort assidu aux dîners de madame Geoffrin, ne le voyant plus paraître, s'avisa de lui en demander des nouvelles. Et qu'avez-vous fait, Madame, de ce pauvre bonhomme que je voyais toujours ici, et qui ne disait jamais rien?—*C'était mon mari, il est mort.*—

Madame Geoffrin avait fait à M. de Rhulière des offres assez considérables pour l'engager à jeter au

feu son manuscrit sur la Russie. Il lui prouva très-éloquemment que ce serait de sa part l'action du monde la plus indigne et la plus lâche. A tout ce grand étalage d'honneur, de vertu, de sensibilité qu'elle avait paru écouter avec beaucoup de patience elle ne lui répondit que ces deux mots: *En voulez-vous davantage?*—M. de Rhulière racontait lui-même l'autre jour ce trait devant M. le comte de Schomberg, qui, saisi d'admiration pour le grand sens de madame Geoffrin, et oubliant tout-à-fait la présence du conteur, ne put s'empêcher de s'écrier: *Ah! c'est sublime.*

La séance publique de l'Académie française, le jour de la fête de Saint-Louis, pour être peu variée n'en a pas été moins intéressante, et c'est M. d'Alembert qui en a fait tous les frais. Le prix de cette année, dont le sujet était la *Traduction du commencement du seizième livre de l'Iliade*, n'a point été donné; mais dans le nombre des pièces qui ont concouru, l'Académie a distingué d'abord celle de M. Lœuillard, jeune Américain de dix-neuf ans; une autre de M. de Murville, qui partagea la couronne académique, il y a deux ans avec M. Druet; une troisième de M. le chevalier de Langeac. Outre ces trois pièces on a cru devoir faire une mention honorable de celles de M. l'abbé Buerout, d'un anonyme, et enfin de M. le marquis de Villette, nom que le public a paru beaucoup remarquer, quoiqu'il fût nommé le dernier. On n'a lu que quelques morceaux de la première

pièce. L'Académie a proposé ensuite pour le prix de poësie de l'année 1799 une pièce de vers *à la louange de M. de Voltaire*, et cette annonce a été reçue avec des acclamations multipliées. Le buste du grand homme, fait par M. Houdon, et dont M. d'Alembert venait de faire hommage à l'Académie, était exposé aux yeux de l'assemblée. La médaille du prix de poésie n'est, selon l'usage, que de 500 livres. Un ami de M. de Voltaire (et c'est encore M. d'Alembert) voulant encourager les concurrens et rendre le prix plus digne du sujet, a demandé à l'Académie la permission d'ajouter au prix une somme de 600 livres, ce qui fera une médaille de la valeur de 1100 francs. La forme de l'ouvrage et la mesure des vers seront au choix des auteurs ; seulement l'Académie désire que les pièces de concours n'excèdent pas le nombre de deux cents vers. Le prix d'éloquence pour la même année 1799, qu'on avait déjà annoncé l'année dernière, est l'*Eloge de l'abbé Suger*. M. d'Alembert a occupé la séance par la lecture de deux éloges, celui de Crébillon et celui du président de Rose. Ce dernier ne pouvait offrir que quelques anecdotes de société ; mais l'on sait avec quelle grâce, avec quelle finesse M. d'Alembert saisit et relève des traits qui échapperaient à tout autre. Le premier, en présentant l'analyse la plus judicieuse et la plus impartiale des tragédies de Crébillon, en donnant la plus grande idée de son art, en rendant à son génie toute la justice qui lui est due, rappellait sans cesse et la pensée de l'orateur

et la pensée de ceux qui l'écoutaient à l'objet éternel de notre admiration et de nos regrets, au grand homme qu'une cabale assez puissante osa mettre long-temps au-dessus de Crébillon, mais qui ne fut pas obligé d'attendre le jugement de la postérité pour se voir vengé de cette injustice.

Les gens du monde ont trouvé dans la conduite de M. d'Alembert un peu de faste encyclopédique et peut-être même un peu de maladresse ; nos dévots l'ont regardée comme un acte public d'idolâtrie et d'impiété. Les curés de Paris se sont même assemblés pour délibérer à ce sujet, et sont convenus de présenter à Sa Majesté une espèce de mandement pastoral pour la supplier de vouloir bien interdire à l'Académie française le choix d'un sujet aussi profane, aussi scandaleux que l'éloge de M. de Voltaire. La lettre était faite, signée et prête à être envoyée au roi, lorsque des considérations supérieures l'ont arrêtée. On assure que M. le curé de Saint Eustache, le confesseur du roi et de la reine, est le seul qui ait refusé constamment de la signer, et c'est probablement la modération de ce vertueux pasteur qui a le plus contribué à nous épargner au moins l'éclat honteux de cette nouvelle persécution.

Septembre, 1778.

C'est M. Suard, de l'Académie française, qui a été chargé par la maison de La Rochefoucauld de présider à la nouvelle édition du livre des *Maximes*. Cette nouvelle édition, de l'Imprimerie royale, est

infiniment soignée, sur du très-beau papier, avec des caractères d'une grande netteté, mais sans aucun ornement superflu, et l'on peut la citer comme un modèle en typographie, de simplicité et de bon goût. Ce n'est pas son seul mérite; elle a été faite sur le manuscrit original de M. de La Rochefoucauld et sur des exemplaires des premières éditions corrigés de sa propre main. On a restitué un grand nombre de pensées omises ou ignorées par les éditeurs précédens; on a rétabli l'ordre que l'auteur avait jugé à propos de leur donner, et l'on a suppléé au défaut de liaison qui s'y trouve par une table courte et commode. Ce qui rendra cette édition sans doute encore plus rare et plus précieuse, c'est qu'on n'en a tiré qu'un certain nombre d'exemplaires qui ont tous été distribués dans la famille; il ne s'en est vendu aucun.

Les Maximes sont précédées d'une Notice sur le caractère et les écrits du duc de La Rochefoucauld, qui nous a paru trop bien faite pour ne pas en citer au moins un passage:

« Le moment où le duc de La Rochefoucauld entra dans le monde était un temps de crise pour les mœurs nationales; la puissance des grands, abaissée et contenue par l'administration despotique et vigoureuse du Cardinal de Richelieu, cherchait encore à lutter contre l'autorité; mais à l'esprit de faction ils avaient substitué l'esprit d'intrigue.

« L'intrigue n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui, elle tenait à des mœurs plus fortes, et s'exerçait sur des objets plus importans. On l'em-

ployait à se rendre nécessaire ou redoutable; aujourd'hui, elle se borne à flatter et à plaire. Elle donnait de l'activité à l'esprit, au courage, aux talens, aux vertus même; elle n'exige aujourd'hui que de la souplesse et de la patience. Son but avait quelque chose de noble et d'imposant, c'était la domination et la puissance; aujourd'hui petite dans ses vues comme dans ses moyens, la vanité et la fortune en sont le mobile et le terme. Elle tendait à unir les hommes; aujourd'hui elle les isole. Plus dangereuse alors elle embarrassait l'administration et arrêtait les progrès d'un bon gouvernement; aujourd'hui favorable à l'autorité, elle ne fait que rapetisser les âmes et avilir les mœurs. Alors comme aujourd'hui les femmes en étaient les principaux instrumens; mais l'amour, ou ce qu'on honorait de ce nom, avait une sorte d'éclat qui en impose encore, et s'ennoblissait un peu en se mêlant aux grands intérêts de l'ambition; au lieu que la galanterie de nos jours, dégradée elle-même par les petits intérêts auxquels elle s'associe, dégrade l'ambition et les ambitieux.

"Le livre des Pensées a préparé la voie aux Helvétius, aux Hume, au profond auteur du *Système Social*. Le livre de La Rochefoucauld n'est pas, comme on l'a dit, un recueil de maximes, mais un recueil d'observations sur le cœur humain. Ce sont des remarques particulières saisies avec une grande pénétration, exprimées quelquefois d'une manière trop générale, trop précise, mais dont le

premier aperçu est presque toujours aussi juste qu'il est fin et piquant. C'est une lecture, j'en conviens, assez triste, assez sèche : elle fait évanouir des illusions bien douces, mais elle peut garantir aussi des pièges les plus funestes, et j'en connais peu qui soit aussi propre à former l'esprit observateur et l'esprit de conduite. Cet ouvrage est à la morale ce que serait à la médecine un excellent recueil de dissertations anatomiques. Cela n'est pas fort gai sans doute, mais cela n'en est pas moins utile."

Pendant que M. Necker fait des arrêts qui le couvrent de gloire et qui rendront son administration éternellement chère à la France ; pendant que madame Necker renonce à toutes les douceurs de la société pour consacrer ses soins à l'établissement d'un nouvel hospice de charité * ; leur fille, un enfant de douze ans, mais qui annonce déjà des talens au-dessus de son âge, s'amuse à composer de petites comédies dans le goût des demi-drames de M. de Saint-Marc. Elle vient d'en faire une en deux actes, intitulée *les Inconvéniens de la vie de Paris*, qui n'est pas seulement fort étonnante pour son âge, mais qui a paru même fort supérieure à tous ses modèles. C'est une mère qui a deux filles,

* Dans la paroisse de Saint-Sulpice, M. le curé, qui vient d'en faire la dédicace, n'a pas manqué de donner à la fondatrice de cette maison tous les éloges que méritait son zèle ; mais pour expier l'hommage rendu au pied des autels à la vertu d'une hérétique, il a terminé son discours par les vœux les plus ardens pour sa conversion ; et cela est bien juste.

l'une élevée dans la simplicité de la vie champêtre, l'autre dans tous les grands airs de la capitale. Cette dernière est sa favorite, grâce à son esprit et à sa gentillesse; mais le malheur où cette mère se voit réduite par la perte d'un procès considérable lui fait voir bientôt laquelle des deux méritait le mieux son estime et sa tendresse. Les scènes de ce petit drame sont bien liées, les caractères soutenus et le développement de l'intrigue plein de naturel et d'intérêt. M. Marmontel qui l'a vu représenter dans le salon de Saint-Ouen * par l'auteur et sa petite société, en a été touché jusqu'aux larmes.

Octobre, 1778.

Lettre de l'impératrice de Russie à madame Denis. De Pétersbourg, le 15 Octobre, 1778. Sur l'enveloppe pour adresse, qui est de la propre main de Sa Majesté impériale, comme le reste de la lettre, il est écrit : Pour madame Denis, nièce d'un grand homme qui m'aimait beaucoup.

« Je viens d'apprendre, Madame, que vous con-
« sentez à remettre entre mes mains ce dépôt pré-
« cieux que monsieur votre oncle vous a laissé, cette
« bibliothèque que les âmes sensibles ne verront
« jamais sans se souvenir que ce grand homme sut
« inspirer aux humains cette bienveillance univer-
« selle que tous ses écrits, même ceux de pur agré-
« ment, respirent, parce que son âme en était pro-

* Maison de campagne de M. Necker.

" fondément pénétrée. Personne avant lui n'écrivit
" comme lui ; à la race future il servira d'exemple
" et d'écueil. Il faudrait unir le génie et la phi-
" losophie aux connaissances et à l'agrément, en un
" mot être M. de Voltaire pour l'égaler. Si j'ai
" partagé avec toute l'Europe vos regrets, Madame,
" sur la perte de cet homme incomparable, vous vous
" êtes mise en droit de participer à la reconnaissance
" que je dois à ses écrits. Je suis sans doute très-
" sensible à l'estime et à la confiance que vous me
" marquez ; il m'est bien flatteur de voir qu'elles
" sont héréditaires dans votre famille. La noblesse
" de vos procédés vous est caution de mes senti-
" mens à votre égard. J'ai chargé M. de Grimm
" de vous en remettre quelques faibles témoignages
" dont je vous prie de faire usage.

" Signé CATHERINE."

Novembre, 1778.

Vers adressés à madame la comtesse de Boufflers, par M. de Voltaire, en réponse à des vers que cette dame lui avait envoyés sur le bruit qui courut à Paris, il y a environ dix ans, que ce grand homme était mort. (Nous ne les avons jamais vus imprimés.)

Aimable fille d'une mère
Qui vous transmit ses agrémens,
Jeune héritière des talens
De la sensible Déshoulière,
Avec deux beaux yeux et vingt ans,
Quoi ! vous daignez, bonne Glycère,

Vous occuper des vieilles gens,
Et des fleurs de votre printemps
Parer ma tête octogénaire ?
Oui, grâce aux dieux, je suis, ma chère,
Encore au nombre des vivans.
Vous l'ignorez, je vous entends,
C'est qu'on l'ignore aux lieux charmans
Où les belles et les amans
Font leur résidence ordinaire ;
Vous tenez le sceptre à Cythère,
Et je sais que depuis long-temps
On n'y dit plus que *feu Voltaire*.

On vient de traduire du hollandais un ouvrage de M. le baron de Haren, intitulé : *Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon relativement à la nation hollandaise.*

Le premier objet de cet ouvrage est de justifier les Hollandais accusés d'avoir été les instigateurs de la persécution et de la proscription du christianisme au Japon. M. le baron de Haren prouve d'une manière qui a paru satisfaisante que la religion n'a été que le prétexte de la révolte d'Arima ; qu'elle fut excitée par des paysans vexés par leurs seigneurs et mécontens du Gouvernement, auxquels se joignirent des bandits et des vagabonds ; que le capitaine de vaisseau hollandais n'avait point le pouvoir de refuser le service qu'on lui demandait, et que ce ne fut pas l'effet de son artillerie qui fit prendre les rebelles dans le fort de Ximera. Il justifie encore plus solidement ses compatriotes sur le reproche qu'on leur fait d'avoir abjuré la religion chrétienne

et de s'être soumis à cracher et à marcher sur le crucifix pour conserver leur commerce. Cette discussion assez importante déjà par elle-même est semée de réflexions très-judicieuses sur les rapports des mœurs et des institutions des Japonais avec l'introduction du christianisme, et sur la ressemblance de leur ancien gouvernement avec le système féodal, système que l'on retrouve à peu près sous les mêmes formes partout où les mêmes circonstances se sont réunies, au Mexique, au Japon, dans la Tartarie, dans les Gaules et chez presque tous les peuples du nord.

Epigramme pour M. Pidou.

Il n'est point cru, l'auteur de ce pamphlet,
Lorsqu'il nous dit qu'en mourant Arouet
S'en est allé chez la gent diabolique;
Devrait pourtant le beau sire être cru;
A son langage atroce et fanatique,
Il en paraît tout fraîchement venu.

Décembre, 1778.

L'avantage qu'avait eu la loge des Neuf Sœurs de recevoir le frère Voltaire ne pouvait manquer de l'intéresser spécialement à sa gloire, et ayant eu le malheur de le perdre, elle résolut de rendre hommage à sa mémoire en faisant prononcer son éloge. Le F.·. de La Dixmerie, l'un de ses orateurs, se chargea de cet emploi. Le F.·. abbé Cordier de Saint-Firmin instituteur de la loge, qui avait déjà présenté le F.·. de Voltaire, dont le zèle dévorant pour l'accroissement et la gloire de cette société se

manifeste dans toutes les occasions, se chargea de préparer un local convenable à la cérémonie et de disposer toute l'ordonnance de la fête, et les frères les plus célèbres dans cette capitale par leur réputation ou leur naissance s'empressèrent à seconder le désir de la loge par le concours le plus flatteur.

Les travaux ayant été ouverts dès le matin, la loge accorda l'affiliation à plusieurs frères distingués, le F.·. prince Emmanuel de Salm-Salm, le F.·. comte de Turpin-Crissé, le F.·. comte de Milly, de l'Académie des sciences ; le F.·. d'Ussieux, le F.·. Roucher, le F.·. de Chaligny, habile astronome de la principauté de Salm.

M. Greuze, peintre du roi, fut reçu maçon suivant toutes les règles. La loge ayant été fermée, on descendit dans la salle où devait être prononcé l'éloge funèbre. Cette salle qui a trente-deux pieds de long, était tendue en noir et éclairée par des lampes sépulcrales ; la tenture relevée par des guirlandes or et argent qui formaient des arcs de distance en distance ; elles étaient séparées par huit transparens suspendus par des nœuds de gaze d'argent, sur lesquels on lisait des devises que le frère abbé Cordier avait tirées des ouvrages du F.·. de Voltaire, et qui étaient relatives à son apothéose dans la loge.

La première à droite en entrant :

Dont tout temps.. la vérité sacrée
Chez les faibles humains fut d'erreur entourée.

La première à gauche en entrant :

.... Qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public et du salut de tous.

La seconde à droite :

Il faut aimer et servir l'Etre-Suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

La seconde à gauche :

Il faut aimer sa patrie, quelque injustice qu'on y essuie.

La troisième à droite :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.
Mon séjour est charmant, mais il était sauvage...
La nature y mourait, je lui portai la vie ;
J'osai ranimer tout : ma paisible industrie
Rassembla des colons par la misère épars ;
J'appelai les métiers qui précèdent les arts.

La troisième à gauche :

Si ton insensible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta pensée :
Les dieux m'ont récompensée
Quand ils m'ont ôté le jour.

La quatrième à droite :

Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.

La quatrième à gauche :

Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom :
C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon.

On entrait dans cette salle par une voûte obscure et tendue de noir, au-dessus de laquelle était une tribune pour l'orchestre composé des plus célèbres musiciens ; le F. Piccini dirigeait l'exécution.

Plus loin, et à cinquante-deux pieds de distance, on montait par quatre marches à l'enceinte des grands officiers, au haut de laquelle était le tombeau surmonté d'une grande pyramide gardée par vingt-

sept frères l'épée nue à la main. Sur le tombeau étaient peintes d'un côté la Poésie, de l'autre l'Histoire pleurant la mort de Voltaire, et sur le milieu on lisait ce vers tiré de la *Mort de César* :

La voix du monde entier parle assez de sa gloire.

En avant étaient trois tronçons de colonnes sur lesquelles étaient des vases où brûlaient des parfums ; sur celui du milieu on avait placé les œuvres de Voltaire et des couronnes de laurier.

Les frères de la loge ayant pris leurs places, les visiteurs ont été introduits au son des instrumens qui exécutaient la marche des prêtres dans l'opéra d'*Alceste*, ensuite un morceau touchant d'*Ernelinde*.

Madame Denis, nièce de M. de Voltaire, accompagnée de madame la marquise de Villette, que ce grand homme avait pour ainsi dire adoptée pour sa fille, ayant fait demander de pouvoir entendre l'éloge funèbre qu'on allait prononcer, elles furent introduites, et le V.·. F.·. de Lalande adressant la parole à madame Denis, lui a dit :

« Madame, si c'est une chose nouvelle pour vous de paraître dans une assemblée de maçons, nos frères ne sont pas moins étonnés de vous voir orner leur sanctuaire. Il n'était rien arrivé de semblable depuis que cette respectable enceinte est devenue l'asile des mystères et des travaux maçonniques ; mais tout devait être extraordinaire aujourd'hui. Nous venons y déplorer une perte telle que les lettres n'en firent jamais de semblable ; nous venons y rappeler la satisfaction que nous goûtâmes lorsque

le plus illustre des Français nous combla de faveurs inattendues, et répandit sur notre loge une gloire qu'aucune autre ne pourra jamais lui disputer. Il était juste de rendre ce qu'il eut de plus cher, témoin de nos hommages, de notre reconnaissance, de nos regrets. Nous ne pouvions les rendre dignes de lui qu'en les partageant avec celle qui sut embellir ses jours par les charmes de l'amitié ; qui les prolongea si long-temps par les plus tendres soins ; qui augmentait ses plaisirs, diminuait ses peines et qui en était si digne par son esprit et par son cœur. La jeune mais fidèle compagne de vos regrets était bien digne de partager les nôtres ; le nom que lui avait donné ce tendre père en l'adoptant nous apprend assez que sa beauté n'est pas le seul droit qu'elle ait à nos hommages. Je dois le dire pour sa gloire ; j'ai vu les fleurs de sa jeunesse se flétrir par sa douleur et par ses larmes à la mort du frère Voltaire. —L'aimi le plus digne de ce grand homme, celui qui pouvait le mieux calmer notre douleur, le fondateur du nouveau monde, se joint à nous pour déplorer la perte de son illustre ami. Qui l'eût dit lorsque nous applaudissions avec transport à leurs embrassemens réciproques au milieu de l'Académie des sciences, lorsque nous étions dans le ravissement de voir les merveilles des deux hémisphères se confondre ainsi sur le nôtre, qu'à peine un mois s'écoulerait de ce moment flatteur jusqu'à celui de notre deuil ?"

Les députés de la loge de Thalie ayant demandé d'être entendus, le frère de Coron portant la parole

prononça un discours très-pathétique relatif aux circonstances.

Le F.·. de La Dixmerie lut un éloge circonstancié et complet de la personne, de la vie et des ouvrages du F.·. de Voltaire. Nous n'entrerons point dans le détail de cet ouvrage qui est actuellement imprimé, qui méritait à tous égards l'empressement du public, et qui réunissait le mérite du sentiment, de l'esprit et de l'érudition.

Après l'exorde, la musique exécuta un morceau touchant de l'opéra de *Castor*, appliqué à des paroles du F.·. Garnier pour Voltaire. Après la première partie du discours, il y eut un morceau pareil de l'opéra de *Roland*.

A la fin de l'éloge la pyramide sépulcrale disparut, frappée par le tonnerre ; une grande clarté succéda à l'horreur des ténèbres ; une symphonie agréable remplaça les accens lugubres, et l'on vit, dans un immense tableau du F.·. Goujet, l'apothéose de Voltaire.

On y voit Apollon accompagné de Corneille, Racine, Molière qui viennent au-devant de Voltaire sortant de son tombeau ; il leur est présenté par la Vérité et la Bienfaisance. L'Envie s'efforce de le retenir en tirant son linceul, mais elle est terrassée par Minerve. Plus haut se voit la Renommée qui publie le triomphe de Voltaire, et sur la banderole de sa trompette on lit ces vers de l'opéra de *Samson* :

Sonnez, trompette, organe de la gloire,
Sonnez, annoncez sa victoire.

Le V.·. F.·. de Lalande, le F.·. Greuze et ma-

dame de Villette ayant couronné l'orateur, le peintre et le F.·. Franklin, tous trois déposèrent leurs couronnes au pied de l'image de Voltaire.

Le F.·. Roucher lut de très-beaux vers à la louange de Voltaire, qui feront partie de son Poëme des *douze Mois* :

Que dis-je ? ô de mon siècle éternelle infamie !
L'hydre du fanatisme à regret endormie,
Quand Voltaire n'est plus, s'éveille, et lâchement
A ses restes sacrés refuse un monument.
Eh ! qui donc réservait cet opprobre à Voltaire ?
Ceux qui, déshonorant leur pieux ministère,
En pompe hier peut-être avaient enseveli
Un Calchas soixante ans par l'intrigue avili ;
Un Séjan sans pudeur, qui dans des jours iniques
Commandait froidement des rapines publiques.
Vainement leur grandeur fut leur unique dieu ;
Leurs titres et leurs noms vivans dans le saint lieu
S'élèvent sur le marbre, et jusqu'au dernier âge
S'en vont faire au ciel même un magnifique outrage.
Pouvaient-ils cependant se flatter du succès,
Les obscurs ennemis du Sophocle français ?
La cendre de Voltaire en tous lieux révérée
Eût fait de tous les lieux une terre sacrée ;
Où repose un grand homme un dieu doit habiter.

On fit la quête ordinaire de la loge pour les pauvres écoliers de l'Université qui se distinguent dans leur études.

Le F.·. abbé Cordier de Saint Firmin proposa en outre de déposer 500 livres chez un notaire pour faire apprendre un métier au premier enfant pauvre qui naîtrait sur la paroisse de Saint-Sulpice après les couches de la reine, et plusieurs frères offrirent d'y contribuer.

Les frères passèrent ensuite dans la salle du banquet au nombre de deux cents. On fit l'ouverture de la loge de table, et l'on tira les santés ordinaires, en joignant à la première celle des treize Etats-Unis, représentés à ce banquet par le frère Franklin.

Au fond de la salle on voyait un arc de triomphe formé par des guirlandes de fleurs et des nœuds de gaze or et argent, sur lequel parut tout à coup le buste de Voltaire, par M. Houdon, donné à la loge par madame Denis; la satisfaction de tous les frères fut égale à leur surprise, et ils marquèrent, par de nouveaux applaudissemens, leur admiration et leur reconnaissance.

Le F.·. prince Camille de Rohan ayant demandé d'être affilié à la loge, on s'empressa de nommer des commissaires suivant l'usage.

Le F.·. Roucher lut encore plusieurs morceaux de son Poëme des *douze Mois*, et d'autres frères s'empressèrent également de terminer les plaisirs de cette fête par d'autres lectures intéressantes.

L'Académie française vient de donner la place vacante, par la mort de M. de Voltaire, à M. Ducis, auteur des tragédies d'*Amelize*, d'*Hamlet*, de *Romeo et Juliette*, et d'*Œdipe chez Admète*. Comme cette élection s'est faite à la suite des *gratis* donnés par les différens spectacles à l'occasion de l'heureux accouchement de la reine, on a dit :

A Ducis le fauteuil ! — Eh ! oui ; l'Académie
Veut donner son *gratis* comme la comédie.

Janvier, 1779.

On a donné sur le théâtre de la Comédie italienne, le mercredi 23 décembre, la première représentation des *Fausses Apparences, ou l'Amant Jaloux*, en trois actes, en prose, mêlés d'ariettes, paroles de M. d'Hele, musique de M. Grétry. Cette pièce, représentée à Versailles sur le théâtre de la cour, y avait infiniment réussi; elle n'a pas eu moins de succès à Paris, et l'on convient généralement que c'est au poëme que ce succès est dû. Il ne manque en effet à ce joli ouvrage que d'être plus fortement écrit pour être une véritable comédie. Le fonds du sujet paraît emprunté d'une pièce du théâtre anglais intitulée, *(The Wonder), le Miracle, ou la Femme qui garde un secret*; mais pour l'adapter aux convenances de la scène française, pour le rendre propre aux effets de la musique, il a fallu le refondre entièrement, et le travail de M. d'Hele n'en a pas moins un mérite très-précieux et très-original.

Bouts rimés donnés à remplir à M. de Voltaire par feue madame la Princesse Isabelle de Parme.

Un simple soliveau me tient lieu—d'*architrave*
Dans ce réduit obscur où, content d'une—*rave*,
Je verrai du même œil le grand et le—*ragot*,
Le Nègre, le Lapon, l'Iroquois et le—*Goth*.
A l'abri du fracas qu'annonce la—*trompette*,
Autour d'un espalier j'exerce ma—*serpette*.
Du faste des grandeurs loin de me voir—*épris*,
A leurs appas trompeurs je crains peu d'être—*pris*.
Si quelqu'un là-dessus me fronde et me—*censure*,
Je m'offense aussi peu d'une aussi faible—*injure*

Que lorsque par hasard mon serviteur—*Michaud*
M'a servi mon potage ou trop froid ou trop—*chaud.*
Pour sauver mon honneur de juste—*éclaboussure,*
J'observe à tous égards une conduite—*sûre.*
En garde sur ce point, j'aurai jusqu'au—*cercueil*
Sur les devoirs du sage et sur moi toujours—*l'œil;*
Et si de ses faveurs quelque jour la—*fortune*
Me donnait à choisir, je n'en choisirais—*qu'une;*
Princesse, c'est de voir le sceptre des—*Romains*
Pour prix de vos vertus passer entre vos—*mains.*

Février, 1779.

M. d'Alembert vient de se déterminer enfin à publier les *éloges* dont il a occupé depuis quelques années d'une manière si intéressante les séances publiques de l'Académie française. Le recueil de ces éloges forme un volume in-douze de plus de cinq cents pages, et ne contient pas la sixième partie de ceux que l'auteur a déjà faits. On peut donc espérer une suite complète de l'ouvrage entrepris par messieurs Pélisson et d'Olivet; leur travail se termine au commencement de ce siècle. Feu M. Duclos avait essayé de le continuer, mais il ne nous reste de lui que l'éloge de Fontenelle et les fragmens d'un mémoire concernant les principaux faits qui appartiennent à l'histoire de l'Académie depuis 1700 jusqu'à nos jours. La préface du recueil que nous avons l'honneur de vous annoncer, lue ainsi que les éloges à une séance publique de l'Académie, le 25 août 1772, contient quelques réflexions générales sur l'établissement de cette illustre compagnie, avec une longue apologie de ses statuts, et particulièrement de

l'esprit qui préside à ses élections. On a trouvé qu'une pareille apologie ne pouvait paraître plus à propos, que l'honneur des lettres en avait besoin, et que c'était en conscienee à M. d'Alembert à s'en charger. Mais on n'a pas été peu surpris d'entendre de la bouche même de ce philosophe, l'ami de tous les philosophes, le chef reconnu de la secte, ces paroles remarquables que le doyen de la Sorbonne ne désavouerait pas. " S'il y avait eu une Académie " à Rome, et qu'elle y eût été florissante et honorée, " Horace eût été flatté d'être assis à côté du sage " Virgile son ami. Que lui en eût-il coûté pour y " parvenir? D'effacer de ses vers quelques obscé- " nités qui les déparent; le poëte n'aurait rien " perdu, et le citoyen aurait fait son devoir. Par " la même raison, Lucrèce, jaloux de l'honneur " d'appeler Cicéron son confrère, n'eût conservé de " son poëme que les morceaux sublimes où il est si " grand peintre, et n'aurait supprimé que ceux où " il donne en vers prosaïques des leçons d'athéisme, " c'est-à-dire, où il fait des efforts aussi coupables " que faibles pour ôter un frein à la méchanceté " puissante et une consolation à la vertu malheu- " reuse, &c."

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

Ces traits, et beaucoup d'autres du même genre, répandus dans les différens éloges qui composent ce recueil, ont fait dire que l'auteur avait l'air d'avoir fait tous ses discours entre un prêtre et un courtisan,

également tourmenté de la crainte de leur déplaire et du désir d'égayer son auditore à leurs dépens.

Quoique les éloges de M. d'Alembert n'aient pas eu à l'impression tout le succès qu'ils ont eu aux lectures publiques que l'auteur en a faites lui-même sur le théâtre qu'il paraît avoir eu particulièrement en vue lorsqu'il les écrivit, nous connaissons peu d'ouvrages d'une instruction plus aimable et plus variée. C'est un cours de littérature d'une forme neuve et piquante. L'éloge de chaque académicien fournit à leur panégyriste l'occasion d'approfondir la théorie de quelque genre particulier, de distinguer les talens que ce genre suppose et le caractère qui lui est propre; d'en marquer la décadence ou les progrès, quelquefois même d'y découvrir de nouvelles ressources, et de répandre enfin les plus grandes clartés sur la métaphysique des arts et du goût, science si intéressante par ses rapports intimes avec la connaissance de nous-mêmes.

Mais comme les séances publiques de l'Académie française sont devenues une espèce de spectacle fort à la mode et par conséquent rempli de caillettes et de jeunes gens, pour s'assurer les battemens de mains d'un aréopage si redoutable, il a bien fallu prodiguer les petits mots, les petites ironies, les petits contes, les petites allusions aux circonstances du moment, et tout cela n'a pu manquer de donner quelquefois une fort petite manière à un ouvrage dont le fonds méritait peut-être une exécution plus pure et plus grande. Mais si l'on eût retranché de ces discours

tout ce qui a pu blesser des censeurs trop difficiles, beaucoup de lecteurs, sans vouloir en convenir, n'en seraient-ils pas aussi fâchés que l'eût été à coup sûr le suisse de la porte, qui, à une des dernières séances, disait si naïvement à son camarade : *Sti monsiu d'Alembert lire auchourd'hui ; pon ! pon ! car ly être tourchours pourlesque.* Si l'épigramme très-innocente du pauvre suisse pouvait affliger M. d'Alembert, il s'en consolerait sans doute en se rappelant que les poëtes de la Calotte osèrent bien appeler dans le temps les éloges de Fontenelle *des panégyriques grotesques, mi-funèbres et mi-burlesques.*

De tous les nouveaux éloges, celui qui nous a paru réunir le plus de beautés, et où le goût le plus sévère pourrait trouver le moins à reprendre, c'est l'éloge de Bossuet ; il y règne un ton d'élévation simple et soutenu, sans recherche, sans emphase, et tel que la dignité du sujet devait l'inspirer. L'éloge de l'abbé de Dangeau, celui de l'abbé de Choisy, du président de Rose offrent une foule d'anecdotes curieuses. Il y a de l'intérêt et de la douceur dans ceux de Massillon, de l'archevêque de Cambrai et de Fléchier ; mais il n'y en a aucun où l'on remarque une sensibilité plus vraie et plus aimable que dans celui de M. de Sacy. L'auteur y peint l'amitié comme un homme qui en a senti tout le charme et toute la puissance. Quand M. d'Alembert fit cet éloge, il venait de perdre mademoiselle de Lespinasse ; on peut croire que ce tableau touchant fut tracé sur la tombe de son amie. C'est dans les éloges de

Despréaux, de La Mothe, de Destouches, de Crébillon, qu'il a répandu le plus de philosophie, de littérature et de goût. On y distinguera surtout avec plaisir le parallèle de La Mothe et de Fontenelle, de Destouches, et de Dufresny. La comparaison qu'il a osé faire de nos trois plus grands maîtres en poésie, Despréaux, Racine et Voltaire, est un des morceaux de l'ouvrage qu'on a le plus cité, et qui, par la même raison, a essuyé le plus de critiques.

M. de La Fayette est de retour de l'Amérique depuis peu de jours. Il n'est point de notre ressort de rendre compte des nouvelles qu'il a pu donner de l'état actuel de ces contrées, mais on ne nous saura point mauvais gré de rapporter ici une anecdote de son journal, qui ne tient nullement aux intérêts de la politique et qui nous a paru assez originale pour mériter d'être retenue.

M. le marquis de La Fayette ayant été chargé de traiter, de la part du congrès, avec les sauvages de je ne sais plus quel canton de l'Amérique, un des officiers qui l'accompagnaient remarqua une jeune sauvage dont la conquête lui parut mériter ses soins. Il lui en rendit de très-assidus, et tous ses hommages furent reçus long-temps avec assez de froideur. Un soir cependant il revint annoncer à ses amis avec beaucoup de transport qu'il se flattait enfin d'obtenir le prix de ses peines, que la belle sauvage lui avait demandé une breloque de sa montre, et qu'elle avait paru fort sensible à l'empressement qu'il avait eu de

la lui donner. On devait célébrer le lendemain une grande fête à la manière du pays. Notre jeune Français ne douta point que cette fête ne fût le jour de son triomphe. Jugez de sa surprise et de l'envie de rire qui prit à ses camarades ! Le premier objet qui s'offre à leur vue est cette même breloque au bout du nez du plus grand et du plus beau sauvage de l'assemblée !

Epitaphe de Voltaire, faite par une dame de Lausanne.

Ci gît l'enfant gâté du monde qu'il gâta.

Mars, 1779.

Il est arrivé enfin le jour où l'on a vu le fauteuil de M. de Voltaire occupé pour la première fois par son successeur. C'est le jeudi 4 que M. Ducis, secrétaire ordinaire de Monsieur, y vint prendre séance. Jamais assemblée publique de l'Académie n'avait attiré une affluence de monde aussi prodigieuse ; il n'y avait pas un coin de la salle où l'on ne fût plus pressé qu'on ne l'est au parterre de la Comédie le jour d'une première représentation. Les portes, malgré la garde, furent forcées deux ou trois fois, et l'on fut obligé de tirer de la foule plusieurs personnes qui coururent le risque d'y être étouffées. Quelque raison qu'il y eût de craindre qu'un pareil auditoire ne fût fort tumultueux, il y régna le plus profond silence aussitôt que le récipiendaire eut commencé son discours. Les premiers applau-

dissemens de l'assemblée furent pour madame Denis, qui avait été placée dans la première tribune à droite avec toute sa famille, M. et madame de Villette. Madame Denis s'était parée ce jour-là de tous les riches présens qu'elle a reçus de la magnificence d'une souveraine également digne de recevoir les hommages du génie et d'honorer la mémoire des grands hommes.

Dire que le discours de M. Ducis ne fut que l'éloge de M. Voltaire, et que l'orateur ne parut pas au-dessous de son sujet, n'est-ce pas avouer que c'est le plus beau discours de réception qu'on ait encore entendu à l'Académie depuis qu'elle existe ? Nous ne devons pourtant point dissimuler que ce premier succès, quelque général qu'il ait paru d'abord, ne s'est pas soutenu au même degré après l'impression. Une lecture plus reposée y a fait remarquer des défauts que leur coloris éblouissant et un débit plein de force et de noblesse avaient à peine laissé apercevoir, des analyses d'une recherche trop subtile, une trop grande abondance de comparaisons, des images trop gigantesques, des périodes obscures et fatigantes à force d'être prolixes, enfin, s'il faut trancher le mot, cette espèce d'éloquence que M. de Voltaire osait appeler du *galithomas* *. Le caractère particulier de ces défauts, mais bien plus encore celui des beautés su-

* M. de Voltaire, qui n'aimait pas infiniment M. Thomas, avait l'habitude de substituer dans la conversation ce mot à celui de galimatias.

blimes dont l'ouvrage est rempli n'ont plus laissé aucun doute aux lecteurs instruits sur le véritable auteur du nouveau panégyrique.

Toute l'assemblée applaudissait avec transport, et mes voisins répétaient tout bas : *Optime! Thomas! optime!*

On n'a guère pu entendre que les vingt premières lignes du discours de M. l'abbé de Radonvilliers, grâce au murmure indécent qui s'éleva dans toute la salle aussitôt qu'il eut commencé à parler. Il est vrai que son début n'était pas bien propre à séduire le public rassemblé dans ce lycée. « L'hom« mage rendu souvent à la personne de M. de Vol« taire, il est *encore plus honnête* de le rendre à sa « mémoire." Un ton si niais parut faire un contraste étrange avec celui du discours qu'on venait d'applaudir. Le désir pieux qu'osait former ensuite le lamentable orateur qu'une main amie, en retranchant des écrits publiés sous le nom de M. de Voltaire tout ce qui blesse la religion, les mœurs et les lois, pût effacer la tache qui ternissait sa gloire, fut sifflé sans pitié ; de ce moment on ne daigna plus rien écouter, et le bruit des battemens de mains donnés à la fin du discours fut peut-être encore plus humiliant que l'indifférence, le mépris avec lequel on l'avait entendu. M. l'abbé de Radonvilliers a été jugé moins sévèrement à la lecture. Sa réponse au récipiendaire, sans être un chef-d'œuvre d'éloquence, a paru sensée et raisonnable ; il y a même eu des gens d'esprit, entre autres

madame du Deffant, qui n'a pas craint de la mettre fort au-dessus du discours de M. Ducis ; mais un pareil jugement ne doit être cité que pour montrer à quel point le goût peut dépendre de nos habitudes et de nos préventions particulières.

Quelque prévention que beaucoup de gens affectent d'avoir contre le talent poétique de M. Marmontel, on s'est accordé à trouver de grandes beautés dans le discours en vers * qu'il lut dans cette même séance. Cette lecture fut souvent interrompue par les applaudissemens les plus universels. On obligea le poëte à s'arrêter sur ces deux vers adressés aux mânes de Voltaire :

Et d'un monde par toi si long-temps éclairé
Ton indigne tombeau t'aurait-il séparé ?

M. d'Alembert soutint l'intérêt de cette séance par un discours en prose où, à l'occasion des deux bustes de Molière et de Voltaire dont il a fait présent à l'Académie, et que l'Académie a fait placer en regard dans la salle d'assemblée, il cherche à montrer que ces deux écrivains célèbres, si différens par le genre de leurs productions, ont eu cependant l'un avec l'autre des rapports bien remarquables. Tous deux doivent surtout l'influence qu'ils ont eue sur leur siècle au mérite d'avoir introduit les premiers sur la scène cette philosophie intéressante qui nous offre par des préceptes mis en action les moyens d'être à

* Sur l'espérance de se survivre.

la fois plus sages et plus heureux. L'un et l'autre ont attaqué dans leurs chefs-d'œuvre dramatiques deux des plus funestes fléaux de la société humaine, le fanatisme et l'hypocrisie. Tous deux, en butte à la satire et à la haine, ont obtenu d'un gouvernement éclairé la protection qu'ils avaient droit d'en attendre, Molière d'un grand roi, Voltaire d'un vertueux pontife ; c'est en conséquence du bref de Benoît XIV. que Louis XV. permit la représentation de la tragédie de *Mahomet*, etc.

M. d'Alembert annonça dans ce même discours le legs de douze cents livres de rente que feu M. le comte de Valbelle a fait à l'Académie, et l'usage qu'elle se propose d'en faire conformément aux sages intentions du testateur. Ce legs est destiné à soulager l'homme de lettres qui, au jugement de l'Académie, aura le plus grand besoin de ce secours et en sera jugé le plus digne. Quoique la clause ne soit point exprimée dans le testament, messieurs les quarante ont décidé qu'il était de leur dignité de s'exclure eux-mêmes du nombre de ceux qui pourraient être susceptibles de ce bienfait.

C'est M. Saurin qui a terminé cette longue séance consacrée presque toute entière à l'éloge de M. de Voltaire, par quelques vers adressés à son ombre.

Les tracasseries des danseurs de l'Opéra sous la direction du Sieur de Vîmes ont amusé la cour et la ville. *Le ministre veut que je danse,* disait mademoiselle Guimard, *eh bien, qu'il y prenne garde,*

*moi je pourrais bien le faire sauter.** Un jour que le grand Vestris avait répondu fort insolemment au sieur de Vîmes, celui-ci s'avisa de lui dire : *Mais, monsieur Vestris, savez-vous à qui vous parlez ?— A qui je parle ? au fermier de mon talent....*

Il est temps d'arriver à l'événement qui a fait éclater le désordre avec le plus de violence. Il y a environ quinze jours ou trois semaines que le jeune Vestris, qui promet dès à présent d'égaler un jour les talens de son père, n'ayant absolument pas voulu, je ne sais sur quel prétexte, le doubler dans un des derniers ballets d'*Armide*, reçut l'ordre de se rendre au Fort-l'Evêque. Rien de plus touchant, rien de plus pathétique que les adieux du père et du fils. "*Allez*," lui dit le *Diou* de la danse au milieu des foyers ; "*allez, mon fils, voilà le plus beau* "*jour de votre vie. Prenez mon carrosse et de-* "*mandez l'appartement de mon ami le roi de Polo-* "*gne ; je paierai tout.*" † Le sieur Dauberval y

* On parlait au coucher du roi de cette grande tracasserie. *C'est votre faute, messieurs,* dit le jeune monarque à ses courtisans ; *si vous les aimiez moins, elles ne seraient pas si insolentes.*

† Ce mot d'une emphase si plaisante en rappelle un autre du même genre. Lorsque le jeune Vestris débuta, son père, le *Diou de la danse*, vêtu du plus riche et du plus sévère costume de cour, l'épée au côté, le chapeau sous le bras, se présenta avec son fils sur le bord de la scène ; et après avoir adressé au parterre des paroles pleines de dignité sur la sublimité de son art et les nobles espérances que donnait l'auguste héritier de son nom, il se tourna d'un air imposant vers le jeune candidat, et lui dit : *Allons, mon fils, montrez votre talent au poublic ; votre père vous regarde !* —(Not. de l'Édit.)

fut conduit le même soir pour quelques discours fort séditieux. Cet acte de sévérité fit l'impression la plus terrible; et sans la sagesse des mesures prises depuis, il aurait eu peut-être à l'Opéra des suites encore plus fâcheuses que n'en eut au Parlement, du temps de la Fronde, l'enlèvement des deux conseillers Blancmesnil et Broussel.

Depuis cette grande époque tous les jours ont été marqués par des assemblées, par des délibérations, par des très-humbles remontrances, par des députations à Versailles, etc. etc. Les premiers acteurs, les premières actrices, les premiers danseurs, les premières danseuses ont menacé d'abord de suspendre leurs augustes fonctions. Voulant ensuite concilier la lettre de la loi avec leurs vues ambitieuses, ces dames et ces messieurs se sont déterminés à demander leur *démission* ou à exiger respectueusement que leur directeur reçût son *congé*. On a bien voulu accepter la première proposition, mais aux termes de l'arrêt qui les oblige à continuer leur service un an après avoir demandé leur retraite. On a fait entendre aux chefs de leur conseil que si cette parodie des Parlemens durait plus long-temps, elle pourrait bien offenser un corps si respectable, qu'elle ennuyait déjà beaucoup Sa Majesté et qu'elle finirait par attirer sur eux toute son indignation. On leur a fait sentir que les plus grands talens ne dispensaient pas de la soumission due à l'ordre public; que le plus mauvais service qu'on pût leur rendre, ce serait de céder à leurs vœux, qu'enfin la gloire de

la patrie, dont ils s'étaient montrés jusqu'à présent si jaloux, devait l'emporter sur des considérations purement personnelles.

Un traité dont nous ne connaissons point tous les articles semble avoir mis fin aujourd'hui à ces illustres débats.* On nous a seulement assuré que c'est un maréchal de France,† distingué autrefois par des négociations fort heureuses avec l'Espagne, qui a contribué le plus à rapprocher les esprits et à concilier l'intérêt du public et les avantages de l'administration avec la délicatesse et la fierté des grandes âmes de l'Opéra. Puissent ses soins nous assurer la durée d'un si bel ouvrage !

Ce qu'il y a de certain c'est que cette grande affaire a beaucoup plus occupé la conversation de nos soupers que les pertes de notre commerce, la prise de Pondichery, et la malheureuse expédition de Sainte-Lucie. Nos grands politiques se sont contentés d'observer que si l'on donnait jamais le bâton de maréchal de France à M. d'Estaing, *il ne serait pas du bois de Sainte-Lucie*. Et voilà cette nation qui produit tous les jours tant de choses sublimes, renonce si facilement aux plaisirs dont elle paraît la plus enivrée, et brave sans efforts les plus grands dangers !

With happy follies, rise above their fate,
The jest and envy of a wiser state.

* Le principal article connu de ce traité est que M. le prévôt des marchands reprend la direction suprême de l'Opéra, et que le sieur de Vîmes n'en sera plus que le simple régisseur.

† M. le duc de Duras.

Anecdote de Pétersbourg, par M. Diderot.

Avril, 1779.

Il y avait ici une maîtresse de danse, appelée La Nodin, bonne chrétienne, bonne catholique, mais peu scrupuleuse et se passant volontiers de messe. De bonnes gens bien intentionnés lui remontrèrent que cette longue abstinence scandalisait, et que, pour ses domestiques, ses voisins, les gens du pays, elle ferait bien d'aller quelquefois à l'église. Elle se laissa persuader contre son habitude de plusieurs années. Elle va une fois à la messe, et à son retour elle trouve son congé du spectacle. Cela ne lui donna pas du goût pour la messe : elle revint à son premier régime, et les bonnes gens bien intentionnés, à leurs remontrances. Au bout de huit à dix mois, elle va une seconde fois à la messe, et à son retour elle trouve ses portes enfoncées, ses armoires brisées et ses nippes volées. Cet événement lui donna de l'humeur contre la messe, et il se passa plus d'un an et demi sans qu'on pût la résoudre à entendre une troisième messe. Cependant, une veille du jour de Noël, les bonnes gens bien intentionnés insistèrent si opiniâtrément, qu'elle les accompagna à la messe de minuit ; et à son retour elle ne trouva que la place de sa maison réduite en cendres. A l'instant elle se jette à genoux au milieu de la rue, et, levant les mains au ciel et s'adressant à Dieu, elle dit : « Mon Dieu, je te demande « pardon de ces trois messes ; tu sais que je ne vou-

« lais pas y aller, pardonne moi. Je jure devant « toi de n'en entendre de ma vie ; et s'il m'arrive « de fausser mon serment, je consens à être damnée « à toute éternité.»

Ne prenez pas ceci pour un conte ; c'est un fait que cent personnes dignes de foi m'ont attesté, et pourraient encore vous attester. Ce qu'il y a d'aussi certain, c'est qu'elle a tenu parole, et que les bonnes gens bien intentionnés l'ont laissée en repos jusqu'à ce jour.

Mai, 1779.

Un nouveau spectacle établi l'année dernière, à la Foire Saint-Laurent, vient d'attirer depuis deux mois, et la ville et la cour, grâce au prodigeux succès d'une espèce de proverbe dramatique dont nous sommes assez embarrassés de dire le sujet. Comment se dispenser pourtant de parler d'un ouvrage qui fait les délices de tout Paris, pour lequel on abandonne les chefs-d'œuvre de Molière et de Racine, et qui, à la cent-douzième représentation, est encore plus suivi qu'il ne l'était à la première ! L'objet d'un si bel enthousiasme, l'idole d'une admiration si rare et si soutenue, l'homme enfin qu'on peut appeler dans ce moment l'homme de la nation, est un certain M. *Jeannot* qui joue, il faut l'avouer, avec la plus grande vérité, le rôle d'un niais que l'on arrose d'une fenêtre comme Don Japhet d'Arménie ; qui, par le conseil d'un de ses amis, va faire sa plainte au clerc d'un commissaire dont il est la

dupe, et qui, après avoir été bien battu pour s'être avisé de vouloir se venger lui-même, est surpris dans la rue par le guet, et se trouve enfin dépouillé du peu qu'il possède, ce qui prouve sans doute très-clairement que ce sont *les battus qui paient l'amende.* Ce proverbe, qui sert de morale à la pièce, en est aussi le titre. L'auteur à qui nous sommes redevables d'une si noble production, est M. Dorvigny. Sans partager la folie des transports avec lesquels on a daigné accueillir une si ridicule farce, on ne peut nier qu'il n'y ait une sorte de mérite à l'avoir faite. L'auteur a rassemblé dans le rôle de *Jeannot* plusieurs traits connus, mais vraiment comiques, et la manière dont il a su les employer laisse concevoir quelque espérance de son talent, lorsqu'il voudra bien l'appliquer à des sujets moins bas. Quant à l'acteur* qui l'a fait valoir avec tant de succès, il donne bien plus que des espérances. On ne peut pas avoir un masque plus mobile et plus vrai, des inflexions de voix plus variées et plus justes, un jeu plus simple et plus naturel, une gaieté plus franche et plus naïve. MM. les gentilshommes de la chambre ont déjà fait quelques démarches pour le faire débuter sur un théâtre plus digne de sa gloire.

Dans le même temps où l'on voyait une si grande affluence de monde à la cent-douzième représentation *des Battus payent l'amende,* il n'y avait pas deux loges de louées pour la première représentation de *Rome sauvée,* de M. de Voltaire ; et à la

* Le sieur Volange.

troisième, la salle était déserte. O Athéniens ! Athéniens ! Il y avait cependant fort long-temps que cette superbe tragédie n'avait été donnée, et les comédiens l'ont remise avec tout le zèle qu'ils doivent à la mémoire du grand homme. Le Sieur Brizard a eu des momens sublimes dans le rôle de Cicéron, et le sieur la Rive a déployé, dans celui de Catilina, une intelligence qui méritait bien d'être encouragée. Mademoiselle Sainval cadette, qui travaille depuis long-temps avec une application très-distinguée, a donné au rôle d'Aurélie tout l'effet dont il est susceptible.

Puisqu'on recueille, qu'on imprime avec tant d'avidité toutes ces petites noirceurs connues sous le nom d'*Honnêtetés littéraires*, ne serait-il pas juste de publier avec le même intérêt des traits de générosité qui honorent les lettres et ceux qui les cultivent ? Dans ce nombre, ne citerait-on pas le procédé que M. de La Harpe vient d'avoir pour M. Dorat ? Voici le fait dont les circonstances nous ont paru assez remarquables. Il y a quelque temps que l'illustre auteur de *Mélanie* et de *Warwick* reçut une lettre signée d'un capucin, dans laquelle on lui demandait un rendez-vous dans l'église d'un des couvens les plus reculés de Paris. M. de La Harpe, dont la prudence se défie même des rendez-vous d'un capucin, quoique dans un moment de verve il n'ait pas craint d'en

proposer un lui-même * six mois d'avance, et sur des côtes ennemies, se dispensa de répondre à celui-ci ; mais ayant reçu une seconde lettre, beaucoup plus pressante que la première, et dans des termes qui ne purent lui laisser aucune inquiétude, il se détermina enfin à tenter cette grande aventure. Le moine ne manqua pas de se faire connaître à notre académicien par les signes dont il était convenu avec lui ; et l'ayant mené dans un endroit écarté, il lui confia qu'il avait été ci-devant secrétaire de M. Dorat, dont il avait éprouvé beaucoup d'injustices, mais qu'il avait entre ses mains les moyens d'en tirer une vengeance signalée, et qu'il s'était adressé à lui, ne sachant personne qui fût plus capable et qui eût plus d'intérêt de le seconder. Là-dessus il tira de sa manche un gros paquet de manuscrits où se trouvait, parmi plusieurs satires grossières contre l'Académie, et nommément contre M. de La Harpe, une correspondance entière avec une femme mariée dont on pouvait, selon lui, faire un roman très-piquant, très-scandaleux, très-propre à perdre M. Dorat ; son intention était de la vendre à un libraire, à la réserve de quelques originaux qu'il ferait remettre adroitement au mari de la dame......M. de La Harpe ne put s'empêcher de témoigner au moine l'horreur que lui inspirait une pareille perfidie, et ne songea d'abord qu'à lui représenter dans leur plus grande force tous les motifs qui devaient l'en détourner ; mais de retour chez

* Au *Courrier de l'Europe.*

lui, il crut n'avoir point assez fait; et n'étant plus entraîné par le premier mouvement de sa sensibilité, il calcula très-prudemment qu'on pouvait faire mieux. Il avait remarqué que l'intérêt, le besoin d'argent, étaient les premiers principes de l'indigne manœuvre que méditait le fourbe enfroqué. En conséquence il lui écrivit qu'il avait réfléchi plus mûrement sur son dessein, et que s'il voulait lui confier l'examen des papiers en question, il imaginait une manière d'en faire un usage plus profitable, et qui le compromettrait moins. La lettre fut assez adroite, ou le moine assez sot pour faire réussir l'artifice. M. de La Harpe reçut, dans la journée, le paquet du moine, bien cacheté, et l'envoya sur-le-champ, tel qu'il l'avait reçu à M. Dorat, en lui mandant par quelles circonstances il était tombé entre ses mains, et sans exiger d'autres preuves de sa reconnaisance que l'engagement de ne former aucune poursuite contre le malheureux qui s'était confié à lui. Toutes les haines littéraires se sont évanouies devant un procédé si généreux; M. Dorat s'est empressé d'aller baiser la joue qu'il avait si maltraitée dans les feuilles de Fréron; et depuis cet instant, M. de La Harpe a tâché de dire le mal qu'il voulait continuer de dire de M. Dorat, d'un ton infiniment plus doux. Après de pareils traits, oserait-on accuser encore les gens de lettres de n'être pas chrétiens?

La séance publique de l'Académie Française,

du mercredi 25, jour de la fête de Saint-Louis, occupée, suivant l'usage, par la lecture des ouvrages couronnés, a été terminée par l'éloge de M. le comte de Valbelle, et par l'exposition de son buste avec cette inscription : *Joseph-Alphonse-Omer, comte de Valbelle, bienfaiteur des lettres.* Ce double monument de la reconnaissance de l'Académie lui a été décerné d'une voix unanime, à cause du legs de 24,000 livres une fois payées, qu'il a laissé à la compagnie, en la priant de vouloir bien les placer le plus avantageusement et le plus solidement que faire se pourrait, et de disposer tous les ans du revenu de ce capital en faveur de tel homme de lettres qu'elle jugerait à propos. C'est M. d'Alembert qui a été chargé de faire l'éloge, et M. Houdon, le buste, qu'on a trouvé, quoique fait après la mort de M. de Valbelle, de la plus parfaite ressemblance, et qui n'a pas été moins applaudi que les vers et la prose de ces messieurs.

L'*Eloge de l'abbé Suger*, qui a remporté le prix d'éloquence de cette année, est de M. Garat avocat au parlement, connu déjà très-avantageusement dans la république des lettres, par un *Eloge du Chancelier de l'Hôpital*, et par plusieurs articles insérés dans différens journaux, et qui annoncent tous un génie vraiment philosophique, des vues lumineuses et d'une méditation profonde. Ce discours a été lu par M. Ducis ; et quoiqu'il soit bien prouvé depuis long-temps que M. Ducis sait lire à merveille les ouvrages des autres, on a été assez mécon-

tent de la manière dont il a lu celui-ci. Il n'y a que les morceaux très-saillans qui aient été généralement sentis: tout le reste a paru languir un peu, et la faute en était souvent au lecteur.

Après l'éloge de Suger, on nous lut le *Dithyrambe aux mânes de Voltaire.* Mais avant de parler de ce fameux *Dithyrambe,* ne conviendrait-il pas d'en faire l'histoire?

On se rappellera sans doute que l'Académie voulant signaler son culte religieux pour les mânes de Voltaire, proposa l'année dernière pour sujet du prix de poésie une pièce en vers à la louange de ce grand homme, et que M. d'Alembert crut exciter merveilleusement l'émulation qu'un pareil sujet devait inspirer à nos poëtes en ajoutant au prix accoutumé la somme de 600 livres. Le premier ouvrage distingué de la foule de ceux qui avaient été envoyés à cet illustre concours fut l'*Epître de M. de Murville* que nous avons déjà eu l'honneur de vous faire connaître, et le prix lui fut presque adjugé. Tandis qu'on était occupé à parcourir les autres pièces, je ne sais quel sort s'obstinait toujours à remettre sous les yeux de M. de La Harpe le *Dithyrambe* en question. Il en lut les vingt premiers vers qui ne parurent pas mériter un grand intérêt; mais la justesse, la sagacité de son goût et son extrême impartialité l'engagèrent à demander avec instance qu'on voulût bien lui permettre d'en continuer la lecture; il parvint à se faire écouter, et tous les suffrages se réunissant bientôt au sien, le

Dithyrambe remporta la palme académique. Avec la devise il se trouva une lettre par laquelle on suppliait M. le secrétaire perpétuel, au cas que l'ouvrage fût trouvé digne du prix, de n'ouvrir que huit jours après la séance le billet qui, suivant l'usage, doit renfermer le nom de l'auteur. Le secret de ces Messieurs est souvent comme le secret de la comédie; toutes ces circonstances du jugement académique ayant été répandues dans le public, on forma les conjectures les plus étranges et sur l'intérêt avec lequel M. de la Harpe avait paru distinguer cet ouvrage, et sur le mystère qui en cachait encore l'auteur. On soupçonna quelque temps M. le comte de Schouvalow ou d'avoir composé lui-même le poëme, ou de s'être arrangé du moins à l'amiable avec M. de La Harpe pour acquérir à juste prix la gloire de ce triomphe; mais le poëte de la Néva ayant dédaigné sagement une gloriole aussi puérile, et s'étant expliqué à ce sujet de la manière la plus précise, les soupçons s'arrêtèrent sur M. de la Harpe. Tandis qu'on discutait toutes ces importantes questions, M. d'Alembert reçut une lettre de M. le comte d'Argental, qui faisait savoir à l'Académie que le *Dithyrambe* avait concouru par son entremise, que personne sans doute ne serait tenté de l'en croire l'auteur, qu'il ne l'était pas non plus; mais qu'à la prière du véritable auteur, qui avait des raisons particulières pour ne point se faire connaître, il n'avait pu se refuser de lui prêter son nom, que ce nom était le seul qui se trouverait dans la devise cachetée, et que l'anonyme

couronné, qu'il certifiait pourtant n'être pas académicien, (il fallait sous-entendre apparemment de l'Académie de Pékin) verrait avec plaisir que la médaille qu'il ne pouvait accepter fût donnée à l'auteur de l'accessit.... Il n'y a personne à qui cela ne paraît aussi clair que le jour.

Le dithyrambe jugé avec tant d'impartialité par M. de La Harpe, fut récité par lui avec des entrailles vraiment paternelles. Plusieurs morceaux furent applaudis, mais l'ensemble ne fit qu'un effet assez médiocre.

Un dithyrambe, disait une femme, *n'est-ce pas pis qu'une ode ?* Cette définition n'est point si ridicule. Ce genre de poésie était consacré originairement au culte de Bacchus. C'est un chant de triomphe, c'est le délire d'une imagination exaltée par des idées fortes et sublimes qui ne trouve, pour les exprimer, que des images neuves et inattendues, et qui, dans sa marche audacieuse, ne semble connaître d'autre loi que l'inspiration qui la domine. Telles sont la plupart des odes de Pindare ; *per audaces nova dithyrambos verba devolvit numerisque fertur lege solutis*. Quoique M. de la Harpe ne cite, dans une note de son poëme, que le commencement du passage, il semble n'avoir songé qu'à la fin, car il paraît évident que c'est le changement de rythme qui lui a paru le vrai caractère distinctif du dithyrambe.

Dans toute la séance, rien n'a été plus vivement applaudi que le sujet proposé pour le prix de poésie

de l'année prochaine : *La servitude abolie dans les domaines du roi sous le règne de Louis XVI.*

Il ne faut pas oublier un très-beau vers qui se trouve dans une des pièces qui ont concouru, et que l'Académie a cru devoir citer comme un vers digne de servir d'inscription à la statue d'Henri IV.

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.

Ce beau vers est de M. Gudin, l'auteur de la tragédie de *Coriolan*, des *Mânes de Louis XV*, et de quelques autres ouvrages en vers et en prose dont nous avons déjà eu occasion de parler.

Après un grand nombre de bulletins détaillés, avec un intérêt et un appareil assez ridicule, sur les suites d'une chute où madame la maréchale de Mouchy s'était blessé un peu le bras, on a vu paraître le bulletin suivant :

Tandis que d'Estaing et sa troupe
Etrillent le pauvre Biron,
Tandis que le grand Washington
Tient tous les Anglais sous sa coupe,
Et qu'au bruit de notre canon,
Hardy s'enfuit le vent en poupe,
Madame de Mouchy, dit-on,
Tous les matins mange sa soupe,
Et tous les soirs prend son bouillon.

Quatre seigneurs polonais ayant désiré de voir le pavillon de Bagatelle, que M. le comte d'Artois a fait bâtir dans le bois de Boulogne, un des officiers de ce prince, chargé de les y conduire, fut fort étonné de les voir s'arrêter tout-à-coup devant une

des statues de la salle à manger, s'entre-regarder, s'embrasser avec beaucoup d'émotion, et fondre en larmes. Revenus un peu de ce premier attendrissement, ils apprirent à leur guide que la grande impression que leur faisait cette belle statue, tenait à l'extrême ressemblance qu'il y avait entr'elle et une de leurs parentes qui venait de mourir. M. le comte d'Artois n'en a pas été plutôt instruit, qu'il a fait donner des ordres pour leur envoyer l'original même de la figure qui les avait si vivement touchés.

Ils ont demandé à voir depuis la galerie du Palais Royal. Ils y ont versé des torrens de larmes sur quelques tableaux du Corrége et du Titien. Au Luxembourg, leur désolation a été extrême à la vue des chefs-d'œuvre de Rubens. Cet excès de sensibilité a paru enfin n'être pas sans quelque embarras, on a tâché de l'épargner. Aujourd'hui l'on assure qu'ils se proposent de parcourir, avec le même enthousiasme, toute l'Italie, et l'on s'attend à les voir hurler de tendresse devant la belle Vénus de Florence. Si ce dernier trait de notre histoire n'est pas certain, il paraît au moins vraisemblable.

Septembre, 1779.

On attribue à M. de Champcenets le fils * une chanson qui a couru depuis quelques jours sur le

* M. le marquis de Champcenets, son père, pour finir le roman de madame de Newkerque, vient de l'épouser. Cette beauté, si célèbre autrefois, sous le nom de madame Pater, après avoir eu beaucoup d'aventures fort brillantes, entre autres une avec

prince d'Hénin, dont la protection encouragée par les sollicitations et par les intrigues de mademoiselle Arnoud, a contribué beaucoup, dit-on, à faire rentrer mademoiselle Raucourt à la Comédie Française. Voici le couplet qui a fait le plus de bruit, et le seul qu'on se permettra de citer, quoique ce ne soit qu'un mauvais calembour.

Sur l'air : *Ne vla-t-il pas que j'aime !*

Chez la doyenne des catins,†
Son existence est mince,
Ce n'est pas le prince d'Hénin,
Mais bien le nain des princes.

M. Du Saulx, le traducteur très-estimable des *Satires de Juvénal*, fit, il y a quelques années, une petite diatribe contre la passion du jeu, qui parut déjà trop longue. Il vient de publier sur le même sujet, un gros livre de plus de six cents pages qu'on ne trouvera sûrement ni plus court ni plus facile à lire. L'ouvrage est intitulé : *De la passion du jeu depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Par M. Du Saulx, ancien commissaire de la gendarmerie; de l'Académie royale des inscriptions et*

M. le duc de Choiseul, eut presque en même temps l'espérance d'épouser M. de Lambesc qui aurait pu être son fils, et celle de jouer le rôle de madame de Maintenon sur la fin du règne de Louis XV. Il est sûr, au moins, que ce prince, les dernières années de sa vie, entretenait avec elle des relations très-secrètes et très-intimes, et la combla de bienfaits dont elle jouit encore.— *(Note de M. de Grimm.)*

† Mademoiselle Arnoud.

belles lettres, et de celle de Nanci; avec cette épigraphe : *Non ut desinat, sed ne vincat.*

Parmi les anecdotes dont l'ouvrage de M. Du Saulx se trouve surchargé, il n'en est point qui nous aient paru aussi dignes d'être remarquées que les deux suivantes.

Un père exigea que la communauté entre sa fille et son gendre fût rompue le lendemain d'une séance où celui-ci avait gagné cent mille écus. On le supplia de différer. *Non*, dit-il, *je ne veux pas que mon sang profite un seul instant de l'injustice, ni que ma fille meure sur un fumier*.... Il fit dater la séparation de la veille, et l'événement le justifia.

La femme d'un joueur vint, la mort dans les yeux, chercher son mari qui jouait depuis deux jours. *Laissez-moi*, s'écria-t-il, *je vous reverrai peut-être*.... Le malheureux ? il arriva. Sa femme était couchée, tenant à la mamelle le dernier de ses fils. *Levez-vous, madame, levez-vous*, dit-il, *le lit où vous êtes ne vous appartient pas.*

La statue de M. de Voltaire destiné dans l'origine par madame Mignot-Denis à l'Académie française, vient d'être donnée à la Comédie par madame Mignot-Duvivier. Elle a cru se venger ainsi d'une manière éclatante, de tous les mépris, de toutes les injures que lui ont prodigués messieurs les Quarante depuis qu'elle a pris la licence de convoler en secondes noces à l'âge de soixante dix ans passés, avec une figure beaucoup plus imposante

que son âge, et depuis très-long-temps très-propre à inspirer la plus froide raison au désir même. On a cru généralement qu'il était impossible qu'un pareil mariage eût été consommé; mais M. Duvivier, ci-devant dragon, ensuite secrétaire de M. de Maillebois, enfin commissaire des guerres, a voulu laisser à cet égard, aussi peu de doute que la pudeur de la nouvelle mariée pouvait le permettre. Fier d'une si terrible conquête, il a souvent affecté de donner ses audiences du matin dans le lit nuptial. M. d'Alembert qui a, comme l'on sait, plus de raison qu'un autre de ne pas croire aux prodiges et surtout aux prodiges de ce genre, n'a pas pu en être convaincu par ses propres yeux, car il n'a jamais voulu revoir la nièce de M. de Voltaire, depuis ce malheureux mariage que toute l'Académie a blâmé non-seulement comme une faiblesse ridicule, mais comme une insulte aux mânes de son oncle, comme une espèce d'adultère spirituel; que sais-je? L'incrédulité du philosophe a pourtant été forcée de céder au témoignage de plusieurs personnes, entr'autres, à la déclaration naïve d'un domestique qui venait de faire une commission chez madame Duvivier de la part d'une femme de ses amies.—Est-il vrai qu'on vous a fait entrer dans la chambre à coucher, et que vous avez vu madame dans son lit?—Oui, monsieur, mêmement, il y avait deux personnes dans le lit que je ne pouvions pas d'abord distinguer, étant toutes deux en bonnet de nuit, de façon que j'ai demandé si c'était à Monsieur ou à Madame que j'avions l'honneur de parler.—Son mari était

donc couché avec elle?—Ah, Monsieur, je ne pourrions pas vous assurer ça, si c'était son mari, mais c'était toujours un queuquesuns.....Nous demandons pardon à M. d'Alembert de gâter un conte qu'il fait si gaîment, mais nous ne devions pas nous dispenser de citer ici l'historiette qui a coûté à l'Académie une si belle statue, une statue que l'artiste n'avait composée que pour cet auguste lycée, et qu'il aurait sans doute conçue différemment, s'il eut prévu qu'elle serait placée dans l'enceinte d'un théâtre.

Madame de Lalande, marquise du Deffant, née de Vichi de Chamru, vient de mourir à Paris le 23 du mois dernier, âgée de quatre-vingt-quatre ans. Ce fut sans contredit une des femmes de ce siècle les plus célèbres par son esprit; elle l'avait été longtemps par sa beauté. Ayant perdu la vue encore assez jeune, elle tâcha de s'en consoler en rassemblant autour d'elle la société la plus choisie de la ville et de la cour; mais la malignité de son esprit, dont il lui était impossible de réprimer les saillies, en éloigna souvent les personnes avec qui il lui convenait le moins de se brouiller. Feue mademoiselle de Lespinasse, qui avait été pendant quelques années sa demoiselle de compagnie, s'en sépara brusquement, et lui enleva la plus grande partie des hommes de lettres qui composaient alors sa société. L'ami qu'elle eut le bonheur de conserver le plus longtemps, fut M. de Pont de Vesle. Nous avons expliqué ailleurs ce qui avait rendu cette liaison si

douce et si durable. La société qu'elle ne trouvait plus chez elle, mais dont elle ne pouvait se passer, même dans sa plus extrême vieillesse, elle la cherchait chez les autres. A quatre-vingts ans passés elle allait souper encore presque tous les jours en ville, souvent à la campagne, et veillait habituellement jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Il nous reste d'elle plusieurs lettres charmantes à M. de Voltaire, un portrait de madame du Châtelet, quelques poésies fugitives imprimées dans différens recueils, et beaucoup de couplets pleins de sel et de méchanceté.

Ses meilleures amies, madame la maréchale de Luxembourg, madame de Choiseul, madame de Cambise, ne l'ont presque pas quittée dans sa dernière maladie; par un excès d'attachement, même assez rare, ces dames n'ont pas cessé, dit-on, de jouer tous les soirs au loto dans sa chambre jusqu'à son dernier soupir inclusivement. Elle n'a point voulu entendre parler, ni de confession, ni de sacrement. Tout ce que le curé de sa paroisse, qui lui a fait une visite d'office, en a pu obtenir, après les exhortations les plus pressantes, a été qu'*elle se confesserait à son ami, M. le duc de Choiseul.* Nous ne doutons pas qu'un confesseur si bien choisi ne lui ait accordé, de la meilleure grâce du monde, l'absolution de tous ses péchés, sans excepter le petit couplet impromptu qu'elle fit autrefois contre lui-même, et qu'on voudra bien nous pardonner de rappeler ici :

Plus étourdi qu'un éclair,
Plus ginguet qu'un pet-en-l'air,
Plus méchant que Lucifer,
Revenant d'enfer,
Revenant d'enfer ; *
On ne te prend point sans vert,
M'a dit un certain frater.

On vient de publier de prétendues *Lettres originales de madame la comtesse du Barry, avec celles des princes, seigneurs, ministres et autres qui lui ont écrit, et qu'on a pu recueillir.* Un volume in-12.

Nous ne citerons qu'on seul trait de cette singulière correspondance pour donner une idée de l'extrême liberté, ou plutôt de l'extrême licence avec laquelle l'auteur s'est permis de faire parler ses masques. Voici comme madame du Barry raconte au duc d'Aiguillon la présentation de sa nièce † chez M. le Dauphin. « Eh bien, mon cher duc, ne « vous l'avais-je pas dit que j'avais raison de craindre « cette présentation ? Vous n'imagineriez pas jus- « qu'où ce grand garçon mal élevé a poussé sa « malhonnêteté. Lorsque nous avons été chez lui « il était occupé, ou feignait de l'être, à regarder « par la fenêtre ; quoiqu'on nous eût annoncées, il « n'a pas quitté cette posture ; enfin nous sommes

* M. de Choiseul était fort épris d'une dame qui demeurait rue d'Enfer. *(Note de M. de Grimm.)*

† La vicomtesse du Barry, à qui l'on vient de permettre de reprendre son nom de fille, qui est *de Tournon*, assez proche parente de M le prince de Soubise. *(Note de M. de Grimm.)*

« sorties sans qu'il nous ait honorées d'un seul re-« gard. Ma nièce a été vivement touchée de ce « procédé, mais elle en est amplement dédommagée « par les attentions que le roi a pour elle. Elle lui « plaît au point de m'inquiéter beaucoup ; cepen-« dant je n'en fais rien paraître de peur de déplaire à « Sa Majesté. . ." On lit aussi dans une note que monseigneur le Dauphin ayant appris que madame du Barry sollicitait, pour son neveu le vicomte, la place de premier écuyer, il se transporta sur le champ chez elle, et lui dit : *Si votre neveu a cette place, qu'il ne s'approche pas de moi, je lui donnerais de ma botte sur la joue....* " Ce contre-temps fâcheux « (lui dit à cette occasion M. le duc d'Aiguillon) ne « justifie que trop bien ce que j'ai eu l'honneur de « vous dire, lorsque j'ai su que vous vous étiez « permis quelques plaisanteries sur ce prince dont « le caractère n'est pas endurant. . ."

On trouve encore dans ce recueil plusieurs lettres assez curieuses sur l'intrigue formée en faveur de madame la baronne de Newkerque. Ces lettres accusent M. le maréchal de Duras d'en avoir été le premier mobile, et M. d'Aiguillon de s'y être intéressé dans les commencemens, mais de l'avoir abandonnée lorsque madame du Barry eut été instruite des démarches qu'il avait faites à cet égard. Ne sont ce pas là des objets bien dignes d'intéresser la curiosité des siècles à venir ! *Magna adulteria... Nobilitas, opes, omissi gestique honores pro crimine ...Corrupti in dominos servi, in patronos liberti, et*

quibus deerat inimicus per amicos oppressi.... Et tout cela, comme l'on voit, n'est pas fort nouveau.

M. Diderot jouait à la campagne une partie de piquet, et ne jouait pas gros jeu, puisqu'il ne gagnait au premier tour que *six sous*. Une femme qui s'intéressait à la partie, lui dit : *Avec ces six sous-là, nous en aurons six autres*.—Mais voilà un vers auquel il ne manque rien ; il faut continuer.... Et sans cesser de jouer il fit l'impromptu que voici :

Avec ces six sous-là, produisant maint écu,
Nous prendrons une femme et nous serons c...;
Car, quand on est c..., c'est une bonne affaire :
Aucun talent ne rend de plus sûr honoraire.
Un peu de mouvement de la douce moitié
Vous dispense bientôt de vous traîner à pié.
Nous aurons des valets, nous aurons la voiture,
Nous aurons de bons vins, grande chère qui dure.
Nous ferons accourir les enfans d'Apollon,
Nous ferons résonner tout le sacré Vallon.
Nous leur ordonnerons du doux, du pathétique,
Nous ferons aux festins succéder la musique.
Nous aurons des savans, des ignorans, des fous,
Même des gens de bien ; et le tout pour six sous.

Je ne sais si le fameux impromptu du marquis de Dangeau valait celui de notre philosophe, mais la manière dont il fut fait a quelque chose de plus merveilleux encore. Louis XIV. avait promis à ce courtisan de lui accorder la grâce qu'il avait sollicitée en commençant le jeu, si le jeu fini il la lui demandait en deux cents vers ni plus ni moins. M. de Dangeau fit les deux cents vers, et gagna la partie.

Le malheureux prince Edouard, après être sorti de la Bastille, resta caché pendant trois ans à Paris chez madame la marquise de Vassé qui demeurait alors avec son amie, la célèbre mademoiselle Ferrand,* à Saint-Joseph au faubourg Saint Germain. La Princesse de Talmont, dont il était toujours fort amoureux, habitait la même maison. Il se renfermait pendant le jour dans une petite garderobe de madame de Vassé, où il y avait un escalier dérobé par lequel il descendait la nuit chez la princesse, et le soir derrière une alcove du cabinet de mademoiselle Ferrand. Il jouissait là tous les jours, sans être aperçu, de la conversation d'une société fort distinguée. On y parlait souvent de lui, on en disait et beaucoup de bien et beaucoup de mal, et l'on se doutait bien peu du témoin caché devant qui l'on parlait. L'existence du prince dans cet asile, et le profond secret qui le déroba si long-temps aux yeux de tout l'univers entre trois femmes, et dans une maison où l'on recevait l'élite de la ville et de la cour, semblent tenir du prodige. M. de Choiseul qui, plusieurs années après le départ du prince, avait entendu parler de cette singulière anecdote, ne pouvait y croire. Etant ministre des affaires étrangères, il écrivit lui-même à madame de Vassé pour lui en demander les détails. Elle lui avoua tout, sans lui laisser ignorer qu'elle avait

* L'abbé de Condillac lui doit l'idée ingénieuse de la statue qu'il a si bien développée dans son *Traité des Sensations*.

été obligé de chasser le prince de chez elle, à cause des scènes trop vives qu'il avait eues avec madame de Talmont, scènes qui commençaient toujours fort tendrement, mais qui finissaient souvent par des querelles et même par des coups. Nous tenons ce fait d'une amie très-particulière de madame de Vassé.

Extrait d'une lettre très-originale de Jean-Jacques Rousseau, à une dame de Lyon.

De Bourgeois en Dauphiné, le 3 Septembre, 1768.

Vous trouverez ci-joint un papier dont voici l'occasion. Ayant été malade ici et détenu dans une chambre pendant quelques jours, dans le fort de mes chagrins, je m'amusai à tracer derrière une porte quelques lignes au rapide trait du crayon, qu'ensuite j'oubliai d'effacer en quittant ma chambre pour en occuper une plus grande à deux lits avec ma femme. Des passans mal intentionnés, à ce qu'il m'a paru, ont trouvé ce barbouillage dans la chambre que j'avais quittée, y ont effacé des mots, en ont ajouté d'autres, et l'ont transcrit pour en faire je ne sais quel usage. Je vous envoie une exacte copie de ces lignes, afin que messieurs vos frères puissent et veuillent bien constater les falsifications qu'on y peut faire, en cas qu'elles se répandent. J'ai transcrit même les fautes et les redites, afin de ne rien changer.

Sentiment du Public sur mon compte dans les divers états qui le composent.

Les *Rois et les Grands* ne disent pas ce qu'ils pensent, mais ils me traiteront toujours généreusement.

La *vraie Noblesse* qui aime la gloire, et qui sait que je m'y connais, m'honore et se tait.

Les *Magistrats* me haïssent à cause du tort qu'ils m'ont fait.

Les *Philosophes* que j'ai démasqués, veulent à tout prix me perdre, et réussiront.

Les *Evêques*, fiers de leur naissance et de leur état, m'estiment sans me craindre, et s'honorent en me marquant des égards.

Les *Prêtres* vendus aux philosophes, aboyent après moi pour faire leur cour.

Les *Beaux esprits* se vengent, en m'insultant, de ma supériorité qu'ils sentent.

Le *Peuple* qui fut mon idole, ne voit en moi qu'une perruque mal peignée et un homme crotté.

Les *Femmes*, dupes de deux p....-froid qui les méprisent, trahissent l'homme qui mérita le mieux d'elles.

Les *Suisses* ne me pardonneront jamais le mal qu'ils m'ont fait.

Le *Magistrat de Genève* sent ses torts, sait que je les lui pardonne, et les réparerait s'il l'osait.

Les *Chefs du peuple* élevés sur mes épaules, voudraient me cacher si bien que l'on ne vît qu'eux.

Les *Auteurs* me pillent et me blâment; les fripons me maudissent, la canaille me hue.

Les *Gens de bien*, s'il en existe encore, gémissent tout bas de mon sort. Et moi, je le bénis, s'il peut instruire un jour les mortels.

Voltaire, que j'empêche de dormir, parodiera ces lignes. Ses grossières injures sont un hommage qu'il est forcé de me rendre malgré lui. . . .

Janvier, 1780.

Charades, pointes, calembourgs sont encore quelquefois l'esprit à la mode, et ces jours passés on ne parlait plus, même à Versailles, d'autre langage.

M. de Bastard, chancelier de monseigneur le comte d'Artois, accusé de prévarications assez graves, vient de mourir sous la conduite du célèbre Bouvard, au moment où son procès allait être jugé. Dans le commencement de la maladie son Esculape disait : *Je le rendrai au parlement*. Quelques jours après : *Le pauvre homme ! il ne peut plus rien prendre, il en mourra.*—Eh bien, notre chancelier ? —*Je l'ai tiré d'affaire.*

C'est M. de Monthion, distingué par son zèle et par sa probité dans l'intendance des différentes provinces confiées à son administration, qui vient d'être nommé à la place de M. de Bastard. Il y a quelques années que M. le comte d'Artois l'ayant trouvé dans l'antichambre de la reine, le dos tourné, et regardant par la fenêtre, le prit pour son tailleur, et lui arracha sa perruque. On n'a pas manqué de rappeler cette petite anecdote dans la circonstance présente, et l'on a dit que le prince n'avait choisi

M. de Monthion que *parce qu'il connaissait sa tête mieux que personne.*

Depuis que les oracles de Ferney ont cessé, ce n'est plus que de Sans-Souci que nous viennent les nouveautés les plus piquantes. Nous venons d'en recevoir deux à la fois d'un genre fort différent, mais qui portent l'une et l'autre l'empreinte de la main du maître, les *Lettres sur l'Amour de la Patrie, ou Correspondance d'Anapistémon et de Philopatros*, ouvrage dont la morale et l'éloquence eussent honoré également le génie de Cicéron, et les *Commentaires apostoliques et théologiques sur les saintes Prophéties de l'auteur sacré de Barbe bleue.* Nous ne connaissons rien de Voltaire ni de Lucien qui soit d'une ironie plus fine et plus soutenue,

---

Un ancien fermier-général, compris dans la réforme que toute la France vient de voir exécuter avec autant d'étonnement que de joie et d'admiration, fut se plaindre ces jours passés à M. de Maurepas de l'injustice qu'on osait lui faire. En effet, comment se dispenser de récompenser un homme qui a sacrifié trente ou quarante ans de sa vie à s'enrichir aux dépens du roi et de ses peuples ! Fatigué de l'importunité d'une plainte si bien fondée, M. de Maurepas finit par lui dire, de ce ton plein de grâce et d'ironie, qui n'appartient qu'à lui : « Eh bien, que voulez-vous, Monsieur ? Voulez-« vous être brigadier ? Voulez-vous être maréchal

" de camp ? J'en parlerai à M. de Montbarrey ;
" il fait assez volontiers ce que je lui demande ;
" mais à M. Necker, cela m'est impossible."

Comme grand-maître, M. le prince de Condé perd des droits de finance très-considérables par la suppression qui vient d'être arrêtée dans le nouveau plan fait pour régler les dépenses de la maison du roi, plan qui va être suivi également par les frères de sa majesté. Nos faiseurs de pointes n'ont pas manqué de dire à cette occasion, que M. le prince de Condé était le *chef des réformés*, comme on l'avait été souvent dans sa maison. On n'a pas observé moins ingénieusement que beaucoup d'officiers, reconnus inutiles dans la maison du roi, pourraient être employés avec avantage ailleurs, et nommément messieurs les officiers *hâteurs*, qui seraient fort nécessaires à la marine....Les officiers hâteurs n'avaient point d'autre fonction que celle de faire dépêcher le service des cuisines, et d'avoir soin que les viandes fussent servies à propos.

Le chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne, fut surpris dans l'obscurité de la nuit près de Clostercamp, par les grenadiers ennemis, à cent pas de sa troupe ; parvenus jusqu'à lui sans être reconnus, ils lui dirent : Arrête, ou meurs ; mais malgré les vingt bayonnettes dont il se voyait menacé, ce brave officier s'écria : C'est l'ennemi......et se dévouant ainsi à une mort certaine,

il sauva et l'avant-garde dont il était, et toute l'armée, d'une surprise qui pouvait avoir les suites les plus importantes. M. de Sauvigny a cru consacrer cette action au théâtre dans sa Tragédie de *Hirza* ou *les Illinois*, en plaçant son héros dans le défilé d'une montagne, et en le faisant crier là, aussitôt que les Sauvages paraissent : A moi, Français ! Il est évident, que ce n'est ni la chose, ni le mot. Il n'y a pas beaucoup d'héroïsme à crier au secours quand on se voit attaqué ; et lorsqu'on prétend se dévouer pour les autres on ne dit point *à moi* ; c'est le cri de la personnalité, et non pas celui du dévouement et du courage.

Ce fut ces jours derniers (le vendredi 18) à la représentation du ballet de *Médée* par *Noverre*, précédé d'*Iphigénie en Tauride*, que M. le comte d'Estaing parut pour la première fois au spectacle. Il était dans la loge de M. le duc de Chartres où il demeura caché assez long-temps derrière la colonne ; mais, ayant été aperçu entre le troisième et le quatrième acte de la tragédie, le public l'accueillit avec de grands applaudissemens qui furent bientôt secondés par les tymbales, les trompettes et tous les autres instrumens militaires de l'orchestre. Ces applaudissemens redoublerent encore dans le ballet, lorsque le sieur d'Auberval, chargé du rôle de Créon, au moment où le peuple de Corinthe rend hommage à son nouveau roi, s'avança sur le bord du théâtre, une

couronne de lauriers à la main, la présenta à M. le comte d'Estaing, et la laissa tomber à ses pieds.

Des marques si flatteuses de l'estime publique l'auraient été sans doute encore davantage, si elles n'avaient pas eu l'air d'avoir été concertées entre M. le duc de Chartres et le directeur de l'Opéra, ou s'il n'y avait pas un peu de ridicule à choisir des histrions et des musiciens pour en faire les intreprètes de la nation. Quoi qu'il en soit, nous savons que le héros de la Grenade a su apprécier tous ces honneurs à leur juste prix. Il a écrit le lendemain au sieur d'Auberval : " *Si j'étais ministre de la police, je vous* " *aurais puni ; comme je ne suis que M. d'Estaing,* " *je vous envoie cent louis.*" Un remercîment si modeste n'a pas moins de noblesse que de simplicité.

Il y a eu, le mercredi 19 janvier, dans la salle des Tuileries, un concert extraordinaire, où l'on a exécuté avec beaucoup de succès, et devant une assemblée fort nombreuse et fort brillante, le *Poëme séculaire d'Horace*, mis en musique par M. Philidor. Cet ouvrage, composé l'année dernière à Londres, n'y avait pas été reçu moins favorablement, et fait un honneur infini aux talens de ce célèbre virtuose. On a été étonné de l'art avec lequel il a su saisir toute la variété des motifs de chant dont ce poëme était susceptible, sans s'éloigner jamais de ce ton sublime et religieux qui en est le caractère dominant. On a surtout admiré la manière pleine d'énergie et d'élévation dont il a su rendre la belle strophe :

Alme sol, curru nitido diem qui
Promis et celas, aliusque et idem
Nasceris, possis nihil urbe Roma
Visere majus.

On ne croit pas avoir jamais entendu de chant plus sensible que celui de la strophe suivante : *Rite maturos aperire partus*, &c. de plus frais et de plus gracieux que celui de ces vers si doux sur l'abondance ;

Fertilis frugum pecorisque tellus
Spicea donet cererem corona
Nutriant fœtus et aquæ salubres
Et jovis auræ.

Le succès général de cette musique a fait désirer à tous les amateurs de l'art de la voir embellie, quelque jour, de l'illusion que pourrait lui prêter encore l'appareil pompeux des fêtes pour lesquelles Horace composa ce beau poëme. Quelle impression ne ferait pas en effet sur un grand théâtre la représentation la plus simple de ces jeux séculaires ! On y verrait toute la cour d'Auguste arriver dans le temple au son d'une marche religieuse, et se placer sur un amphithéâtre au fond de la scène. Le poëte, une couronne de laurier sur la tête, rassemblerait au pied de la statue d'Apollon le chœur des jeunes garçons et celui des jeunes filles ; l'hymne serait chanté par eux, et les différentes parties de l'hymne seraient interrompues, comme elles l'étaient en effet dans cette auguste cérémonie, tantôt par des danses religieuses, tantôt par des offrandes de fleurs et

d'encens. On voit que pour achever l'ensemble d'une fête si imposante, il resterait peu de chose à faire au musicien, une marche et quelques airs de danse dont le génie de Noverre ordonnerait le dessin dans le costume le plus noble et le plus antique. Pourquoi notre Académie royale de musique n'adopterait-elle pas un projet qu'il lui serait si facile d'exécuter? Et que sait-on? peut-être M. l'archevêque ne le permettrait-il pas; une si belle fête païenne pourrait bien nous dégoûter encore plus des nôtres. Dieu sait pourtant que nous les avons imitées le mieux qu'il nous a été possible...

Nous ne devons point finir cet article sans observer, pour l'honneur du siècle et de la nation, que l'on s'est pour ainsi dire défendu d'applaudir la strophe où le poëte souhaite, avec la même charité qui respire souvent dans les cantiques du roi David, que le ciel préserve Rome des horreurs de la peste et de la famine, et repousse ces fléaux sur les Parthes et les îles britanniques. C'est de la valeur de nos guerriers que nous attendons la seule vengeance qui puisse nous plaire..

Il y a dans les remarques imprimées à la suite de la tragédie des *Jemmabos*, une anecdote fort curieuse d'un testament fabriqué par les Jésuites, en 1626, au nom d'un seigneur d'Ancier, gentilhomme Franc-Comtois, mort à Rome, dans la maison du Grand-Jésus. Ce fait, qu'on n'avait pas encore imprimé, mais qui a toujours été de notoriété publique dans

la Franche-Comté, paraît avoir fourni à Regnard l'idée de la meilleure scène de son *Légataire*; ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que les circonstances du prétendu testament de M. d'Ancier ne sont pas moins plaisantes que celles du testament de Crispin. M. de Falbaire nous assure que, " l'original de cet acte singulier existe encore, et suffirait seul pour prouver la vérité de toute l'histoire. On ne peut douter que Regnard, qui voyagea beaucoup dans sa jeunesse, n'ait eu connaissance de cette anecdote; mais quand il composa sa comédie, les Jésuites jouissaient du plus grand crédit; il eut donc la prudence de cacher ce que sa pièce leur devait, et les pères eurent la modestie de ne pas le réclamer."

Jeannot ou M. de Volange, cet acteur si célèbre aux Boulevards, cet homme unique qui avait fait tout l'été dernier l'admiration et les délices de la ville et de la cour, dont on avait gravé le portrait de vingt manières différentes, qu'on trouvait en porcelaine de Sèvres sur les cheminées de toutes nos jolies femmes, qu'on allait voir modelé en cire dans le cabinet du sieur Curtius, entre M. de Voltaire et M. le comte d'Estaing, cet homme enfin si rare et si fêté a cru devoir déployer ses grands talens sur un théâtre plus digne de sa gloire que les tréteaux des *Variétés amusantes*. Il a débuté le 22 février, jour à jamais mémorable, sur le théâtre de la Comédie Italienne, par les rôles des *Trois Jumeaux* de Colalto. Quoiqu'il y eût ce jour-là plusieurs autres

spectacles intéressans, et nommément celui de la première représentation d'*Atys*, on ne se souvient pas d'avoir jamais vu à aucun de nos théâtres dans les occasions les plus remarquables, pas même au triomphe de M. de Voltaire, une pareille affluence de spectateurs. Il n'y avait pas moins de monde dans les coulisses et dans les corridors, qu'au parterre et dans les loges, et l'on fut obligé de renvoyer à la porte encore plus de curieux que l'on n'en put faire entrer. Eh bien! quel fut le succès d'un début suivi avec un empressement si extraordinaire? A quoi tient donc la plus brillante renommée? L'objet d'un si bel enthousiasme, l'idole des Boulevards transportée dans ce nouveau temple y voit tomber tout-à coup ses honneurs, et sa gloire éclipsée. C'est en vain que la foule de ses adorateurs, qu'il avait entraînée après lui, ne cessait de l'applaudir et de lui crier avec attendrissement: *Courage, Jeannot, courage*......L'illusion s'était déjà évanouie; le Roscius de la Foire parut ici confondu dans la foule des acteurs les plus ordinaires; on trouva son maintien décontenancé, sa voix grêle, son jeu non-seulement commun et trivial, mais encore froid et dépourvu de comique.. Il paraît que sa figure et son organe ne peuvent guère se prêter qu'à l'expression la plus basse et la plus niaise; c'est le caractère qu'il a su saisir avec une vérité très-piquante, mais c'est le seul aussi qui lui soit propre: il n'a pas même dans les autres rôles le mérite d'une bonne caricature. Quoiqu'il ait été jugé ainsi dès le

premier jour, tout Paris a voulu le voir, et son seul début a plus fait gagner à la Comédie Italienne que toutes les nouveautés de l'année ensemble. O Athéniens ! ce n'est pas ici la première de vos folies ; et si les dieux vous sont propices, ce ne sera pas la dernière.

Le premier ouvrage par lequel M. le Grand a débuté dans la carriere des lettres, lui donne des droits à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la poésie française. Il n'est point de monumens de notre littérature plus anciens, plus instructifs, plus curieux que les Fabliaux dont il vient de publier le recueil en trois volumes in-8°, intitulé : *Fabliaux ou Contes du douzième et du treizième siècles, traduits ou extraits d'après divers manuscrits du temps, avec des Notes historiques et critiques, et les Imitations qui ont été faites de ces Contes depuis leur origine jusqu'à nos jours. Sit apud te honor Antiquitati et Fabulis quoque...Plin. Epist.*

Les recherches et les travaux de M. le Grand ont découvert, dans ces catacombes de notre ancienne poésie, une mine d'inventions très-abondante et très-précieuse, où nos meilleurs auteurs ont fouillé avec succès, et où ceux qui voudront suivre leur exemple, trouveront encore d'assez riches dépouilles. C'est dans ces anciens Fabliaux que l'on voit le premier germe des plus heureuses fictions de Bocace, de La Fontaine et de tous nos conteurs modernes, l'idée de plusieurs pièces de Molière, entre autres du

Médecin malgré lui, de *George Dandin*, de quelques scènes du *Malade imaginaire*, &c. Un des plus ingénieux chapitres du roman de *Zadig*, l'Hermite, y est pris tout entier ; c'est le conte de l'*Hermite qu'un Ange conduisit dans le siècle* ; il est à la tête du second volume. M. de Voltaire en a conservé soigneusement tous les traits, toute la naïveté ; et pour lui donner la grâce et l'élégance de son coloris, il paraît presque n'avoir eu d'autre soin à prendre que celui d'en rajeunir un peu le style.

Il ne faut point confondre les Fabliaux que la traduction de M. le Grand vient de faire revivre, avec les poésies des Troubadours Provençaux, dont M. l'abbé Millot nous donna, il y a quelques années, une si longue et si fastidieuse histoire. Notre auteur combat avec beaucoup de modestie et d'érudition le préjugé qui nous a fait regarder jusqu'à présent ces fameux troubadours comme les pères de toute notre littérature moderne. Il fait voir que ces tristes chansonniers ne doivent leur grande fortune qu'à l'Italie, dont ils furent les maîtres, où les introduisit l'affinité du langage, et qui s'est plu à immortaliser leur mémoire. On les a crus de grands hommes, parce que Pétrarque et le Dante les chantèrent ; c'est la reconnaissance de deux ou trois écrivains célèbres qui les a sauvés de l'oubli... Il suffit de se rappeler le peu d'intérêt qu'il y a dans toutes les poésies provençales que l'abbé Millot nous a fait connaître, pour être fort disposé à embrasser l'opinion de M. le Grand.

Parmi les chansons militaires, celle de Roland prévalut long-temps sur toutes les autres; elle devint pour nos armées la chanson du combat, et subsista jusqu'assez avant dans la troisième race, comme il paraît par cette réponse si fière d'un soldat au roi Jean, qui lui reprochait de la chanter dans un temps où il n'y avait plus de Roland, disait-il. *Sire*, répartit le soldat, *il s'en trouverait encore, s'ils avaient à leur tête un Charlemagne*...Elle n'est pas venue jusqu'à nous, et a eu le sort de beaucoup d'autres plus modernes, que personne ne songe à transmettre, parce que personne ne les ignore, et qui, après avoir été dans toutes les bouches, finissent, par cette raison-là même, par s'oublier et se perdre.

Les romans d'amour et de féerie sont peu nombreux; ceux de chevalerie, au contraire, le sont infiniment. On range ordinairement ces derniers sous trois classes: romans d'Artus, romans de Charlemagne, romans des Amadis. On pourrait en ajouter une quatrième plus nombreuse que les autres encore: celle dont les héros n'étaient ni chevaliers de Charles ou d'Artus, ni descendans des Gaulois Amadis, mais des paladins ou des princes que le poëte fait vivre dans d'autres temps, ou dans d'autres cours, tels que Perceforêt, Alexandre, &c. Tous ces romans furent écrits en vers; on ne commença guère à les traduire en prose que sous Charles V. François Ier fit traduire de l'espagnol les Amadis, romans originairement français, mais que le temps avait fait oublier, ainsi que beaucoup

d'autres. Parmi ces milliers de poëmes, inconnus aujourd'hui, il en est plusieurs qui sont vraiment intéressans; on trouve, du moins dans la plupart, des morceaux très-agréables, et surtout un talent particulier pour exciter la curiosité et l'admiration.

La traduction de M. le Grand nous a paru en général simple, naïve et correcte; on eût désiré seulement qu'elle eût été quelquefois un peu moins austère: sous le prétexte de retrancher des détails trop libres, il laisse souvent regretter à ses lecteurs la fin d'un conte qu'il eût été possible d'achever sans blesser la décence. Ses notes sont pleines d'érudition, et d'une critique fort judicieuse.

Lettre de M. Franklin à madame Helvétius.

« Chagriné de votre résolution prononcée si positivement hier au soir, de rester seule pendant la vie, en l'honneur de votre cher mari, je me retirai chez moi. Tombé sur mon lit, je me crus mort, et je me trouvai dans les Champs-Élysées. On m'a demandé si j'avais envie de voir quelques personnages particuliers?—Menez-moi chez les philosophes.—Il y en a deux qui demeurent ici près dans ce jardin, ils sont très-bons voisins et très-amis l'un de l'autre.—Qui sont-ils?—Socrate et Helvétius.—Je les estime prodigieusement tous les deux; mais faites-moi voir premièrement Helvétius, parce que j'entends un peu de français et pas un mot de grec.... Il m'a reçu avec beaucoup de courtoisie, m'ayant connu, disait-il, de caractère, il y a quelque

temps. Il m'a demandé mille choses sur la guerre et sur l'état présent de la religion, de la liberté et du gouvernement en France. Vous ne me demandez donc rien de votre chère amie madame Helvétius ? et cependant elle vous aime excessivement ; il n'y a qu'une heure que j'étais chez elle.—Ah ! dit-il, vous me faites souvenir de mon ancienne félicité, mais il faut l'oublier pour être heureux ici. Pendant plusieurs années je n'ai pensé qu'à elle, enfin je suis consolé. J'ai pris une autre femme la plus semblable à elle que je pouvais trouver ; elle n'est pas, c'est vrai, tout-à fait si belle, mais elle a autant de bon sens et d'esprit, et elle m'aime infiniment ; son étude continuelle est de me plaire. Elle est sortie actuellement pour chercher du meilleur nectar et ambroisie pour me régaler ce soir ; restez chez moi, et vous la verrez.—J'aperçois, disais-je, que votre ancienne amie est plus fidèle que vous, car plusieurs bons partis lui ont été offerts qu'elle a refusés tous. Je vous confesse que je l'ai aimée, moi à la folie, mais elle était dure à mon égard, et m'a rejeté absolument pour l'honneur de vous.—Je vous plains, dit-il, de votre malheur, car c'est une bonne femme et bien aimable.... Mais l'abbé de la Roche et l'abbé M.... ne sont-ils pas encore quelquefois chez elle ?—Oui, assurément, car elle n'a pas perdu un seul de vos amis.—Si vous aviez gagné l'abbé M.... avec du café à la crême pour parler pour vous, peut-être vous auriez réussi, car il est raisonneur subtil comme

saint Thomas, et il met ses argumens en si bon ordre qu'ils deviennent presque irrésistibles; ou si l'abbé de La Roche avait été gagné par quelque belle édition d'un vieux classique, à parler contre vous, cela aurait été mieux, car j'ai toujours observé que quand il conseille quelque chose, elle a un penchant très-fort à faire le revers......—A ces mots entrait la nouvelle madame Helvétius; à l'instant je l'ai reconnue d'être madame de Franklin, mon ancienne amie américaine. Je l'ai réclamée, mais elle me disait froidement: "J'ai été votre bonne "femme quarante-neuf années et quatre mois, pres- "que un demi-siècle, soyez content de cela. J'ai "formé ici une nouvelle connexion qui durera à "l'éternité......"—Mécontent de ce refus de mon Euridice, j'ai pris tout de suite la résolution de quitter ces ombres ingrates, et de revenir ici en ce bon monde revoir le soleil et vous. Me voici. Vengeons-nous."

Est-ce une méchanceté, est-ce un mot de sentiment qui a échappé à M. l'ambassadeur de Naples, quand il a dit, "que M. le duc d'Orléans, ne "pouvant faire madame de Montesson duchesse "d'Orléans, s'était fuit lui-même M. de Mon- "tesson?"

L'Eloge de Voltaire, par M. de La Harpe, mérite d'être distingué, à plus d'un titre, de la foule des panégyriques, dont on n'a pas encore cessé de fa-

tiguer les mânes de Voltaire. Si dans l'éloge qu'en a fait M. Thomas, sous le nom de M. Ducis, il y a plus d'idées et plus d'originalité, on a cru trouver dans celui-ci une éloquence plus touchante et plus soutenue. Ce n'est pas sans doute le plus glorieux monument qui ait été consacré à la mémoire du grand homme, puisqu'il en existe un de la main de Frédéric, et qu'il en est un autre que lui destine l'amitié de Catherine II.; mais de tous les ouvrages où l'on a tâché de présenter le tableau du génie de M. de Voltaire, il n'en est, ce me semble, aucun où le mérite de ses différens travaux ait été développé avec plus d'admiration, d'intérêt et de goût. De l'avis de l'auteur lui-même, cet éloge est ce qu'il a jamais écrit de mieux en prose, et le public paraît fort disposé à l'en croire, au moins cette fois-ci, sur sa parole.

On assure qu'Achmet IV. vient de faire traduire en arabe l'*Histoire philosophique et politique du Commerce des deux Indes, de l'abbé Raynal.*

La reine a été voir ces jours passés les jardins d'Ermenonville, accompagnée de toute la cour, excepté le roi. On a su qu'elle s'était arrêtée assez long-temps dans l'île des Peupliers, dans cette île bienheureuse où reposent les cendres de Jean-Jacques, et l'on aurait bien voulu se persuader (ce n'est pourtant pas à l'Académie) que la dévotion à la mémoire du saint philosophe, avait été le prin-

cipal objet de l'auguste pélerinage. Mais tant de gloire ne paraît pas avoir été réservée à ses paisibles mânes. On a considéré le tombeau, on en a trouvé l'architecture simple et de bon goût, le site des lieux qui l'entourent d'une mélancolie douce et romanesque, et l'on a paru s'occuper ensuite d'autres objets, sans avoir marqué aucune espèce d'intérêt pour le souvenir de l'homme auquel ce monument a été érigé. Que de haines et de jalousies ce silence a consolées!

Juillet, 1780.

Il n'existe encore dans Paris qu'un ou deux exemplaires du livre intitulé: *Rousseau juge de Jean Jacques, dialogues;* avec cette épigraphe; *Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.*—

Ovid...

Cet ouvrage, pour avoir été ignoré jusqu'ici des dépositaires de l'édition complète des Œuvres de Rousseau, n'en est pas moins sûrement de lui; quelqu'étranges qu'en soient l'objet et l'idée il est impossible d'y méconnaître son style et son caractère. Pour en constater encore mieux l'authenticité, l'éditeur en a déposé, depuis l'impression finie, le manuscrit original très-proprement écrit de la main de l'auteur.

Voici ce qu'on lit à la tête de ce singulier ouvrage: " Qui que vous soyez que le ciel a fait l'arbitre de cet écrit, quelque usage que vous ayez résolu d'en faire, et quelque opinion que vous ayez de

l'auteur, cet auteur infortuné vous conjure, par vos entrailles humaines et par les angoisses qu'il a souffertes en l'écrivant, de n'en disposer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grâce que vous demande un cœur brisé de douleur est un devoir d'équité que le ciel vous impose."

La seconde partie du dialogue est, de tout l'ouvrage, le morceau le plus propre à faire connaître et le caractère de ce livre et la bizarrerie affligeante des préventions qui tourmentèrent l'esprit et l'imagination de cet homme célèbre dans les dernières années de sa vie. On y verra le mélange le plus étonnant de force de style et de faiblesse d'esprit, tout le désordre d'une sensibilité profondément affectée, un ridicule inconcevable avec la folie la plus sérieuse et la plus digne de pitié.

On ne peut douter qu'en écrivant ceci, Rousseau ne fût parfaitement fou; et il ne paraît pas moins certain qu'il n'y a que Rousseau dans le monde qui ait pu l'écrire. Quelles inexplicables disparates! A quoi tient donc le système de nos idées? Comment, au même instant, la sagesse et la folie, le talent et l'imbécilité peuvent-elles occuper ainsi le même cerveau? Il est donc vrai qu'un ressort de cette merveilleuse machine peut se déranger entièrement, sans que le mouvement des autres en paraisse altéré. Ne dirait-on pas que cet esprit humain, qui se comprend si peu lui-même, n'est formé que d'une foule de fils différens dont les nœuds se forment, pour ainsi dire, au hasard, se

brouillent et se rompent de même ? Et c'est de ce pauvre esprit humain que l'on ose attendre de la constance, de la suite, des principes, des affections immuables !

Il paraît prouvé que le malheureux Rousseau se défiait lui-même plus que personne des fougues de son imagination ; le soin de l'éteindre semblait l'appliquer uniquement dans les derniers temps de sa vie. On a su, par un de ses amis particuliers, que c'est dans cette vue qu'il s'attacha si fort à l'étude de la botanique, et qu'il s'était imposé, comme une œuvre de pénitence, la tâche singulière de copier de sa main toute *l'Histoire de France,* par Mezeray

O curas hominum ! o quantum est in rebus inane !

---

*Le Poëte de Pondichéry, anecdote par M. Diderot.**

Un jour, il me vint un jeune poëte comme il m'en vient tous les jours. Après les complimens ordinaires sur mon esprit, mon génie, mon goût, ma bienfaisance, et autres propos dont je ne crois pas un mot, bien qu'il y ait plus de vingt ans qu'on me les répète et peut-être de bonne-foi ! le jeune poëte tire un papier de sa poche ; ce sont des vers, me dit-il.—Des vers ?—Oui, Monsieur, et sur lesquels j'espère que vous aurez la bonté de me dire votre avis.—Aimez-vous la vérité ?—Oui, Monsieur, je vous la demande. Vous allez la savoir.—Quoi !

* Ce morçeau est inédit. *(Note de l'Editeur.)*

vous êtes assez bête pour croire qu'un poëte vient chercher la vérité chez vous ?—Oui.—Et pour la lui dire ?—Assurément.—Sans ménagement ?—Sans doute : le ménagement le mieux apprécié, ne serait qu'une offense grossière ; fidèlement interprété, il signifierait vous êtes un mauvais poëte et comme je ne vous crois pas assez robuste pour entendre la verité, vous n'êtes encore qu'un plat homme.—Et la franchise vous a toujours réussi ?—Presque toujours...Je lis les vers du jeune poëte, et je lui dis : " Non-seulement vos vers sont mauvais, mais il m'est démontré que vous n'en ferez jamais de bons.—Il faudra donc que j'en fasse de mauvais, car je ne saurais m'empêcher d'en faire.—Voilà une terrible malédiction ! Concevez-vous, Monsieur, dans quel avilissement vous allez tomber ? Ni les dieux, ni les hommes, ni les colonnes n'ont pardonné la médiocrité aux poëtes ; c'est Horace qui l'a dit.—Je le sais.—Etes-vous riche ?—Non.—Etes-vous pauvre ?—Très-pauvre.—Et vous allez joindre à la pauvreté le ridicule de mauvais poëte ; vous aurez perdu toute votre vie, vous serez vieux. Vieux, pauvre et mauvais poëte, ah ! Monsieur, quel rôle !—Je le conçois, mais je suis entraîné malgré moi.—Avez-vous des parens ?—J'en ai.—Quel est leur état ?—Ils sont joailliers.—Feraient-ils quelque chose pour vous ?—Peut-être.—Eh bien ! voyez vos parens, proposez-leur de vous avancer une pacotille de bijoux. Embarquez-vous pour Pondichéry, vous ferez de mauvais vers sur la route ;

arrivé, vous ferez fortune. Votre fortune faite, vous reviendrez faire ici tant de mauvais vers qu'il vous plaira, pourvu que vous ne les fassiez pas imprimer; car il ne faut ruiner personne.....—Il y avait environ douze ans que j'avais donné ce conseil au jeune homme, lorsqu'il m'apparut. Je ne le connaissais pas. C'est moi, monsieur, que vous avez envoyé à Pondichéry; j'y ai été, j'ai amassé là une centaine de mille francs. Je suis revenu, je me suis remis à faire des vers, et en voilà que je vous apporte.....Ils sont toujours mauvais?—Toujours; mais votre sort est arrangé, et je consens que vous continuiez à faire de mauvais vers. — C'est bien mon projet.

On vient de remettre au théâtre de l'Académie royale de musique le charmant ballet des *Caprices de Galathée*, du célèbre Noverre. C'est le jeune Vestris qui remplit, dans cette ingénieuse pantomime, le rôle où le sieur Lepicq a mérité, il y a quelques années, tant d'applaudissemens. Quelque brillant, quelque admirable, quelque sublime que soit déjà le talent de ce digne fils du dieu de la danse, on ne sera point surpris qu'à son âge il n'ait pas encore acquis dans ce genre toute la sensibilité, tout le moëlleux des mouvemens que Lepicq y déployait avec tant de grâces et de légèreté; son illustre père n'en conviendrait-il pas lui-même? Il n'y a pas si long-temps que nous lui avons entendu dire avec cet accent qui sied si bien à la dignité de son

amour-propre : " Jusques-là" (en portant la main à sa poitrine), " plus rien à désirer pour mon fils ; " mais quant au haut du corps, il lui faut encore " des années de travail. J'en ai passé, moi, une " toute entière à me raccourcir les bras ; je lui en " donne dix pour danser le menuet, et ce n'est pas " trop. Ah ! monsieur, si je pouvais exécuter au- " jourd'hui avec mes pieds ce que j'ai dans ma tête, " vous verriez !...Mais l'âge ne permet plus de " faire ce que le génie a conçu...." Ce n'est que depuis deux ou trois ans, depuis les grands succès que ce fils a obtenus, grâce à ses leçons, qu'il a consenti à le reconnaître. " S'il continue ainsi, disait- " il alors, je lui réserve quelque chose d'assez beau " pour ses étrennes, je lui permettrai de porter mon " nom...." Dauberval, qui avait vécu comme Vestris, avec mademosielle Allard, la mère de ce jeune prodige, le lorgnait ces jours passés dans la coulisse, et disait avec autant de dépit que d'admiration: *Quel talent ! C'est le fils de Vestris, et ce n'est pas le mien ! Hélas ! je ne l'ai manqué que d'un quart-d'heure.*

Août, 1780.

Nous venons de recevoir la première livrasion de l'édition complète des Œuvres de J. J. Rousseau. Les huit volumes qui forment cette première livraison ne contiennent qu'*Emile* et *Julie* avec deux fragmens qui n'avaient pas encore paru, *les Amours de milord Edouard Bomston*, et *les Solitaires* ou *Emile et Sophie*. Ce premier morceau est fort court, il rem-

plit les lacunes que l'on trouve dans la douzième lettre de la cinquième partie de la *Nouvelle Héloïse* et dans la troisième de la sixième. Ce sont les aventures de milord Edouard à Rome, aventures que Jean-Jacques a trouvées lui-même trop romanesques pour pouvoir être mêlées à celles de Julie sans en gâter la simplicité. Cette pièce a été copiée sur le manuscrit original et unique de la main de l'auteur qui appartient à, et existe entre les mains de madame la maréchale de Luxembourg.

On voit que le but de l'auteur dans cette épisode est de montrer qu'il est encore moins difficile à une femme prostituée de revenir à la vertu qu'à une femme adultère. Mais on ne comprend pas trop quelle peut être pour notre siècle l'utilité d'une pareille morale, et ce que l'on ne comprend guère mieux, c'est l'attention que l'auteur a eue de consacrer cet écrit à madame de L...., surtout lorsqu'on se souvient d'une certaine chanson où l'on excusait si bien madame de la fantaisie qu'elle avait eue de passer une nuit avec le philosophe, en disant qu'elle n'en avait été tentée que pour voir son ridicule de plus près. Serait-ce une manière délicate de la louer sur l'excès des difficultés qu'elle eut à surmonter pour devenir ce qu'elle est depuis longtemps dans l'opinion de toute la France, une des femmes les plus dignes de l'être, aussi distinguée aujourd'hui par ses vertus qu'elle le fut autrefois par l'éclat de ses intrigues et de ses galanteries si gaiement célébrées par M. de Tressan ?

Si Jean-Jacques a eu dans ce fragment le tort de traiter avec trop de sévérité les femmes honnêtement adultères, il l'a bien réparé dans celui de la *Continuation d'Emile*. Il n'est pas possible de manquer à la foi conjugale avec plus d'intérêt, avec plus de vertu que ne le fait Sophie.

Messieurs les éditeurs de Genève, qui ne traitent pas légèrement des objets si graves, avouent dans un avertissement que ce n'est qu'avec une sorte de répugnance qu'ils se sont déterminés à publier ce morceau. " Plus le tableau qu'il nous présente, disent-ils, est empreint du génie de son sublime auteur, et plus il est révoltant : Emile désespéré, Sophie avilie, qui pourra supporter ces odieuses images ?.... Gardons-nous d'imputer à M. Rousseau ces contradictions ; nous le savons, elles n'existaient point dans son plan ; aurait-il voulu défigurer lui-même son plus bel ouvrage ? Sophie fut coupable, elle ne fut point vile........Elle succomba comme Clarisse, et se releva plus sublime qu'elle. Mais si Emile devait connaître l'excès du malheur, ne fallait-il pas que Sophie fût infidelle ? Auprès d'elle pouvait-il être malheureux ? et qui pouvait l'en séparer ? les hommes ? la mort ?...Non, le crime de Sophie."

Claude-Joseph Dorat, né à Paris en 1734, y est mort le 29 Avril, 1780. Quelque tristes qu'aient été les dernières anneés de sa vie, la destinée semblait lui avoir préparé des jours assez heureux. D'une famille connue depuis long-temps dans la robe, avec

une fortune honnête, très-suffisante au moins pour un homme de lettres qui ne désire que de l'aisance et de la liberté, livré de bonne heure à lui-même, après avoir suivi d'abord le barreau où le vœu de ses parens l'avait appelé, il ne tarda pas à quitter cet état peu conforme à son génie, et se fit mousquetaire. Lui-même nous a confié dans une de ses épîtres qu'il n'avait renoncé à cette dernière carrière que par complaisance pour une vieille tante janséniste qui ne croyait pas que sous cette brillante casaque il fût aisé de faire son salut : caprice dont il eut raison de se plaindre, si comme il nous l'assure dans cette même épître, sans ce travers il eût peut-être eu quelque jour le plaisir de se voir maréchal de France. Quoi qu'il en soit, la philosophie, les muses et l'amour l'eurent bientôt consolé. M. Dorat, d'une taille médiocre, mais svelte et leste, sans avoir des traits fort distingués, avait de la finesse dans le regard, et je ne sais quel caractère de douceur et de légèreté assez original, assez piquant ; on eût deviné, ce me semble, sans peine, le caractère de ses ouvrages en regardant sa physionomie et celui de sa physionomie en lisant ses ouvrages. Ce qui le caractérisait le plus particulièrement tenait plutôt à une façon d'être qu'à la disposition naturelle de ses traits. Le feu dont ses yeux étaient animés ressemblait à ces étincelles d'une flamme vive, mais fugitive et sans chaleur. Son sourire avait moins de gaieté que de grâce, et moins de grâce que de manière. La pensée sur son front

prenait volontiers l'air de la contrainte et de l'inquiétude, sa légèreté même n'était pas sans apprêt; l'ensemble cependant de sa personne n'en avait pas moins au premier coup d'œil de la noblesse, de l'agrément et de la vivacité. Facile et doux dans la société, il y cherchait moins à briller qu'à plaire. Il se fit beaucoup d'ennemis par imprudence, par indiscrétion, quelquefois même par maladresse, mais il paraît avoir eu rarement l'intention d'offenser. Ce n'est que sur la fin de ses jours qu'aigri par des critiques trop dures et par ces petites tracasseries littéraires qu'un poëte ne manque jamais de regarder comme de véritables persécutions, il se permit de repousser la haine par la haine, et l'injure par l'injure. En risquant sans cesse de déplaire ou à ses maîtres ou à ses rivaux, il ne pouvait supporter l'idée d'être mal avec eux, et ne cherchait que les occasions de s'en rapprocher. Après avoir insulté plusieurs fois fort lestement MM. les Quarante, que de démarches n'a-t-il point faites pour obtenir les honneurs du fauteuil académique! Quelques torts qu'aient eus avec lui M. Linguet qui s'était cru, dit-on, assez intimement lié avec lui pour le voler sans conséquence, et M. de La Harpe à qui il avait rendu des services qu'on ne reçoit que de ses meilleurs amis, il revint toujours à eux avec les plus vifs empressemens; sa colère et ses vengeances n'avaient pas plus de suite que toutes les autres habitudes de son cœur et de son esprit.

Le premier essai de la muse de M. Dorat fut, je

crois, une *Ode sur le Malheur* ; elle fut bientôt suivie de quelques *Héroïdes*, et notre jeune poëte n'avait guère que vingt ans lorsqu'il fit sa première pièce, *Zulica*, qui fut représentée en 1750. Il nous apprend lui-même, dans la préface de cette tragédie qu'il a fait reparaître l'année dernière sous le titre de *Pierre-le-Grand*, que le célèbre Crébillon, qui était alors censeur du théâtre, la prit si bien sous sa protection qu'il se chargea de refaire le cinquième acte. « On conçoit aisément, dit-il, d'après cela, « quelle était mon ivresse et quelles furent mes « espérances. Je voyais déjà ma pièce aux nues, « j'entendais les applaudissemens retentir à mon « oreille, je n'aspirais à rien moins qu'à l'immorta- « lité ...... Le jour fatal arrive. Une première re- « présentation ramène tout au vrai, c'est le coup de « baguette qui change en déserts les jardins d'Ar- « mide. Le charme, hélas ! disparut, et le temple « de la postérité se ferma pour moi. Mes quatre « premiers actes furent cependant reçus avec trans- « port, mais le cinquième sur lequel je comptais le « plus, échoua. ...» Il donna quelques années après sur le même théâtre, *Théagène et Chariclée*, qui tomba tout à plat. Cette chute fut supportée avec beaucoup de courage ; il se pressa d'avertir gaiement le public qu'il renonçait désormais *aux honneurs du sublime*, et qu'heureux de son *insouciance*, il ne chanterait plus que les jeux et les ris, les grâces et les amours. Depuis cette époque, chaque mois vit éclore quelque production nouvelle de sa

muse, épîtres fugitives, contes, fables, poëmes érotiques de toutes les formes et de tous les genres ; il n'y eut point d'Iris à laquelle il n'adressât ses vœux, ou dont il ne célébrât les faveurs, point d'événement, point d'aventure singulière qu'il ne se crût obligé de consacrer dans ses vers, point de célébrité, quelque éphémère qu'elle pût être, sur l'aile de laquelle il n'essayât de s'élever à l'immortalité : les rois, les philosophes, les comètes, les beautés à la mode, partagèrent tour à tour le tribut brillant et léger de sa verve poétique ; et si, dans cette foule d'écrits qui se succédèrent si rapidement, il en est peu dont la postérité daigne conserver le souvenir, ils eurent au moins le mérite d'amuser quelques instans l'oisiveté de nos cercles, et d'instruire assez passablement les provinces et les colonies de la marotte du jour, de l'éclat passager de nos frivolités et de nos ridicules.

On a reproché à la plupart de ces ouvrages beaucoup de néologisme, une enluminure fastidieuse, un persiflage qui cesse souvent d'être plaisant à force d'être outré, des disparates de ton et de goût très-choquantes, une manière éternellement la même ; mais il n'en est presque aucun où l'on ne trouve, malgré tous ces défauts, des expressions, des images heureuses, quelques rapprochemens de mots et d'idées nouveaux et piquans, un rhythme facile et sonore, une tournure galante et légère. L'ordonnance de ses tableaux est toujours négligée ; mais le premier jet de leur composition est souvent ingénieux ; ses dessins sans correction, sans vérité, ont

un air d'élégance auquel le goût de notre siècle a pu se laisser aisément séduire. Il n'a peint qu'une nature factice et maniérée, mais il l'a peinte quelquefois avec les crayons d'Ovide et de Boucher. Il n'a guère fait que des esquisses et s'est presque toujours flatté qu'il suffisait, pour les finir, de les colorer et de les couvrir d'un vernis brillant. Nous osons présumer cependant que la postérité ne confondra point toutes les productions de M. Dorat dans la même classe, et que dans l'immense collection de ses œuvres, elle voudra bien distinguer toujours son poëme sur la *Déclamation*, le plus soigné de ses ouvrages, son charmant conte d'*Alphonse*, quelques-unes de ses fables et un assez grand nombre d'épîtres et de poésies fugitives, genre où personne n'a peut-être approché plus que lui de la manière et du coloris de M. de Voltaire.

Quelque loin que dans ce genre même il fût toujours resté de son modèle, il eût été sans doute heureux pour M. Dorat d'y borner tous les efforts de son talent; mais entraîné de nouveau dans la carrière du théâtre par l'espèce de succès qu'eurent son *Régulus* et sa *Feinte par Amour*, il n'est point de route qui conduise au temple de la gloire qu'il ne crût pouvoir franchir. Repoussé de tous côtés par ses rivaux, maltraité par le public, il n'imputa ses mauvais succès qu'à l'acharnement d'une cabale ennemie; il se flatta de l'emporter sur elle par des travaux multipliés; et pour en assurer mieux la réussite, il eut la faiblesse d'acheter les applaudisse-

mens des loges et du parterre, et d'achever ainsi de ruiner sa fortune déjà fort épuisée, en fournissant encore à ses ennemis de nouveaux moyens de le tourner en ridicule. Il donna dans l'espace de peu d'années : *Adélaide de Hongrie, le Célibataire, le Malheureux imaginaire, le Chevalier Français à Turin, le Chevalier Français à Londres, Roséide* et *Pierre-le-Grand*, sans compter quelques autres pièces reçues, mais non encore représentées, telles que *Zoramis, les Prôneurs, Alceste*, &c. Toutes les pièces qu'il fit jouer eurent au moins le succès de plusieurs représentations, mais à chaque nouveau succès on lui appliquait le mot des Hollandais après la bataille de Malplaquet : *Encore une pareille victoire, et nous sommes ruinés.* Ainsi, payant fort cher le plaisir d'occuper presque sans relâche la scène française, M. Dorat a passé les dernières années de sa vie dans l'amertume et dans le chagrin, en dispute avec les comédiens dont il finissait toujours par être le débiteur, en procès avec ses libraires qu'il avait ruinés par le luxe des planches et des culs-de-lampe dont il avait eu la manie de décorer ses moindres productions, harcelé par ses créanciers, plus harcelé encore par quelques journalistes acharnés contre lui, en proie aux vapeurs d'une bile noire, épuisé de travail et de plaisir, et s'efforçant toujours de soutenir, en dépit des circonstances, les prétentions de cette philosophie insouciante et légère dont l'affiche lui devenait de jour en jour plus nécessaire et plus pénible.

Qu'il était bien préférable sans doute le temps où, renfermant sa gloire dans des limites plus convenables à son génie, notre Ovide ne célébrait que les charmes de l'amour et ses heureux loisirs, ses bonnes fortunes, même celles qui ne furent jamais qu'imaginaires, l'embarras des *Cinq Maîtresses*, réduites à trois dans une édition plus modeste, le bonheur plus doux de n'en posséder qu'une, les heureux caprices de mademoiselle Beaumesnil, les infidélités accumulées de mademoiselle Dubois, *ce joli Nez* qui ne fut point *troussé pour les déserts*, *le Pied de Nez des Amours*, et tant d'autres objets dignes des mêmes hommages!

En s'attachant à perfectionner son talent pour la poésie légère, M. Dorat eût obtenu sans doute dans notre littérature un rang plus marqué, et par là même des titres plus sûrs à l'immortalité. On ne saurait lui disputer ni le talent, ni l'esprit, ni le tour d'imagination qui peuvent donner le plus de prix à ce genre, et il semble qu'en soignant davantage ce qu'il composait avec tant de facilité, il eût évité sans peine ce que lui reprochera toujours la critique même la plus indulgente. Il ne serait pas impossible cependant que son talent borné à des esquisses agréables, à je ne sais quel vernis de style assez brillant, n'eût pas gagné beaucoup à une étude plus opiniâtre. On ajoute à l'esprit par de nouvelles connaissances, mais ajoute-t-on au talent? Si l'exercice lui donne plus ou moins d'habitude, est-ce assez pour étendre

la sphère de son activité, pour lui communiquer l'essor et l'énergie que lui refusa la nature ?

Quoi qu'il en ait pu coûter à M. Dorat, il a joué jusqu'à la fin son rôle avec assez de courage. L'état d'épuisement et de langueur où il était depuis plusieurs mois lui annonçait une fin très-prochaine ; il paraît l'avoir envisagée sans aucune espèce de crainte ni de faiblesse. Ses derniers momens ont été occupés comme le reste de sa vie, à faire des vers, à vivre avec ses amis, à se laisser tromper par sa maîtresse, et à se persifler lui-même assez gaiement sur toutes ses folies. Il était déjà mourant, et qui plus est ruiné, qu'il se ruinait encore pour une petite intrigue cachée, sans en être moins assidu ni chez madame la comtesse de B., ni chez mademoiselle Fannier, de la Comédie Française, avec qui l'on assure qu'il était marié secrètement ; il était déjà mourant qu'il travaillait encore avec madame de B. à *l'Abailard Supposé*, et qu'il n'en était pas moins occupé de son poëme épique, de ses dernières tragédies, de son *Voltaire aux Welches*, &c. La veille de sa mort il reçut la visite de son curé avec beaucoup de décence, mais en éludant toujours fort poliment toutes les offres de son saint ministère. Deux heures avant d'expirer il voulut faire encore sa toilette comme de coutume, et c'est dans son fauteuil, bien coiffé, bien poudré, qu'il rendit le dernier soupir. Si la malignité peut jeter quelque ridicule sur cette dernière circonstance, elle n'en est pas moins la preuve d'un disposition d'esprit assez

courageuse, assez rare pour mériter d'être remarquée; et la fin de notre poëte vaut bien celle de quelques philosophes plus fiers que lui de la gloire de leur nom et de leur système; tant il est vrai qu'un caractère frivole nous sert souvent bien mieux que tous les efforts de la raison et de la vertu.

A une fête donnée à madame de Genlis, on voulut faire après souper une promenade sur la rivière: bateaux très-ornés, collation délicieuse, musique charmant, on n'avait rien oublié pour la rendre agréable. Déjà l'on était embarqué et prêt à partir, lorsqu'il ne se trouva pas un batelier en état de conduire la petite flotte; on s'aperçut que tous étaient ivres, et plusieurs d'entr'eux ivres morts. La compagnie, très-nombreuse, n'eut pas moins d'empressement alors à sortir des bateaux qu'elle n'en avait eu à y entrer: on se précipitait les uns sur les autres avec beaucoup d'inquiétude, et M. de Schomberg, livré à une de ses distractions accoutumées, disait froidement à M. le duc de Chartres: *Monseigneur, ceci ressemble à nos campagnes sur mer.*

Les spectacles donnés ces jours passés dans la jolie salle de Trianon intéressent trop l'honneur du théâtre et la gloire de M. Sédaine, pour ne pas nous permettre d'en conserver le souvenir dans nos fastes littéraires. On n'a jamais vu, on ne verra sans doute jamais *le Roi et le Fermier*, ni *la Gageure imprévue* joués par de plus augustes acteurs,

ni devant un auditoire plus imposant et mieux choisi. La reine à qui aucune grâce n'est étrangère, et qui sait les adopter toutes sans perdre jamais celle qui lui est propre, jouait dans la première pièce le rôle de Jenny, dans la seconde celui de la soubrette. Tous les autres rôles étaient remplis par des personnes de la société intime de leurs majestés et la famille royale. M. le comte d'Artois a joué le rôle du valet dans la première pièce, et celui d'un garde-chasse dans la seconde. C'est Caillot et Richer qui ont eu l'honneur de former cette illustre troupe. M. le comte de Vaudreuil, le meilleur acteur de société qu'il y ait peut-être à Paris, faisait le rôle de Richard; madame la duchesse de la Guiche,* dont Horace aurait bien pu dire: *Matre pulchrâ filia pulchrior*, celui de la petite Betzy; madame la comtesse Diane de Polignac celui de la mère, et le comte d'Adhémar celui du roi. Les mêmes acteurs ont joué sur le même théâtre, sans y avoir admis beaucoup plus de spectateurs, *On ne s'avise jamais de tout*, et *les Fausses Infidélités*, de M. Barthe.

La Logique de l'abbé de Condillac est le dernier ouvrage de cet illustre académicien, mort le 2 de ce mois dans sa terre de Flux, près de Beaugency. Nous ne connaissons point de livre où les premières leçons de l'art de penser soient exposées avec plus d'évidence et de clarté. On sent que

* La fille de madame la comtesse Jules de Polignac.

l'auteur a cherché tous les moyens possibles de se mettre à la portée de ses lecteurs ; cet effort l'a entraîné dans quelques répétitions, son style en est devenu quelquefois un peu lâche, un peu diffus ; mais l'objet qu'il s'est proposé, d'éclairer des esprits entièrement neufs, et de désabuser ceux qui pouvaient être prévenus par l'habitude des méthodes scolastiques, cet objet important ne pouvait être rempli d'une manière plus adroite et plus heureuse.

La Logique de M. l'abbé de Condillac est divisée en deux parties. On voit dans la première comment la nature même nous enseigne l'analyse, et comment d'après cette méthode on explique l'origine et la génération, soit des idées, soit des facultés de l'âme. La seconde, considère l'analyse dans ses moyens et dans ses effets ; on y prouve que l'art de raisonner se réduit à une langue bien faite.

Septembre, 1780.

Conte par M. le Chevalier de Boufflers.

Sur les rochers, dans les cavernes,
Dans les palais, dans les tavernes,
De temps en temps je m'arrêtais,
Usant dans toute ma patrie
Des droits de la chevalerie,
A mille exploits je m'apprêtais ;
Comme le héros de Cervantes,
A l'instar de qui je trottais
Sur le pire des rossinantes.
Aux paladins les plus fameux,
Je ne cédais point en prouesse ;
Ainsi qu'eux j'aimais, et comme eux

Je courais après ma maîtresse.
Quand on aime, on en court bien mieux.
Chemin faisant, de plusieurs dames
Je voulus défendre l'honneur.
Voyez la malice des femmes !
Toutes, au lieu d'un défenseur,
Ne demandaient qu'un agresseur.
Mais je fus toujours trop fidèle,
Pour m'engager dans un métier
Si peu digne d'un chevalier,
Je tiens trop de la tourterelle ;
Je suis bien chevalier errant,
Mais point chevalier inconstant.
Pressé de voir ma demoiselle,
Bientôt j'arrive en mon pays,
Le cœur plein d'amour et de zèle,
Et je retrouve enfin ma belle
Dans les bras d'un de mes amis.

On a vu le moment où la séance publique que l'Académie française est dans l'usage de tenir le jour de la Saint-Louis, ne pourrait pas avoir lieu. Aucune des pièces qui ont concouru cette année pour le prix de poésie, n'a été jugée digne d'être présentée au public ; et messieurs les Quarante, malgré la fécondité de leur génie, ont eu beaucoup de peine à y suppléer. Messieurs Gaillard et de La Harpe ont tiré enfin cette illustre compagnie d'embarras ; le premier, en lisant un morceau de critique et d'histoire relatif au sujet du prix que l'Académie a proposé de nouveau pour l'année prochaine, *la Servitude abolie dans les domaines du Roi ;* le second, une traduction en vers des deux premiers actes du *Philoctète* de Sophocle.

On a remarqué dans le morceau de M. Gaillard, plusieurs observations très-fines et des recherches fort savantes sur l'origine de l'esclavage, sur les différens états de servitude connus chez les anciens et chez les modernes, sur l'établissement des communes sous Louis-le-Gros et ses successeurs, établissement auquel l'humanité eut cependant beaucoup moins de part que l'intérêt du fisc et le désir d'étendre les limites de l'autorité royale, etc. Une idée qui nous a paru du moins fort ingénieuse, c'est la manière dont M. Gaillard explique l'attachement des Français pour le gouvernement monarchique mis en opposition avec celui des Anglais pour les maximes républicaines. En France, dit-il, ce sont toujours les rois qui défendirent la liberté des peuples contre les vexations des grands, tandis qu'en Angleterre ce sont presque toujours les grands qui l'ont défendue contre les usurpations du trône. Quand cela ne serait pas absolument exact, pourrait-on se refuser au plaisir de le croire? On n'a pas moins applaudi le rapprochement que l'auteur a fait dans un autre endroit de son discours du *Code Noir* des *Dragonades*, et de la *Révocation de l'Edit de Nantes*, qui, tous trois, sont de la même époque, et dont la France et l'humanité ont encore plus souffert que du massacre de la Saint-Barthélemi.

La traduction du *Philoctète* de Sophocle a excité les applaudissemens les plus universels, et nous les croyons justement mérités. M. de La Harpe a

conservé, autant que le génie de notre langue et de notre versification pouvaient le permettre, l'antique simplicité de l'original; et cette simplicité, quelque étrangère qu'elle soit au goût et aux mœurs de notre siècle, n'en a pas été sentie moins vivement. Le tableau des souffrances et du désespoir de *Philoctète* est du pathétique le plus déchirant; celui de la candeur et de la pitié du jeune Pyrrhus, de l'expression la plus touchante et la plus vraie. Si M. de La Harpe se permettait de substituer au dénouement de Sophocle celui qui se trouve tout fait dans l'épisode de *Télémaque*, nous osons présumer que la pièce ne réussirait guère moins sur notre théâtre qu'elle ne réussit autrefois sur celui d'Athènes. Le grand succès d'*Œdipe chez Admète* ne prouve-t-il pas que les beautés de la scène grecque ne sont pas encore perdues pour nous?

Tandis que le fameux Jeannot voit éclipser chaque jour sa gloire au théâtre de la Comédie Italienne, le théâtre des Boulevards, celui de son triomphe, celui des grands succès, se trouve occupé par une actrice dont tout Paris raffole dans ce moment, presqu'autant qu'il raffolait de lui l'année dernière, c'est la demoiselle Jeannette qui fait aujourd'hui le charme et les délices de la France dans *les Battus ne payent pas toujours l'amende*, dans *le Mariage de Jeannot*, dans *Jeannot et Dodinet*, etc. toutes pièces du même genre, du même ton,

et je crois aussi du même auteur * que ce sublime chef d'œuvre des *Battus payent l'amende*, qui n'a eu guère plus de deux ou trois cents représentations, et que les amateurs revoient toujours avec le même empressement, avec les mêmes transports. Nous prions les frondeurs éternels du mauvais goût du siècle de vouloir bien se souvenir que la génération qui vit naître les plus beaux ouvrages de Corneille et de Molière n'en fut pas moins engouée des farces de Scarron, et que les plus indécentes parodies de la Foire attirèrent dans le temps une aussi grande affluence de spectateurs que les premières représentations d'*Alzire* et de *Mérope*. La populace a ses plaisirs qu'elle aime avec fureur ; et la bonne compagnie, qui n'en a jamais assez, ne dédaigne pas toujours ceux de la populace.

L'Espion Anglais, ou Correspondance secrète entre milord All'Eye et milord All'Ear ; 4 vol. in-8°, est une espèce de gazette-anecdote, qui quoiqu'en général assez mal digérée, contient plus de vérités qu'on n'en trouve ordinairement dans les livres de ce genre. On assure aujourd'hui que c'est l'ouvrage du feu sieur Mairobert, censeur royal, qui s'ouvrit les veines l'année dernière dans un bain public pour se consoler d'avoir été impliqué de la manière la plus déshonorante dans le procès du marquis de

* Le sieur Dorvigny, depuis quelques mois, un des principaux acteurs de cette illustre troupe.

Brunoy, dont il avait essayé de partager la dépouille avec beaucoup d'autres honnêtes gens, comme lui au-dessus des scrupules, mais moins susceptibles, à ce qu'il paraît, de honte et de remords.

M. l'abbé Batteux, chanoine honoraire de l'église de Reims, professeur vétéran du Collége royal, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, né en 1713, au village d'Allend'hui en Champagne, est mort le 14 juillet 1780.

De tous les écrits publiés par M. l'abbé Batteux, le premier est celui qui a eu le plus de réputation en France : *les Beaux Arts réduits à un principe.* Ce principe est, comme on sait, l'imitation de la belle nature, et ce principe, sans doute, est incontestable ; mais pour le rendre plus fécond, plus lumineux, pour en faire une application plus sûre et plus utile, il était indispensable de commencer par expliquer aux artistes, aux poëtes, ce qu'il fallait entendre par belle nature ; c'est ce que M. l'abbé Batteux n'a jamais fait, et c'est ce qu'il eût été probablement très-incapable de bien faire. Il y a dans l'ouvrage qu'on vient de citer de la méthode, une méthode même assez ingénieuse, un degré de clarté, de correction, qu'on est quelquefois tenté de prendre pour de l'élégance, mais une philosophie très-commune et très-superficielle. C'est, disait M. Diderot, dans le temps qu'on prônait le plus le livre, c'est une belle statue, mais à laquelle il manque une tête bien faite.

Son *Cours de belles-lettres*, malgré ses défauts, est le meilleur catéchisme de littérature que nous connaissions; le choix des exemples qu'on propose pour modèles le rendra toujours très-propre à l'instruction de la jeunesse. Il s'en faut bien pourtant, qu'on trouve dans cet ouvrage autant d'érudition, autant de goût, autant de vues fines et profondes que dans les *Réflexions de l'abbé Dubos*, qui sont infiniment plus agréables à lire, mais qui embrassent peut-être un peu trop de détails étrangers à l'objet principal, et dont les développemens ne sont d'ailleurs, ni assez simples, ni assez méthodiques. Il n'est pas étonnant que le *Cours de belles-lettres* ait eu plus de succès en Allemagne qu'en France; il avait pour les étrangers, outre le mérite dont nous avons déjà parlé, celui d'être un excellent abrégé de littérature française, ce qui devait naturellement intéresser encore plus leur curiosité que la nôtre.

Octobre, 1780.

Le métier d'Arétin a toujours eu ses périls et ses désagrémens. Le sieur Linguet, qui s'était persuadé très-sérieusement qu'il y échapperait toute sa vie, grâce à la fermeté de son caractère et à une demi-douzaine de pistolets qu'il avait grand soin d'étaler sur son bureau, ou de porter dans ses poches, vient d'être mis à la Bastille. Il y a été conduit, dit-on, pour éviter tout éclat, par un de ses amis, le commissaire Chesnon, sous le prétexte d'un dîner que ce bon ami lui avait proposé dans une

maison de campagne au bois de Vincennes. Le public ignore encore le véritable sujet de sa détention, mais il en soupçonne plusieurs; les impertinences, débitées dans ses *Annales*, sur le roi de Prusse, sur la conduite des états-généraux, sur nos traités avec l'Amérique, sur les plans de la guerre actuelle, dont il a osé dire, dans une de ses dernières feuilles, qu'il n'y en avait pas eu un seul dont on ait pu deviner le motif, même après l'événement, etc. On cite, de plus, une lettre écrite à M. le maréchal de Duras, au sujet du N.^o^ *des Annales*, qui concernait son procès avec M. Desgrée, et dont M. le maréchal avait obtenu la suppression, lettre où l'audacieux folliculaire a la démence de dire à un homme, revêtu de la première dignité du royaume, et sans aucune de ces circonlocutions métaphoriques, dont son style est ordinairement hérissé: *Vous êtes un jean*......en toutes lettres; *signé Linguet*. Quelle que puisse être la principale cause de la disgrace de ce fameux écrivain, l'ordre des avocats, l'académie, le parlement, un grand nombre d'honnêtes particuliers, grièvement insultés dans ses écrits, n'auront pas beaucoup de peine à s'en consoler; mais il lui reste des amis et des protecteurs pleins de zèle dans le clergé, à la cour, dans le militaire d'un certain ordre, et surtout dans les cafés de Paris, où la violence de sa plume intéresse la malignité, amuse les oisifs, et le fait admirer des sots comme un des plus sublimes modèles de l'éloquence française. Quelle perte pour le genre hu-

main, quelle perte irréparable, si l'on arrêtait long-temps l'essor de ce génie extraordinaire ! Avec un peu moins de géométrie dans la tête qu'on n'en apprend au collége, il venait de s'engager publiquement à démontrer que Newton n'était qu'un vissionnaire. Et n'avait-il pas prouvé qu'en législation, Montesquieu n'était qu'un imbécile ? Il n'y a, dans toutes ces entreprises, comme dans celle de saint Denis, de marcher sans tête, que le premier pas qui coûte.

M. l'abbé Raynal vient de faire un voyage en Suisse et à Genève, où l'on imprime la nouvelle édition de son *Histoire des Deux Indes*, édition qui devait paraître au mois de mai dernier, mais qui a été retardée par les graveurs, et ne sera guère prête avant la fin de l'année. Il se plaint amèrement des amis qui l'ont cru capable d'avoir défiguré son ouvrage par des cartons dans l'espérance de faire révoquer les ordres rigoureux envoyés à toutes les barrières du royaume pour défendre l'entrée de cette nouvelle édition beaucoup plus hardie, ainsi qu'il l'avoue lui-même, que toutes celles qui l'ont précédée. A Genève, notre philosophe a travaillé à réconcilier les deux partis de la république ; mais comment aurait-il été plus heureux que les plus habiles ministres de l'Europe ? Le seul fruit qu'il a retiré de cette négociation a été de manger d'excellentes truites et dans le cercle des constitutionnaires et dans celui des représentans. En Suisse, indigné de ne trouver aucun monument public dans l'en-

droit* où les trois fondateurs de la ligue helvétique firent le serment d'affranchir leur pays du joug de la maison d'Autriche, il s'est engagé à en faire élever un à ses frais, et si la politique suisse y consent, ce sera sans doute une chose assez remarquable que l'honneur que méritaient ces trois héros ne leur ait été rendu qu'au bout de quatre siècles par un homme de lettres, et par un Français sûrement très-incapable de prononcer leurs noms.† A Lyon, notre illustre voyageur ayant été reçu membre de l'Académie, lui a remis les fonds de deux prix, l'un de la valeur de 600 livres, et l'autre de 1200. Il a proposé pour sujet du premier prix: *Quels ont été les principes qui ont fait prospérer les manufactures qui distinguent la ville de Lyon? Quelles sont les causes qui peuvent leur nuire? Quels sont les moyens d'en maintenir et d'en assurer la prospérité?......* Pour sujet du second: *La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain? S'il en est résulté des biens, quels sont les moyens de les conserver et de les accroître? Si elle a causé des maux, quels sont les moyens d'y remédier?......* Ce dernier est peut-être le plus vaste et le plus beau sujet qu'on ait encore proposé depuis qu'il existe des Académies dans le monde. Il n'en est sûrement point dont la discussion puisse être plus intéressante pour notre siècle. Voyager ainsi en faisant du bien dans tous les lieux que l'on parcourt, élever

* Dans la vallée de Gruetli.

† Furst, Melchthal et Stauffacher.

des monumens, fonder des prix, n'est-ce pas voyager avec la magnificence d'un souverain? Si l'on est surpris de voir des philosophes voyager en prince, ne devrait-on pas l'être beaucoup plus de voir des princes et des rois ne pas dédaigner aujourd'hui de voyager en philosophes, et mériter, dans cette simplicité, plus de respect et d'admiration qu'au milieu du faste de la cour la plus brillante?

M. l'abbé Millot, l'un des Quarante, a été condamné dernièrement en Espagne, à être pendu en effigie. On ne sait si c'est à cause de ses *Mémoires du maréchal de Noailles*, ou à cause de ses *Catéchismes d'Histoire*, où l'on trouve des vérités assez hardies, mais présentées toujours avec une mesure et une circonspection extrême. Une femme de ses amies prétend que la triste figure de ce pauvre abbé le rend bien plus susceptible de la distinction dont il vient d'être honoré qu'aucun de ses ouvrages.

M. de La Harpe est depuis quelques semaines à Lyon. On assure que le principal objet de son voyage est de faire imprimer la vie de Maître Linguet, et c'est, dit-on, une manière de le pendre en effigie qui pourra lui faire beaucoup plus de chagrin que le jugement de l'inquisition n'en a fait à M. l'abbé Millot. Le moment est venu sans doute de punir l'audace sacrilége avec laquelle ce nouvel Encelade ne cesse de braver les foudres académiques— *Horrida bella!*

Novembre, 1780.

L'Académie française vient d'élire, le 30 de ce mois, M. Lemierre à la place de l'abbé Batteux, et M. le comte de Tressan à celle de l'abbé de Condillac. Les deux nouveaux Académiciens avaient pour concurrens M. de Chamfort qui a eu sept à huit voix; M. Bailly qui en a eu trois ou quatre; M. Sedaine deux; M. le Blanc et M. l'abbé Coyer chacun une. Le premier de ces messieurs, M. de Chamfort, qui s'était flatté de l'emporter même sur les recommendations pressantes que l'Académie avait reçues en faveur de M. de Tressan, fort étonné de n'avoir point réussi, s'est permis de s'en venger par l'épigramme que voici:

Honneur à la double cédule
Du sénat dont l'auguste voix
Couronne, par un digne choix,
Et le vice et le ridicule!

Et pourquoi M. de Chamfort s'en plaindrait-il, dit un des nouveaux académiciens après l'avoir écoutée tranquillement, il aurait deux voix de plus...

Extrait d'une Lettre de Strasbourg.

"Notre prince-évêque est arrivé ici le 3 de Novembre, de retour d'un petit voyage qu'il avait fait dans ses domaines de l'autre côté du Rhin, où sa présence et ses bienfaits ont excité une sensibilité générale inspirée par l'amour et la reconnaissance.

Le jour même de son arrivée à Renchen, le prince a été à Salsbach pour voir la place où le maréchal de Turenne a été tué. S. A. E. a acheté cet emplacement ; il y sera bâti une maison avec son jardin et ses dépendances ; elle sera toujours habitée par un soldat invalide français du régiment de Turenne ; et s'il se trouve dans le corps un alsacien, il sera préféré. Cet invalide sera chargé d'accompagner les étrangers : on lui donnera l'histoire du maréchal, et l'on fera traduire en allemand les détails de la campagne dans laquelle il a été tué ; on y joindra les cartes les plus exactes de ses marches avec l'ordre de bataille du jour. A l'endroit où Turenne est tombé on formera une enceinte de 36 à 40 pieds de circonférence, formée par une grille de fer ; il y aura dans le milieu un piédestal de quatre pieds de haut, sur lequel sera élevée, à la hauteur de douze pieds, une pyramide, symbole de l'immortalité. A l'un des côtés, les armes de Turenne seront suspendues à une branche de laurier. Au bout de la colonne sera une fleur de lis environnée d'un cyprès. Aux trois côtés du piédestal sera écrit que c'est là que Turenne a expiré ; et au quatrième on marquera que l'armée impériale était commandée par le fameux Montécuculli. C'est une manière impartiale de faire passer à la postérité les noms de deux grands hommes. Dans l'espace, entre le piédestal et la grille, seront cultivés des lauriers ; on ne laissera croître que des ronces à l'endroit où sera placé le

boulet qu'on a retrouvé, et que l'on croit, par tradition, être celui qui a frappé Turenne."

On a donné ces jours derniers de fort belles fêtes au château de Brunoy. On y a représenté pour la première fois *la Réduction de Paris sous Henri IV*, drame historique en trois actes et en prose, par M. Desfontaines, l'auteur de *l'Aveugle de Palmyre*, de *la Cinquantaine*, &c.; et *Cassandre Astrologue*, ou *le Préjugé de la Sympathie*, comédie-parade en un acte en vaudevilles, par MM. de Piis et Barré. Ces nouveautés ont fait beaucoup moins de plaisir que quelques pièces du théâtre de M. Collé dont elles ont été ou suivies ou précédées: *la Tête à perruque* et *la Vérité dans le Vin* ont même si fort amusé le roi, qu'ayant su que l'auteur avait encore dans son portefeuille un volume entier de pièces du même genre qui n'avaient jamais été imprimées, il dit devant M. Desentelles, l'intendant des menus, qu'il voulait absolument les voir. Celui-ci a pris ce mot pour un ordre positif, et s'est transporté le lendemain chez M. Collé pour lui demander le manuscrit en question; il était absent: on s'est cru permis, en vertu des ordres de sa majesté, de faire forcer les serrures de l'appartement et du secrétaire pour trouver ce qu'on était venu chercher. Malheureusement l'auteur avait emporté son manuscrit avec lui à la campagne; il a fallu lui écrire. M. Collé s'est empressé de satisfaire la curiosité de sa majesté;

mais il a écrit en même temps à M. Desentelles : " Monsieur, je suis bien vieux pour croire que vous " avez reçu de sa majesté l'ordre de forcer toutes " mes serrures pour trouver un recueil de vieilles " parades. Je n'en obéis pas avec moins de sou- " mission. Il y a bien dans la préface d'une de ces " pièces quelques mauvaises plaisanteries sur mes- " sieurs les gentilshommes de la chambre ; mais " comme je suis très-persuadé que ces messieurs ne " prendront pas la peine de les lire, je n'hésite pas " de vous envoyer l'ouvrage tel qu'il est, &c." Les fêtes de Brunoy ont duré quelques jours. Le roi n'y était pas encore arrivé lorsque, pour varier les scènes de ce brillant séjour, on a imaginé d'exécuter au milieu de la nuit, avec les seigneurs de la cour, une espèce de pantomime qui pouvait ressembler à l'*Enlèvement des Sabines*. Les dames de la Comédie Française et de la Comédie Italienne, qui devaient y jouer le lendemain, commençaient à peine à reposer leurs attraits, qu'elles se sont vues subitement enlevées dans l'état où elles se trouvaient, et rassemblées ainsi dans la chambre de mademoiselle R...... La chronique secrète assure que le principal motif de cette plaisanterie nocturne avait été de justifier aux yeux des connaisseurs le jugement d'un personnage considérable sur une de ces demoiselles qui lui avait refusé d'abord ses faveurs à mille louis, qui les lui avait accordées ensuite sans condition, et à qui il n'avait envoyé que deux cents louis, parce qu'il les trouvait suffisamment payées à ce

prix, la demoiselle, selon lui, n'ayant pas à beaucoup près toutes les perfections que semblait promettre sa charmante tête...Nons ne sommes qu'historiens, *non nostrum...tantas componere lites.*

Un jeune poëte, nommé Gilbert, moins célèbre par son talent que par l'abus qu'il en a fait dans deux satires,* où les hommes qui honorent le plus aujourd'hui la philosophe et les lettres en France, sont insultés sans pudeur, vient de finir malheureusement sa triste carrière. Né à Fontenoy-le-Château, près de Nancy, de parens honnêtes, mais sans fortune, il avait été attiré dans la capitale par son goût pour les lettres. N'y ayant trouvé d'autres moyens de subsister que le pain de M. l'archevêque et le vin de maître Fréron, il se crut obligé, sans doute par reconnaissance, d'employer tout ce qu'il pouvait avoir de génie et de malignité à déchirer les philosophes; c'est une justice qu'on doit lui rendre, personne n'a fait contre eux des vers d'une touche et plus originale et plus vigoureuse. J'ignore par quelle fatalité un service de cette importance n'a pas été mieux payé; mais il est certain que l'infortuné jeune homme n'en a pas été beaucoup moins misérable. Il était tombé, depuis quelques mois, dans une maladie de vapeurs, qui a fini par troubler entièrement sa raison. Il s'était persuadé, comme Jean-Jacques, que les philosophes avaient soulevé

* *Le Dix-huitième Siècle, et mon Apologie.* Il est aussi l'auteur de quelques Odes sur le Jubilé, sur le Jugement dernier.

tout l'univers contre lui, et qu'on en voulait à sa vie. Dans un de ses accès de délire, pour empêcher ses ennemis de le surprendre, il avait imaginé d'avaler la clef de sa chambre, et ce qui paraîtrait presqu'incroyable (si le fait n'était pas attesté par tous les chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, où il a été transporté quelque temps avant sa fin), c'est qu'après avoir avalé réellement cette grosse clef, il n'en a pas moins vécu encore quinze jours ou trois semaines. Rendu à lui-même par les remèdes qui lui avaient été administrés, il parlait souvent de cette clef; mais on prenait ce qu'il en disait pour un reste de folie, et ce n'est qu'après sa mort qu'ayant fait ouvrir son corps, on a découvert la vérité d'un si singulier phénomène. La clef s'est trouvée accrochée, par une de ses dents, aux membranes de l'œsophage, près de l'orifice supérieur de l'estomac. Les derniers vers que nous avons vus de M. Gilbert, sont la traduction d'un pseaume, où l'on a remarqué cette strophe touchante :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs;
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Le Seigneur Bienfaisant, opéra-ballet, représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Académie royale de Musique, le jeudi 14, est composé de trois actes: *Le Pressoir* ou *les Fêtes de l'Automne*, *l'Incendie* et *la Fête au Château*. Ces trois actes offrent trois actions différentes, mais liées cependant

par un intérêt commun, la bienfaisance du seigneur. Les paroles sont de M. Rochon de Chabannes, la musique est de M. Floquet.

Les paroles ne sont pas fort lyriques, mais il y en a peu. La musique n'est pas plus chantante que les vers ne sont lyriques, mais les airs de danse sont presque tous agréables, et il y en a un grand nombre. Chaque acte offre un tableau différent, et celui du second acte, dont l'exécution ne laisse rien à désirer, est on ne peut pas plus pathétique. Tout cela ne mérite-t-il pas au moins le succès de *Mirza* et de tant d'autres pantomimes dont le sujet est assurément bien moins intéressant ? Un opéra qui chante peu et qui danse bien, est, et le sera long-temps encore, je pense, le genre qui nous convient le mieux.

En historien fidèle, il faut bien rapporter ici l'épigramme dont on a gratifié l'auteur du nouvel opéra, quelque impertinente et quelque injuste qu'elle soit :

> Vit-on jamais opéra si méchant ?
> Musique et vers, tout en est détestable,
> Disait tout haut un critique tranchant.
> Mais comme en tout il faut être équitable,
> Pour moi, j'y trouve un tableau très-touchant,
> De beaux habits, un ballet agréable ;
> Bref, retranchez le poëme et le chant,
> On en peut faire un ouvrage passable.

Si l'on a trouvé dans les *Mémoires de M. le Comte de Saint-Germain* des observations et des

anecdotes intéressantes, des vues militaires et patriotiques, on n'en trouvera pas moins dans le commentaire de ces mémoires qui a paru il y a quelques mois, mais qu'il est encore aujourd'hui fort difficile de se procurer, au moins dans ce pays-ci. Ce *Commentaire* est le supplément des *Mémoires*; quoiqu'il en fasse tour-à-tour la critique et l'éloge, on reconnaît sans beaucoup de peine qu'il est de la même main, et l'on s'accorde assez généralement, ce me semble, à l'attribuer à M. le baron de Wimpfen, si bien connu par les lettres pleines de franchise et de courage qu'il écrivit à M. de Saint-Germain, dans le temps que ce ministre lui avait accordé sa confiance.

L'hommage que M. le baron de Wimpfen rend aux qualitiés du roi et de la reine, l'admiration particulière dont il paraît pénétré pour cette princesse charmante, ont été justifiés depuis par les événemens, et le public a pu voir qu'il n'y avait aucune bonté qui pût l'entraîner, ni aucun intérêt qui fût capable de la séduire quand le bien lui était démontré.

M. le chevalier de Mouhy, à qui nous ne devons guère que quatre-vingt volumes, vient d'augmenter encore nos richesses d'un abrégé de l'*Histoire du Théâtre Français*, depuis son origine jusqu'au 1er. juin 1780. C'est le répertoire le plus complet que nous ayons encore vu sur l'histoire du Théâtre; mais il fourmille de fautes et de bévues grossières. Nous ne citerons ici qu'une seule de ces âneries qui

nous a paru bien propre à faire juger de toutes celles dont l'auteur est capable. Dans la liste des tragédies de M. Lemierre, on lit en toutes lettres : *Barnevelt, grand-pensionnaire du roi.* Le style du chevalier de Mouhy, qui n'est pas en général beaucoup plus correct que ces mémoires, en revanche a souvent le mérite d'être plat jusqu'au ridicule, et cela peut bien amuser quelquefois. Il est cependant des traits qu'il a le talent d'ennoblir très-heureusement. Tout Paris sait à quelles fonctions M. le maréchal de Belle-Isle l'avait employé ; voici comment il s'exprime à ce sujet dans sa préface : « M. le maréchal, auquel j'avais été utile autrefois « pour des ouvrages militaires, ayant été nommé « ministre de la guerre, daigna s'en souvenir et me « charger des affaires secrètes du département, « exigeant que je ne m'occuperais plus que de ce « travail... » Il est certain que M. le chevalier de Mouhy s'acquittait de son emploi en citoyen, en homme d'état. Il venait de découvrir un de ces sujets intéressans que le ministre l'avait chargé de lui procurer : *Ah ! monsieur le maréchal, l'heureuse découverte que je viens de faire ! Seize ans, belle comme le jour, la fraîcheur, l'innocence même : et ce n'est rien que tout cela ; elle possède une qualité bien supérieure encore.—Eh ! qu'est-ce donc ?—Le bonheur le plus rare ; oui, monsieur le maréchal ; elle est sourde et muette ; le secret de l'état est en sûreté.*

Ce trait seul ne mérite-t-il pas la pension dont M. le chevalier de Mouhy a l'honneur de jouir, et

qui lui donne un droit réel au titre de pensionnaire du roi, dont il gratifie si généreusement l'illustre et l'infortuné Barnevelt?

Janvier, 1781.

M. Ramond vient de traduire de l'anglais les *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, un volume in 8°.

Nous ne croyons pas qu'il existe un ouvrage plus propre à faire connaître la Suisse, ses différentes constitutions politiques, le caractère et la vie privée de ses habitans, leur bonheur et leur industrie, enfin, la beauté sauvage et majestueuse des aspects sous lesquels la nature se plaît à s'offrir dans ces heureuses contrées qu'elle-même semble avoir destinées à devenir l'asyle impénétrable des mœurs et de la liberté. En lisant ces lettres, on croit voyager avec l'auteur, partager à chaque instant sa surprise, et voir, pour ainsi dire, par ses propres yeux ce qu'il a si bien observé et ce qu'il a su décrire avec une simplicité si éloquente, souvent même si poétique.

Nous ne craignons point d'assurer que la traduction que nous avons l'honneur de vous annoncer est fort supérieure à l'original. Ce que M. Ramond s'est permis d'ajouter aux descriptions du voyageur anglais forme plus d'un tiers de l'ouvrage, et n'en est sûrement pas la partie la moins intéressante. M. Coxe a voyagé en Anglais; la constitution civile

et politique a surtout arrêté ses regards ; il a voyagé en homme riche ; c'est parmi les hommes de son état qu'il a cherché des instructions, mais il ignorait la langue du pays, et n'a pu observer que très-superficiellement le paysan des Alpes. J'ai voyagé, dit son jeune traducteur, dans les montagnes, ou, pour mieux dire, j'ai erré sans tenir de route déterminée, à pied, avec un seul compagnon né dans la région que nous parcourions ; comme lui, j'entendais les différens dialectes en usage dans ces contrées ; tous deux nous savions sacrifier nos convenances au but de notre voyage : nous cherchions l'hospitalité dans les cabanes les plus retirées ; et nous avons vécu en égaux avec les bergers que nous visitions, dérobant à leurs yeux tout ce qui aurait pu faire soupçonner que nous étions de simples curieux.

C'est le jeudi 25, que M. Lemierre et M. le comte de Tressan ont été prendre séance à l'Académie française. La curiosité y avait attiré un concours de spectateurs très-brillant et très-nombreux. La première tribune était occupée par madame la duchesse de Chartres, par madame la comtesse de Genlis et quelques autres dames de sa cour ; il y avait dans les autres tribunes et dans la salle même un grand nombre de femmes distinguées par leur naissance ou par leur figure ou par leurs talens ; madame la princesse de Nassau, madame la duchesse de Coigni, de Lauzun, mesdames de Bouf-

flers, de Sabran, de Schouwallof, de Grammont, de Beauharnais, &c. sans oublier madame Bouret, la muse limonadière.

On s'attendait à un discours un peu sauvage de la part de l'auteur d'*Hypermnestre*, peut-être même à quelques saillies d'amour-propre dont le ridicule eût été avidement saisi. On a été fort surpris d'y trouver, avec la franchise propre à son caractère, de l'adresse et de la mesure, le ton qu'il lui convenait de prendre et pour ne se point démentir lui-même, et pour ne point manquer aux bienséances du lycée académique. On lui a su gré de la manière simple, noble et polie dont il a remercié ces messieurs, d'une adoption que l'on savait bien qu'il s'était flatté d'avoir méritée plutôt. "Je n'avais guère de liaison avec vous que par vos ouvrages et par l'admiration qu'ils inspirent et les leçons que j'y ai puisées. La place que vous m'accordez est d'autant plus flatteuse pour moi que ne l'ayant sollicitée que par mes écrits, je serais presque tenté de croire que je n'ai eu affaire qu'à des juges....Telle a été la conduite et le sort de plusieurs d'entre vous que j'avais pris pour modèles. Il semble que vous avez différé quelquefois de les adopter pour exciter en eux une nouvelle émulation, et dans la crainte qu'ils ne se reposassent sur la dernière palme qu'ils venaient de cueillir. Plus vous avez espéré des écrivains, plus vous avez cru être en droit de leur faire attendre leur récompense."

M. Lemierre n'a point suivi l'usage établi depuis quelques années de traiter un sujet, ce que les formes

de ce genre de discours ne supportent guère ; mais en se bornant à louer son prédécesseur, à indiquer le mérite de ses différens ouvrages, il a trouvé le moyen de sauver la sécheresse et la stérilité d'une route si commune, par quelques digressions assez brillantes sur l'institution de l'université, sur la morale du théâtre et sur l'autorité des jugemens du public.

La réponse que M. l'abbé Delille a faite à ce discours en qualité de directeur de l'Académie, a été reçue avec les plus vifs applaudissemens.

Le discours de M. de Tressan a été peu goûté à l'Académie, et ne l'a pas été davantage à l'impression ; il ne contient qu'une analyse aussi frivole qu'ennuyeuse de la philosophie de l'abbé de Condillac, quelques lieux communs fort usés sur la galanterie et les vertus de l'ancienne chevalerie, avec beaucoup de louanges fades et déplacées ; une des plus maladroites et des plus malheureuses est celle que l'orateur avait été chercher fort loin pour la jeter à la tête de madame la comtesse de Genlis, l'auteur du *Théâtre d'Education* et des *Annales de la Vertu*.* Quoique cette nouvelle muse fût présente, quoiqu'elle se fût placée de la manière la plus propre à recevoir l'encens qu'on lui destinait, l'audi-

* Ce dernier ouvrage n'a eu aucun succès ; premièrement, parce qu'il est malfait ; ensuite, parce qu'il a le grand tort d'être ennuyeux ; et ce qui en est un plus grand, s'il est possible, celui d'attaquer les philosophes, la classe des hommes de lettres qui, quoiqu'un peu déchue de ses premiers titres, dispose encore avec plus de justice et d'autorité qu'aucune autre, des réputations et des honneurs littéraires.

toire fut assez peu galant pour la laisser s'évanouir dans le plus profond silence. Elle avait déjà préparé un mouchoir qui pût la dérober modestement à sa gloire ; précaution très-superflue ! Elle n'en fut pas moins remarquée par la malignité, et le fut surtout à cause de la précipitation un peu étourdie avec laquelle on retira le mouchoir lorsqu'on eut bien vu qu'on n'en avait aucun besoin.

Si le discours de M. de Tressan fit languir un peu l'intérêt de la séance, on en fut bien dédommagé par la réponse du directeur : celle-ci parut encore plus brillante que la première. En voici un trait qu'on s'est plu à retenir.

« Placée entre les mystères augustes de la religion et les mystères impénétrables de la nature, entre ce qui est ordonné de croire et ce qu'il est impossible de connaître, la métaphysique peut creuser dans ce champ si étroit ; mais elle ne peut l'élargir... »

Après ces discours M. Lemierre a lu quelques morceaux de sa tragédie de *Barnevelt*, mais si mal choisis, et surtout si décousus, qu'ils n'ont fait aucun effet, et n'en devaient faire aucun.

M. l'abbé Delille, qui voulait remporter tous les honneurs de cette journée, et qui les avait déjà si bien mérités, a terminé la séance par la lecture d'un chant de son *Poëme sur l'Art de jouir de la Nature, de la chanter et de l'embellir*. Cette lecture a excité des transports et des applaudissemens qui prouvent bien que le charme de la poésie n'est pas encore perdu pour nous. Si nous ne craignions pas

d'avoir été séduits par l'illusion que l'art du lecteur a pu prêter à son ouvrage, nous dirions avec la plus grande assurance que depuis Racine on n'a pas fait de plus beaux vers. Ce charmant poëme va être imprimé dans la collection des auteurs de M. le comte d'Artois, édition plus précieuse encore par la beauté du papier, des caractères, par l'élégance et la netteté de l'impression que par sa rareté. On ne tire de chaque ouvrage que soixante à soixante-dix exemplaires dont le prince seul dispose; mais, quelles que soient les précautions qu'on prenne à cet égard, il faut bien espérer que l'édition de celui-ci sera bientôt contrefaite. Tout ce qu'on désire, c'est qu'elle le soit avec la correction et le soin nécessaires.

On n'a pas oublié que M. le comte de Tressan fit autrefois contre M. le duc de Nivernois une chanson atroce; elle commençait par ce vers sur lequel on peut juger du reste :

Escroc, menteur et poltron....

Lorsque pour être de l'Académie il fut lui demander sa voix, M. de Nivernois lui dit d'un grand sang-froid : « *Je vous félicite, Monsieur, de votre* « *bonne santé, de vos succès passés, de vos nouvelles* « *espérances, et surtout de votre mémoire.* »

Il est arrivé, à la seconde représentation d'*Iphigénie* à l'opéra un événement trop mémorable pour être oublié dans les fastes de l'Académie royale de Musique. Mademoiselle Laguerre, qui, dans sa première jeunesse, se signalait *in triviis*, payait les

fiacres sans bourse délier, qui, quelques années après, sut ruiner, dans l'espace de cinq ou six mois, M. le prince de Bouillon, qui vient d'épuiser encore la fortune d'un de nos plus riches fermiers-généraux, M. Haudry de Souci, et qui n'a jamais pu renoncer aux douces habitudes de ses premières liaisons, Iphigénie Laguerre était ivre, mais ivre au point de chanceler sur la scène, et de se rendre fort incommode à toutes les prêtresses empressées à la soutenir; on ne sait comment elle a pu achever son premier acte. La crainte d'interrompre le spectacle, et surtout la compassion qu'inspirait la situation où l'on supposait que devait être dans ce moment le malheureux Piccini, obtint du parterre plus d'égards et de ménagemens qu'on ne devait peut-être en attendre ; il n'y eut que des murmures sourds : on se défendit de rire et de huer. Tous les secours qui pouvaient dissiper promptement les vapeurs qui offusquaient encore le cerveau de la princesse lui furent administrés dans l'intervalle du second acte, et la mirent en état de chanter avec plus de décence dans les deux derniers. Cet accident n'a pas eu de grandes suites. Le roi, s'en étant fait rendre compte, dit à M. Amelot : *Eh bien, vous l'avez envoyée en prison?*. . .Elle n'y était pas encore, mais elle reçut, le soir même, l'ordre de se rendre au Fort-l'Évêque, et s'y soumit avec beaucoup de résignation. On l'en a fait sortir deux jours après pour reprendre son rôle à jeun. Elle dit avec beaucoup de sensibilité les deux premiers vers du rôle :

O jour fatal que je voulais en vain
Ne pas compter parmi ceux de ma vie!

Le public parut ivre à son tour, et le lui témoigna par des applaudissemens sans fin et sans nombre. Il est vrai qu'elle chanta mieux que jamais ; à la fin du premier acte, on lui fit annoncer, de la manière qui pouvait donner le plus de prix à cette grâce, que sa liberté lui était rendue. M. Piccini et le prince de Guémenée, qui s'intéressent beaucoup à l'honneur de la musique italienne, avaient vivement intercédé en sa faveur : Eh ! que ne pardonne-t-on pas à une belle voix ! J'ai connu une dame d'Italie moins indulgente. On louait beaucoup devant elle un célèbre virtuose : " Oui, dit-elle, belle voix, mais " mauvais cœur. Mon frère le cardinal en a fait " faire un soprano, et il n'en a jamais eu la moindre " reconnaissance."

La plupart des *Pièces intéressantes et peu connues* que M. de Laplace vient de faire imprimer à Bruxelles, ont été trouvées dans les papiers de M. Duclos. C'est M. de Laplace qui en est l'éditeur, mais qui, heureusement, n'y a rien ajouté du sien. On sait qu'à la mort de l'académicien-historiographe, M. le duc de la Vrillière s'empara de tous les papiers du défunt ; mais on ignore absolument dans quelle main ils ont passé depuis, et par quel hasard le sieur de Laplace a obtenu le droit d'en disposer. Ce recueil n'en est pas moins curieux ; et quoique toutes les anecdotes qu'on y a rassemblées ne

paraissent ni également sûres, ni également importantes, quoiqu'il y en ait plusieurs déjà fort connues, la lecture en est assez piquante.

La correspondance de J. B. Rousseau et du comte de Bonneval, sur les démêlés qui forcèrent ce dernier à se réfugier en Turquie, n'a pas un grand intérêt; mais elle fait connaître au moins le caractère de cet illustre aventurier, beaucoup mieux que tous les mémoires que nous avions vus de lui jusqu'à présent. La plus originale de ces lettres est la réponse que le comte de Bonneval, déjà bacha, fit à son frère le marquis, qui lui avait écrit de Paris par le chevalier de Beaufremont; c'est un tableau très-naïf de sa manière d'être à Constantinople, et l'exposé le plus simple et le plus naturel de tous les motifs de son étrange conduite.

L'extrait du Mémorial de M. Duclos contient plus de bons mots que de faits intéressans; mais il vaut bien la plupart des Ana du siècle dernier. On y trouve un assez grand nombre de traits dignes d'être retenus, de la fin du règne de Louis XIV, de la régence, du duc de Noailles, du cardinal Dubois, &c.

On trouve parmi ces anecdotes la confirmation très-détaillée des soupçons que l'on eut toujours sur la mort de Henriette d'Angleterre. L'auteur assure que Morel, contrôleur de la bouche de Madame, avoua tout à Louis XIV; que Madame avait été empoisonnée, que le chevalier de Lorraine avait envoyé de Rome le poison au marquis d'Effiat, et

qu'il avait été mis dans le verre d'eau de chicorée que Madame avait bu, et après lequel elle éprouva dans l'instant d'horribles douleurs, et, quelques heures après, les convulsions de la mort. « Mon « frère, reprit le roi, le savait-il ?—*Monsieur* ? dit « Morel, nous le connaissons trop pour lui avoir « confié notre secret.—Alors le roi respirant, me « voilà soulagé ! s'écria-t-il. Sortez..."

M. Duclos ne cite pas ses garans, il n'en indique même aucun ; mais ses détails ne s'accordent que trop bien avec les circonstances que M. de Voltaire n'a pas cru devoir dissimuler, quelque scrupuleuse que soit la circonspection qu'il a toujours portée dans le récit des anecdotes de ce genre. Il ne cache point que la princesse s'était crue empoisonnée, que l'ambassadeur d'Angleterre Montaigu en était persuadé, que la cour n'en doutait pas, que toute l'Europe le disait, et qu'un des anciens domestiques de la maison de Monsieur lui avait nommé celui qui, selon lui, donna le poison....

Lettre de mademoiselle Justine à M. Caze.

Février, 1781.

« Je t'attends demain de bonne heure ; le mien « est de te voir. Mon chouchou te fait des mines, « mais ce ne sont pas celles du Pérou ; car je suis « sans le sou."

Nous n'avons pas cru ce petit échantillon de l'esprit, de la gentillesse et des agrémens de nos laïs

modernes, indigne d'être conservé. L'auteur de ce précieux billet est cette même demoiselle Justine, que M. le comte de G** entretenait assez magnifiquement l'année dernière, et qu'il surprit un beau matin dans son lit avec le jeune marquis de Low*** ; il fut assez indiscret pour vouloir lui reprocher sa perfidie. « Ingrat ! lui dit-elle, ingrat « que vous êtes, vous me traitez ainsi quand je me « donne une *peine de chien* pour engager ce jeune « homme, qui doit être un jour immensément « riche, à épouser votre fille.... » Une explication si essentielle appaisa tout ; on consentit à ne plus troubler la négociation, et le mariage fut déclaré en effet quelques mois après ; mais à la condition, très-équitable, que la demoiselle Justine partagerait toujours ses faveurs entre le beau-père et son gendre. Si jamais on nous donne les anecdotes qui seules peuvent suppléer à tout ce qui nous a paru manquer aux annales de la vertu, nous espérons qu'on n'oubliera pas un trait qui caractérise si bien l'esprit et les mœurs du siècle.

C'est à un officier de l'escadre de M. de Guichen que nous avons entendu dire que dans le temps où les deux flottes, celle de M. de Guichen et celle de M. de Solano, se trouvaient réunies aux îles de l'Amérique, le commandant espagnol avait été dénoncé, par son aumônier, aux familiers de l'inquisition embarqués sur l'escadre, comme atteint et convaincu d'avoir eu l'impiété de lire l'*Histoire*

philosophique, de l'abbé Raynal, et que, pour obtenir l'absolution d'un si grand péché, il avait été obligé d'en demander, à genoux, pardon à Dieu et à la sainte inquisition, après avoir vu brûler solennellement le livre en sa présence. On sait qu'un des plus grands griefs que l'on ait eu contre le malheureux Olavidès, fut d'avoir traduit en espagnol ce terrible ouvrage; cette traduction n'a jamais été imprimée, mais pour être encore secret, un pareil crime en est-il moins irrémissible? Grands Dieux! et il n'y a que les Pyrénées entre nous et les suppôts barbares d'une religion si douce!

L'impression de la tragédie de *Philoctète* n'a fait que confirmer le jugement que nous avions porté de cette excellente traduction, à la lecture que l'auteur en fit l'année dernière à une séance publique de l'Académie Française. Nous croyons que c'est un des plus grands services que M. de La Harpe ait rendus à notre littérature, et l'ouvrage peut-être qui fait le plus d'honneur à son talent. Dans un moment où nos écrivains et le public qui les juge, s'éloignent plus que jamais des principes de la nature et du vrai beau, le meilleur moyen d'éclairer le goût qui s'égare, c'est sans doute de le rappeler à ces premiers modèles de l'art dont l'étude forma nos plus grands maîtres. Le *Philoctète* de Sophocle qui réunit à la plus grande simplicité du sujet le pathétique le plus touchant, ne doit-il pas être regardé comme le chef-d'œuvre de l'ancienne tragédie?

Il est impossible d'en donner une idée plus juste et plus intéressante que celle qu'en a donnée le traducteur lui-même dans sa préface. "Si l'on considère, dit-il, que la pièce, faite avec trois personnes, dans un désert, ne languit pas un moment; que l'intérêt se gradue et se soutient par les moyens les plus naturels, toujours tirés des caractères qui sont supérieurement dessinés; que la situation de *Philoctète*, qui semblerait devoir être toujours la même, est si adroitement variée, qu'après s'être montré le plus à plaindre des hommes dans l'île de Lemnos, il regarde comme le plus grand des maux d'être obligé d'en sortir; que ce personnage est un des plus dramatiques qui se puisse concevoir, parce qu'il réunit les dernières misères de l'humanité aux ressentimens les plus légitimes, et que le cri de la vengeance n'est chez lui que le cri de l'oppression; qu'enfin son rôle est d'un bout à l'autre un modèle parfait de l'éloquence tragique; on conviendra facilement qu'en voilà assez pour justifier ceux qui voient dans cet ouvrage la plus belle conception théâtrale dont l'antiquité puisse s'applaudir."

Les seuls changemens essentiels que le traducteur se soit permis de faire à l'original sont: le premier, d'avoir retranché la scène du second acte où un soldat d'Ulysse déguisé vient, par de fausses alarmes, presser le départ de Pyrrhus et de Philoctète, ressort superflu, puisque celui-ci n'a pas de désir plus ardent que de partir au plutôt; le second, c'est d'avoir ajouté au commencement de ce même

acte un monologue qu'il a cru nécessaire pour préparer l'aveu que Pyrrhus va faire à Philoctète, et annoncer l'impression qu'a faite sur lui le spectacle des douleurs de cet infortuné; le troisième enfin, c'est d'avoir supprimé tous les chœurs, comme inutiles et déplacés dans une traduction française qui peut être jouée, mais dont le succès sur notre théâtre lui paraîtrait à lui-même au moins fort douteux. « Comment espérer d'y faire réussir une pièce non-« seulement sans amour, mais sans rôle de femme? « Il y a là de quoi effaroucher bien des gens. »

Les amis de M. de La Harpe n'ont pas manqué de relever, dans le nouveau *Philoctète français*, beaucoup de vers faibles et prosaïques. On ne peut se dispenser d'avouer qu'en général sa versification, même lorsqu'elle est élégante et pure, manque encore souvent de mollesse et de coloris; son style a de la force, de la simplicité, de la précision, mais une manière trop sèche, et l'on est tenté quelquefois de dire comme M. de Buffon : *Cela est fort bien écrit, mais cela est écrit sans amour.* Il manque aux vers de M. de la Harpe précisément ce que la prose de Fénélon a dans un degré si éminent, ce qui donne tant de charme à ce bel épisode de son *Télémaque*, où l'on retrouve les plus grandes beautés du *Philoctète* de Sophocle, avec toute l'énergie et toute la douceur de leur simplicité primitive.

Mars, 1781.

Madame de Boufflers croyait avoir besoin de

l'appui de madame la duchesse de Polignac, et sollicita sa faveur par toutes les offres que peut inspirer la reconnaissance la plus délicate et la plus empressée. Madame de Polignac, s'applaudissant des bons offices rendus à madame de Boufflers, crut pouvoir lui proposer, sans indiscrétion, de lui céder pendant quelques mois, cette même maison d'Auteuil, dont on l'avait tant priée de disposer toutes les fois que la cour serait au château de *la Muette*, qui en est fort près. Soit que madame de Boufflers ne s'attendit pas que sa reconnaissance fût mise à cette épreuve, soit que le service en question ne lui parût plus de la même importance, elle se permit de refuser très-poliment ce qu'elle avait offert de si bonne grâce, et termina ses excuses par les vers suivans :

Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs,
Vos *jours toujours* sereins coulent dans les plaisirs.
La cour en est pour vous l'inépuisable source ;
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout le monde, soigneux de *les* entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Mon Amélie* est seule. A l'ennui qui la presse,
Elle ne voit jamais que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir qu'Auteuil et quelques fleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

Ces vers, lus dans la société de madame de Polignac, furent trouvés généralement détestables ; mais, après les avoir jugés avec cette sévérité, on ne fut pas peu surpris d'y reconnaître la main d'un assez bon faiseur : ils sont pris, pour ainsi dire, mot

* La comtesse Amélie, sa belle-fille.

à mot dans la troisième scène du second acte de *Britannicus*, entre Néron et Junie.

... Britannicus est seul. Quelqu'ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse ;
Et n'a pour tout plaisir, Seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

Mais sans partialité, quelque douceur, quelque harmonieq u'ait l'ensemble du morceau, s'il n'était pas de Racine, ne serait-on pas blessé de *vos jours toujours*, de l'espèce d'obscurité qu'il y a dans le régime du verbe *entretenir* si éloigné du mot *plaisirs*, auquel il se rapporte, de la répétition des *qui*, *que*, *quelque chagrin*, *quelque ennui*, *quelques pleurs*, *quelquefois*, etc. Ne faut-il pas l'autorité de Racine pour faire sentir le prix de tant d'heureuses négligences ? Ne serait-ce pas le caractère de naïveté qui en résulte et qui sied si bien à la timide Junie qui en forme tout le charme ? Et ce charme n'est-il pas un peu perdu dans l'application qu'en a faite madame de Boufflers ?

---

*Stances de M. le chevalier de Boufflers à mademoiselle de B***.*

Tout à mes yeux me peint d'Adélaïde
L'aimable et séduisant portrait.
Partout je la vois trait pour trait ;
Mon esprit, de plaisirs avide,
Voit sans cesse ce qui lui plaît.

Lorsque je sors, les yeux d'Adélaïde
Sont le soleil qui me conduit ;
Pendant les horreurs de la nuit,
C'est l'astre brillant qui me guide.
Partout son image me suit.

Lorsque j'écris, le nom d'Adélaïde
  Sous ma plume vient se placer ;
  J'aurais beau vouloir l'effacer,
  Ma main, que le tendre amour guide,
  Est toujours prête à le tracer.

Lorsque je dors, je vois Adélaïde
  Comme si je ne dormais pas ;
  Je vois ses grâces, ses appas,
  Ses traits en qui l'amour réside :
  Quand je dors, que ne vois-je pas !

Je vois encor ma chère Adélaïde
  Se rendre sans peine à mes vœux ;
  Je la vois approuver mes feux,
  Et moi je deviens moins timide ;
  Quand je dors, que je suis heureux !

Impromptu de M. de Voltaire, fait à Cirey, sur la beauté du Ciel, dans une nuit d'été.

Tous ces vastes pays d'azur et de lumière,
Tirés du sein du vide et formés sans matière,
Arrondis sans compas, et tournant sans pivot,
Ont à peine coûté la dépense d'un mot.

Avril, 1781.

Le théâtre des Italiens a fait une perte considérable par la mort de M. Thomas d'Hèle, l'auteur du *Jugement de Midas*, de *l'Amant Jaloux*, des *Evénemens Imprévus*, de *Gilles Ravisseur*, parade qu'on a donnée depuis sa mort, sur le théâtre des Variétés amusantes. Quelque supériorité que puissent avoir, d'ailleurs, les écrivains qui avaient travaillé avant lui pour ce spectacle, il n'en est peut-être aucun dont le génie ait sympathisé plus heu-

reusement avec celui de Grétry, il n'en est peut-être aucun qui ait fourni à ce charmant compositeur des sujets et des situations plus analogues au caractère de sa musique, à la touche fine et spirituelle de son talent. M. d'Hèle, sans doute, n'écrivait pas ses ariettes et ses *duo* comme M. de Marmontel, mais il en choisissait les motifs avec beaucoup de goût, et les plaçait de la manière la plus propre à faire de l'effet. Il entendait parfaitement la scène, et saisissait avec une grande adresse les combinaisons les plus favorables et à l'art du musicien, et à la marche théâtrale. Son dialogue, quoique plein de négligence, est vif et pressé; l'intrigue de ses pièces, piquante, ingénieuse, l'est presque toujours sans effort.

Tout ce que nous avons pu découvrir sur la vie de M. d'Hèle, c'est qu'il était du comté de Glocester, qu'il entra fort jeune dans les troupes Anglaises, et qu'il fut envoyé, pendant la dernière guerre, à la Jamaïque; que depuis il voyagea dans presque toute l'Europe, et qu'il fit un long séjour en Suisse et en Italie. Il y a lieu de croire qu'il n'était pas né sans fortune; toute sa manière d'être annonçait du moins une éducation peu commune; mais il y a une dixaine d'années qu'il était fixé à Paris, et on ne l'y avait pas vu plus de trois mois à son aise. La perte de son patrimoine, de quelque manière qu'il eût été dissipé, l'avait réduit à passer sa vie dans les cafés ou au Fort-l'Evêque. Cependant, quelque déplorable que fût sa position, elle

ne parut jamais altérer en rien ni la fierté de son âme, ni même celle de ses habitudes ; quelque mal vêtu qu'il fût, son ton, son maintien annonçaient l'homme bien né. Il était sans morgue, sans affectation, et la manière dant il évitait de parler de lui semblait aussi pleine de modestie et de discrétion pour les autres que d'égards, et si j'ose m'exprimer ainsi, de respect pour lui-même. Depuis ses succès à l'Opéra-Comique, il s'était fort attaché à madame Bianchi, qui jouait les rôles de soubrette dans les pièces italiennes. La passion qu'elle lui avait inspiré l'occupait uniquement ; il avait renoncé pour elle à toutes ses sociétés, à tous ses amis. N'ayant pu réussir à la retenir dans ce pays-ci, après la suppression de la troupe italienne, on ne peut douter que le chagrin de s'en voir séparé n'ait hâté le terme de ses jours ; c'est à la fin de l'année dernière, quelques mois après son départ, qu'il mourut des suites d'une maladie de poitrine. Il n'avait pas quarante ans.

L'abbé Coyer vient de publier un *Essai sur la Prédication, Carême entier en un seul Discours.*

Il y a dans ce discours quelques mouvemens assez oratoires ; mais encore plus de vaine déclamation, d'idées vagues et communes.

Le carême prêché devant le roi par l'abbé...... ne serait-il pas encore plus curieux à lire que le *Carême entier* de l'abbé Coyer ? Le plus grand reproche qu'on lui ait fait à Versailles, est d'avoir

mêlé dans ces sermons trop de choses étrangères à l'Evangile, trop de discussions de politique, de finance et d'administration; d'avoir prêché le roi, plutôt que devant le roi. "*C'est dommage,* disait l'autre jour Sa Majesté en sortant de l'église, *si l'abbé...., nous avait parlé un peu de religion, il nous aurait parlé de tout.*"

Si l'auteur des *Fausses Infidélités,* si M. Barthe ne travaille plus pour la comédie, il la donne encore de temps en temps à ses amis. Quelque désagréable que soit la dernière scène dont il a été l'objet, cette scène est accompagnée de circonstances si bizarres, elle est devenue si publique, que nous ne pouvons nous empêcher d'en dire deux mots. Notre poëte jouait au trictrac, dans je ne sais quel café avec un officier qu'il ne connaissait pas, mais que ses glorieux exploits avaient déjà tenu renfermé plusieurs années à Vincennes. La partie s'échauffe, on s'impatiente, on se dit mutuellement des mots fort durs; cependant, on en reste là. Le jeu fini, M. Barthe a l'imprudence de répéter assez haut pour être entendu: *Voilà un homme très-malhonnête, mais je lui ai bien dit son fait....*Aussi fier de ce petit triomphe que M. de Pourceaugnac, il veut sortir; quelle est sa surprise, lorsqu'il trouve l'homme à la porte, qui l'attendait froidement, la canne à la main! Il veut se saisir de son épée; mais avec une vue aussi basse que la sienne, et dans le trouble qui l'agite, trouve-t-on son épée tout de

suite? Il la trouve enfin, mais autre accident ; elle tient si bien au fourreau qu'il ne peut jamais parvenir à l'en tirer. Son adversaire a l'indignité de profiter de la circonstance ; et sans le secours des passans, qui accourent pour terminer un combat si inégal, les épaules de notre pauvre poëte allaient être mises en pièces. Revenu tant bien que mal de cette rude épreuve, il va dîner en ville, ne confie encore son secret à personne ; mais toujours distrait par de fâcheux souvenirs, en sortant de la maison, au lieu de prendre son chapeau, il prend celui de son voisin, un grand chapeau à plumet, et va s'étaler ainsi à l'amphithéâtre de l'Opéra. On l'aperçoit, on se regarde ; sa désastreuse histoire avait déjà transpiré, et l'on se demande autour de lui s'il a pris ces malheureux coups de bâton pour une accolade de chevalerie. L'affaire cependant est dénoncée au tribunal de messieurs les maréchaux de France ; le poëte convient d'avoir reçu les coups, l'officier de les avoir donnés. On est d'abord tenté de les renvoyer hors de cour, en leur disant comme le duc régent dans une circonstance toute pareille : *Eh bien, messieurs, vous êtes d'accord.* Mais après avoir reçu des informations plus exactes sur la conduite de M. Poireau, (c'est le nom de l'officier en question) on le condamne à cinq ans et un jour de prison, et l'on conseille à M. Barthe de suivre l'avis du grand cousin*, et de ne jamais jouer sans connaître. Ainsi finit cette triste et mémorable aventure.

* Dans *le Déserteur* de M. Sedaine.

Mai, 1781.

Epitaphe d'un Perroquet.

Ci gît Jacquot, trépassé de vieillesse,
Et tendrement chéri de sa douce maîtresse.
Il ne parla jamais qu'après autrui.
Combien de gens sont morts et mourront comme lui!

Juin, 1781.

Messieurs les Théatins viennent de faire un bâtiment immense qui touche à la maison de M. de Villette. Il est toujours fâcheux d'avoir un voisin si profane; il l'est bien plus encore de l'avoir pour locataire; cependant les révérends pères, désirant de tirer le meilleur parti possible de leur nouvelle maison, n'ont pas fait difficulté de lui louer fort cher la partie du rez-de-chaussée et de l'entresol qui joint sa maison. Il a fait ce qu'il voulait dans l'entresol; et dans le rez-de-chaussée, il a établi une boutique qu'il a relouée à un marchand d'estampes, mais sous la condition très-expresse qu'il ferait mettre sur l'enseigne, en grandes lettres d'or: *Au Grand Voltaire.* Celui-ci n'a eu garde d'y manquer. Les pauvres pères sont désespérés; mais tenus par leur marché, ils préfèrent encore la douleur de laisser subsister une affiche si peu décente pour leur maison, à la dépense du procès qu'il faudrait intenter à M. de Villette pour l'ôter.

La cour du parlement a rendu, le 21 mai dernier, l'arrêt si long-temps attendu qui condamne l'*Histoire philosophique* de l'abbé Raynal.

Cet arrêt a été rendu sur le réquisitoire de l'avocat-général du roi ; mais on sait que M. Séguier ne s'est chargé de ce triste ministère qu'à la requête de M. le procureur-général, et que M. le procureur-général avait reçu à ce sujet des ordres supérieurs. La cour ordonne, par cet arrêt, que le nommé Guillaume-Thomas Raynal, dénommé au frontispice dudit livre, sera saisi et appréhendé au corps et amené ès-prisons de la Conciergerie du Palais, pour y être ouï et interrogé pardevant le conseiller-rapporteur, sur les faits dudit livre, etc. et ou ledit Guillaume-Thomas Raynal ne pourrait être pris et appréhendé, après perquisition faite de sa personne, assigné à quinzaine, ses biens saisis et annotés, etc.

Et voilà ce qu'il en coûte à notre philosophe, pour n'avoir pas voulu essuyer de la part de la postérité le sensible et grief reproche de n'avoir pas dit, même signé tout ce que lui et ses amis pouvaient penser de plus hardi sur les différentes puissances du ciel et de la terre, sur les prêtres, sur les ministres, et nommément sur ceux qui auraient le plus de droit à le trouver mauvais. La reconnaissance de la postérité le dédommagera-t elle de ce qu'il lui a si gratuitement sacrifié ? L'opinion de son siècle ne se dispose guère à lui assurer un pareil dédommagement. On dit qu'en retranchant de son livre tout ce qui l'a si fort compromis, l'ouvrage n'en eût été sûrement ni moins utile, ni moins lu ; on observe qu'en se dispensant de mettre à la tête du livre, et son nom et son portrait, comme il s'en était

dispensé aux éditions précédentes, le livre n'en eût pas été moins à lui, et que sans cette folle imprudence les juges n'auraient pas été du moins dans la nécessité d'employer contre lui les formes les plus sévères, celles dont il sera le plus difficile d'obtenir l'adoucissement. Mais que ne fait oublier, que ne fait souffrir l'amour violent de la célébrité !

M. l'abbé Raynal enivré du succès qui avait surpassé son attente, voulait absolument surpasser encore l'éclat de ce premier succès ; pour faire plus de bruit, ne fallait-il pas tâcher de mériter quelques mandemens, quelque bonne censure de la Sorbonne? Ne fallait-il pas aussi que le maire du Palais vît flamber l'ouvrage ? La première édition, toute hardie qu'elle était, n'avait obtenu aucun de ces honneurs ; il était donc indispensable de hasarder encore plus que la première fois. Ses coopérateurs avaient beau lui représenter que cela serait trop fort, ils avaient beau lui dire : Mais qui est-ce qui osera imprimer, qui est-ce qui osera avouer cela ? Moi, répondit-il, moi, moi ; faites toujours ; je vois bien que vous ne vous doutez pas du courage dont je suis capable ; vous verrez.... Et en attendant, il payait bien. La seule condition qu'il avait mise à ce marché, c'est qu'en maltraitant les prêtres et la religion chrétienne, on ménagerait le théisme, vu que les principes du système opposé, répandus dans la première édition, avaient révolté beaucoup d'honnêtes gens en Angleterre et en Allemagne ; c'était

une raison de payer mieux, et il l'avait, dit-on, fort bien senti.

Notre pauvre abbé, pour vouloir être trop sûr d'exciter une grande sensation, s'est laissé emporter sans doute au-delà de toute mesure, et trop occupé de ce vif intérêt, il n'a plus rien calculé, ou plutôt il s'est trompé dans tous ses calculs. Il a cru qu'enveloppé de sa réputation et des égards que pourrait inspirer son âge, peut-être même son état, on ne se déterminerait point à l'attaquer directement, qu'on serait arrêté par la rigueur même des poursuites auxquelles on se verrait obligé de le livrer ; il s'est flatté d'en imposer ainsi par son audace même. Tout ce qu'il avait prévu qui pût lui arriver de plus fâcheux, si le gouvernement ne dédaignait pas de se venger, c'était d'aller passer quelques mois à la Bastille ; or, quel est le sage de nos jours qui ne consentît de passer à ce prix pour le martyr de la philosophie, le défenseur des peuples et de la liberté !

Il est évident que ce n'est pas sans quelque regret que M. Séguier s'est chargé de la dénonciation qui lui a été demandée. On assure que son premier soin a été d'en avertir M. l'abbé Raynal, afin qu'il eût le temps de pourvoir à sa sûreté. Il n'a pu s'empêcher de se plaindre, dans son réquisitoire même, des reproches que cette fonction indispensable de son ministère allait lui attirer encore de la part de nos philosophes. « Ces apôtres de la tolé-
« rance, dit-il, ne craignent point d'accuser d'envie
« et de jalousie ceux qui osent réclamer contre l'auto-

"rité qu'ils s'arrogent, et ils vont jusqu'à prodiguer "le titre de persécuteurs à ceux même qui, par état, "sont obligés de s'élever contre leurs erreurs."

Un réquisitoire, un décret de prise de corps, des pensions et des rentes saisies, la nécessité de s'éloigner d'un pays où l'on jouissait de l'existence la plus douce et la plus flatteuse, tout cela, sans doute, est assez malheureux, même pour un philosophe; mais ce qui l'est peut-être davantage, c'est de s'être attiré toutes ces peines par l'imprudence la plus gratuite, et sans en être dédommagé par ce jugement de l'opinion qui s'élève au-dessus de tous les tribunaux du monde, et dont le suffrage peut consoler seul de toutes les disgrâces, de toutes les injustices des hommes et de la fortune. Quoique la dernière édition de l'*Histoire des Deux-Indes* soit en général fort supérieure à toutes les autres, il est certain qu'elle n'a presque rien ajouté à la gloire personnelle de M. l'abbé Raynal. Il y a plus; c'est que la gloire qu'il s'en promettait ne lui a jamais été plus contestée; il est sûr que c'est précisément depuis qu'il a mis à la tête du livre et son nom, et ce sot portrait qui lui donne une physionomie si farouche, et qui lui ressemble si peu, qu'on s'obstine à nommer tous ses coopérateurs, et à leur faire honneur de la partie de l'ouvrage dont il avait toujours paru le plus jaloux. Il en est un qu'il est impossible de méconnaître, et dont on retrouve à tout moment et le style et les idées, jusques dans ces épanchemens de sensibilité où M. l'abbé Raynal

avait désiré de paraître emporté par un sentiment tout-à-fait à lui ; tels sont les regrets sur la mort de son amie Elisa Draper ; il n'y a personne dans la société de madame Necker, qui ne se souvienne, par exemple, que l'épitaphe si touchante de cette Elisa Draper * n'est que le souvenir de celle que M. Diderot fit il y a quelques années, devant douze ou quinze personnes, pour madame Necker. Malgré l'estime qu'on peut avoir pour M. l'abbé Raynal, il est impossible de ne pas trouver du ridicule dans des emprunts de ce genre, quelque équitables qu'en aient été les conditions. Mais s'il est ridicule d'engager ses amis à pleurer pour le compte d'un autre, sans doute il est encore plus fou de les obliger à donner à la hardiesse de leur génie tout son essor pour en parer un ouvrage qu'ils n'ont point fait, et pour mériter ainsi plus sûrement tous les honneurs de l'exil et de la persécution.

Juillet, 1781.

Le fameux Esculape comte de Cagliostro, sollicité par M. le cardinal de Rohan, a bien voulu s'éloigner quelques momens de Strasbourg, jusqu'ici le théâtre le plus brillant de sa gloire, pour venir voir à Paris M. le prince de Soubise, dangereusement malade. Il ne l'a vu que dans sa

* « Vous qui visitez le lieu où reposent ses cendres sacrées, « écrivez sur le marbre qui les couvre : Telle année, tel mois, « tel jour, telle heure, Dieu retira son souffle à lui, et Elisa « mourut. »

convalescence. Le génie qui protége les douces destinées de l'Opéra n'a pas eu besoin de recourir aux prodiges de M. de Cagliostro pour rétablir la santé de son altesse. Tout ce que nous avons pu apprendre sur le compte de cet homme extraordinaire pendant son séjour à Paris, qui a été fort court et presque ignoré, c'est que quelques personnes de la société de M. le cardinal de Rohan, qui ont été à portée de le consulter, se sont fort bien trouvées de ses ordonnances, et n'ont jamais pu parvenir à lui faire accepter la moindre marque de leur reconnaissance. Il en est une qui avait imaginé de lui présenter vingt-cinq louis, en le suppliant de les distribuer à ses pauvres de Strasbourg ; il ne les refusa point ; mais la veille de son départ il fut la voir, et en la remerciant de la confiance qu'elle lui avait témoignée, il exigea qu'elle en reçût à son tour cinquante pour en faire des aumônes aux indigens de sa paroisse, qu'il n'avait pas eu le temps de connaître ; c'est un fait dont nous ne pouvons pas douter. On a soupçonné long-temps M. le comte de Cagliostro d'être un valet-de-chambre de ce fameux M. de Saint-Germain, qui fit tant parler de lui sous le règne de madame de Pompadour ; on croit aujourd'hui qu'il est le fils d'un directeur des mines de Lima ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a l'accent espagnol, et qu'il paraît fort riche. Un jour qu'on le pressait chez madame la comtesse de Brienne de s'expliquer sur l'origine d'une existence si surprenante et si mystérieuse, il répondit en riant :

" Tout ce que je puis dire, c'est que je suis né au
" milieu de la mer Rouge, et que j'ai été élevé sous
" les ruines d'une pyramide d'Egypte ; c'est là,
" qu'abandonné de mes parens, j'ai trouvé un bon
" vieillard qui a pris soin de moi, je tiens de lui
" tout ce que je sais. . ." *Credat alter.*

Janvier, 1782.

Lettre traduite de l'anglais de M. de Ramsay, peintre du Roi d'Angleterre, par M. Diderot à qui elle a été adressée.

Il y a environ un mois que je vous envoyai par mon très-digne ami M. Burke un exemplaire des *Leçons de Sheridan,* les *Odes de Gray,* avec le portrait gravé de M. Bentley. Je compte qu'ils vous seront parvenus ; mais, si par quelqu'accident ils s'étaient égarés, je vous prie de me le faire savoir, afin qu'on puisse les recouvrer ou vous en envoyer d'autres.

Voilà ce qu'un négociant appellerait le *nécessaire*; mais le *nécessaire* est bien court entre gens qui trafiquent d'esprit. Si l'on se réduit au nécessaire absolu, adieu la poésie, la peinture, toutes les branches agréables de la philosophie, et salut à la nature de Rousseau, à la nature à quatre pates. Afin donc que cette lettre ne ressemble pas tout-à-fait à une lettre d'avis, j'y ajouterai quelques réflexions sur le Traité *dei Delitti e delle Pene,* dont vous et M. Suard me parlâtes chez M. le baron d'Holbach, lors de mon séjour à Paris.

Je n'ai fait qu'une légère lecture de ce Traité, et je me propose de le relire plus attentivement à loisir. A en juger au premier coup-d'œil il me paraît renfermer des observations ingénieuses, entre lesquelles quelques-unes pourraient peut-être avoir le bon effet qu'en attend l'auteur plein d'humanité; mais, à considérer cet ouvrage comme un système, j'en trouve les fondemens trop incertains, trop en l'air, pour soutenir un édifice utile et solide, que l'on puisse habiter en sûreté. La notion d'un contrat social où l'on montre le pouvoir souverain comme résultant de toutes les petites rognures de la liberté de chaque particulier, notion qu'on ne saurait guère contredire ici sans être l'hérétique le plus maudit, n'est après tout qu'une idée métaphysique dont on ne retrouvera la source dans aucune transaction réelle, soit en Angleterre, soit ailleurs. L'Histoire et l'observation nous apprennent que le nombre de ceux qui veillent actuellement à l'exécution de ce prétendu contrat, de cet accord imaginé sur la formation des lois, quoique plus considérable dans un Etat que dans un autre, est toujours très-petit en comparaison du nombre de ceux qui sont obligés à l'observation de ces lois. C'est grand dommage que l'habile auteur de l'ouvrage en question n'ait pas pris le revers de sa méthode, et tenté, d'après une recherche sur l'origine actuelle et réelle des différens Gouvernemens et de leurs différentes lois, la découverte de quelque principe général de réforme ou d'institution; son succès en aurait peut-être été plus

assuré, et il se serait à coup sûr garanti de ces ambiguités, pour ne pas dire contradictions, où s'embarrassera toujours l'auteur d'un système qui n'aura pas été pris dans la nature. Celui-ci, par exemple, avoue que chaque homme, en contribuant à sa caisse imaginaire, n'y met que la plus petite portion possible de sa propre liberté, et qu'il serait sans cesse disposé à reprendre cette quote-part, sans la menace ou l'action d'une force toujours prête à l'en empêcher. La force doit donc être reconnue au moins comme le lien de ce contrat volontaire; et certainement si, pour quelque cause que ce fût, un homme se laissait pendre sans y être contraint, il différerait peu ou point du tout d'un homme qui dans les mêmes circonstances se pendrait de lui-même, sorte de conduite qu'aucun principe de morale politique n'a encore entrepris de justifier. Dans un autre endroit il reconnaît que les sujets n'auraient jamais accédé à de pareils contrats s'ils n'y avaient été contraints *par la nécessité*, expression obscure et susceptible de plusieurs sens, entre lesquels il est incertain que celui de l'auteur soit que ces contrats ont été volontaires et que les hommes y ont été amenés par le besoin ou la nécessité. Cela n'est point suffisamment expliqué. Lorsqu'au milieu des difficultés et des imperfections sans nombre d'une langue, quelle qu'elle soit, un auteur négligera de fixer par des exemples la signification de ses mots, il aura bien de la peine à se préserver de l'ambiguité, sorte d'écueil qu'évitera toujours celui qui s'en tient

à la morale purement expérimentale ; qu'il ait tort ou qu'il ait raison, il sera toujours clair et intelligible. Après tout, si notre Italien n'entend autre chose par son contrat social que ce qu'ont entendu quelques-uns de nos auteurs anglais, savoir l'obligation tacite, réciproque des puissans de protéger les faibles en retour des services qu'ils en exigent, et les faibles de servir les puissans en retour de la protection qu'ils en obtiennent, nous sommes prêts à convenir qu'un tel contrat tacite a existé depuis la création du monde et subsistera tant qu'il y aura deux hommes vivant ensemble sur la surface de la terre. Mais avec quelle circonspection n'élèverons-nous pas sur cette pauvre base un édifice de liberté civile, lorsque nous considérerons qu'un contrat tacite de cette espèce subsiste actuellement entre le grand Mogol et ses sujets, entre les colons de l'Amérique et leurs nègres, entre le laboureur et son bœuf ; que peut-être ce dernier est de tous les contrats tacites celui qui a été le plus fidèlement et le plus ponctuellement exécuté par les parties contractantes !

Mais, pour en venir à quelque chose qui ait un rapport plus immédiat à la nature du Traité *des Délits*, il dit qu'en politique morale il n'y a aucun avantage permanent à espérer de tout ce qui n'est pas fondé sur les sentimens indélébiles du genre humain ; et c'est là certainement une de ces vérités incontestables à laquelle doivent faire une égale attention et ceux qui se proposent d'instituer des lois et ceux qui ne se proposent que de les réformer ;

mais, après le désir de sa propre conservation, y a-t-il dans l'homme un sentiment plus universel, plus ineffaçable que le désir de la supériorité et du commandement, sentiment que la nécessité présente peut réprimer, mais jamais éteindre dans le cœur d'aucun mortel? Peu sont capables de remplir les devoirs de chef, tous aspirent à l'être... La chose étant ainsi, si l'on veut prévenir les suites dangereuses du passage continuel de la puissance d'une main dans une autre, il est donc nécessaire que ceux qui en sont actuellement revêtus usent de tous les moyens dont ils peuvent s'aviser pour maintenir leur autorité, si leur salut est étroitement lié avec cette puissance.

De là naissent quelques conséquences qui me paraissent ne pouvoir pas facilement découler de la même source et du même canal d'où l'auteur tire les siennes.

1.° C'est que plus le nombre des contractans actuels, maîtres ou chefs, en quelque société que ce soit, sera petit en comparaison du corps entier, plus la force et la célérité de la puissance exécutrice doivent, pour la sécurité de ces maîtres ou chefs, s'augmenter, et cela à proportion du nombre de ceux qui sont gouvernés, ou, comme disent les géomètres, en raison inverse de ceux qui gouvernent.

2.° C'est que la partie gouvernée étant toujours la plus nombreuse, on ne peut l'empêcher de troubler la partie qui gouverne qu'en prévenant son concert et ses complots.

3° C'est que, dans le cas où le Gouvernement ne porte que sur une ou deux jambes, il importe de prévenir et de punir, par un degré de sévérité et de terreur proportionné au péril, toute entreprise, toute cabale, tout complot, tout concert, qui, plus il serait secret, plus il serait sagement conduit, plus sûrement il deviendrait fatal du moins aux chefs, si ce n'est à toute la Nation, à moins qu'il ne fût étouffé dans sa naissance.

Ceux donc qui proposeraient, dans les Gouvernemens d'une certaine nature, de supprimer les tortures, les roues, les empalemens, les tenaillemens, le fond des cachots sur les soupçons les plus légers, les exécutions les plus cruelles sur les moindres preuves, tendraient à les priver des meilleurs moyens de sécurité, et abandonneraient l'administration à la discrétion de la première poignée de déterminés qui aimeraient mieux commander qu'obéir. La cinquantième partie des clameurs et des cabales qui suffirent à peine, au bout de vingt années, pour déplacer Robert Walpole, auraient en moins de deux heures, si on les avait souffertes à Constantinople, envoyé le Sultan à la tour Noire, et ensanglanté les portes du sérail de la chute des meilleures têtes du Divan.

En un mot, les questions de politique ne se traitent point par abstraction comme les questions de géométrie et d'arithmétique. Les lois ne se forment nulle part, *à priori*, sur aucun principe général essentiel à la nature humaine; partout elles décou-

lèrent des besoins et des circonstances particulières des sociétés, et elles n'ont été corrigées par intervalles qu'à mesure que ces besoins, circonstances, nécessités réelles ou apparentes venaient à changer. Un philosophe donc qui se résoudrait à consacrer ses méditations et ses veilles à la réforme des lois, (et à quoi les pensées d'un philosophe pourraient-elles mieux s'employer ?) devrait arrêter ses regards sur une seule et unique société à-la-fois ; et si parmi ses lois et ses coutumes il en remarquait quelques-unes d'inutilement sévères, je lui conseillerais de s'adresser à ceux d'entre les chefs de cette société dont il pourrait se promettre d'éclairer l'entendement et de leur montrer que les besoins, les circonstances, les nécessités et les dangers à l'occasion desquels on a inventé ces sévérités, ou ne subsistent plus, ou qu'on peut y pourvoir par des moyens plus doux pour les sujets et du moins également sûrs pour les chefs. Les sentimens de pitié que l'Etre tout-puissant a plus ou moins semés dans le cœur des hommes, joints à la politique commune et ordinaire de s'épargner tout degré superflu de sévérité, ne pourraient manquer d'obtenir un favorable accueil à une modeste remontrance de cette nature, et produire des effets désirés que le ton haut, fier et injurieux empêcherait vraisemblablement : mais si un philosophe, et dans ce qu'il propose et dans la manière dont il propose ses vues sur la réforme des lois, oublie que les hommes sont hommes, n'a aucun égard à leur faiblesse, ne consulte ni l'honneur, ni

le bien-être, ni la sécurité de ceux qui ont seuls le pouvoir de donner la sanction à ces lois, ou que peut-être il n'ait jamais pris la peine de savoir quelles sont les personnes en qui réside ce pouvoir, toutes ses peines n'aboutiront à rien ou à peu de chose, du moins pour le moment. En vain se plaindra-t-il de ce que *gli uomini lasciano per lo più in abandono le più importanti rigolamenti alla discrezione de quelli l'interesse de quali è de opporsi alle più provide leggi;* " de ce que les hommes pour la plupart du temps abandonnent les règlemens les plus importans à la discrétion de ceux dont l'intérêt est de s'opposer aux plus sages lois." Ces personnes, par lesquelles il entend sans doute les riches et les puissans, lui diront qu'on n'abandonna jamais à leur discrétion la confection des lois; que tous ont également et de tout temps envié cette prérogative, mais qu'elle leur est dévolue tout naturellement, parce qu'ils étaient les seuls propres à la posséder. Ils lui diront que cela n'est arrivé ni par accident, ni par négligence, ni par abus, ni par mépris, mais par des lois invariables, et éternelles de nature; l'une desquelles a voulu que la force en tout et partout commandât à la faiblesse, loi qui s'exécute et dans le monde physique et dans le monde moral, et au centre de Paris et de Londres, et dans le fond des forêts, et parmi les hommes et parmi les animaux.

En vain s'indignera-t-il de ce que les lois sont nées pour la plupart d'une nécessité fortuite et passagère. Ils lui diront que sans la nécessité il n'y

aurait point eu de lois du tout, et que c'est à la même nécessité que les lois actuelles sont soumises, prêtes à céder ou à durer quand et tant qu'il lui plaira.

En vain s'écriera-t-il : *Felici sono quelle pochissime Nationi che non aspettarono che il lento moto delle combinazioni e vicissitudini humane facesse succedere all'extremita dei mali un aviamento al bene, ma ne accelerano e passaggi intermedi con buone leggi !* « Heureux le très-petit nombre de Nations qui n'attendirent pas que le mouvement lent des combinaisons et des vicissitudes humaines fît naître à l'extrémité des maux un acheminement au bien, mais qui par de bonnes lois en abrégèrent les passages intermédiaires !.....» Ils lui diront qu'il s'est tout-à-fait trompé sur un point de fait, et qu'il n'y a jamais eu de Nations telles qu'il les représente. Ils lui diront que, s'il veut se donner la peine d'examiner soigneusement l'Histoire et les archives des Nations qu'il a vraisemblablement en vue, il trouvera que les lois qu'il préconise le plus sont sorties de ces combinaisons, de ces vicissitudes humaines auxquelles il dispute si dédaigneusement le droit de législation.

Tout ouvrage spéculatif, tel que celui *dei Delitti e delle Pene,* rentre dans la catégorie des *Utopies,* des *Républiques de Platon,* et autres politiques idéales, qui montrent bien l'esprit, l'humanité et la bonté d'âme des auteurs, mais qui n'ont jamais eu

et n'auront jamais aucune influence actuelle et présente sur les affaires....

Je sais bien que ces principes généraux, qui tendent à éclairer et à améliorer l'espèce humaine en général, ne sont pas absolument inutiles ; mais je n'ignore pas qu'ils n'amèneront jamais une sagesse générale. Je sais bien que la lumière nationale n'est pas sans quelque effet sur les chefs, et qu'il s'établit en eux, malgré eux, une sorte de respect. Je sais que cette lumière générale, tant vantée, est une belle et glorieuse chimère dont les philosophes aiment à se bercer, mais qui disparaîtrait bientôt s'ils ouvraient l'Histoire et s'ils y voyaient à quoi les meilleures institutions sont dues. Les Nations anciennes ont toutes passé et toutes les Nations modernes passeront avant que la philosophie et son influence sur les Nations aient corrigé une seule administration. Et pour en venir à quelque chose qui nous soit propre, je sais bien que la différence de la monarchie et du despotisme consiste dans les mœurs, dans cette confiance générale que chacun a dans les prérogatives de son état respectif ; que le Sultan dit à Constantinople indistinctement de l'un de ses noirs et d'un cadi qui commet une indiscrétion, qu'on lui coupe la tête, et que la tête du cadi et celle de l'esclave tombent avec aussi peu de conséquence l'une que l'autre : et qu'à Versailles on chasse très-diversement le valet et le duc indiscrets ; mais je n'ignore pas que le soutien général de ces sortes de mœurs tient à un autre ressort que les

écrits des sages, qu'il est même d'expérience et d'expérience de tout temps que les mœurs dont il s'agit sont tombées à mesure que les lumières générales se sont accrues ; je me chargerais même de démontrer que cela a dû arriver, et que cela arrivera toujours par la nature même d'un peuple qui s'éclaire. Je sais bien que quand ces sortes de mœurs, dont le monarque ressent et partage l'influence, ne sont plus, le peuple est au plus bas point de l'avilissement et de l'esclavage, parce qu'alors il n'y a plus qu'une condition, celle d'esclave. Je sais bien que plus cette échelle d'états est longue et distincte, plus chacun est ferme sur son échelon ; plus le monarque diffère du despote et le despote du tyran ; mais je défie l'auteur *des Délits et des Peines* et tous les philosophes ensemble de me faire voir que leurs ouvrages aient jamais empêché cette échelle de se raccourcir de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin ses deux bouts se touchassent.

---

*Epigramme contre Madame ***.*

Eglé, belle et poëte, a deux petits travers ;
Elle fait son visage et ne fait point ses vers.

Cette épigramme très-maligne a été parodiée de la manière suivante :

*Parodie de l'Epigramme faite contre madame de ...**

Quoi que l'on dise, Eglé, de tes petits travers,
L'Amour fit ton visage et les Muses tes vers.

* On l'avait attribuée faussement à M. de la Harpe ; elle est de M. Le Brun, ci-devant secrétaire de M. le prince de Conti,

Principes établis par S. M. I. Joseph II. pour servir de règles à ses Tribunaux et Magistrats dans les matières ecclésiastiques.

L'objet et les bornes de l'autorité du sacerdoce dans l'Etat sont si clairement déterminés par les fonctions et les devoirs auxquels le Seigneur lui-même a borné les Apôtres pendant qu'il était sur la terre, qu'il y aurait de la mauvaise foi à vouloir statuer ou admettre aucun doute à cet égard, et de l'absurdité à oser prétendre que les successeurs des Apôtres doivent avoir de droit divin plus d'autorité que n'en avaient les Apôtres eux-mêmes.

Or personne n'ignore que notre Seigneur Jésus-Christ ne les a chargés que de fonctions purement spirituelles; 1°. de la publication de l'Evangile; 2°. du soin de son culte; 3°. de l'administration des Sacremens (en tant qu'ils sont spirituels); 4°. du soin et de la discipline de son Eglise.

C'est à ces quatre objets qu'était bornée l'autorité des Apôtres; et c'est par conséquent à ces mêmes objets seulement que peuvent prétendre leurs successeurs. Il s'ensuit que toute l'autorité quelconque dans l'Etat est et doit être aujourd'hui du ressort privatif de la puissance souveraine, ainsi qu'elle a été depuis la première origine de tous les Etats et de toutes les sociétés jusqu'à l'établissement du christianisme, par lequel cet ordre naturel des choses n'a nullement été ni pu être altéré.

l'auteur du *Poëme de la Nature*, de *la Wasprerie*, de l'*Ode à M. de Buffon*. On donne la Parodie à M. de C***.

A l'exception de ces quatre objets, il n'y a donc aucune sorte d'autorité, aucune prérogative, aucun privilége, aucun droit quelconque, en un mot, que le clergé ne tienne uniquement de la volonté libre et arbitraire des Princes de la terre.

Il est incontestable que tout ce qui a été accordé ou établi par l'autorité souveraine, et qu'il dépendait de son bon plaisir d'accorder ou de refuser, elle est en plein droit d'y faire des changemens, et de le révoquer même tout-à-fait lorsque le bien général l'exige, et qu'aucune loi fondamentale de l'Etat ne s'y oppose, à l'instar de toutes autres lois, concessions, établissemens faits ou à faire, qu'il est de la sagesse et même du devoir de la législation d'approprier aux temps et aux circonstances.

Les dispositions des Conciles, lesquels, comme il est de fait, ne sont obligatoires que pour les Etats qui les ont admis ou reçus, sont dans le même cas, attendu que celui qui aurait pu ne pas les admettre du tout doit pouvoir à plus forte raison en rectifier les dispositions, et même les révoquer entièrement, lorsque, au moyen de la différence de temps et de circonstances, la raison d'Etat et le bien public peuvent l'exiger.

L'autorité du Sacerdoce n'est pas même arbitraire ni entièrement indépendante quant au dogme, au culte et à la discipline, le maintien de l'ancienne pureté du dogme ainsi que la discipline, et le culte se trouvant être des objets qui intéressent si essentiellement la société et la tranquillité publique, que le

Prince, en sa qualité de souverain chef d'Etat, ainsi que de protecteur de l'Eglise, ne peut permettre à qui que ce soit de statuer sans sa participation sur des matières d'une grande importance.

L'objet et l'autorité du clergé étant donc bien clairement déterminés par les principes susdits, il s'ensuit que c'est d'après ces principes que doivent être décidés à l'avenir tous les cas de juridiction ecclésiastique.

Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'Education, contenant tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des Princes, des jeunes personnes, et des hommes ; par madame la comtesse de Genlis, trois volumes in-8°. De tous les écrits de madame de Genlis, c'est celui qui a fait la plus grande sensation, qui a été lu avec le plus d'avidité, jugé avec le plus de rigueur, prôné et dédaigné avec le plus d'acharnement et de prévention. Si un pareil succès est dû en partie au genre même de l'ouvrage, les circonstances dans lesquelles il a paru n'ont pas peu contribué à en augmenter l'éclat ; la singularité, peut être unique, du choix qui venait de nommer madame de Genlis gouverneur* des fils de M. le duc de Chartres, avait fixé pour ainsi dire tous les yeux sur elle. Comment n'aurait-on pas été fort

* Ce titre a été trouvé si plaisant à Versailles, que madame de Genlis n'en a conservé que les fonctions ; c'est sans aucune dénomination particulière qu'elle est chargée de présider à l'éducation des enfans de M. le duc de Chartres.

curieux de savoir si son livre justifierait un événement si extraordinaire ou le ferait paraître plus ridicule ? Les philosophes n'ont pu voir sans indignation que dans un ouvrage agréablement écrit, c'est un mérite qu'il faut bien lui acccorder, l'on se permettait encore de parler avec quelque respect de la religion, de soutenir même qu'il n'est point de vertu véritable qui ne soit fondée sur une piété solide. Les gens de lettres ont trouvé infiniment mauvais qu'une femme si bien faite pour en juger ait osé leur reprocher " d'avoir la conversation languis-
" sante et pesante; de ne point savoir écouter; de
" n'éprouver que le désir de se faire admirer, jamais
" celui de plaire; de manquer d'égards et de po-
" litesse par un amour-propre mal entendu, ou par
" le défaut d'usage du monde; d'avoir un ton tran-
" chant, de la susceptibilité......; ce qui fait qu'on
" ne trouve dans leurs ouvrages ni l'esprit ni le ton
" du monde." Nos femmes à la mode, qui n'ont jamais vu peindre leurs ridicules, leurs folies, leurs travers d'une manière plus vraie, plus légère, plus piquante, prétendent que c'est une chose horrible d'employer ainsi le talent que l'on peut avoir à tourner toutes les personnes de sa société en ridicule, à faire d'un livre d'éducation un recueil de satires et de libelles. Les dévots, les prêtres seraient-ils plus contens ? Point du tout ! ils assurent que la Sorbonne ne peut se dispenser de censurer l'ouvrage; qu'il y a une certaine Lettre, sur les cérémonies religieuses qu'on exige des mourans, qui contient les

propositions du monde les plus mal sonnantes. Une autre impiété non moins grave, c'est d'oser dire qu'il n'y a point de livre de dévotion qu'on puisse laisser sans inconvénient entre les mains d'une jeune personne ; c'est le projet qu'annonce madame de Genlis de publier elle-même un livre d'*Heures* dans ses principes, comme si ce droit n'appartenait pas exclusivement à Monseigneur l'Archevêque ! Mais c'est trop s'arrêter à tous les jugemens que l'esprit de corps, l'esprit de parti ou d'autres préventions ont pu répandre contre cet ouvrage ; essayons d'en donner une idée plus juste, du moins plus impartiale.

Ces Lettres sont une espèce de Roman d'éducation, ou plutôt une suite de petites histoires, de petits contes, de petits tableaux plus ou moins intéressans, tous relatifs à l'éducation, mais liés souvent par un fil imperceptible à l'objet principal. Le baron et la baronne d'Almane, tantôt retirés dans leurs terres, tantôt voyageant pour l'instruction de leurs enfans, rendent compte à leurs amis qu'ils ont laissés à Paris du plan d'éducation qu'ils ont formé, et du succès avec lequel ils le suivent. Cette correspondance, qui fait le fonds de l'ouvrage, est interrompue par les Lettres du comte de Roseville, chargé de l'éducation d'un Prince étranger ; le comte et le baron se communiquent mutuellement les résultats de leurs réflexions et de leur expérience. Ce qui varie plus agréablement le ton de ce recueil, ce sont les réponses que la baronne reçoit de la vicomtesse de Limours, de madame d'Otalis,

quelques Lettres détachées du chevalier d'Herbain, de la jeune dame de Valée, de son amie madame de Germeuil. C'est surtout dans ces dernières Lettres que le ton et les ridicules du jour sont peints avec le plus d'esprit, d'agrément et de vérité.

Si le système d'éducation de madame de Genlis ne présente aucune idée nouvelle, aucune que Locke n'eût déjà indiquée, que Jean-Jacques après lui n'eût approfondie avec toute la puissance de son génie, avec toute l'énergie de son talent, au moins en est-il plusieurs dont elle a su faire une application très-heureuse, quelquefois peut-être un peu maniérée, un peu minutieuse, mais souvent aussi parfaitement sage et parfaitement instructive. En s'appropriant si bien et les idées de Rousseau et celles de Locke, on eût désiré sans doute que madame de Genlis eût parlé surtout du premier avec plus d'égards ; mais on ne lui en saura pas moins beaucoup de gré d'avoir fait de nouveaux efforts pour répandre des vérités si utiles, en les développant presque toujours avec plus de sagesse et de mesure que l'un de ces philosophes, et surement avec plus de grâce et d'intérêt que l'autre.

Quoique le titre d'*Adèle et Théodore* annonce assez fastueusement que l'ouvragec ontient *tous* les principes relatifs à l'éducation des Princes, des jeunes personnes, et des hommes, on ne serait guère étonné que beaucoup de lecteurs y trouvassent encore plus d'une lacune importante ; mais la forme que l'auteur a jugé à propos de donner à ses instructions

n'est-elle pas précisément celle qui l'obligeait le moins de s'astreindre à une méthode trop pénible ou trop rigoureuse ? Ce qu'on ne trouve pas d'ailleurs dans ces Lettres ne peut-on pas espérer de le trouver dans les sources que madame de Genlis veut bien indiquer elle-même, dans *les Conversations d'Emilie*, dans *Télémaque*, dans le *Traité de Chanteresne*, qu'on croit être de Nicole, dans *Locke*, même dans *Emile*, pourvu qu'il soit lu avec les dispositions convenables; mais, avant toutes choses, cela s'entend, dans son *Théâtre d'Education*, dans ses *Annales de la Vertu*, dans ses *Heures*, dans ses *Veillées du Château* déjà sous presse, et dans plusieurs autres ouvrages qu'elle a la bonté de nous promettre ?

Je sens aussi bien que messieurs les philosophes l'inconvénient qu'il y aura toujours à vouloir fonder la morale sur des bases qui lui sont étrangères, et que l'usage ou l'abus de la raison peuvent si facilement ébranler ; cependant je ne puis m'empêcher d'aimer beaucoup le genre de preuves qu'emploie madame de Genlis pour la défense de la foi chrétienne ; ce sont deux petits Romans : l'un est l'Histoire très-intéressante d'un hôpital fondé par M. de Lagaraye, où l'on voit, comme le dit l'auteur lui-même, tout ce que la religion peut produire de grand, de bienfaisant, d'héroïque ; l'autre est une espèce de Nouvelle, où l'on apprend clairement qu'il n'est point de revers, point d'infortune que la piété ne fasse supporter avec courage et résignation.

On en pensera tout ce qu'on voudra, cette manière de démontrer la vérité de la religion me paraît tout aussi conséquente et beaucoup moins ennuyeuse que celle des Grotius, des abbés d'Houteville, des Bergier, et de tant d'autres grands docteurs.

Des gens qui veulent tout savoir assurent que la partie la plus agréable des nouvelles Lettres sur l'éducation, la partie des Romans, est encore moins originale que tout le reste, que la plupart de ces épisodes sont traduits de l'allemand ou de l'anglais. Les deux que nous venons de citer, l'Histoire de M. de Lagaraye et celle de la duchesse de C***, ne sont pas au moins de ce nombre ; le fonds de l'une et de l'autre, nous ne pouvons en douter, est parfaitement vrai. Un reproche plus grave que l'on est tenté de faire à madame de Genlis sur cette partie de son ouvrage, c'est d'avoir souvent gâté l'effet des situations les plus touchantes par des traits d'une sensibilité factice ou par des exagérations également froides et romanesques. Ces défauts ont paru d'autant plus remarquables, que le ton dominant de l'ouvrage est simple, pur et naturel.

La malignité n'a pas manqué de chercher des noms à tous les portraits dont madame de Genlis s'est permis d'égayer un livre qui ne semblait pas trop susceptible, à la vérité, de ce genre d'agrémens, mais qui pouvait en avoir besoin. On a prétendu reconnaître dans madame de Surville celui de madame de Montesson ; dans madame de Valée celui de madame la comtesse Amélie de Boufflers, dans

madame de Germeuil celui de madame de Roquefeuille, &c.; mais le plus frappant de tous, c'est, sous le nom de madame d'Olcy, celui de madame de L......e, du moins s'il en faut croire les meilleurs amis de celle-ci. Le bruit qu'ils en ont fait dans le monde, sous le prétexte de venger une noirceur si coupable et si peu méritée, lui a donné tant de célébrité que nous croyons devoir en conserver ici le souvenir. Voici donc ce fameux portrait.

" La fortune immense qu'elle possède n'a pu la " consoler encore du chagrin d'être la femme d'un " financier; n'ayant point assez d'esprit pour sur- " monter une semblable faiblesse, elle en souffre " d'autant plus qu'elle ne voit que des gens de la " Cour, et que sans cesse tout lui rappelle le " malheur dont elle gémit en secret. On ne parle " jamais du Roi, de la Reine, de Versailles, d'un " grand habit, qu'elle n'éprouve des angoisses " intérieures si violentes qu'elle ne peut souvent " les dissimuler qu'en changeant de conversation. " Elle a d'ailleurs pour dédommagement toute la " considération que peuvent donner beaucoup de " faste, une superbe maison, un bon souper, et des " loges à tous les spectacles. Au reste, elle n'aime " rien, s'ennuie de tout, ne juge jamais que d'après " l'opinion des autres, et joint à tous ces travers de " grandes prétentions à l'esprit, beaucoup d'humeur " et de caprices, et une extrême insipidité. Quoi- " que fort orgueilleuse d'être une fille de qualité, " elle n'a pas montré le moindre attachement pour

« son père, parce qu'il a quitté le service et le
« monde, et qu'elle n'en attend rien. Elle n'aime
« point madame de Valmont, qu'elle ne regarde
« que comme une provinciale, et elle a sans doute
« oublié qu'elle eut une sœur religieuse, &c."

On assure que madame de L...... e, après l'avoir lui, s'est contentée de dire : « Je ne sais « pourquoi madame de Genlis oublie un trait dont « personne ne devait se souvenir aussi bien qu'elle, « c'est que cette femme de financier a poussé « l'insolence autrefois jusqu'à donner des robes à « une Demoiselle de qualité de ses amies" ; il est vrai que la Demoiselle n'était connue alors que par sa jolie voix et son talent pour la harpe.

Eh ! qu'est-ce que tout cela fait ? Sans entreprendre ni d'accuser, ni de justifier les intentions de l'auteur, nous osons croire qu'*Adèle et Théodore* sera compté dans le petit nombre des ouvrages où la raison et la vertu sont rendues aussi intéressantes qu'elles le paraîtront toujours lorsqu'elles n'auront point d'autre ornement que celui de leur grâce et de leur simplicité naturelle. Le style de madame de Genlis est assez dépourvu d'imagination, mais il plaît en général par une pureté très-facile et très-élégante. Sans peindre ses idées de couleurs bien vives, elle les dessine, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec beaucoup de justesse et de goût. Il y a de l'esprit et de la grâce dans la composition de ses tableaux, il y a surtout infiniment de talent et d'originalité dans la manière dont elle a su rendre le

ton, les ridicules et les mœurs du jour, leur donner de la physionomie, ce qui semblait si difficile, et leur en donner sans caricature, même sans effort et sans recherche.

Si les Suisses ont été répandus long-temps dans toutes les parties du monde, sans exciter la curiosité des autres Nations en faveur de leur pays, on leur fait aujourd'hui plus d'honneur. Jamais les Voyages en Suisse n'ont été plus à la mode. Cet empressement doit-il les flatter ou non? Je l'ignore; mais je sais bien que leur paisible bien-être n'avait aucun besoin de cette célébrité; peut-être même n'éprouveront-ils que trop tôt qu'il en est des Républiques comme des femmes dont Jean Jacques a dit: *Leur dignité est d'être ignorées, leur gloire est dans leur propre estime, et leurs plaisirs dans le bonheur de leurs familles.* Ambitionner une autre dignité, chercher une autre gloire ou d'autres plaisirs, c'est risquer au moins de perdre l'avantage le plus essentiel de leur existence.

Quoi qu'il en soit, dans le nombre des Voyages de Suisse qui ont paru depuis quelques années, après avoir distingué ceux de MM. de Luc, de Saussure, plus particulièrement encore celui de M. Coxe, traduit et commenté par M. Ramond, de tous ceux que nous connaissons celui qui embrasse le plus d'objets curieux et intéressans, nous ne devons pas oublier la *Description des Alpes pennines et rhétiennes, dédiée à Sa Majesté très.chrétienne Louis XVI,*

Roi de France et de Navarre, par M. T... Bourit, chantre de l'église cathédrale de Genève. Deux vol. in-8? avec plusieurs gravures faites sur les dessins mêmes de l'auteur.

Ce n'est pas par une éloquence brillante, par le charme ou l'élégance de sa narration, ce n'est point par son ramage enfin, tout chantre qu'il est de la cathédrale de Genève, que le nouveau voyageur peut espérer de mériter l'attention du public ; mais l'exactitude et la fidélité de ses observations, les travaux presque incroyables qu'elles lui ont coûtés, les périls continuels auxquels il s'est exposé pour vérifier ses découvertes, lui assurent sans doute des droits à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent véritablement aux progrès de l'Histoire naturelle, et surtout de l'Histoire des montagnes, partie si importante de la théorie générale du globe.

Souvent minutieux, souvent d'une affectation ou d'une emphase ridicule, d'autant plus déplacée qu'elle donne aux descriptions les plus vraies l'air romanesque et faux, on remarquera cependant avec plaisir que le style de M. B... s'est élevé quelquefois pour ainsi dire forcément au ton naturel de son sujet par le caractère même de grandeur et de majesté des objets qu'il avait sous les yeux. Le court extrait que nous allons donner de son ouvrage en offrira, je crois, plus d'une preuve.

C'est du lac de Genève que part notre voyageur, et voici l'exacte description qu'il en donne.

" On voit, dit-il, à droite, le lac s'étendant à " perte de vue jusqu'à Genève, repoussé d'un côté " par de hautes montagnes, orné de l'autre par un " magnifique coteau ; en face la belle perspective " du Valais et des montagnes qui forment le pé- " ristyle. Entre Evian et Saint-Gingo, premier " village du Bas-Valais, les montagnes plongent " dans le lac comme un promontoire ; des ouvriers, " occupés le long des rochers à en détacher des " parties, ne se tiennent que sur de petits rebords, " souvent à plus de deux cents toises au-dessus de " la surface du lac ; il en est même qui sont sus- " pendus par des cordes. Cette situation *effraie* " *les voyageurs* ; leur crainte augmente encore par " *les signes qu'on leur fait de s'écarter de cette* " *plage dangereuse.*"

Notre auteur décrit ensuite les montagnes du Bas-Valais, leur magnifique aspect, les étonnans souterrains de Bex, la cascade du *Pisse-Vache.* De là il nous conduit à la vallée de Bagnes, qui fait une partie considérable du pays d'Entremont. Cette vallée, bordée de toutes parts de montagnes et de glaciers, est défendue par des bois, de terribles avalanches qui autrefois ont enseveli les bains de Bagnes. Après une pénible marche le long d'un désert, le voyageur parvient au bas de l'immense glacier dont il soupçonnait l'existence, et qui faisait le principal objet de son voyage. " Ce glacier, " dont les couches sont belles, descend d'une mon-

« tagne si couverte de neiges, qu'on a de la peine « à y distinguer quelques parties de roc. Ces « neiges sont de la plus grande blancheur ; elles « sont par bancs horizontaux, ou plutôt ce sont des « marches magnifiques qui semblent atteindre le « ciel. Le bas du glacier est terminé par un « mur d'une belle forme, taillé à-plomb, du haut « duquel on voit descendre des filets d'eau qui « donnent naissance à un lac d'un aspect agréable." Ce n'est qu'avec des peines et des dangers infinis qu'il parvient sur le glacier même. Qu'on se figure une étendue de huit lieues de glace vive environnée de toutes parts de hautes montagnes, et aboutissant elle-même à une hauteur si considérable, qu'elle pourrait devenir encore un vaste sommet. En suivant la direction de cette vallée, du midi au nord, à droite se trouve une chaîne de monts couverts de neige et de glaces ; à la gauche, dans une étendue de six lieues, des sommets la plupart découverts de neige et dévastés, des montagnes de granit et de débris feuilletés, partout l'horreur du plus profond silence et l'image de la nature morte. « Par in-« tervalles, d'immenses crevasses travaillées par la « nature de mille manières différentes, imitant par-« faitement les restes d'un palais ou d'un temple ; « la richesse et la variété des couleurs ajoutaient « encore à la beauté des formes ; l'or et l'argent s'y « faisaient admirer. Ce qui nous parut bien sin-« gulier encore, c'étaient des arcades soutenant des « ponts de neige lancés d'un bord d'une crevasse à

" l'autre."—C'est sur ces ponts étranges et dangereux que notre voyageur se hasarde, et la fortune seconde son audace; il franchit ces vastes gouffres, tourne autour de plusieurs qui avaient plus d'une demi-lieue de diamètre, sort enfin du glacier, et à travers mille dangers parvient au pied du mont Vélan, l'un des plus hauts de la Suisse.

L'idée que nous donne M. B. .... du chemin de la Guemmi n'est pas indigne d'être remarquée.
" Représentez-vous, dit-il, un escalier d'une vieille
" tour tournant sur lui-même, et mis à découvert
" par la chute du mur de la face, de manière que
" trente personnes, qu'on supposerait monter à la
" file, se voient les unes au-dessus des autres comme
" sur des balcons. On voit ainsi avec des lunettes,
" depuis les bains, les voyageurs monter et des-
" cendre cette rampe, qui a près de neuf cents pieds
" de hauteur. Rien de plus magnifique que l'im-
" mense glacier où le Rhône prend sa source. Là
" nous vîmes la large bouche du Rhône, et le fleuve
" en sortir avec bruit. La voûte est d'une glace
" aussi transparente que le cristal; des blocs de
" glace immenses, lancés du haut du dôme, repré-
" sentaient les ruines d'un palais. Cette voûte,
" qui était à moitié fendue, laissait un passage libre
" aux rayons du soleil qui pénétraient dans des
" abîmes obscurs, tandis que des blocs excaves et
" concaves nous éblouissaient les yeux. Nous vîmes
" alors des tours de glace comme des maisons, qui
" ne tenaient à la masse entière que par des filets,

« le moindre bruit, le roulement d'une pierre pou- « vait nous ensevelir sous leur ruine."—L'hospice du Grimsel, les vallées de glace de l'Aar, le passage de la Fourche, le mont Saint-Gothard, les sources du Rhin, offrent mille détails auxquels les bornes de cet extrait ne nous permettent pas de nous arrêter.

M. B.. . . ne se borne pas à nous donner la juste hauteur du Mont-Blanc, le plus haut des Alpes, et sur le sommet duquel on ne peut rester plusieurs minutes sans danger de périr par la rareté de l'air; il le compare avec les Cordilières; et d'après les observations faites sur ces montagnes de l'Amérique par Messieurs de l'Académie des Sciences, et celles qu'il a faites lui-même sur le Mont Blanc, il conclut que ce dernier est bien plus élevé; et qui si le Chimboraco s'élève à une hauteur à peu-près égale au-dessus du niveau de la mer, c'est que le sol qui lui sert de base est près de moitié plus élevé que le pied des Alpes.

Pour donner une idée de l'espèce de talent que M. B.. . . . peut avoir pour les peintures du genre gracieux, nous n'en citerons qu'un seul échantillon, et nos lecteurs trouveront sans doute que c'est bien assez. Il s'agit de la délicieuse vallée de Lauterbrunn; après avoir peint les mœurs douces et innocentes de ses habitans, l'auteur ajoute:

" Nous vîmes de jolies plaines entrecoupées par " des canaux d'une eau limpide comme le cristal. " C'est là que l'amant est sûr de trouver son " amante; c'est là qu'il se plaît à la transporter

« d'une rive à l'autre avec la légèreté du faon ; c'est « là qu'il ressent une douce émotion lorsqu'il lui « voit franchir d'un pas de biche *les jolies cascades* « et les torrens, *images des passions de l'homme*. « Et s'ils veulent étendre leur empire par une vue « plus vaste, ils montent ensemble sur de belles « collines, d'où ils ont sous les yeux des aspects « enchanteurs. La nature devient alors pour eux « plus belle et plus variée ; ils trouvent dans la « pureté du ciel une image de celle de leur âme, et « dans *les jeux enfantins de leur bétail le portrait* « *de leur innocente candeur, etc.*"

Epigramme.

Avec large bouche et nez gros,
Certain quidam se mit à rire
D'un homme voûté par le dos.
Et vous, lui répond-il, beau sire !
De la nature vous tenez
Pomme de terre au lieu de nez,
Et plus bas le four pour la cuire.

Autre, par M. Harduin.

Un vieillard de cent ans apprenant le trépas
De son voisin plus que nonagénaire :
Cet homme était, dit-il, trop valétudinaire,
J'ai prédit qu'il ne vivrait pas.

Nous avons déjà eu l'honneur de vous annoncer *l'Histoire de Russie* de M. Levesque, comme la meilleure Histoire connue de cet Empire, que le

caractère de Pierre Ier et le génie de Catharine II. ont rendu plus illustre que toute la grandeur de sa puissance et toute l'étendue de sa vaste domination. Personne, avant M. Levesque, n'avait rassemblé autant de matériaux essentiels à l'exécution d'un travail si difficile.

Le jugement de l'auteur sur l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, par Voltaire, nous paraît mériter d'être rapporté en entier. " Si ce célèbre auteur, dit-il, " avait été mieux servi par ceux qui lui envoyaient " des notes, je n'aurais pas osé écrire après lui la " vie de Pierre Ier. Il paraît qu'on ne lui avait fait " traduire que des extraits mal faits et tronqués du " *Journal de Pierre-le-Grand*. On voit, dès le " commencement de la guerre de Suède, qu'on lui " laissait même ignorer des circonstances de la " bataille de Narva, qui affaiblissent la gloire des " vainqueurs et la honte des vaincus. Un Allemand, " employé au cabinet et chargé d'envoyer des mé- " moires à Voltaire, le servait mal, parce qu'il " croyait en avoir reçu une offense et parce qu'il se " proposait d'écrire l'Histoire du même Prince. " L'ouvrage de Voltaire m'a fourni un petit nom- " bre de faits qu'il me paraît appuyer sur de bonnes " autorités. Ce grand homme connaissait les dé- " fauts de son livre ; il disait quelquefois, je ferai " graver sur ma tombe : *Ci-gît qui a voulu écrire* " *l'Histoire de Pierre-le-Grand.*"

L'Histoire de Russie, de M. Levesque, est pré-

cédée de trois dissertations fort savantes sur l'antiquité des Slaves, sur leur langue et sur leur religion.

Sans pouvoir revêtir de preuves suffisantes toutes les conjectures formées par différens auteurs sur les établissemens des Slaves, il paraît au moins démontré que ces peuples portent ce nom depuis un grand nombre de siècles; qu'ils sont sortis de l'Orient comme tous les autres peuples; les Orientaux rendent eux-mêmes témoignage à leur antiquité; que, quelles que soient les contrées où ils se sont répandus anciennement, ils restèrent en grand nombre dans la Russie, confondus alors avec d'autres Nations, sous le nom de Scythes, ou plutôt inconnus à la plus grande partie de l'Europe, parce qu'alors on n'étendait pas encore si loin les bornes de la terre habitable.

Les recherches de notre auteur sur le rapport de la langue de ces peuples avec celle des anciens habitans du Latium tendent à prouver que la ressemblance ne porte à la vérité que sur les expressions primitives des deux langues; mais que cette ressemblance est si frappante, qu'on ne peut l'attribuer au hasard; et il en conclut que les deux peuples doivent avoir nécessairement une même origine.

L'article de la religion des Slaves est tiré d'un petit Dictionnaire de la Mythologie slavonne, composé par M. Mikhaïl Popof, et imprimé dans un recueil de ses Œuvres, intitulé *Dosougui*, (les Loisirs). Ce morceau nous a paru très-piquant.

Les *Roussalki* étaient les nymphes des eaux et

forêts slavonnes ; elles possédaient toutes les grâces de la jeunesse, relevées par le charme de la beauté. Quelquefois on les voyait peigner sur le rivage leur chevelure d'un beau vert de mer, et d'autres fois elles se balançaient, tantôt d'un mouvement rapide, tantôt avec une douce mollesse, sur les branches flexibles des arbres. Leur draperie légère volait au gré des vents, et dans ses diverses ondulations cachait et découvrait tour-à-tour les trésors de la beauté...On aime à voir que l'imagination des Slaves ne le cédait point à celle des Grecs. Mais ils s'étaient fait une image affreuse de leurs Satyres, qu'ils appelaient *Léchiés*...Quand ces *Léchiés* marchaient parmi les herbes, ils ne s'élevaient pas au-dessus d'elles, et la verdure naissante suffisait pour les cacher ; mais, quand ils se promenaient dans les forêts, ils atteignaient à la hauteur des arbres les plus élevés. Ils poussaient des cris affreux qui portaient au loin la terreur. Malheur à l'homme téméraire qui osait traverser les forêts ; les *Léchiés* s'emparaient de lui, le conduisaient de côté et d'autre jusqu'à la fin du jour, et le transportaient, à l'entrée de la nuit, dans leurs cavernes, où ils prenaient plaisir à le chatouiller jusqu'à la mort.

Les forêts, les fleuves étaient pour les Slaves des objets d'une vénération religieuse, et parmi les Dieux-fleuves il paraît que le *Bog*, connu des anciens sous le nom d'*Hypanis*, tenait le premier rang.

La manière la plus usitée de consulter l'avenir était de jeter en l'air des anneaux ou cercles nom-

més *croujki* ; ils étaient blancs d'un côté et noirs de l'autre. Quand le côté blanc se trouvait en dessus, le présage était heureux ; mais il était funeste quand le cercle, en tombant, montrait le côté noir, &c.

Les Slaves de Rugen avaient des divinités qui leur étaient propres, et la première de toutes était *Sviatovid* ou *Svétovid*, le dieu du soleil et de la guerre. Un cheval blanc était consacré à ce dieu ; il n'était permis qu'au prêtre de lui couper le crin et de le monter. On pensait que *Sviatovid* le montait souvent lui-même pour combattre les ennemis, et la preuve en était sensible, c'est qu'après avoir laissé ce cheval bien net et bien attaché à son râtelier, on le trouvait souvent le lendemain couvert de sueur et de boue...Pour tirer les présages, on disposait des lances dans un certain ordre prescrit et à une certaine hauteur ; à la manière dont le cheval du dieu sautait par-dessus ces diverses rangées de lances, on jugeait les événemens favorables ou sinistres, &c.

L'Histoire suivie de l'Empire de Russie ne remonte qu'au neuvième siècle ; mais une tradition consignée dans les plus anciennes Chroniques place dans le cinquième la fondation de Kief et celle de Novgorod. Le plan de notre historien embrasse toute la suite des souverains de Russie, depuis Rourick, en 826, jusqu'à l'époque glorieuse du règne de Catherine II en 1774. On comprend aisément que l'Histoire ancienne de Russie ne pouvait pas être susceptible d'un grand intérêt ; ces premiers temps n'offrent que des monumens de guerre et de mœurs

sauvages ; il est même assez pénible de suivre la liaison du petit nombre de faits et d'événemens dont on est parvenu à retrouver la trace. Ce n'est guère que sous le règne du premier Vladimir, sous ceux d'Iaroslaf son fils, et d'André, fils d'Ioury, ou à l'époque de l'invasion des Tartares, que l'auteur s'est flatté lui-même de pouvoir fixer sans effort l'attention de ses lecteurs. Son ouvrage inspire un intérêt plus soutenu depuis le règne de Dmitri-Donski ; ce Prince est le premier qui abattit pour toujours la puissance des Princes apanagés. La partie la plus complète et la plus étendue de la nouvelle *Histoire de Russie* est celle qui renferme le règne de Pierre-le-Grand. On trouve l'Histoire des règnes suivans trop abrégée, et ce n'était pas la peine sans doute de l'entreprendre pour la laisser si imparfaite. On n'y trouvera, dit l'auteur, que la vérité, d'autant moins intéressante, qu'elle sera plus généralement connue.

Le style de M. Levesque, sans avoir l'élégance de Voltaire, ni la précision de Tacite, est en général assez pur : il est simple, clair, et ne manque ni de chaleur ni de rapidité. On ne peut que lui savoir beaucoup de gré de tous les efforts qu'il a dû lui en coûter pour débrouiller avec tant d'ordre, de clarté, les premières origines d'un Empire dont la civilisation n'est pour ainsi dire que l'ouvrage de nos jours, quoique l'ascendant de sa puissance politique égale ou surpasse déjà celui des Nations les plus célèbres.

L'*Histoire de Russie* est suivie du plusieurs dis-

sertations fort intéressantes sur le progrès des Russes dans la Sibérie, sur leurs navigations dans la mer Glaciale et dans l'Océan oriental, sur leur commerce, sur leur littérature, et enfin d'une description géographique de l'Empire de Russie, qui paraît fort exacte, et qui contient des détails infiniment curieux.

Est-il plus difficile aujourd'hui de faire une bonne comédie qu'une bonne tragédie? c'est une question que l'on voit agiter tous les jours; et, quelque parti que l'on prenne, il est sans doute beaucoup plus aisé de le soutenir, même avec une grande apparence de raison, que de concevoir une seule scène nouvelle ou comique ou tragique. Il est de fait que nous pouvons citer trois ou quatre poëtes qui se sont placés à-peu-près sur la même ligne dans l'art de Sophocle et d'Euripide, tandis que Molière a laissé bien loin derrière et tous ceux qui étaient entrés avant lui dans la carrière, et tous ceux qui ont osé l'y suivre. Le champ de la tragédie paraissait déjà fort épuisé du temps d'Aristote, le nombre des sujets vraiment tragiques, suivant lui, est assez borné; les convenances particulières à notre Théâtre ne sont guère propres à l'étendre. Quelles récoltes nouvelles peut-on se flatter d'y faire encore après toutes les richesses qu'y recueillirent des génies tels que Corneille, Racine et Voltaire? Le champ de la comédie ne serait-il pas en même temps et plus vaste et plus neuf? Un seul homme jusqu'à présent semble avoir possédé l'art de le mettre en valeur; cet art serait-il donc le plus

difficile de tous ? l'aurait-il porté lui seul à un degré de perfection fait pour désespérer tous ceux qui seraient tentés de marcher sur ses traces ? Sans entreprendre d'examiner ces différentes questions, bornons-nous ici à en proposer une qui pourrait bien dispenser de résoudre toutes les autres. Si la tragédie a fourni de nos jours plus d'ouvrages intéressans au Théâtre que la comédie, ne serait-ce pas uniquement parce que la première a beaucoup plus osé et l'autre beaucoup moins que dans le siècle passé ? En transportant si heureusement sur la scène française une partie des beautés du Théâtre anglais, M. de Voltaire n'a-t-il pas donné à l'action de ses tragédies plus de force et d'étendue ? Que de situations et de grands mouvemens n'a-t-il pas mis en spectacle que Corneille et Racine n'auraient osé mettre qu'en récit ? Sa manière de peindre les caractères, les mœurs, les opinions, n'a-t-elle pas en général aussi plus de mouvement et plus de hardiesse ? Si aucun de ceux qui travaillèrent après lui n'a pu atteindre à la hauteur de son génie, tous ont suivi de loin la route nouvelle qu'il avait indiquée, et, sans parvenir à faire de bons ouvrages, ils ont fait du moins souvent des ouvrages d'effet, des ébauches grossières à la vérité, mais que la magie du Théâtre pouvait faire réussir. La comédie au contraire est devenue tous les jours plus timide ; la prétention d'être plus épurée, plus décente, l'a rendue fausse, froide, insipide. N'osant plus traiter de grands caractères, des passions fortement prononcées, des ridicules trop connus

ou trop grossiers, elle s'est renfermée dans le cercle étroit de l'esprit de société; à la force comique, elle a tâché de suppléer par l'intérêt du roman, aux saillies originales d'une satire vive et gaie, par des portraits, des maximes et des tirades. Pour ne point blesser par des peintures qu'on eût trouvées trop vraies, elle s'est vue forcée d'adoucir tous les traits de ses modèles; elle n'a plus osé saisir que des nuances, des demi-caractères; toutes ses formes sont devenues factices, maniérées, sa couleur fausse et sans effet. Il est bien vrai que Molière semble s'être emparé des sujets les plus riches et les plus heureux; mais, s'il pouvait renaître, combien n'en trouverait-il pas encore qui le deviendraient entre ses mains? Ce ne sont pas les ridicules qui manqueront jamais au poëte; pour se cacher plus adroitement peut-être dans un moment que dans un autre, en existent-ils moins à ses yeux? L'art même avec lequel ils cherchent à se cacher ne fournirait-il pas au vrai génie de nouveaux moyens de les rendre plus comiques ou plus odieux? Ce ne sont pas, encore une fois, les sujets qui manquent au poëte, c'est le talent, avouons-le aussi, la liberté de les traiter avec succès. Le goût du public n'est pas devenu meilleur, mais il est bien plus dédaigneux. L'amour-propre des hommes est toujours le même; mais celui de notre siècle paraît plus susceptible, et la police de nos édiles, si facile, si indulgente à tant d'autres égards, est depuis fort long-temps, sur ce seul article, peut-être plus sévère et plus ombrageuse

qu'elle ne le fut jamais sous le moins philosophe et sous le plus absolu des Rois.

L'élection de M. le marquis de Condorcet à la place vacante à l'Académie française, par la mort de M. Saurin, est une des plus grandes batailles que M. d'Alembert ait gagnées contre M. de Buffon. Ce dernier voulait absolument qu'on donnât la préférence à M. Bailly, auteur de l'*Histoire de l'Astronomie ancienne*, des *Lettres sur l'Atlantide* et *sur l'Origine des Sciences* : M. de Chamfort, à la dernière élection, ne l'avait emporté sur lui que de trois ou quatre voix. Son nouveau concurrent avait non-seulement moins de titres littéraires que lui ; le seul qu'il ait osé avouer jusqu'ici est un mince recueil d'*Eloges académiques ;* on ne doit point compter ici ses Mémoires pour l'Académie des Sciences dont il est secrétaire, ce ne sont pas des ouvrages de littérature ; tous ses autres écrits, la *Lettre d'un Théologien à son Fils*, où, à propos de l'abbé Sabathier ou Sabotier,* il se moque tour-à-tour si gaiement de la religion et des prêtres ; son *Commentaire des Pensées de Pascal*, Commentaire qui renferme les principes les plus subtils d'un athéisme décidé ; ses plates *Lettres du Laboureur* contre le Livre de M. Necker, *de la Législation et du Commerce des Grains* ; les infâmes libelles qu'il osa faire depuis sur les opérations de ce grand ministre ; tous ces écrits sans doute devaient paraître à l'Aca-

* L'auteur du Dictionnaire des *Trois Siècles de notre Littérature.*

démie française autant de motifs d'exclusion; mais que d'iniquités ne peut couvrir l'amour de la philosophie porté à un certain degré! C'est comme la foi, qui fait plus de miracles encore que la charité. Il n'en est pas moins vrai que M. d'Alembert a eu besoin de toute l'adresse de son esprit, de toute l'activité de sa politique, on l'assure même, de toute l'éloquence de ses larmes pour décider le triomphe de son client; et sans une petite trahison de M. de Tressan, tant d'efforts, tant de soins étaient encore perdus; car M. de Condorcet n'a eu qu'une seule voix de plus que M. Bailly, seize contre quinze; et voici l'histoire assez curieuse de cette voix bien digne assurément d'être contée. M. de Buffon, à qui M. de Tressan doit sa place à l'Académie, crut bonnement pouvoir se fier à la parole qu'il lui avait donnée de servir M. Bailly. M. d'Alembert avait obtenu de lui la même promesse en faveur de M. de Condorcet; mais, beaucoup meilleur géomètre que le Pline français, il jugea très-bien qu'une promesse verbale du comte de Tressan n'était pas d'une démonstration assez rigoureuse; en conséquence, il se fit donner la voix dont il avait besoin dans un billet convenablement cacheté, et ce petit tour de passe-passe a décidé le succès d'une des plus illustres journées du conclave académique. Les gens du monde n'ont pas été peu surpris de voir les hommes de lettres qui paraissaient le plus attachés à M. Necker, donner avec tant d'empressement leur suffrage au plus violent, quoiqu'au plus désintéressé de ses en-

nemis ; mais ces honnêtes gens-là ne voient point que les considérations particulières doivent toujours céder à l'esprit du corps, à l'intérêt de cette philosophie, au service de laquelle personne ne fut jamais plus dévoué que le marquis de Condorcet. La Cour venait de nommer un archevêque d'une piété, d'une dévotion extraordinaire, n'était-il pas de la sagesse de ces Messieurs de balancer un pareil choix par celui d'un confrère plus athée encore que de coutume ?

Le Discours du nouveau récipiendaire, prononcé à la séance publique du 21, pour être l'ouvrage d'un homme d'esprit, n'en est pas moins un assez mauvais Discours, sans chaleur, sans harmonie, sans élégance, rempli d'idées rebattues, d'une métaphysique fausse et précieuse, plus remarquable encore par une foule d'expressions impropres et de mauvais goût, telle que cette exclamation d'une emphase si ridicule ; « Témoins des *derniers efforts* de l'ignorance et de l'erreur, nous avons vu la raison sortir victorieuse de cette lutte si longue, si pénible, et nous pouvons nous écrier enfin : *La vérité a vaincu ! le genre humain est sauvé....!* » Quel est le vieux prône où notre philosophe a été prendre ce beau mouvement d'éloquence ?

L'objet de son Discours est de montrer que notre dix-huitième siècle a tellement perfectionné le système général des connaissances humaines, qu'il n'est plus au pouvoir des hommes d'éteindre cette grande lumière, et qu'une révolution dans le globe peut seule y ramener les ténèbres. L'admiration que

lui inspirent les étonnantes découvertes faites de nos jours le transporte hors de lui-même ; et si cet excès d'enthousiasme ne rend pas son style plus oratoire, il lui donne du moins souvent une obscurité qu'il ne tient qu'à nous de trouver sublime.

Tout s'agrandit aux yeux de l'orateur. " Un " jeune homme, au sortir de nos écoles, lui paraît " aujourd'hui réunir plus de connaissances réelles " que les plus grands génies non-seulement de l'an-" tiquité, mais encore du dix-septième siècle. . . . " Dans tous les temps, l'esprit humain verra toujours devant lui un espace infini ; mais celui qu'à *chaque instant* il laisse derrière soi, celui qui le sépare des temps de son enfance, s'accroîtra sans cesse. . . . " Il " voit *chaque année, chaque mois, chaque jour*, (c'est " apparemment dans le *Journal de Paris* ou dans " les *Petites Affiches*) marqués *également* par une " découverte nouvelle et par une invention utile...." Enfin que ne voit-il pas dans son ivresse philosophique !

On ne peut nier sans doute que nos méthodes d'instruire ne se soient perfectionnées, qu'on n'ait mieux senti que jamais la nécessité de faire de l'observation des faits la base de toutes les sciences morales et physiques, que le goût des connaissances ne se soit porté en général sur des objets plus dignes de nos travaux et de nos recherches, que l'empire de l'opinion n'acquière tous les jours une influence plus utile ; mais pourquoi ne pas se contenter de le dire avec simplicité ? Pourquoi nous

exagérer follement et le peu de progrès que nous avons faits, et le peu de progrès que nous pouvons faire encore? Pourquoi se permettre surtout d'opposer avec tant de faste cette puissance de l'opinion aux puissances qui gouvernent réellement le monde? Pourquoi risquer si gratuitement de les brouiller, lorsqu'il est si fort de leur intérêt de se ménager mutuellement?

Il serait absurde de soutenir que les arts de l'esprit et de l'imagination sont absolument incompatibles avec les progrès des lumières; mais il n'en est pas moins prouvé que l'éloquence et la poésie ont toujours précédé l'étude des sciences exactes et l'ont rarement suivie. Le célèbre Bacon l'a dit lui-même quelque part; toutes les fois qu'on verra discuter avec beaucoup d'intérêt les grandes questions du gouvernement et de l'économie politique, les belles-lettres seront bientôt négligées. D'ailleurs, comment avouer de si bonne foi que la précision philosophique doit rendre nécessairement les langues *moins hardies*, *moins figurées*, leur communiquer de la *sécheresse* et de l'*austérité*, sans vouloir convenir en même temps qu'elle prive ainsi l'éloquence et la poésie d'une partie des ressources qu'il leur appartient d'employer pour nous intéresser ou pour nous séduire?

En développant l'heureuse application que la plupart des souverains de l'Europe ont fait de nos jours des lumières de la philosophie au bonheur de leurs peuples, on s'étonnera peut-être que notre

orateur ait oublié de parler et de Joseph II. et de son auguste frère; mais c'est une omission qu'il serait injuste de lui reprocher, des ordres supérieurs l'avaient exigée; on a craint sans doute de compromettre le Lycée académique avec le Vatican; on a pensé sans doute que MM. les Quarante, n'étant pas déjà trop bien avec le Chef invisible de l'Eglise, ne devaient pas s'exposer à se mettre plus mal encore avec celui qui le représente. Quoi qu'il en soit, le silence du philosophe a paru faire ici plus de sensation que tout ce qu'il aurait pu dire : *Præfulgebant eo ipso quod effigies eorum non visebantur.*

Après avoir analysé assez longuement le thême qu'il s'était prescrit, M. de Condorcet a fait encore un long panégyrique de son prédécesseur M. Saurin; et dans ce panégyrique, à propos de *Béverley*, une assez longue dissertation sur le drame. L'auditoire a été d'autant plus ennuyé de toutes ces longueurs, qu'à tant d'autres qualités de l'orateur le récipiendaire joint encore celle d'avoir le débit le plus triste et le plus monotone.

La Réponse faite à ce Discours par M. le duc de Nivernois a soulagé notre attention; elle a paru remplie de naturel et de grâce; la manière dont on y laisse entendre que, fort brutal dans sa jeunesse, M. Saurin l'avait été beaucoup moins dans un âge plus avancé, est aussi polie qu'elle est vraie. On a remarqué surtout une adresse infinie dans la transition qui amène l'Eloge de M. le comte de Maurepas, dans la mesure avec laquelle cet Eloge est fait,

et dans le soin avec lequel il est placé précisément là où l'on était le plus sûr de le faire applaudir à la période même qui termine le Discours. Il était impossible de rappeler plus naturellement à M. de Condorcet l'obligation de remplir, en qualité de biographe de l'Académie des Sciences, la tâche qui lui est imposée à l'égard de la mémoire de M. de Maurepas, et la manière de la remplir convenablement. Ceci a paru d'autant plus piquant, que tout le monde sait combien M. de Condorcet, l'ami le plus fanatique de M. Turgot, détestait M. de Maurepas, et que depuis long-temps il doit déjà un Eloge à cette famille, dont il s'obstine à ne point s'acquitter, celui de M. le duc de La Vrillière.

M. l'abbé Delille a soutenu l'intérêt de cette séance par la lecture du premier chant de son Poëme, et jamais lecture n'a été plus vivement applaudie.

Celle que M. d'Alembert a faite ensuite de l'*Eloge du marquis de Saint-Aulaire* n'a pas eu le même bonheur : soit que l'attention fût déjà fatiguée, soit qu'il n'y ait point de prose assez piquante pour être goûtée après le plaisir qu'avaient fait les vers de l'abbé Delille, l'impatience du public s'est manifestée de la façon du monde la plus désobligeante pour l'auteur. Au moment où, après beaucoup de peines et d'ennuis, on le vit arriver enfin à l'époque de la mort de son héros, il partit de tous les coins de la salle un murmure de ah ! ! ! si expressif, qu'il était impossible de s'y méprendre. Quel beau jour de perdu pour son ami Linguet !

Quoique nous ayons remarqué dans ce nouvel Éloge de M. d'Alembert, comme dans tous ceux que l'on connaît déjà de lui, plusieurs anecdotes agréables, quelques traits dignes d'être recueillis, on ne peut dissimuler que ce ne soit un des plus faibles. Le sujet en était assez ingrat, les détails en ont paru longs et minutieux, les digressions forcées, les plaisanteries trop mesquines ou trop usées. Quelque bien que M. d'Alembert connaisse les effets du Théâtre académique, il a pu se tromper sans doute; mais pour avoir été sifflé une fois dans sa vie justement ou non, un grand homme en serait-il moins grand, un philosophe en serait-il moins heureux ?

Mars, 1782.

Stances d'un jeune Homme à madame de Lauzun.

Quoi ! vous daignez me consoler !
Quoi ! mon malheur vous intéresse !
A vingt ans vous savez parler
Avec tant d'âme et de sagesse !

De ces yeux partout adorés
J'ai vu s'échapper quelques larmes ;
Qui peut tenir à tant des charmes ?
Vous êtes belle, et vous pleurez !

Vertueuse et douce Julie,
Si vous partagez mon chagrin,
Je pardonne presqu'au destin
Les amertumes de ma vie.

En vous parlant de vos bienfaits,
Déjà je ressens moins mes peines :
Mon sang qui bouillait dans mes veines
En ce moment circule en paix.

De Vénus le charme invincible
Est souvent funeste aux mortels ;
C'est à Vénus sage et sensible
Que l'univers doit des autels.

A M. le comte de Buffon, sur le présent des fourrures que lui a envoyé Sa Majesté impériale de Russie, accompagné des médailles d'or frappées sous son règne, et sur la demande qu'elle lui a faite de son buste; par M. de La Ferté, avocat au Parlement.

Quelle louable jalousie
Semble animer les souverains !
Tributaire de ton génie,
Catherine sur toi répand à pleines mains
Les richesses de la Scythie :
Elle se signale en ce jour,
Catherine la Magnifique,
Des Russes la gloire et l'amour.
De la Sémiramis antique
Ne me vantez plus la splendeur,
Les jardins merveilleux d'où fuyait le bonheur.
Apprécier Buffon, ajouter à sa gloire ;
C'est avec lui s'inscrire au temple de Mémoire ;
C'est se recommander aux siècles à venir.
Rappelle, dans ton doux loisir,
Avec quelle grâce touchante
Catherine daigne embellir
Les dons que sa main te présente ;
D'un règne glorieux ces nombreux monumens,
Qui peuvent attester un siècle de lumière,
Ces médailles dont l'art surpasse la matière,
Et ces riches toisons, l'orgueil des vêtemens,

Ne valent pas d'une Majesté fière
Les instances, le vœu pressant
Pour obtenir la ressemblante image,
Les nobles traits d'un grand homme et d'un sage.
Houdon, elle a fait choix de ton ciseau savant,
La Souveraine, amante des prodiges.
Pour toi ce n'est qu'un jeu de surprendre nos sens
Par tes innombrables prestiges.
Renouvelant l'audace des Titans,
Veux-tu ravir la céleste étincelle ?
Transmettre au bloc l'âme de ton modèle ?
Ne tente pas de coupables efforts,
Puise-la dans ses yeux, cette flamme immortelle,
Tu seras à-la-fois et sublime et fidèle.
L'Envie, en frémissant, tourmentera son mors.
Buffon, tu n'as jamais aperçu la Furie,
Tu plains les envieux, tu dédaignes l'Envie;
Ton laurier, toujours vert, toujoure chéri des Dieux,
N'a rien à redouter des autans furieux.

Nouveau Voyage en Espagne, fait en 1777 *et en* 1778, *dans lequel on traite des Mœurs, du Caractère, des Monumens anciens et moderues, etc.* Deux volumes in 8°. Nous avons si peu de bons ouvrages sur l'Espagne, que celui-ci ne pouvait manquer d'être reçu avec empressement, quoiqu'il laisse encore beaucoup de choses à désirer et qu'il soit en général assez mal écrit. On l'attribue à un médecin espagnol, M. Peyron, et l'on assure que c'est M. l'abbé Morellet qui s'est chargé de le revoir, quant au style. Tel qu'il est, ce Voyage a paru infiniment plus instructif que celui de Baretti, rempli de

minuties; fort supérieur à celui de M. Silhouette, qui n'est qu'un ouvrage très-superficiel; moins diffus, moins pesant que celui de Colmenar; plus exact encore que ceux de Labbat et du religieux Lombard; il embrasse aussi plus d'objets que celui de l'abbé Ponz, ouvrage d'ailleurs fort estimable quant à la partie des arts, dont cet auteur s'est essentiellemeut occupé.

Un des morceaux les plus curieux du nouveau Voyage est la description très-authentique et très-circonstanciée de l'*auto-da-fé* célébré sous le règne de Charles II. en 1680; ce qui n'est pas moins remarquable, c'est l'extrait de la Consultation présentée à ce même Charles II. par don Joseph de Ledesma, sur les abus sans nombre du tribunal de l'Inquisition; il n'existe peut-être aucun ouvrage plus propre à faire connaître le véritable esprit de cette affreuse juridiction. On peut lire avec plus de tranquillité tout ce qui concerne la dernière victime d'une superstition si monstrueuse, depuis qu'on sait que cette illustre infortuné * coule aujourd'hui, à Paris, des jours paisibles, qu'il y jouit d'une assez grande partie de sa fortune, pardonnant en bon chrétien aux capucins, aux inquisiteurs, et tâchant d'oublier les persécutions des uns et le catéchisme des autres au milieu de nos spectacles, de nos philosophes, de nos Aspasies, quelquefois même de nos Laïs. Il n'y a pas trop de tout ce qui peut distraire pour effacer de si tristes souvenirs.

* M. d'Olivadès, sous le nom de M. le comte de Pilo.

Avril, 1782.

Depuis plusieurs années il n'a encore paru de Roman dont le succès ait été aussi brillant que celui des *Liaisons dangereuses, ou Lettres recueillies dans une Société, et publiées pour l'instruction de quelques autres, par M. C*** de L****, avec cette épigraphe : *J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces Lettres.* M. C*** de L*** est M. Chauderlos de La Clos, officier d'artillerie ; il n'était connu jusqu'ici que par quelques pièces fugitives insérées dans l'*Almanach des Muses*, et plus particulièrement par une certaine *Epître à Margot*, qui manqua lui faire une tracasserie assez sérieuse à cause d'une allusion peu obligeante pour madame la comtesse du Barri, dont la faveur, alors au comble, voulait être respectée.

On a dit de M. Rétif de La Bretonne qu'il était *le Rousseau du ruisseau*. On serait tenté de dire que M. de La Clos est le Rétif de la bonne compagnie. Il n'y a point d'ouvrage en effet, sans en excepter ceux de Crébillon et de tous ses imitateurs, où le désordre des principes et des mœurs de ce qu'on appelle la bonne compagnie et de ce qu'on ne peut guère se dispenser d'appeler ainsi, soit peint avec plus de naturel, de hardiesse et d'esprit : on ne s'étonnera donc point que peu de nouveautés aient été reçues avec autant d'empressement ; il faut s'étonner encore moins de tout le mal que les femmes se croient obligées d'en dire ; quelque

plaisir que leur ait pu faire cette lecture, il n'a pas été exempt de chagrin ; comment un homme qui les connaît si bien et qui garde si mal leur secret ne passerait-il pas pour un monstre ? Mais, en le détestant, on le craint, on l'admire, on le fête ; l'homme du jour et son historien, le modèle et le peintre, sont traités à-peu-près de la même manière.

En disant que le vicomte de Valmont, l'un des principaux personnages du nouveau Roman, parvient, à force d'intrigue et de séduction, à triompher de la vertu d'une nouvelle Clarisse, abuse en même temps de l'innocence d'une jeune personne, les sacrifie l'une et l'autre à l'amusement d'une courtisane et finit par les réduire toutes deux au désespoir, on pourrait bien faire soupçonner que c'est là, selon toute apparence, le héros de notre Histoire. Eh bien, tout sublime qu'il est dans son genre, ce caractère n'est encore que très-subordonné à celui de la marquise de Merteuil, qui l'inspire, qui le guide, qui le surpasse à tous égards, et qui joint encore à tant de ressources celle de conserver la réputation de la femme du monde la plus vertueuse et la plus respectable. Valmont n'est pour ainsi dire que le ministre secret de ses plaisirs, de ses haines et de sa vengeance ; c'est un vrai Lovelace en femme ; et comme les femmes semblent destinées à exagérer toutes les qualités qu'elles prennent, bonnes ou mauvaises, celle-ci, pour ne point manquer à la vraisemblance, se montre aussi très-supérieure à son rival.

On croit bien qu'après avoir présenté à ses lecteurs des personnages si vicieux, si coupables, l'auteur n'a pas osé se dispenser d'en faire justice; aussi l'a-t-il fait. M. de Valmont et madame de Merteuil finissent par se brouiller, un peu légèrement à la vérité; mais des personnes de ce mérite sont très-capables de se brouiller ainsi: M. de Valmont est tué par l'ami qu'il a trahi; la conduite de madame de Merteuil est enfin démasquée; pour que sa punition soit encore plus effrayante, on lui donne la petite-vérole qui la défigure affreusement; elle y perd même un œil, et, pour exprimer combien cet accident l'a rendue hideuse, on fait dire au marquis de *** que *la maladie l'a retournée, et qu'à présent son âme est sur sa figure*, etc.

Toutes les circonstances de ce dénouement, assez brusquement amenées, n'occupent guère que quatre ou cinq pages; en conscience, peut-on présumer que ce soit assez de morale pour détruire le poison répandu dans quatre volumes de séduction, où l'art de corrompre et de tromper se trouve développé avec tout le charme que peuvent lui prêter les grâces de l'esprit et de l'imagination, l'ivresse du plaisir et le jeu très-entraînant d'une intrigue aussi facile qu'ingénieuse? Quelque mauvaise opinion qu'on puisse avoir de la société en général et de celle de Paris en particulier, on y rencontrerait, je pense, peu de liaisons aussi dangereuses pour une jeune personne que la lecture des *Liaisons dangereuses* de M. de La Clos. Ce n'est pas qu'on prétende l'ac-

cuser ici, comme l'ont fait quelques personnes, d'avoir imaginé à plaisir des caractères tellement monstrueux, qu'ils ne peuvent jamais avoir existé: on cite plus d'une société qui a pu lui en fournir l'idée; mais, en peintre habile, il a cédé à l'attrait d'embellir ses modèles pour les rendre plus piquans, et c'est par-là même que la peinture qu'il en fait est devenue bien plus propre à séduire ses lecteurs qu'à les corriger.

Un des reproches qu'on a faits le plus généralement à M. de La Clos, c'est de n'avoir pas donné aux méchancetés qu'il fait faire à ses héros un motif assez puissant pour en rendre au moins le projet plus vraisemblable. Le motif qui les fait concevoir est en effet assez frivole; c'est pour punir le comte de Gercourt de l'avoir quittée pour je ne sais quelle Intendante, que madame de Merteuil emploie toutes les ressources de son esprit et toute l'adresse de son ami à perdre la jeune personne qu'il doit épouser. « Prouvons-lui, dit-elle à Valmont, qu'il n'est qu'un sot; il le sera sans doute « un jour; ce n'est pas là ce qui m'embarrasse, « mais le plaisant serait qu'il débutât par-là...... » Et c'est là l'objet important de tant d'intrigues, de tant de perfidies.

On peut douter si Valmont est amoureux de l'aimable présidente de Tourvel; en employant, pour la séduire, tout l'artifice imaginable, il semble qu'il n'ait d'autre but que celui d'assurer au vice l'espèce d'avantage qu'il peut usurper quelques mo-

mens sur la vertu même la plus pure. Mais ne pourrait-on pas faire le même reproche au caractère que Richardson donne à Lovelace? Lovelace est-il vraiment amoureux de Clarisse? Comme Valmont, il ne cherche que *le charme des longs combats et les détails d'une pénible défaite.*

Ce n'est pas sans quelque regret qu'on se permet d'en convenir, mais l'expérience le prouve trop bien tous les jours : à en juger par la conduite de beaucoup de gens, il faut bien que le vice ait ses plaisirs comme la vertu ; et ce qui constitue décidément le caractère du méchant comme celui de l'homme vertueux, c'est de l'être sans aucun objet d'utilité personnelle et pour le seul plaisir de l'être. La société donne aux hommes tant de besoins, tant d'espèces d'amour-propre à contenter, elle leur laisse tant d'inquiétude, tant d'activité dont on ne sait le plus souvent que faire! Si la bonne compagnie offre assez de gens aimables qui ne trouvent que dans la tracasserie et dans les méchancetés de quoi occuper le vide de leur cœur, l'inutilité de leur existence; pourquoi refuser à madame de Merteuil, au vicomte de Valmont l'honneur d'avoir été de ce nombre?

Pour avoir une juste idée de tout le talent qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'ouvrage de M. de la Clos, il faut le lire d'un bout à l'autre; il n'y en a pas moins dans l'ensemble que dans les détails. Les caractères y sont parfaitement soutenus; la naïveté de la petite de Volange est un peu bête, mais elle n'en est que plus vraie, et ce person-

nage contraste aussi heureusement avec l'esprit de madame de Merteuil que les vices de celle-ci avec la vertu romanesque de madame de Tourvel. L'extrême sécurité de madame de Volange sur la conduite de sa fille est peut-être ce qu'il y a de moins vraisemblable dans tout l'ouvrage; elle est justifiée cependant autant qu'elle peut l'être et par l'adresse de madame de Merteuil, et par cette confiance qu'une femme, dont la vie fut toujours irréprochable, prend si naturellement dans tout ce qui l'entoure. On peut croire sans peine que la fille d'une madame de Merteuil serait à coup sûr mieux gardée que ne l'est la petite de Volange; l'expérience du vice a sur ce point de grands avantages sur les habitudes de la vertu.

Parmi les épisodes qui enrichissent cette ingénieuse production on ne peut se refuser au plaisir de citer celui de la fameuse aventure des Inséparables, dans laquelle le joli Prévan, après avoir triomphé glorieusement dans la même nuit de trois jeunes beautés, oblige le lendemain leurs amans à lui pardonner cette triple trahison, et à se croire ses meilleurs amis. L'aventure de madame de Merteuil avec ce même Prévan est peut-être encore plus piquante. Son ami Valmont l'exhorte à s'en défier: « S'il peut gagner seulement une apparence, lui « dit-il, il se vantera, et tout sera dit; les sots y « croiront, les méchans auront l'air d'y croire; « quelles seront vos resources ?"...Madame de Merteuil lui répond; « Quant à Prévan, je veux l'avoir

« et je l'aurai : il veut le dire, et il ne le dira pas ; « en deux mots, voilà notre Roman..." Et ce Roman n'en est pas un ; car madame de Merteuil tient parole.

Il n'y a pas moins de variété dans le style de ces Lettres qu'il n'y en a dans les différens caractères des personnages que l'auteur fait paraître sur la scène. La Lettre du vicomte à son chasseur et la réponse de celui-ci ne sont pas au-dessous de Lovelace et de son Joseph Leman ; cependant elles n'ont d'autre rapport ensemble que celui d'être également vraies, également originales.

Divertissement à-la-mode.

LETTRE.

J'aime à rire. Un de mes amis, aussi gai que moi, vient de me faire le récit d'une aventure si plaisante, que je m'empresse de vous en faire part, afin que vous en fassiez vous-même part au public, qui aime à rire aussi.

Mon ami se promenait, il y a quelques jours, dans un jardin anglais, voisin de Paris, où il admirait les gazons et les eaux, et les arbres étrangers et les belles fabriques. Il regardait de loin s'avancer une compagnie de femmes et d'hommes sur un des ponts qui décorent cet élysée, lorsqu'il entendit des cris perçans, et vit l'une après l'autre, tomber dans l'eau plusieurs personnes. Il s'approche et trouve une femme effrayée d'avoir vu disparaître sa fille et

d'entendre ses cris. La jeune personne dans l'eau jusqu'aux genoux, un petit homme faible tombé sur le visage, prêt à se noyer; un jeune homme sauté dans l'eau pour le sauver de ce danger, et pour aider la Demoiselle à regagner les bords; vous vous représentez aisément ce tableau, et vous voyez combien il est comique. C'est, Messieurs, (ah! ah! ah!) que ce pont est fait en bascule (ah! ah! ah!), et qu'en arrivant à une de ses extrémités (ah! ah! ah!) il s'abaisse tout à-coup (ah! ah! ah!), et ceux qui sont dessus tombent dans l'eau (ah! ah! ah!), au hasard de se rompre une jambe (ah! ah! ah!), ou de se noyer (ah! ah! ah!). Est-ce que vous ne trouvez pas cette scène infiniment risible? N'allez pas croire au moins qu'il y ait eu ni jambe rompue, ni personne de noyé; non, on a remis, comme on a pu, le petit homme en voiture, et on l'a renvoyé chez lui, où il n'est demeuré que huit jours au lit; la Demoiselle en a été quitte pour son pierrot de taffetas que l'eau et la boue ont perdu, et pour ne pouvoir prendre leçon de son maître à chanter pour quelques jours. Quant à la mère, en passant une semaine sur sa chaise longue, elle s'est remise des suites de son effroi, et vous voyez bien qu'il n'y a rien à cela de tragique.

Ce qui m'étonne, c'est que ce moyen innocent manque aux jardins d'Angleterre. J'en ai vu beaucoup, et jamais je n'y ai trouvé de ponts trébuchans. On a bien raison de dire que ces Anglais sont tristes; ils ne savent égayer ni les affaires ni les jardins. Je

crois qu'il serait bon d'envoyer au *London magazine* un dessin de ces ponts à bascule, et la manière de les placer pour divertir les gens qui se promènent. Vous désireriez peut-être de savoir quel est le jardin où l'on peut se procurer un amusement si piquant; mais mon ami n'a jamais voulu me le dire,* sans que je puisse imaginer la raison de ce mystère, que je lui pardonne pourtant, parce que je sais qu'il est aussi sage que gai.

J'ai l'honneur d'être, &c. *Signé* CACHINO.

Vers adressés à monseigneur le Prince Henri de Prusse, à son départ de Spa, au nom de mademoiselle Pauline, la fille de madame du Molé, âgée de neuf ans; par M. Audibert, de Marseille.

Quand vous partez, quand il faut qu'on vous quitte,
O Prince le plus accompli !
Sachez de moi, qui n'ai jamais menti,
Que tous les cœurs volent à votre suite,
Et qu'on ne craint que votre oubli.
Partout on vous admire, on vous chérit ici.

Extrait d'une Lettre du Roi de Prusse à M. d'Alembert.

—Braschi vient de prouver que le Pape n'est pas infaillible, en faisant une démarche aussi inutile que déplacée. Il semble que la Cour de Vienne veuille punir le Saint-Siége des excès de Grégoire VII et d'Innocent IV. Au reste, je me porte bien; je fais des vœux pour votre santé, et j'abandonne à leur

* Ce jardin est celui de Mousseau.

mauvais sort le Pape, l'abbé Raynal, les fanatiques, les philosophes, les chartreux et surtout les Anglais.

Molière à la nouvelle Salle, ou les Audiences de Thalie, comédie en un acte et en vers libres, représentée, pour la première fois, sur le nouveau Théâtre du faubourg Saint-Germain, le vendredi 12, est demeurée quelques jours anonyme. On avait commencé par l'attribuer à M. Palissot: on l'a rendue ensuite à M. de La Harpe, qui en a vu bientôt le succès assez décidé pour oser l'avouer, sans avoir à craindre qu'un nom tout à-la-fois si célèbre et si chanceux au Théâtre pût lui porter encore malheur.

Si le plan de cette petite comédie n'est pas d'une invention merveilleuse, si l'idée n'en est pas bien neuve, l'exécution en est infiniment agréable; c'est une satire dialoguée d'une manière piquante et spirituelle, où l'on trouve encore plus de raison et de goût que d'esprit et de gaieté. Melpomène et Thalie viennent installer leurs sujets dans leur nouveau séjour; elles y trouvent Molière; Apollon voulut bien lui permettre de partager la fête. Les deux Muses, après avoir fait au père de la Comédie tout l'accueil qu'il mérite, l'instruisent, chacune à sa manière, de l'esprit, du ton, des mœurs et du goût de notre siècle. Thalie, en le quittant, le charge de recevoir pour elle tous les originaux qui se présenteront à l'audience publiée par son ordre. Malheureusement le nombre de ces originaux n'est pas grand: c'est M. Baptiste, un garçon de café, qui s'est fait

auteur; M. Misograme, un négociant, fort ennuyé du bureau d'esprit établi malgré lui, dans sa maison, par sa femme; M. Claque, un chef de cabale, un capitaine commandant au parterre, en un mot, le chevalier de La Morlière; le Vaudeville, sous les jolis traits de mademoiselle Contat; La Muse du drame, c'est-à-dire Dugazon habillé en femme, sous une grande coiffe de crêpe renouée avec des rubans couleur de feu, une longue robe noire traînante, toute garnie de lambeaux de papier, sur lesquels on lit ces grands mots, *Ah! Ciel! Dieu! grand Dieu! Vertu! Crime! Nature!* Ce dernier pare dignement la queue de la robe. L'auteur, après avoir fait parler tant qu'il a voulu tous ces personnages, fait ouvrir le fond du Théâtre; on voit les statues de tous les grands auteurs dramatiques; Apollon est entre Melpomène et Thalie; chacune d'elles conduit les auteurs de son genre; les autres Muses ont aussi leur suite qui porte des guirlandes de fleurs et des couronnes de laurier. On danse, on couronne les statues, et pour plaire à tout le monde, mais surtout à M. du Vaudeville, le divertissement finit par des couplets; on ne dispense pas même la Muse du drame d'y prendre part; ce n'est pourtant pas sans peine qu'elle s'y détermine; aussi rien n'est-il plus lamentable que l'air sur lequel on lui fait célébrer les appas du drame. C'est le Vaudeville, comme de raison, qui termine la ronde par un compliment au parterre.

On a remarqué que les scènes épisodiques qui

composent ce joli ouvrage étaient toutes fort longues; on aurait désiré qu'elles fussent et plus courtes et plus variées, et l'on croit qu'il n'aurait pas été difficile d'en rendre la liaison plus adroite et plus naturelle. La scène de Baptiste paraît avoir donné lieu plus particulièrement à cette critique par la manière très-insipide dont elle finit, et peut-être aussi par la manière froide et pesante dont Bouret l'a jouée. On a reproché à M. de La Harpe d'avoir fait de la Muse du drame une caricature plus digne des tréteaux qu'il fronde que de la scène où il veut rappeler Molière ; mais cette caricature est plaisante ; et pourquoi peindre autrement un genre qui, à l'exception de deux ou trois ouvrages intéressans, n'est connu que par des productions aussi ridicules que monstrueuses ? Un reproche plus essentiel à faire à l'auteur, c'est qu'après avoir choisi Molière pour être le principal personnage de sa pièce, il ne lui fasse pas dire un seul mot qui soit propre à son caractère, un seul trait où l'on puisse reconnaître l'originalité de son esprit et de son génie ; ce Molière-là est un homme comme un autre ; il occupe la scène depuis le commencement jusqu'à la fin, et il ne fait, il ne dit rien que M. de La Harpe n'eût pu faire et n'eût pu dire comme lui. Ce défaut, je l'avoue, est très-grand ; mais c'est aussi sans doute celui qu'il était le plus difficile d'éviter. Le rapport qu'on a trouvé entre Chrysale et Misograme n'ôte rien à mes yeux au mérite de ce rôle ; ces deux personnages se ressemblent à la vérité, mais ils n'ont

ni les mêmes traits, ni les mêmes nuances. Le rôle peut-être le plus neuf de la pièce est celui de M. Claque ; il est du meilleur comique. M. de La Harpe eut trop à souffrir des cabales dramatiques pour négliger une si belle occasion de s'en venger ; aussi l'a-t-il fait de verve, et il n'y a rien qui ne l'annonce.

Au lieu de nous étendre davantage sur les critiques qu'on a faites d'un ouvrage qui, malgré toutes ces critiques n'en a pas moins réussi et n'en était pas moins fait pour plaire, il vaut mieux rappeler ici quelques-uns de ces détails charmans qui en justifient le succès.

Thalie rappelle à Molière que les Comédiens conservent encore aujourd'hui le fauteuil sur lequel il était assis.

Mais vraiment ce fauteuil en vaut bien quelques autres ;
C'est dommage qu'il soit vacant.
La gloire d'y siéger ne serait pas vulgaire ;
Mais depuis bien long-temps, et c'est mon désespoir,
Je n'y vois personne s'asseoir
Qne *le Malade imaginaire*.

Oui, dit Thalie a Melpomène,

Oui, sur la scène en vain votre mérite brille ;
De votre Agamemnon la tragique famille,
Avec tous ses héros, n'a jamais obtenu
Tout le succès qu'obtient la famille *Pointu*, etc.

A la peinture que Thalie et Melpomène font du mauvais goût qui règne aujourd'hui sur nos Théâtres, Molière répond :

Toujours, quand on se plaint, on exagère un peu....
Chez le Français ardent, ingénieux, sensible,

Croyez, en bien, en mal, tout changement possible....
C'est un riche rassasié,
Au sein de l'opulence inquiet et mobile,
De ses propres trésors quelquefois ennuyé.
Après les goûts usés viennent les fantaisies,
On cherche les Laïs après les Aspasies,
Et de la nouveauté l'invincible désir
Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir....

Mai, 1782.

Portrait de M. l'abbé Delille, par madame du Molé.

In wit a man, simplicity a child.
POPE, Epitaphe de Gay.

Je vais peindre un grand homme et un homme que j'aime. L'entreprise pourrait sembler téméraire ou suspecte ; mais les caractères du génie s'offrent assez sensiblement en lui pour suppléer au talent et rassurer contre les illusions de l'amitié.

Rien ne peut se comparer ni aux grâces de son esprit, ni à son feu, ni à sa gaieté, ni à ses saillies, ni à ses disparates. Ses ouvrages même n'ont ni le caractère, ni la physionomie de sa conversation. Quand on le lit, on le croit livré aux choses les plus sérieuses ; en le voyant, on jugerait qu'il n'a jamais pu y penser ; c'est tour-à-tour le maître et l'écolier. Il ne s'informe guère de ce qui occupe la société ; les petits événemens le touchent peu ; il ne prend garde à rien, à personne, pas même à lui ; souvent n'ayant rien vu, rien entendu, il est à propos : souvent aussi il dit de bonnes naïvetés ;

mais il est toujours agréable; ses idées se succèdent en foule, et il les communique toutes; il n'a ni jargon, ni recherche; sa conversation est un heureux mélange de beautés et de négligences, un aimable désordre qui charme toujours et étonne quelquefois.

Sa figure.... Une petite fille disait qu'elle était toute en zigzag. Les femmes ne remarquent jamais ce qu'elle est, et toujours ce qu'elle exprime; elle est vraiment laide, mais bien plus curieuse, je dirais même intéressante. Il a une grande bouche; mais elle dit de beaux vers. Ses yeux sont un peu gris, un peu enfoncés; il en fait tout ce qu'il veut, et la mobilité de ses traits donne si rapidement à sa physionomie un air de sentiment, de noblesse et de folie, qu'elle ne lui laisse pas le temps de paraître laide; il s'en occupe, mais seulement comme de tout ce qui est bizarre et peut le faire rire; aussi le soin qu'il en prend est-il toujours en contraste avec les occasions: on l'a vu se présenter en frac chez une Duchesse, et courir les bois, à cheval, en manteau court.

Son âme a quinze ans, aussi est-elle facile à connaître; elle est caressante, elle a vingt mouvemens à-la-fois, et cependant elle n'est point inquiète; elle ne se perd jamais dans l'avenir et a encore moins besoin du passé. Sensible à l'excès, sensible à tous les instans, il peut être attaqué de toutes les manières; mais il ne peut jamais être vaincu; sa déraison ou au moins sa gaieté viennent à son secours et le rendent l'être le plus heureux: faut-il dire

aussi que cette gaieté est quelquefois folâtre jusqu'à l'insouciance. Il oublie quelquefois qu'il est aimé ; on craindrait qu'il pût se passer de l'être ; il serait souvent embarrassé à la question imprévue s'il aime ou s'il est aimé.

Sa conduite est, comme son langage, fort abandonnée. Les plaisirs de la ville ne sont rien pour lui ; il ne sait point les chercher. Il se livre volontiers à un seul objet ; il ne s'ennuie jamais ; il n'a besoin ni d'un grand monde, ni d'un grand théâtre, et parfois il oublie ce que la postérité lui promet ; bien vraiment *il se laisse être heureux.* Ainsi ne vous étonnez pas des heures qu'il vous donne ; sans doute il est bien chez vous, mais il est bien partout, même auprès de sa gouvernante : il joue à *la peur* lorsqu'il n'en fait pas une Andromaque ou une Zaïre. Votre conversation l'attache, il est vrai ; mais il passe aussi fort bien deux heures à caresser son cheval, que pourtant il oublie aussi quelquefois, ou à s'égarer dans les bois, où, quand il n'a pas peur, il rêve à la lune, à un brin d'herbe, ou, pour mieux dire, à ses rêveries.

Mais si on ne peut le louer pour le mérite d'une vie uniforme, au moins n'a-t-il pas les défauts d'une vie déréglée ; si sa conduite n'est pas sagement combinée, elle est pure ; et s'il n'a pas de grands traits de caractère, il y supplée par des manières piquantes, la simplicité, les grâces, une gaieté si vraie, si jeune, si naïve et pourtant si ingénieuse, qu'elle le fait sans cesse entourer comme une jolie

femme; enfin par un charme inexprimable qui vous inspire tout-à-la-fois ces mouvemens de curiosité et d'inclination qui ne sont ordinairement sentis que par un charmant enfant; et cette sorte d'attachement inaltérable qui semble être réservé pour les âmes plus inférieures; c'est le poëte de Platon, un être sucré, léger et volage.

Anecdote généalogique.

De Henri IV. Roi de France, en 1610,
Henriette-Marie de France, mariée, en 1625,
à Charles Ier Stuard, Roi d'Angleterre.
Charles II. son fils, Roi d'Angleterre, 1682,
eut deux maîtresses:

1°

Barbe Villers, duchesse de Cléveland,
dont
Henri duc de Grafton,
né en 1663, mort en 1690;
grand-père de
George, duc de Grafton,
nommé, en 1782,
garde des sceaux privés et
ministre d'Etat d'Angleterre.

2°

Louise Keroual, duchesse de Portsmouth
et d'Aubigny en France,
dont
Charles, duc de Richmond.

De Caroline, sa fille, mariée à Henri Fox, ministre du roi George II. descend Charles Fox, nommé, en 1782, ministre et sécrétaire d'Etat d'Angleterre.	Des mâles de Richmond descend Charles, duc de Richmond, nommé, en 1782, grand-maître de l'artillerie et ministre d'État d'Angleterre.	D'Anne, mariée à Guillaume d'Albermale, descend Auguste Keppel, nommé, en 1782, premier lord de l'Amirauté et ministre d'Angleterre.

Il paraît qu'à l'exemple des Vertus chrétiennes la Philosophie, leur rivale, cherche à se distinguer aujourd'hui par de bonnes œuvres, par des établissemens charitables et des fondations pieuses. Tant que ce zèle portera sur des objets utiles à la société, quel que puisse en être le motif secret, il méritera toujours la reconnaissance et l'estime des âmes honnêtes et sensibles. Il est à craindre seulement que ce zèle philosophique ne dégénère un jour, comme tant d'autres, en une vaine ostentation; que son activité ne devienne également puérile et superstitieuse, et qu'il ne finisse par s'occuper beaucoup plus des intérêts du parti dont on voudrait soutenir la considération que de ceux dont on voudrait paraître et dont il faudrait être en effet uniquement occupé. Quoi qu'il en soit, on ne reprochera plus à messieurs les Quarante, comme l'a fait Montesquieu, de n'avoir d'autres fonctions que de jaser sans cesse; les voilà chargés d'un ministère vraiment respectable, d'un ministère qui peut se comparer en quelque manière à l'auguste dignité que la vertu de Caton rendit si célèbre dans l'ancienne Rome. Le legs de M. de Valbelle leur avait déjà donné le droit précieux de récompenser, par une pension de douze cents francs, l'homme de Lettres qu'ils jugeraient le plus digne et le plus susceptible de cette distinction. Un autre bienfaiteur anonyme leur avait confié le fonds de la même rente pour être décerné au meilleur ouvrage qui aurait paru dans le cours de l'année. Tout nouvellement on vient de leur envoyer encore une

somme de douze mille francs pour la fondation d'un prix à donner aussi, tous les ans, à l'action la plus vertueuse qui se sera faite dans toute l'étendue de la ville et de la banlieue de Paris. Ce sera donc désormais à ce Corps de quarante têtes, qui jusqu'ici n'avait paru destiné très-injustement qu'à s'occuper de figures, de métaphores et d'antithèses, à décider en dernier ressort et quel est le meilleur homme, et quel est le meilleur ouvrage, et quelle est la meilleure action ; qui sait si on ne le chargera pas encore, l'année prochaine, de décider aussi quelle a été la meilleure pensée ou le sentiment le plus vertueux ? On a prétendu que le Corps des curés de Paris, jaloux des attributions qu'on venait d'accorder à l'Académie française, et qu'il aurait plutôt crues de son ressort que de celui des messieurs les Quarante, voulant user de représailles, allait fonder un prix pour le plus joli madrigal qui se ferait, tous les ans, dans l'étendue de leur diocèse ; mais il y a lieu de croire que ceci n'est qu'une mauvaise plaisanterie ; quelle est l'action louable mais un peu extraordinaire, qu'on ne cherche pas à rendre ridicule ?

---

*Nouvelle addition * à la Lettre sur les Aveugles, par M. Diderot.*

Je vais jeter sans ordre, sur le papier, des phéno-

* Non imprimée dans le recueil des Œuvres de Diderot, en quinze volumes.

mènes qui ne m'étaient pas connus, et qui serviront de preuves ou de réfutation à quelques paragraphes de ma *Lettre sur les Aveugles*. Il y a trente-trois à trente-quatre ans que je l'écrivais; je l'ai relue sans partialité, et je n'en suis pas trop mécontent. Quoique la première partie m'en ait paru plus intéressante que la seconde, et que j'aie senti que celle-là pouvait être un peu plus étendue et celle-ci beaucoup plus courte, je les laisserai l'une et l'autre telles que je les ai faites, de peur que la page du jeune homme n'en devînt pas meilleure par la retouche du vieillard. Ce qu'il y a de supportable dans les idées et dans l'expression, je crois que je le chercherais inutilement aujourd'hui, et je crains d'être également incapable de corriger ce qu'il y a de répréhensible. Un peintre célèbre de nos jours emploie les dernières années de sa vie à gâter les chefs-d'œuvre qu'il a produits dans la vigueur de son âge. Je ne sais si les défauts qu'il y remarque sont réels; mais le talent qui les rectifierait, ou il ne l'eut jamais s'il porta les imitations de la nature jusqu'aux dernières limites de l'art, ou, s'il le posséda, il le perdit, parce que tout ce qui est de l'homme dépérit avec l'homme. Il vient un temps où le goût donne des conseils dont on reconnaît la justesse, mais qu'on n'a plus la force de suivre. C'est la pusillanimité qui naît de la conscience de la faiblesse, ou la paresse, qui est une des suites de la faiblesse et de la pusillanimité, qui me dégoûte d'un travail qui nuirait plus qu'il ne servirait à l'amélioration de mon ouvrage.

Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus et ilia ducat.

Phénomènes.

1° Un artiste, qui possède à fond la théorie de son art et qui ne le cède à aucun autre dans la pratique, m'a assuré que c'était par le tact et non par la vue qu'il jugeait de la rondeur des pignons ; qu'il les faisait rouler doucement entre le pouce et l'index, et que c'était par l'impression successive qu'il discernait de légères inégalités qui échapperaient à son œil.

2° On m'a parlé d'un aveugle qui connaissait au toucher quelle était la couleur des étoffes.

3° J'en pourrais citer un qui nuance des bouquets avec cette délicatesse dont J.-J. Rousseau se piquait lorsqu'il confiait à ses amis, sérieusement ou par plaisanterie, le dessein d'ouvrir une école où il donnerait leçons aux bouquetières de Paris.

4° La ville d'Amiens a vu un appareilleur aveugle conduire un atelier nombreux avec autant d'intelligence que s'il avait joui de ses yeux.

5° L'usage des yeux ôtait à un clairvoyant la sûreté de la main ; pour se raser la tête, il écartait le miroir et se plaçait devant une muraille nue.

L'aveugle qui n'aperçoit pas le danger en devient d'autant plus intrépide, et je ne doute point qu'il ne marchât d'un pas plus ferme sur des planches étroites et élastiques qui formeraient un pont sur un précipice. Il y a peu de personnes dont l'aspect des grandes profondeurs n'obscurcisse la vue.

6° Qui est-ce qui n'a pas connu ou entendu parler du fameux Daviel ? j'ai assisté plusieurs fois à ses opérations. Il avait abattu la cataracte à un forgeron, qui avait contracté cette maladie au feu continuel de son fourneau : et pendant les vingt-cinq années qu'il avait cessé de voir il avait pris une telle habitude de s'en rapporter au toucher, qu'il fallait le maltraiter pour l'engager à se servir du sens qui lui avait été restitué ; Daviel lui disait, en le frappant, veux-tu regarder, bourreau... ! Il marchait, il agissait ; tout ce que nous faisons les yeux ouverts, il le faisait, lui, les yeux fermés.

On pourrait en conclure que l'œil n'est pas aussi utile à nos besoins ni aussi essentiel à notre bonheur qu'on serait tenté de le croire. Quelle est la chose du monde dont une longue privation qui n'est suivie d'aucune douleur ne nous rendît la perte indifférente, si le spectacle de la nature n'avait plus de charme pour l'aveugle de Daviel ? la vue d'une femme qui nous serait chère ? Je n'en crois rien, quelle que soit la conséquence du fait que je vais raconter. On s'imagine que, si l'on avait passé un long-temps sans voir, on ne se lasserait point de regarder ; cela n'est pas vrai. Quelle différence entre la cécité momentanée et la cécité habituelle !

7° La bienfaisance de Daviel conduisait, de toutes les provinces du royaume dans son laboratoire, des malades indigens qui venaient implorer son secours, et sa réputation y appelait une assemblée curieuse, instruite et nombreuse. Je crois que nous

en faisions partie le même jour, M. Marmontel et moi. Le malade était assis; voilà sa cataracte enlevée; Daviel pose sa main sur des yeux qu'il venait de rouvrir à la lumière. Une femme âgée, debout à côté de lui, montrait le plus vif intérêt au succès de l'opération; elle tremblait de tous ses membres à chaque mouvement de l'opérateur. Celui-ci lui fait signe d'approcher, et la place à genoux en face de l'opéré; il éloigne ses mains, le malade ouvre les yeux, il voit, il s'écrie: *Ah! c'est ma mère....!* Je n'ai jamais entendu un cri plus pathétique; il me semble que je l'entends encore. La vieille femme s'évanouit, les larmes coulent des yeux des assistans et les aumônes tombent de leurs bourses.

8°. De toutes les personnes qui ont été privées de la vue presque en naissant, la plus surprenante qui ait existé et qui existera, c'est mademoiselle Mélanie de Salignac, parente de M. de La Fargue, lieutenant-général des armées du Roi, vieillard qui vient de mourir, âgé de quatre vingt-onze ans, couvert de blessures et comblé d'honneurs; elle est fille de madame de Blacy, qui vit encore, et qui ne passe pas un jour sans regretter une enfant qui faisait le bonheur de sa vie et l'admiration de toutes ses connaissances. Madame de Blacy est une femme distinguée par l'éminence de ses qualités morales, et qu'on peut interroger sur la vérité de mon récit. C'est sous sa dictée que je recueille de la vie de mademoiselle de Salignac les particularités qui ont pu m'échapper à moi-même pendant un commerce

d'intimité qui a commencé avec elle et avec sa famille en 1760, et qui a duré jusqu'en 1763, l'année de sa mort.

Elle avait un grand fonds de raison, une douceur charmante, une finesse peu commune dans les idées, et de la naïveté. Une de ses tantes invitait sa mère à venir l'aider à plaire à dix-neuf ostrogoths qu'elle avait à dîner, et sa nièce disait : *Je ne conçois rien à ma chère tante ; pourquoi plaire à dix-neuf ostrogoths ? pour moi, je ne veux plaire qu'à ceux que j'aime.*

Le son de la voix avait pour elle la même séduction ou la même répugnance que la physionomie pour celui qui voit. Un de ses parens, receveur-général des finances, eut avec la famille un mauvais procédé auquel elle ne s'attendait pas, et elle disait avec surprise : *Qui l'aurait cru d'une voix aussi douce ?* Quand elle entendait chanter, elle distinguait des voix *brunes* et des voix *blondes*.

Quand on lui parlait, elle jugeait de la taille par la direction du son qui la frappait de haut en bas si la personne était grande, ou de bas en haut si la personne était petite.

Elle ne se souciait pas de voir, et un jour que je lui en demandais la raison : « C'est, me répondit-« elle, que je n'aurais que mes yeux, au lieu que je « jouis des yeux de tous ; c'est que, par cette pri-« vation, je deviens un objet continuel d'intérêt et « de commisération ; à tout moment on m'oblige, et

“ à tout moment je suis reconnaissante; hélas! si je “ voyais, bientôt on ne s'occuperait plus de moi.”

Les erreurs de la vue en avaient beaucoup diminué le prix pour elle. “ Je suis, disait-elle, à “ l'entrée d'une longue allée; il y a à son extrémité “ quelque objet: l'un de vous le voit en mouve- “ ment, l'autre le voit en repos; l'un dit que c'est “ un animal, l'autre que c'est un homme, et il se “ trouve, en approchant, que c'est une souche. “ Tous ignorent si la tour qu'ils aperçoivent au loin “ est ronde ou carrée. Je brave les tourbillons de “ la poussière, tandis que ceux qui m'entourent “ ferment les yeux et deviennent malheureux, “ quelquefois pendant une journée entière, pour ne “ les avoir pas assez tôt fermés. Il ne faut qu'un “ atome imperceptible pour les tourmenter cruelle- “ ment....” A l'approche de la nuit, elle disait que *notre règne allait finir, et que le sien allait commencer.* On conçoit que, vivant dans les ténèbres avec l'habitude d'agir et de penser pendant une nuit éternelle, l'insomnie, qui nous est si fâcheuse, ne lui était pas même importune.

Elle ne me pardonnait pas d'avoir écrit que les aveugles, privés des symptômes de la souffrance, devaient être cruels.—Et vous croyez, me disait-elle, que vous entendez la plainte comme moi?—Il y a des malheureux qui savent souffrir sans se plaindre.—Je crois, ajoutait-elle, que je les aurais bientôt devinés et que je ne les plaindrais que davantage.

Elle était passionnée pour la lecture et folle de musique. « Je crois, disait-elle, que je ne me « lasserais jamais d'entendre chanter ou jouer su- « périeurement d'un instrument, et quand ce bon- « heur là serait, dans le ciel, le seul dont on jouirait, « je ne serais pas fâchée d'y être. Vous pensiez « juste lorsque vous assuriez de la musique que « c'était le plus violent des beaux arts, sans en ex- « cepter ni la poésie ni l'éloquence ; que Racine « même ne s'exprimait pas avec la délicatesse d'une « harpe ; que sa mélodie était lourde et monotone « en comparaison de celle de l'instrument, et que « vous aviez souvent désiré de donner à votre style « la force et la légèreté des tons de Bach. Pour « moi, c'est la plus belle des langues que je con- « naisse. Dans les langues parlées, mieux on pro- « nonce, plus on articule ses syllabes ; au lieu que, « dans la langue musicale, les sons les plus éloignés « du grave à l'aigu et de l'aigu au grave sont filés « et se suivent imperceptiblement ; c'est pour ainsi « dire une seule et longue syllabe, qui à chaque « instant varie d'inflexion et d'expression. Tandis « que la mélodie porte cette syllabe à mon oreille, « l'harmonie en exécute sans confusion, sur une « multitude d'instrumens divers, deux, trois, quatre « ou cinq, qui toutes concourent à fortifier l'ex- « pression de la première, et les parties chantantes « sont autant d'interprètes dont je me passerais « bien, lorsque le symphoniste est homme de génie « et qu'il sait donner du caractère à son chant.

« C'est surtout dans le silence de la nuit que la « musique est expressive et délicieuse.

« Je me persuade que, distraits par leurs yeux, « ceux qui voient ne peuvent ni l'écouter ni l'en- « tendre comme je l'écoute et je l'entends. Pour- « quoi l'éloge qu'on m'en fait me paraît-il pauvre « et faible ? Pourquoi n'en ai-je jamais pu parler « comme je sens ? Pourquoi m'arrêté-je au milieu « de mon discours, cherchant des mots qui peig- « nent ma sensation sans les trouver ? Est-ce qu'ils « ne seraient pas encore inventés ? Je ne saurais « comparer l'effet de la musique qu'à l'ivresse que « j'éprouve lorsque, après une longue absence, je « me précipite entre les bras de ma mère, que « la voix me manque, que les membres me « tremblent, que les larmes coulent, que les ge- « noux se dérobent sous moi ; je suis comme si « j'allais mourir de plaisir."

Elle avait le sentiment le plus délicat de la pudeur ; et quand je lui en demandai la raison : « C'est, me disait-elle, l'effet des discours de ma « mère ; elle m'a répété tant de fois que la vue de « certaines parties du corps invitait au vice, et je « vous avouerais, si j'osais, qu'il y a peu de temps « que je l'ai comprise, et que peut-être il a fallu que « je cessasse d'être innocente."

Elle est morte d'une tumeur aux parties naturelles intérieures, qu'elle n'eut jamais le courage de déclarer.

Elle était, dans ses vêtemens, dans son linge, sur

sa personne, d'une netteté d'autant plus recherchée que, ne voyant point, elle n'était jamais assez sûre d'avoir fait ce qu'il fallait pour épargner à ceux qui voient le dégoût du vice opposé.

Si on lui versait à boire, elle connaissait, au bruit de la liqueur en tombant, lorsque son verre était assez plein. Elle prenait les alimens avec une circonspection et une adresse surprenante.

Elle faisait quelquefois la plaisanterie de se placer devant un miroir pour se parer, et d'imiter toutes les mines d'une coquette qui se met sous les armes. Cette petite singerie était d'une vérité à faire éclater de rire.

On s'était étudié, dès sa plus tendre jeunesse, à perfectionner les sens qui lui restaient, et il est incroyable jusqu'où l'on y avait réussi. Le tact lui avait appris, sur les formes des corps, des singularités souvent ignorées de ceux qui avaient les meilleurs yeux. Elle avait l'ouie et l'odorat exquis ; elle jugeait, à l'impression de l'air, de l'état de l'atmosphère, si le temps était nébuleux ou serein, si elle marchait dans une place ou dans une rue, dans une rue ou dans un cul-de-sac, dans un lieu ouvert ou dans un lieu fermé, dans un vaste appartement ou dans une chambre étroite. Elle mesurait l'espace circonscrit par le bruit de ses pieds ou le retentissement de sa voix. Lorsqu'elle avait parcouru une maison, la topographie lui en restait dans la tête, au point de prévenir les autres sur les petits dangers auxquels ils s'exposaient : *Prenez garde,*

disait-elle, *ici la porte est trop basse ; là vous trouverez une marche.*

Elle remarquait dans les voix une variété qui nous est inconnue, et lorsqu'elle avait entendu parler une personne quelquefois, c'était pour toujours.

Elle était peu sensible aux charmes de la jeunesse et peu choquée des rides de la vieillesse. Elle disait qu'il n'y avait que les qualités du cœur et de l'esprit qui fussent à redouter pour elle. C'était encore un des avantages de la privation de la vue, surtout pour les femmes : *Jamais*, disait-elle, *un bel homme ne me fera tourner la tête.*

Elle était confiante. Il était si facile et il eût été si honteux de la tromper ! C'était une perfidie inexcusable de lui laisser croire qu'elle était seule dans un appartement.

Elle n'avait aucune sorte de terreur panique ; elle ressentait rarement de l'ennui ; la solitude lui avait appris à se suffire à elle-même. Elle avait observé que dans les voitures publiques, en voyage, à la chute du jour, on devenait silencieux : *Pour moi*, disait-elle, *je n'ai pas besoin de voir ceux avec qui j'aime à m'entretenir.*

De toutes les qualités, c'étaient le jugement sain, la douceur et la gaieté qu'elle prisait le plus.

Elle parlait peu et écoutait beaucoup : *Je ressemble aux oiseaux*, disait-elle *j'apprends à chanter dans les ténèbres.*

En rapprochant ce qu'elle avait entendu d'un jour à l'autre, elle était révoltée de la contradiction de nos

jugemens : il lui paraissait presque indifférent d'être louée ou blâmée par des êtres si inconséquens.

On lui avait appris à lire avec des caractères découpés. Elle avait la voix agréable ; elle chantait avec goût ; elle aurait volontiers passé sa vie au concert ou à l'Opéra, il n'y avait guère que la musique bruyante qui l'ennuyât. Elle dansait à ravir ; elle jouait très-bien du par dessus de viole, et elle avait tiré de ce talent un moyen de se faire rechercher des jeunes personnes de son âge en apprenant les danses et les contre-danses à-la-mode. . . . . .

C'était la plus aimée de ses frères et de ses sœurs. « Et voilà, disait-elle, ce que je dois encore à mes « infirmités : on s'attache à moi par les soins qu'on « m'a rendus, et par les efforts que j'ai faits pour « les reconnaître et pour les mériter. Ajoutez que « mes frères et mes sœurs n'en sont point jaloux. « Si j'avais des yeux, ce serait aux dépens de mon « esprit et de mon cœur. J'ai tant de raisons pour « être bonne ! que deviendrais-je si je perdais l'in- « térêt que j'inspire ? »

Dans le renversement de la fortune de ses parens, la perte des maîtres fut la seule qu'elle regretta ; mais ils avaient tant d'attachement et d'estime pour elle, que le géométre et le musicien la supplièrent avec instance d'accepter leurs leçons gratuitement, et elle disait à sa mère: *Maman, comment faire? Ils ne sont pas riches, et ils ont besoin de tout leur temps.*

On lui avait appris la musique par des caractères en relief qu'on plaçait sur des lignes éminentes à la

surface d'une grande table. Elle lisait ces caractères avec la main ; elle les exécutait sur son instrument ; et en très-peu temps d'étude elle avait appris à jouer en partie la pièce la plus longue et la plus compliquée.

Elle possédait les élémens d'astronomie, d'algèbre et de géométrie. Sa mère, qui lui lisait le Livre de l'abbé de La Caille, lui demandait quelquefois si elle entendait cela : *tout courant*, lui répondait-elle.

Elle prétendait que la géométrie était la vraie science des aveugles, parce qu'elle appliquait fortement, et qu'on n'avait besoin d'aucun secours pour se perfectionner. *Le géométre*, ajoutait-elle, *passe presque toute sa vie les yeux fermés.*

J'ai vu les cartes sur lesquelles elle avait étudié la géographie. Les parallèles et les méridiens sont des fils de laiton ; les limites des royaumes et des provinces sont distinguées par la broderie en fil, en soie et en laine, plus ou moins forte ; les fleuves, les rivières et les montagnes, par des têtes d'épingles plus ou moins grosses ; et les villes plus ou moins considérables, par des gouttes de cire inégales.

Je lui disais un jour : Mademoiselle, figurez-vous un cube.—Je le vois.—Imaginez au centre du cube un point.—C'est fait.—De ce point tirez des lignes droites aux angles, eh bien, vous aurez divisé le cube.—En six pyramides égales, ajouta-t-elle d'elle-même, ayant chacune les mêmes faces, la base du cube et la moitié de sa hauteur.—Cela est vrai, mais où voyez-vous cela ?—Dans ma tête, comme vous.

J'avoue que je n'ai jamais conçu nettement comment elle figurait dans sa tête sans colorer. Ce cube s'était-il formé par la mémoire des sensations du toucher ? Son cerveau était-il devenu une espèce de main sous laquelle les substances se réalisaient ? S'était-il établi à la longue une sorte de correspondance entre deux sens divers ? Pourquoi ce commerce n'existe-t-il pas en moi, et pourquoi ne vois-je rien dans ma tête si je ne colore pas ? Qu'est-ce que l'imagination d'un aveugle ? Ce phénomène n'est pas si facile à expliquer qu'on le croirait.

Elle écrivait avec une épingle, dont elle piquait sa feuille de papier tendue sur un cadre traversé de deux lames parallèles et mobiles, qui ne laissaient entre elles d'espace vide que l'intervalle d'une ligne à une autre. La même écriture servait pour la réponse, qu'elle lisait en promenant le bout de son doigt sur les petites inégalités que l'épingle ou l'aiguille avait pratiquées au *verso* du papier.

Elle lisait un livre qu'on n'avait tiré que d'un côté. Prault en avait imprimé de cette manière à son usage.

On a inséré dans le *Mercure* du Temps une de ses lettres.

Elle avait eu la patience de copier à l'aiguille l'Abrégé historique du président Hénault, et j'ai obtenu de madame de Blacy, sa mère, ce singulier manuscrit.

Voici un fait qu'on croira difficilement, malgré le témoignage de toute sa famille, le mien et celui de

vingt personnes qui existent encore ; c'est que d'une pièce de douze à quinze vers, si on lui donnait la première lettre et le nombre de lettres dont chaque mot était composé, elle retrouvait la pièce proposée, quelque bizarre qu'elle fût. J'en ai fait l'expérience sur des amphigouris de Collé. Elle rencontrait quelquefois une expression plus heureuse que celle du poète.

Elle enfilait avec célérité l'aiguille la plus mince, en étendant son fil ou sa soie sur l'index de la main gauche, et en tirant, par l'œil de l'aiguille placée perpendiculairement, ce fil ou cette soie avec une pointe très-déliée.

Il n'y avait aucune sorte de petits ouvrages qu'elle n'exécutât : ourlets, bourses pleines ou symetrisées, à jour, à différens dessins, à diverses couleurs ; jarretières, bracelets, colliers avec de petits grains de verre, comme des lettres d'imprimerie. Je ne doute point qu'elle n'eût été un bon compositeur d'imprimerie : qui peut le plus peut le moins.

Elle jouait parfaitement le reversis, le médiateur et le quadrille ; elle rangeait elle-même ses cartes, qu'elle distinguait par de petits traits qu'elle reconnaissait au toucher, et que les autres ne reconnaissaient ni à la vue ni au toucher. Au reversis, elle changeait de signes aux as, surtout à l'as de carreau et au quinola. La seule attention qu'on eût pour elle, c'était de nommer la carte en la jouant. S'il arrivait que le quinola fût menacé, il se répandait

sur sa lèvre un léger sourire qu'elle ne pouvait contenir, quoiqu'elle en connût l'indiscrétion.

Elle était fataliste ; elle pensait que les efforts que nous faisions pour échapper à notre destinée ne servaient qu'à nous y conduire. Quelles étaient ses opinions religieuses ? Je les ignore ; c'est un secret qu'elle gardait par respect pour une mère pieuse.

Il ne me reste plus qu'à vous exposer ses idées sur l'écriture, le dessin, la gravure, la peinture ; je ne crois pas qu'on en puisse avoir de plus voisines de la vérité ; c'est ainsi, j'espère, qu'on en jugera par l'entretien qui suit, et dont je suis un interlocuteur. Ce fut elle qui parla la première.

« —Si vous aviez tracé sur ma main, avec un stylet, un nez, une bouche, un homme, une femme, un arbre, certainement je ne m'y tromperais pas ; je ne désespérerais pas même, si le trait était exact, de reconnaître la personne dont vous m'auriez fait l'image ; ma main deviendrait pour moi un miroir sensible ; mais grande est la différence de sensibilité entre cette toile et l'organe de la vue.

« Je suppose donc que l'œil soit une toile vivante, d'une délicatesse infinie ; l'air frappe l'objet ; de cet objet il est réfléchi vers l'œil, qui en reçoit une infinité d'impressions diverses selon la nature, la forme, la couleur de l'objet, et peut-être les qualités de l'air qui me sont inconnues et que vous ne connaissez pas plus que moi ; et c'est par la variété de ces sensations qu'il vous est peint.

« Si la peau de ma main égalait la délicatesse de

vos yeux, je verrais par ma main, comme vous voyez par vos yeux, et je me figure quelquefois qu'il y a des animaux qui sont aveugles, et qui n'en sont pas moins clairvoyans."

—Et le miroir ?

" —Si tous les corps ne sont pas autant de miroirs, c'est par quelque défaut dans leur contexture, qui éteint la réflexion de l'air. Je tiens d'autant plus à cette idée, que l'or, l'argent, le fer, le cuivre polis, deviennent propres à réfléchir l'air, et que l'eau trouble et la glace rayée perdent cette propriété.

" C'est la variété de la sensation, et par conséquent de la propriété de réfléchir l'air dans les matières que vous employez, qui distingue l'écriture du dessin, le dessin de l'estampe, et l'estampe du tableau.

" L'écriture, le dessin, l'estampe, le tableau d'une seule couleur, sont autant de camaïeux."

—Mais, lorsqu'il n'y a qu'une couleur, on ne devrait discerner que cette couleur ?

" —C'est apparement le fond de la toile, l'épaisseur de la couleur et la manière de l'employer qui introduisent dans la réflexion de l'air une variété correspondante à celle des formes. Au reste, ne m'en demandez plus rien, je ne suis pas plus savante que cela."

—Et je me donnerais bien de la peine inutile pour vous en apprendre davantage.

Je ne vous ai pas dit, sur cette jeune aveugle, tout ce que j'en aurais pu observer en la fréquentant davantage et en l'interrogeant avec du génie ; mais je

vous donne ma parole d'honneur que je ne vous en ai rien dit que d'après mon expérience.

Elle mourut, âgée de vingt-deux ans. Avec une mémoire immense et une pénétration égale à sa mémoire, quel chemin n'aurait-elle pas fait dans les sciences si des jours plus longs lui avaient été accordés ! Sa mère lui lisait l'Histoire, et c'était une fonction également utile et agréable pour l'une et l'autre.

M. Linguet a fait répandre dans le public un projet manuscrit dans lequel il propose au Gouvernement un procédé secret pour faire rendre des ordres détaillés de Versailles à Brest et à Toulon en aussi peu de temps qu'il en faudrait à un bon écrivain pour les copier six fois, et sans que les agens intermédiaires en puissent pénétrer l'objet. Il annonce qu'il n'emploiera ni les pavillons, ni les feux, ni aucun des autres moyens déjà connus, mais un instrument fort simple dont on fait usage dans deux métiers différens, et dont la construction est si facile qu'il n'est point de village où l'on ne puisse le faire ou le réparer au besoin. L'entretien de cette nouvelle espèce de poste est si peu dispendieux, que de Versailles à Brest il ne passera pas annuellement vingt mille francs. On a su que le projet avait été présenté au Roi par M. de Beauveau, et recommandé par M. le comte d'Artois ; mais on ignore si l'on en a déjà fait ou si l'on se propose sérieusement d'en faire l'épreuve. Quel

que puisse en être le résultat, si M. Linguet n'a pas découvert tout de bon le secret qu'il nous promet avec tant d'assurance, il a trouvé du moins celui de se rappeler d'une manière assez piquante au souvenir d'un public qui commençait à l'oublier. Il a fait beaucoup mieux encore; car il vient d'obtenir, et ce pourrait bien être une autre énigme, la permission de sortir de la Bastille, même celle de continuer son Journal: on lui interdit à la vérité toutes les matières de religion, de gouvernement et de politique; mais on lui abandonne, dit-on, pour ses menus plaisirs, les philosophes et l'Académie. A la bonne heure...De quelque nature qu'ait été le motif de sa détention, il est toujours également incertain; elle a sans doute été assez longue, de plus de vingt mois, pour faire toutes les réflexions dont il pouvait avoir besoin, et il ne sera guère tenté de s'y exposer une seconde fois.

Portrait du Docteur Tronchin.

Théodore Tronchin, né à Genève, en 1709, d'une famille noble originaire d'Avignon, mort à Paris, le 1er Décembre 1781, premier médecin de M. le duc d'Orléans, noble patricien de Parme, associé étranger de l'Académie royale des Sciences, etc. etc. Il s'était marié, en Hollande, à la petite-fille du fameux pensionnaire Jean de Witt; et à l'âge de 24 ans, du vivant de Boerhave, il mérita la réputation d'un des premiers médecins d'Amsterdam...

L'humanité a perdu en lui un de ses bienfaiteurs, l'amitié son plus digne modèle, et la médecine un des plus illustres disciples de l'Hippocrate de nos jours. Il n'a laissé aucun ouvrage digne de son génie et de ses lumières; mais un Recueil choisi de ses consultations formerait un monument aussi glorieux à sa mémoire qu'il serait utile et intéressant pour les progrès de l'art. Il existe un grand nombre de ces consultations entre les mains de ses héritiers, et la plupart sur des objets infiniment remarquables. Jamais médecin ne consulta plus la nature, n'en saisit avec plus de sagacité tous les mouvemens, toutes les indications; jamais médecin n'employa plus heureusement et le secret d'attendre la nature et celui de la secourir avec le moins de peine, le moins d'effort possible: ses principes, aussi simples que lumineux, étaient toujours soumis à l'observation la plus exacte et modifiés par elle. La plupart de nos médecins ne traitent que les maladies; il traitait le malade, et sa méthode avait autant de formes différentes qu'il se présentait de circonstances différentes pour en faire l'application. Peu de médecins ont vu comme lui l'influence du moral sur le physique, la nécessité de ménager les forces, de proportionner les ressources aux moyens, l'avantage de ne combattre le principe de nos maux qu'en éloignant tout ce qui peut contribuer à les entretenir, à les irriter. La diète était presque toujours la première de ses ordonnances: *C'est le plus sûr moyen*, disait-il, *de couper les vivres à l'en-*

nemi, et c'est déjà gagner beaucoup. L'étonnante pénétration de son premier coup-d'œil, la tranquillité habituelle de son esprit, qualité qu'il devait bien moins à son caractère naturellement passionné qu'à l'empire qu'il avait acquis sur lui-même, l'assurance, la fermeté propre à toutes ses actions, à tous ses discours, le calme, la noblesse et la dignité de ses traits ; tous ces avantages réunis inspiraient à ses malades la confiance la plus douce et la plus consolante. Ceux qui l'ont connu ne peuvent être surpris de l'espèce d'enthousiasme dont il fut souvent l'objet, enthousiasme qui servit à répandre avec succès plusieurs découvertes utiles et surtout celle de l'inoculation, mais qui ne put manquer de l'exposer aux cabales, à la haine et à la jalousie de ses rivaux. Quelque injustes qu'aient été plusieurs d'entre eux à son égard, ils ne le furent pas tous ; Petit et Louis avouaient qu'il était le plus grand anatomiste de la Faculté ; Rouelle, le plus habile pharmacien qu'il eût connu ; le célèbre Haller, le praticien le plus heureux. Il est peu de souverains en Europe qui ne lui aient fait l'honneur de le consulter, et, peu de temps avant sa mort, il reçut encore une lettre du Pape, qui, en le remerciant de la consultation qu'il lui avait demandée pour je ne sais plus quel cardinal de ses amis, finissait par lui dire qu'il n'y avait point de signature catholique dont il fît plus de cas que de la sienne.

Bon père, ami tendre, zélé citoyen, il fut malheureux par tous ces sentimens, et l'on ne peut se

dissimuler que ses chagrins, qu'il renfermait au fond de son cœur, n'aient altéré sa santé et n'aient contribué très-évidemment à abréger ses jours. Stoïcien par principe, et surtout par admiration pour les vertus de cette secte, il n'en était pas moins de la plus extrême sensibilité. Parvenu à supporter le mal physique avec toute la constance des héros du Portique, il voulait surmonter avec le même courage les peines du cœur; mais ses efforts, pour y réussir, ne faisaient que cacher aux autres une partie de ce qu'il souffrait, et fatiguaient son âme au lieu de la soulager.

Il avait autant de douceur dans le caractère et dans les mœurs que de sévérité dans les principes. Simple, affable, quelquefois même plus que populaire dans sa couduite, aucun citoyen de son pays ne fut plus attaché que lui aux maximes du Gouvernement aristocratique; et la crainte de voir retomber Genève dans la démocratie fut un des plus sensibles chagrins de ses derniers jours. Avec tous les moyens d'acquérir de grandes richesses, il n'a laissé qu'une fortune très-médiocre: la bienfaisance, la générosité étaient le premier besoin de cette âme élevée, et son mépris pour l'argent une vertu d'instinct.

Distrait par habitude, et peut-être aussi par la multiplicité de ses occupations, quoiqu'il eût passé sa vie avec les grands, il ne sut ou ne voulut jamais prendre ni le ton ni les usages du grand monde; ou trop fier ou trop familier, il ne fallait pas moins que tout le poids de sa considération personnelle pour

lui faire pardonner les disparates qu'il se permettait souvent d'avoir auprès d'eux ; mais tous ces défauts de convenance si bien couverts par l'élévation naturelle de son âme et de son caractère, loin de nuire à sa manière d'être, lui donnaient même une physionomie plus originale et plus piquante ; on ne pouvait l'en estimer moins, et souvent on l'en aimait davantage.

Il n'avait que deux prétentions auxquelles on lui reconnaissait peu de titres, celle de bien jouer au whist et celle de bien voir en politique. Il gagnait rarement et se trompait presque toujours ; mais il n'en conservait pas moins la meilleure opinion de son habileté, et la nature assurément lui avait donné assez d'autres moyens de s'en consoler.

M. Diderot a trouvé, ce me semble, la plus belle inscription qu'on puisse mettre au pied de la statue de ce grand homme ; c'est ce que Plutarque disait d'un médecin de son temps : *Il fut entre les médecins ce que fut Socrate entre les philosophes.*

Juin, 1782.

Quoique les circonstances ne nous aient pas permis de recueillir tout ce que le séjour de M. le comte et de madame la comtesse du Nord à Paris a pu offrir d'anecdotes curieuses et de traits intéressans, ce que nous en avons appris suffira du moins pour donner une idée de l'impression qu'il a faite dans ce pays, et le compte que nous tâcherons d'en rendre, sans avoir d'autre mérite que celui d'être exact et fidèle, n'appartient-il pas essentiellement aux objets

dont nous sommes occupés dans ces Mémoires? L'intérêt dont l'héritier de toutes les Russies a bien voulu honorer nos Lettres et nos Arts doit faire époque dans l'Histoire de notre Littérature. Cette Histoire présente de nos jours peu d'événemens dignes de laisser un aussi long souvenir.

Si, l'imagination frappée de l'immensité des Etats que ce Prince doit gouverner un jour, il semble qu'on ait été surpris qu'il n'eût pas la taille d'un Atlas ou d'un Hercule; car, tout policés que nous sommes, nous tenons encore un peu de nos préjugés gothiques et sauvages; on l'a été bien plus, et comment la vanité française n'en aurait-elle pas été infiniment flattée? on l'a été bien plus de remarquer dans son maintien toute l'aisance, toute la grâce, toute la noblesse facile des usages et des manières de notre Cour. A travers la foule importune des respects et des hommages qui le suivaient en tout lieu, il a entendu plus d'une fois qu'on ne le trouvait pas beau, et c'est du ton le plus naturel et le plus aimable qu'il l'a conté lui-même fort gaiement au premier souper qu'il fit avec le Roi, en observant que la Nation française n'avait assurément pas moins de franchise que de politesse et d'urbanité. M. le comte du Nord n'a pas, il est vrai, la taille et la figure que les poëtes et les romanciers n'auraient pas cru pouvoir se dispenser de lui donner; mais il a sans doute bien mieux que des traits, un regard intéressant et spirituel, une physionomie remplie de finesse et de vivacité, un souris malin qui la rend

souvent plus piquante encore, mais sans laisser jamais oublier le caractère de douceur et de dignité répandu sur toute sa personne. On a tant dit, tant répété, en vers et en prose, que Minerve accompagnait ce Prince sous les traits des Grâces, qu'on n'ose presque plus employer la même expression; il n'en est aucune cependant qui rende mieux tous les sentimens qu'inspire madame la comtesse du Nord; on croirait que cette expression ne fut jamais faite que pour elle, et quelque usée que soit l'image, la vérité de l'application semble l'avoir rajeunie. Ce ne sont pas des portraits que nous avons la témérité d'entreprendre, nous ne cherchons qu'à rappeler les traits les plus marqués de l'opinion que le comte et la comtesse du Nord ont laissée d'eux au peuple de l'Europe le plus sensible, mais aussi le plus indiscret.

L'instruction est un avantage dont les Princes sont si accoutumés à se passer en France, que l'on aurait bien pu savoir mauvais gré à M. le comte du Nord d'en avoir autant; aussi n'est-il point d'attention qu'il n'ait eue pour se le faire pardonner : on eût dit qu'il n'était instruit que pour plaire à la Nation qui l'accueillait avec tant d'empressement. Dans nos sciences, dans nos arts, dans nos mœurs, dans nos usages, rien ne lui a paru étranger; sans recherche et sans affectation, il n'a jamais rien ignoré de ce qu'il fallait savoir pour apprécier avec justesse tant d'objets différens qu'on ne cessait d'offrir à sa curiosité, pour prendre l'intérêt le plus obligeant aux hommages qui lui étaient adressés, pour flatter avec

le tact le plus délicat l'amour-propre de la Nation entière,* et celui de toutes les personnes qui s'efforçaient particulièrement de lui être agréables. A Versailles, il avait l'air de connaître la Cour de France aussi-bien que la sienne. Dans les ateliers de nos artistes,† il décelait toutes les connaissances de l'art qui pouvaient leur rendre l'honneur de son suffrage plus précieux. Dans nos Lycées, dans nos Académies, il prouvait, par ses éloges et par ses questions, qu'il n'y avait aucun genre de talens et de travaux qui n'eût quelque droit à l'intéresser, et qu'il connaissait depuis long-temps tous les hommes dont les lumières ou les vertus ont honoré leur siècle et leur pays.

Sa conversation et tous les mots qu'on en a retenus annoncent non-seulement un esprit très-fin, très-cultivé, mais encore un sentiment exquis de toutes les convenances de nos usages et de toutes les délicatesses de notre langue. Nous ne citerons ici que les traits qui nous ont été rapportés par les personnes mêmes qui ont eu l'honneur de le suivre et d'en être témoins.

Dans le nombre des choses obligeantes qu'il dit à plusieurs membres de l'Académie française, à la séance particulière de cette Compagnie, qu'il voulut bien honorer de sa présence, on ne peut oublier le

* Jusqu'à désirer de voir un Opéra français. C'est pour lui qu'on a remis *Castor*.

† Il a vu surtout avec le plus grand intérêt ceux de MM. Greuze et Houdon.

mot adressé à M. de Malesherbes. M. d'Alembert lui ayant présenté cet ancien ministre du Roi : *C'est apparemment ici*, lui dit-il, *que Monsieur s'est retiré.* L'orateur le plus éloquent de la magistrature demeura tout étonné d'une apostrophe si flatteuse et ne trouva rien à répondre.

M. Diderot, n'ayant pu le voir dans son appartement, fut l'attendre à la messe. L'ayant aperçu en sortant : *Ah ! c'est vous*, lui dit-il, *vous, à la messe !*—Oui, M. le Comte, on a bien vu quelquefois Epicure au pied des autels.

M. le comte d'Artois, lui ayant montré des épées anglaises du travail le plus riche et le plus fini, le pressait vivement d'accepter la plus belle. Le comte du Nord avait beau s'en défendre ; il insistait encore ; Comment, M. le Comte, vous n'en accepterez aucune ?—*Je ferai bien mieux, si vous me le permettez ; je vous demanderai celle avec laquelle vous aurez emporté Gibraltar.*

Le roi parlait des troubles de Genève : *Sire*, lui dit-il, *c'est pour vous une tempête dans un verre d'eau.* On ne savait pas alors combien il serait aisé d'appaiser cette tempête, même sans renverser le verre.

Les fêtes données à M. le comte et à madame la comtesse du Nord, à Chantilly, ont été de la plus grande magnificence et du meilleur goût. Le divertissement en vaudevilles qui terminait le spectacle parut fort agréable, au moins pour le moment. L'auteur, M. Laujeon, désirait fort l'honneur d'être

présenté au Prince ; on le fit apercevoir à M. le Comte, qui, après l'avoir remercié avec la bonté la plus affable, lui dit : *M. Laujeon, vos couplets sont charmans ; vous m'y faites dire de fort jolies choses* (les illustres Voyageurs paraissaient eux-mêmes dans le divertissement sous des noms déguisés) ; *mais il en est une essentielle que vous avez oubliée, oui, très-essentielle, et je ne m'en console point*... On voyait à chaque mot l'inquiétude du poëte redoubler sensiblement : après l'avoir laissé ainsi quelques momens dans un embarras fort pénible pour sa timidité ; *mais sans doute*, lui dit-il, *vous avez oublié de parler de ma reconnaissance, et c'est dans ce moment tout ce qui m'occupe.*

M. le comte du Nord ayant fait à M. d'Alembert l'honneur d'aller le voir chez lui, on n'a pas oublié que ce philosophe avait été appelé à Pétersbourg pour présider à son education ; il lui dit d'une manière très-aimable, à la fin de leur entretien : *Vous devez bien comprendre, Monsieur, tout le regret que j'ai aujourd'hui de ne vous avoir pas connu plus tôt.*

De tous nos hommes de lettres celui qui a eu l'honneur de voir le plus souvent M. le comte du Nord, c'est M. de La Harpe. En qualité de correspondant de Son Altesse impériale, il s'est cru obligé de se présenter à-peu-près tous les jours à sa porte. Tant d'assiduités paraissaient bien quelquefois lui être un peu à charge ; mais les bontés du Prince, jointes à l'heureuse constitution de l'amour-propre de l'auteur, n'ont guère permis à celui-ci de s'en

apercevoir. *M. de La Harpe,* disait-il,, *est déjà venu me voir cinq fois ; je l'ai reçu trois ; j'espère qu'il ne sera pas mécontent.* Il ne l'était point en effet ; car on lui entendit dire quelques jours après, chez madame de Luxembourg : J'ai eu deux conversations avec M. le comte du Nord sur l'art de régner, et j'en ai été, je vous assure, parfaitement satisfait. On lui avait proposé la lecture des *Noces de Figaro* par M. de Beaumarchais, et il avait grande envie de l'entendre : *Je n'ose pourtant pas,* ajoutait-il fort gaiement, *je n'ose pas accepter cette lecture sans avoir entendu celle que doit me faire M. de La Harpe ; il ne faut pas risquer de se brouiller avec ces grandes puissances.*

La séance de l'Académie française, que Leurs Altesses impériales honorèrent de leur présence, fut remplie par la lecture d'une Epître de M. de La Harpe à M. le comte du Nord, d'un portrait de César par M. l'abbé Arnaud, et d'une autre Epître de M. de La Harpe contre la Poésie descriptive. L'abbé Delille avait promis d'y lire quelques morceaux de son Poëme; mais, par une suite de ses distractions accoutumées, il oublia son engagement; ce fut sans doute pour *se laisser être heureux* aux pieds de quelque jolie femme, ou pour ne pas entendre les vers de M. de La Harpe, qu'il n'aime pas plus que celui-ci n'aime les siens.

Il y a quelques beaux vers dans l'*Epître au comte du Nord ;* mais la fin a paru digne d'un madrigal de l'abbé Cotin, et toute la suite de Leurs Altesses im-

périales n'a pu entendre, sans être blessée, l'apostrophe répétée de *Pétrowitz*, plus ridicule encore pour les oreilles russes qu'elle n'est étrange pour les nôtres. Ce mot, lorsqu'il n'est pas précédé de quelque épithète qui le distingue, est aussi familier en russe que le serait celui de Toinette ou de Pierrot en français.*

Le *portrait de César* a paru faire le plus grand plaisir à nos illustres Voyageurs. L'énergie avec laquelle on y caractérise et l'ambition et le courage, le génie et la haute fortune du plus grand homme de l'antiquité, était bien faite pour lui donner à leurs yeux tout l'intérêt d'un portrait de famille.

Plusieurs détails heureux de l'*Epître sur la Poésie descriptive* n'ont pas empêché qu'elle ne parût fort longue. Ce sentiment des convenances, qui sert toujours si bien M. de La Harpe, ne lui a pas laissé négliger une si belle occasion de dire du mal des poëtes Allemands devant une Princesse Allemande qui les aime, et dont la sensibilité saurait les apprécier, quand même ils n'appartiendraient pas au pays qui se glorifie d'avoir été le berceau de son enfance.

L'Académie des Sciences et celle des Belles-Lettres ont été à-peu-près également heureuses dans le choix des objets dont elles ont jugé à propos d'entretenir la curiosité de nos illustres Voyageurs. Dans l'une, on les a fort ennuyés de beaucoup d'expériences assez dégoûtantes sur la nature du principe odorant,

* L'auteur ne l'a laissé subsister, je crois, qu'une fois dans les copies qu'il en a données depuis.

et sur la manière de détruire des odeurs fétides. Dans l'autre, on leur a lu des Mémoires sur les Antiquités septentrionales, où l'on discute fort ingénieusement si les hommes du Nord n'ont pas toujours été d'une petite taille et fort inférieurs à tous égards aux habitans des climats méridionaux, &c. &c.

Quelque occupé qu'ait été le séjour de Leurs Altesses impériales, et par le désir qu'elles avaient de voir tout ce qui pouvait mériter de les intéresser, et par cette foule de fêtes et de plaisirs qu'on ne cessait de leur offrir de tous les côtés, il n'est aucune espèce d'attention pour toutes les personnes qui avaient quelque droit d'en attendre de leur part qui ait été négligée ; on n'a entendu parler que d'un seul homme qui se soit avisé de s'en plaindre, et cet homme est le sieur Clérisseau. La scène qu'il osa faire à M. le comte du Nord dans la maison de M. de La Reynière, qu'il avait eu la curiosité d'aller voir, est d'une extravagance trop originale pour être oubliée. M. Clérisseau, ayant eu l'honneur de travailler pour Sa Majesté impériale, s'était imaginé qu'à ce titre M. le comte du Nord ne pouvait se dispenser de l'accueillir avec la distinction la plus marquée. Il s'était fait écrire plusieurs fois inutilement a à sa porte, et son indignation en était extrême. Ayant été invité à se trouver dans la maison de M. de La Reynière le jour que le Prince y devait venir, avec tous les artistes qui avaient contribué, ainsi que lui, à décorer cette charmante demeure : M. le Comte, lui dit-il en l'abordant, j'ai été plusieurs fois

chez vous, et je ne vous y ai jamais trouvé.—*J'en suis bien fâché, M. Clérisseau; j'espère que vous voudrez bien m'en dédommager.*—Non, M. le Comte, vous ne m'avez pas reçu parce que vous ne vouliez pas me recevoir, et c'est fort mal ; mais j'en écrirai à madame votre mère.—*Je vous prie de m'excuser; je sens, je vous assure, tout ce que j'ai perdu..*. — On avait beau le rappeler à lui-même; la confusion de M. de La Reynière était au comble, on ne pouvait l'empêcher de poursuivre, et si l'on n'était parvenu à le mettre dehors, il gronderait encore. Ce n'est pas la première querelle de M. Clérisseau avec des têtes couronnées ; il en a eu une avec l'Empereur qui ne le cède guère à celle-ci.

Les distractions d'une Capitale immense, tous les empressemens d'une Cour occupée à leur plaire, tout le fracas des plus brillantes fêtes, n'ont pu empêcher Leurs Altesses impériales de s'appercevoir qu'elles n'y trouvaient plus le ministre dont le génie et la vertu semblaient devoir assurer à jamais le bonheur de la France, l'illustre citoyen dont l'administration sera long-temps encore l'objet de notre étonnement et de nos regrets. Elles ont été le chercher dans sa retraite de Saint-Ouen : elles avaient été voir la veille, l'hospice de Charité, fondé par madame Necker, dans la paroisse de Saint-Sulpice. Tout ce qu'un cœur pénétré de l'amour du bien peut inspirer de choses sensibles et flatteuses, elles le dirent au vertueux successeur de Colbert et à la digne compagne de sa vie. M. le comte du Nord s'entretint

seul avec M. Necker plus d'une heure entière, et il lui laissa la plus haute idée de son esprit, de ses lumières et de son amour pour tout ce qui intéresse la gloire et le bonheur de l'humanité. Il n'y a aucune femme de ce pays-ci à qui madame Necker ait trouvé autant de connaissances, autant de véritable instruction qu'à madame la comtesse du Nord, et il n'en est aucune qui lui ait paru réunir aux qualités les plus essentielles des formes plus aimables, un ton plus pur, une grâce plus touchante. Mademoiselle Necker, témoin de toutes les caresses dont Leurs Altesses impériales venaient de combler son père et sa mère, en fut attendrie jusqu'aux larmes. Madame Necker, voyant que madame la Comtesse s'en apercevait, lui dit : Ma fille ose seule exprimer toute la sensibilité que nous inspirent les bontés de M. le Comte et de madame la Comtesse.—*Les bontés! Madame*, reprit M. le Comte, *ah! ce n'est pas le mot*; *dites, je vous prie, mà vénération pour M. Necker*....—Les heures que Leurs Altesses impériales avaient passées dans la retraite de M. Necker ont paru leur laisser un souvenir qui leur était cher, et elles n'en ont jamais parlé qu'avec le plus tendre intérêt.

On avait déclaré que M. le comte et madame la comtesse du Nord ne mangeraient chez aucun particulier, quelque qualifié qu'il fût. Madame de Montesson s'était flattée qu'on ferait une exception en sa faveur, ou plutôt qu'elle paraîtrait jouir, au moins dans cette circonstance, de l'honneur d'être duchesse

d'Orléans ; mais Leurs Altesses impériales, qui dans tout leur séjour n'ont manqué à rien, pas même à la moindre étiquette, se sont refusées à ce désir avec toute la politesse imaginable. Y ayant été invitées par M. le duc d'Orléans, elles se sont contentées de voir le spectacle préparé pour elles chez madame de Montesson, avec les tours de Comus et quelques autres amusemens de ce genre, et se sont retirées après sous des prétextes qui ne pouvaient déplaire. On avait rassemblé tant de monde, que M. le duc d'Orléans, voyant la salle si remplie depuis le théâtre, crut qu'il ne restait plus de place ni pour lui ni pour M. le comte du Nord ; il s'en plaignit fort haut derrière la toile, et, sans se montrer, il pria tout le monde, assez durement de se retirer, tout le monde pour ne blesser personne en particulier. Le compliment déplut fort à l'assemblée, c'était toute la France, et on l'attendait peu de la part du prince le plus affable et le plus poli. Personne d'abord ne voulait se lever, et bientôt après personne ne voulut rester. On fit remarquer à M. le duc d'Orléans qu'il s'était trompé, et il ne négligea rien alors pour réparer ce moment d'humeur si éloigné de son caractère. Le Roi a, dit-on, reçu M. le comte du Nord en ami, M. le duc d'Orléans en bourgeois, et M. le prince de Condé en souverain. Ceci n'est qu'une phrase. Rien n'a été plus splendide, plus digne de la magnificence d'une grande Cour, que la fête du bal paré et l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*, tel qu'il a été exécuté sur le beau Théâtre

de Versailles, le plus superbe et peut-être le seul beau monument d'architecture qui nous reste du règne de Louis XV. Les deux vases de la manufacture de Sèvres, dont le Roi a fait présent à M. le comte du Nord, sont d'une grande beauté; et la toilette qui a été présentée à madame la comtesse du Nord de la part de la Reine est du travail le plus fini et du meilleur goût. Cette toilette est toute en porcelaine, montée en or, fond bleu lapis, ornée de peintures dessinées d'après l'antique, et les pièces qui en étaient susceptibles garnies d'une bordure d'émail imitant la perle et les pierres fines. Le miroir, surmonté des armes de Russie et d'une draperie infiniment riche, est soutenu par les trois Grâces; deux petits Amours se jouent à leurs pieds, et l'un, montrant la glace, a l'air de dire: Elle est plus belle encore. La sculpture qui décore les deux vases, en bronze doré d'or moulu, représente la marche de Silène et le triomphe de Bacchus.

Sermon pour l'Assemblée extraordinaire de Charité, qui s'est tenue à Paris, à l'occasion de l'établissement d'une Maison royale de Santé, en faveur des Ecclésiastiques, prononcé par M. l'abbé de Boismont, l'un des Quarante de l'Académie française, etc. Ce sermon ne doit pas être confondu avec tant d'autres ouvrages de ce genre; c'est peut-être le chef-d'ouvre de M. l'abbé de Boismont, que les Oraisons funèbres de Louis XV. et de Marie-Thérèse avaient déjà mis au rang de nos

meilleurs orateurs. Si l'on ne trouve dans ses Discours ni les grands mouvemens de l'éloquence de Bossuet, ni la morale touchante de Massillon, ni l'élégance de Fléchier; si l'on n'y trouve, dis-je, aucun de ces caractères portés au plus haut degré, on les y retrouve peut-être tous au point où l'art peut les réunir et les réunir avec intérêt. Lorsque M. l'abbé de Boismont cesse d'être éloquent, il tâche encore d'intéresser par des détails finement sentis, et supplée toujours pour ainsi dire au talent qui lui échappe à force d'esprit et de goût.

Quelque intéressant que soit le nouveau Discours de M. l'abbé de Boismont, il n'a pu désarmer ni la sévérité des prêtres, ni la critique intolérante de messieurs les philosophes. Les premiers l'ont accusé d'avoir eu beaucoup trop de ménagement pour la nouvelle doctrine; les autres ont eu bien plus de peine à lui pardonner d'avoir osé l'attaquer si vivement; aux yeux des uns il a passé pour un fort mauvais chrétien, aux yeux des autres pour un fort mauvais philosophe; mais cette double accusation ne suffirait-elle pas pour établir, aux yeux de l'homme impartial, la sagesse et la modération de ses principes?

Voici, par exemple, un morceau de son Discours qui pouvait, ce me semble, mettre tout le monde d'accord; eh bien, c'est un de ceux dont les deux partis ont été le plus révoltés: nous ne craignons point de le transcrire ici en entier.

« .... Terminons cette scandaleuse guerre: as-

« signez à Jésus-Christ son partage ; vous lui avez
« ravi au milieu de nous une portion de son hé-
« ritage, souffrez qu'il règne du moins sur les
« générations destinées encore à le connaître ;
« laissez-leur nos fêtes, nos cérémonies, nos en-
« seignemens, nos promesses, nos consolations ;
« gardez pour vous l'espérance du néant ; nous
« ne vous troublerons point dans cette poussière
« éternelle où vous vous promettez de descendre ;
« mais, s'il est un Dieu rémunérateur, s'il est
« une félicité sans mesure attachée à des vertus
« consacrées par une foi pleine et généreuse, ne
« nous l'enviez pas. Assez vaste est le champ de
« la politique et des arts ! Portez y vos talens et
« vos lumières, étendez les découvertes utiles, diri-
« gez le commerce, unissez, éclairez les deux mon-
« des ; mais abandonnez nous ce monde invisible
« que vous ne connaissez pas ; mais ce peuple
« pauvre et languissant, qui souffre et qui gémit,
« pourquoi vous obstineriez-vous à lui disputer un
« Dieu pauvre et souffrant comme lui ? Erreur
« pour erreur (vous me forcez à ce blasphème que
« ma foi désavoue ; mais l'horreur même de cette
« supposition impie ne laisse aucune ressource à
« votre doctrine), ce que nous professons, ce que
« nous annonçons ne pénètre-t-il pas dans l'âme
« avec plus de charme et de douceur que toutes
« ces vaines déclamations que l'esprit d'indépendance
« accumule ? Nos secours, nos remèdes ne sont-ils
« pas plus populaires, plus actifs, plus universels...?

« Ah ! que les heureux se permettent de ne rien
« croire, je puis me rendre raison de ce délire ;
« mais où sont-ils les heureux ? Quelle horrible
« collection de misères que ce monde ! Dans les
« conditions brillantes que de joies fausses, que de
« désirs rongeurs, que de plaies sanglantes et déses-
« pérées ! Si l'œil d'un philosophe perçait les
« replis de tous ces cœurs dont la surface est si
« calme et si riante, il en frémirait et voudrait
« peut-être y replacer lui-même le Dieu qu'on
« s'efforce aujourd'hui d'en arracher. Dans les
« conditions obscures, surtout parmi cette foule
« d'indigens pour qui la Providence semble n'avoir
« balancé le malheur de naître que par l'espérance
« de mourir, si vous exilez Dieu de l'univers,
« quel adoucissement peut rester à des peines
« renaissantes ? Est-ce donc un si grand bien que
« d'ajouter au tourment de vivre la certitude de
« n'avoir rien à espérer ? C'est pour cette portion
« d'hommes que nous invoquons votre pitié ;
« laissez-nous les malheureux, vous n'avez d'autre
« présent à leur faire que le triste problème de je
« ne sais quel sombre avenir. Quelle attente pour
« des forçats courbés sous le poids de leurs chaînes !
« Nous, du moins, nous soulevons ces chaînes qui
« les accablent, nous en partageons le poids, nous
« le supportons avec eux ; voilà le grand avantage
« de notre ministère, et c'est à ce titre, chrétiens
« auditeurs, que je ne crains point de réclamer ici,

" je ne dis pas seulement votre compassion, mais
" votre délicatesse et votre justice."

Chanson par M. le Chevalier d'Aubonne.

Sur l'air d'Albanese : *Dans les champs de la victoire.*

Dans les champs de l'Amérique
Qu'un guerrier vole aux combats,
Qu'il se mêle des débats
De l'Empire Britannique :
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi ?
J'ai l'humeur si pacifique ;
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je bois ?

Qu'un grand-duc de Moscovie
Vienne ici superbement,
Tandis que le Saint-Père humblement
S'en retourne en Italie :
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi ?
Tout change ici dans la vie ;
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je bois ?

Que folles de leur coiffure,
Nos charmantes de la Cour
Imaginent chaque jour
De quoi gâter la nature :
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi ?
Lise est si bien sans parure !
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je bois

Que la troupe de Molière
Quitte le Louvre à grands frais,
Pour essuyer nos sifflets
Dans la vaste bonbonnière :

Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi ?
Je suis assis au parterre ;
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je bois ?

Que tout Paris encourage
L'auteur du bateau volant,
Qui nous promet qu'au firmament
Nous irons en équipage :
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi ?
Je ne suis pas du voyage :
Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je bois ?

Juillet, 1782.

Nous ne sommes point pressés de parler des *Confessions de J. J. Rousseau* ; des ouvrages de ce genre n'ont pas besoin d'être annoncés, ils le sont assez, même avant d'avoir paru. Ce qu'on peut être curieux de trouver à ce sujet dans nos Feuilles, c'est un compte fidèle de la sensation que ces ouvrages ont faite, et c'est la tâche que nous allons essayer de remplir avec toute l'impartialité dont nous osons faire profession, en dépit de l'influence qui semble attachée au métier de journaliste.

Ce n'est que la première partie des *Confessions de J. J.* dont il s'agit ; la seconde ne doit paraître que l'an 1800 ; mais, puisqu'il en existe très-sûrement, soit en France, soit en Suisse, deux ou trois copies autographes, il est bien permis de compter sur quelque hasard ou sur quelque infidélité qui se dispose à satisfaire un peu plus tôt notre curiosité. Cette première partie a paru telle que l'auteur l'avait

faite, à quelques petites anecdotes près, que la pudeur de messieurs les éditeurs a cru devoir supprimer; de ce nombre sont l'Histoire du moine qui, à Turin, voulait le faire servir à ses goûts infâmes dans l'hospice des catéchumènes, et quelques détails trop naïfs de son Roman avec la petite demoiselle Goton. A tout cela la postérité n'a pas perdu grandchose.

S'il en faut croire les gens de lettres, surtout messieurs nos philosophes, ce qui eût été plus sage, c'eût été de supprimer le livre en entier. Tout leur en paraît pitoyable; à peine daignent-ils faire grâce au style de deux ou trois morceaux sur les femmes et sur la campagne, où l'on ne peut guère se dispenser de trouver des peintures assez fraîches, romanesques à la vérité, mais avec quelque reste d'éloquence et de chaleur. " Comment, ajoutent ces Messieurs, comment imaginer qu'un homme fasse un livre dont l'effet le plus sûr est de le déshonorer lui-même? Ce projet cependant ne peut lui avoir été inspiré que par l'orgueil le plus fou, le plus révoltant. Quel intérêt pouvait-il supposer qu'on aurait de savoir que J. J. éprouvait, dans son enfance, une volupté délicieuse à recevoir le fouet de la belle main de mademoiselle Lambercier; que le charme de cette sensation lui laissa des goûts qu'il conserva toute sa vie, et que sa chaste timidité ne lui permit malheureusement jamais de satisfaire à son gré; qu'en apprentissage chez un graveur, il volait avec assez d'adresse des pommes au fond d'une

dépense, ou pissait ingénieusement dans la marmite de sa voisine...? Importe-t-il plus à ses lecteurs de savoir qu'il fut laquais à Turin, et qu'il se reprocha toute sa vie d'avoir accusé la servante de la maison où il était, du vol qu'il y fit de je ne sais quel ruban d'argent? que, précepteur à Lyon, il faisait semblant d'avoir gâté du bon vin d'Arbois dont on lui avait confié le soin, pour le boire à son aise en son petit particulier? que sa sublime amie madame la baronne de Warens, avec un caractère sensible, un tempérament froid, partageait tranquillement ses faveurs entre lui et son jardinier, Claude Anet? qu'à la mort de ce pauvre Claude Anet, il fut ravi d'hériter d'un bel habit noir dont leur patronne venait de gratifier peu de temps auparavant le défunt? qu'au retour d'un petit voyage en Provence, il se vit bientôt remplacé lui-même dans les bonnes grâces de la sensible baronne, par Courtille, un garçon perruquier, dont il consentit à demeurer le mentor et l'ami, mais dont, par un excès de délicatesse que la bonne dame dut trouver fort déplacé, il ne voulut jamais être le rival, etc."

Eh bien, oui, Messieurs, toutes ces sottises, toutes ces inepties occupent une grande partie des *Confessions de Jean-Jacques*; celles que vous n'avez point rappelées ne valent peut-être guère mieux; à la bonne heure, nous en conviendrons; mais en sera-t-il moins vrai qu'avec ce fonds, tel qu'il est, J. J. Rousseau a fait un livre qu'on lit avec intérêt, qu'on se plaît même à relire, malgré le mépris, mal-

gré le dédain avec lequel vous avez affecté d'en parler, malgré l'ordre exprès que vous aviez donné à tous les Journaux qui vous sont dévoués de n'en faire aucune mention, ni en bien ni en mal? On ose, Messieurs, vous défier tous de hasarder un essai de ce genre et de le faire avec le même succès, quelque puissant que soit l'ascendant de la philosophie, et celui des grands talens que vous lui avez consacrés.

J'ai entendu parler, disait M. Watelet, d'un cuisinier du Régent qui s'avisa un matin de prendre ses vieilles pantoufles, de les hacher bien menu et d'en faire un ragoût que toute la Cour trouva délicieux; c'est à-peu-près l'essai que Jean-Jacques a voulu faire dans ses *Confessions*, et ce tour de force ne lui a guère moins bien réussi. Il fallait en effet tout le courage du philosophe de Genève pour concevoir le projet d'une telle entreprise, et toute la magie de son talent pour en rendre l'exécution intéressante; mais il y a lieu de croire que, si le charme du style était le seul mérite de ce singulier ouvrage, il n'attacherait pas autant qu'il le fait, surtout à une seconde lecture.

En convenant que ces Mémoires sont remplis de disparates, d'extravaganees, de minuties, de platitudes, si vous voulez même, de faussetés (nous en pourrons citer une à la fin de cet article), il serait difficile de n'y pas reconnaître du moins l'intention que l'auteur a eue de se montrer à ses lecteurs tel qu'il fut, ou tel qu'il se crut de bonne foi; et avec

cette intention il est une sorte d'intérêt dont l'ouvrage ne saurait manquer; la manière dont un homme comme Rousseau se rend compte à lui-même de ses plus secrets sentimens, de la première origine de toutes ses pensées et de toutes ses affections, quelque défectueuse qu'elle soit et quelques préventions qui puissent s'y mêler, offrira toujours une instruction assez utile sur l'art de nous observer nous-mêmes, et de pénétrer jusqu'aux ressorts les plus cachés de notre conduite et de nos actions. Malgré la différence qu'il peut y avoir entre les hommes à certains égards, ils se ressemblent si fort à tant d'autres, que l'on peut bien assurer que l'homme qui s'est le mieux observé lui-même est sans doute aussi celui qui connaît le mieux les autres. Que de scènes intéressantes, que de sensations oubliées et de notre enfance et de notre première jeunesse, la lecture de ces Mémoires ne rappelle-t-elle point à notre souvenir! et quel est l'homme assez malheureux pour ne pas sentir le charme attaché au plaisir d'en retrouver la trace, et de se dire à soi-même avec le poëte des *Fastes*:

> Jours charmans, quand je songe à vos heureux instans
> Je pense remonter le fleuve de mes ans,
> Et mon cœur enchanté, sur sa rive fleurie
> Respire encor l'air pur du matin de la vie?

Quelle vérité, quelle fraîcheur et quelle vivacité de pinceau dans l'Histoire du grand noyer de la terrasse de Bossey, dans la peinture de sa première entrevue avec madame de Warens, dans celle de

ses timides et infortunées amours pour la belle marchande de Turin ; dans le récit des brillantes espérances fondées sur les merveilles d'une fontaine de Héron ; dans les aveux naïfs de son engouement pour l'ami Bâcle, et, quelques années après, pour le sémillant Venture de Villeneuve ; dans le récit si simple et si séduisant de l'heureuse soirée de Tonne, entre mademoiselle Galley et son amie, etc. ? Quel excellent portrait que celui de M. le juge-mage Simon ! Le Roman de Scarron n'en a point de plus comique ; ce qui ne l'est pas moins sans doute, c'est la désastreuse Histoire du concert de Lausanne et la rencontre de l'Archimandrite de Jérusalem. Un tableau plus charmant encore est celui de cette nuit passée, à la belle étoile, dans la niche d'un mur de terrasse, près de Lyon, après laquelle il ne restait plus au pauvre Jean-Jacques que deux pièces de six blancs ; ce qui ne l'empêchait point d'être de bonne humeur et d'aller gaiement chercher son déjeûner en chantant, tout le long du chemin, une cantate de Batisin ; bonne cantate qui lui valut plus d'un excellent dîner, et qui rétablit pour quelque temps sa petite fortune. Son séjour aux Charmettes offre non-seulement une foule de peintures champêtres remplies de grâce et de sensibilité ; on y suit encore avec intérêt la marche de ses études et les premiers développemens de son génie et de ses pensées. On se repose de cette partie plus sérieuse de l'ouvrage en l'accompagnant dans son voyage à Montpellier, où, sous le nom anglais de M. Dudding, il fut un

peu moins sot dans ses galanteries qu'il ne l'avait été jusqu'alors sous le sien. La dame qui voulut bien se charger de lui donner les leçons dont il avait si grand besoin n'est désignée que sous le nom de N***; nos Mémoires secrets nous ont révélé que c'était une dame de Nicolaï. Pourquoi le laisser ignorer à la postérité? "C'est près d'elle, dit-il, que je "m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai "pures, vives, sans aucun mélange de peines; ce "sont les premières et les seules que j'aie ainsi "goûtées, et je puis dire que je dois à madame "N*** de ne pas mourir sans avoir connu le "plaisir." Un si grand service rendu à un des sages de nos jours était bien fait, ce me semble, pour consacrer son nom à la mémoire des siècles à venir.

Il est sans doute assez vraisemblable que Jean-Jacques s'est permis plus d'une fois d'orner le récit de ses aventures de tous les agrémens dont il a pu le croire susceptible; mais ce qui nous persuade au moins que, s'il n'a pas toujours été exactement vrai, il a presque toujours été parfaitement sincère; c'est que, sans paraître le chercher, il ne dit presque rien des circonstances de sa vie, des dispositions particulières de son enfance et de sa première jeunesse, qui ne serve à expliquer très-naturellement toutes les bizarreries et toutes les inconséquences connues de son caractère et de sa manière d'être.

Le développement de ses passions fut excessivement précoce et celui de sa raison fort lent. A huit

ans, il avait lu tous les Romans, et cette lecture lui avait donné une intelligence unique à son âge sur les passions. " Je n'avais, dit-il, aucune idée des choses, " que tous les sentimens m'étaient déjà connus. Je " n'avais rien conçu, j'avais tout senti. Ces émo- " tions confuses que j'éprouvai coup sur coup n'al- " téraient point la raison que je n'avais point en- " core; mais elles m'en formèrent une d'une autre " trempe, et me donnèrent de la vie humaine des no- " tions bizarres et romanesques, dont l'expérience " et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir."

A vingt-cinq ans, il n'avait fait encore aucune étude suivie. Livré entièrement à ses propres forces, il était réduit à chercher seul la route des connaissances, qu'il désirait d'acquérir. Voici de quelle manière il caractérise lui-même la trempe originale de son esprit et de son génie. " Cette len- " teur de penser jointe à cette vivacité de sentir, je " ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai " même seul et quand je travaille. Mes idées s'ar- " rangent dans ma tête avec la plus incroyable diffi- " culté. Elles y circulent sourdement; elles y " fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me " donner des palpitations; et au milieu de toute " cette émotion je ne vois rien nettement; je ne " saurais écrire un seul mot, il faut que j'attende. " Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce " chaos se débrouille, chaque chose vient se mettre " à sa place, mais lentement et après une longue et " confuse agitation. N'avez-vous pas vu quelque-

« fois l'Opéra en Italie? dans les changemens de « scène, il règne sur ces grands Théâtres un désordre désagréable et qui dure assez long-temps ; « toutes les décorations sont entremêlées ; on voit « de toutes parts un tiraillement qui fait peine ; on « croit que tout va renverser. Cependant peu à peu « tout s'arrange, rien ne manque, et l'on est tout « surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à-peu-près « celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux « écrire. Si j'avais su premièrement attendre et « puis rendre dans leur beauté les choses qui se sont « ainsi peintes, peu d'auteurs m'auraient surpassé.

« Non-seulement les idées me coûtent à rendre, « elles me coûtent à recevoir. J'ai étudié les « hommes, et je me crois assez bon observateur. « Cependant je ne sais rien voir de ce que je vois ; « je ne vois bien que ce que je me rappelle, et je « n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout « ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui « se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne « pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui « me frappe ; mais ensuite tout cela me revient ; je « me rappelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le « geste, la circonstance, rien ne m'échappe. Alors « sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a « pensé, et il est rare que je me trompe...... »

Le besoin auquel il fut exposé pour ainsi dire au sortir de son enfance, les durs traitemens qu'il

éprouva dès sa plus tendre jeunesse après avoir commencé à être élevé avec une grande douceur, la vie errante et vagabonde qu'il mena depuis l'âge de quinze ans, le contraste perpétuel des idées romanesques qui avaient séduit de si bonne heure son imagination, avec toutes les peines et toutes les humiliations auxquelles il fut si long-temps en butte, ces causes réunies durent sans doute aigrir son caractère, irriter sa sensibilité, rendre son humeur ombrageuse et susceptible.

Il s'est peint lui-même, dans plusieurs endroits de ses Mémoires, avec de grandes dispositions pour l'ingratitude; mais ce vice chez lui semble tenir bien moins à un cœur dépravé qu'aux noires préventions que lui avaient inspirées ses malheurs contre toute la nature humaine : ces préventions furent portées enfin à un excès qui le rendit véritablement fou. Les germes d'une si triste folie se trouvent déjà dans ses *Confessions*; mais on les voit se développer d'une manière plus affligeante encore et dans ses *Promenades du Rêveur solitaire*, et dans l'ennuyeux rabâchage des Dialogues qu'il a intitulés : *Rousseau juge de Jean-Jacques*, ou *Jean-Jacques juge de Rousseau.*

La fausseté que nous avons promis de relever à la fin de cet article, la voici : Rousseau, en parlant du projet d'un voyage à pied en Italie avec MM. Diderot et Grimm, ajoute : « Tout se réduisit à vouloir « faire un voyage par écrit, dans lequel Grimm ne « trouvait rien de si plaisant que de faire faire à

« Diderot beaucoup d'impiétés et de me faire four-« rer à l'Inquisition à sa place..." Cela est sans doute assez gai; mais il nous est bien prouvé que jamais plaisanterie n'a été plus injustement défigurée: le fait est que, dans le roman de ce voyage où M. le baron d'Holbach jouait un grand rôle, c'était à lui que devait arriver le premier malheur. Il était arrangé qu'il tomberait dans un trou en prêchant la prudence à son ami Diderot; que celui-ci se ferait mettre à l'Inquisition à Rome, Rousseau sous les plombs à Venise, et que M. Grimm, désespéré de l'infortune de ses trois amis, en perdrait la raison, et serait enfermé dans l'Hôpital des fous à Turin. Voilà la seule version véritable, et l'on nous saura gré sans doute des recherches que nous avons faites pour la rétablir dans toute son intégrité.

Au reste, Jean-Jacques n'est pas le seul homme célèbre qui ait eu la fantaisie de se confesser à la postérité. Saint Augustin en avait donné l'exemple, à sa manière, dans ses *Confessions*; Cardan, le subtil Cardan l'avait imité dans son livre *De Vitâ propria*, ouvrage plein de folie et de superstition, mais où l'on trouve pour le moins autant de naïvetés, autant d'aveux secrets, autant de menus détails très-intérieurs et très-bizarres, que dans les Mémoires de Rousseau. L'article le plus attendrissant des Confessions du médecin de Pavie est celui où il déplore la maligne influence de son étoile, qui pendant les dix plus belles années de sa vie, de vingt à trente, le rendit absolument incapable de

jouir d'aucune femme, et l'obligea même encore, à soixante-quatorze ans, de se ménager trop à cet égard pour ne pas beaucoup affaiblir son estomac : *Veneri neque immoderate incubi....nunc manifestè ventriculum labefactat*. Cardan et saint Augustin avoient, comme Jean-Jacques, leur goût naturel pour le vol. Il y a des aveux plus extraordinaires encore dans les *Aventures du sieur d'Assouci*, écrites par lui-même ; livre assez rare, mais assez mauvais pour mériter de l'être. Une Confession plus étonnante et sûrement beaucoup plus instructive et beaucoup plus agréable que toutes celles dont nous venons de parler, n'est-ce pas celle que le Cardinal de Retz a faite dans ses *Mémoires*, et qu'il y a faite si facilement, avec tant de naturel, tant de simplicité, qu'il ne paraît pas même avoir songé à ce qu'il en aurait pu coûter à tout autre qu'à lui pour faire et pour dire les mêmes choses ? « Conçoit-on, dit le président Hénault en parlant des « *Mémoires* du Cardinal, qu'un homme ait le cou« rage ou plutôt la folie de dire de lui-même plus « de mal que n'en eut pu dire son plus grand en« nemi ? » L'amour propre a toujours ce courage lorsqu'il est sûr de l'impression qui pourra le dédommager du sacrifice qu'il semble faire de luimême, et c'est l'idée qui sans doute encouragé la sincérité de tous ceux qui se sont avisés d'écrire leur propre Histoire.

Août, 1782.

Il n'y a guère plus de deux mois que le *Poëme des Jardins* a paru, et l'on en a déjà fait une demi-douzaine de critiques, dont quelques-unes ne manquent assurément ni d'esprit, ni de malignité. La seule défense que M. l'abbé Delille ait opposée à toutes ces attaques, et c'est la meilleure sans doute, quoiqu'elle ne soit pas à l'usage de tout le monde, a été de laisser multiplier en silence les éditions de son ouvrage : on en est actuellement à la septième, et ces éditions se sont succédées plus rapidement encore que les libelles où on le déchirait avec un zèle si louable et si littéraire.

De toutes les critiques du *Poëme des Jardins*, la plus amère, la plus injuste peut-être, mais aussi la plus piquante, est une *Lettre de M. le président de *** à M. le comte de ****; elle est d'un jeune homme qui s'est fait appeler long-temps de M. de Parcieux, et qui, n'ayant pu prouver le droit qu'il avait de porter ce nom, s'en est vengé fort noblement en prenant celui du chevalier de Rivarol, lequel, dit-on, ne lui appartient pas mieux, mais dont il faut espérer qu'il voudra bien se contenter, tant qu'on ne l'obligera pas à en chercher un autre.

La première idée du critique porte sur le sort qu'éprouvent communément tous ces ouvrages si vantés dans les cercles et dans les soupers dont ils ont fait les délices, lorsqu'on les voit exposés au grand jour de l'impression, dépouillés de tout l'artifice et de tout le prestige attaché aux lectures

particulières : Ce sont, dit-il, des enfans gâtés qui passent des mains des femmes à celles des hommes. Si l'analyse générale qu'il fait du Poëme n'est pas très-exacte, elle est du moins assez plaisante. « Dans le premier Chant, dit-il, l'auteur entre- « prend de diriger *l'eau, les fleurs, les gazons, les* « *ombrages* ; dans le second, *les fleurs, l'eau, les* « *ombrages et les gazons* ; dans le troisième et dans « le quatrième, il dirige encore *les ombrages, les* « *fleurs, les gazons et les eaux.* Ce cliquetis, ce « désordre qui règnent avec art dans tout le Poëme « déroutent et fatiguent ses amis, qui n'ont, pour « se délasser, qu'une continuité de préceptes, des « semblans d'épisodes, une maigreur générale et un « défaut absolu d'intérêt et de mouvement ; car « bien que le poëte ait varié son mécanisme et « donné à son vers des attitudes différentes, ce « n'est après tout qu'une volubilité de rhythme, un « mouvement intestin, et le Poëme ne marche pas ; « on peut le prendre et le commencer, le quitter et « le reprendre à chaque page, sans que le plan et le « sens même en souffrent. . . . ." Essayons de réduire ces exagérations à leur juste valeur.

Le plan du Poëme de l'abbé Delille, sans être fort ingénieux, n'est cependant pas aussi absurde que M. le chevalier de Rivarol voudrait nous le persuader. Il est question, dans le premier Chant, du choix des sites et de la disposition générale du terrain ; dans le second, de la culture des arbres ; dans le troisième, des gazons, des fleurs et des eaux ; dans

le quatrième, de la manière dont la sculpture et l'architecture peuvent orner les jardins.

Quel est le Poëme de ce genre dont la conduite soit beaucoup plus heureuse ? Un Poëme à-la-fois didactique et descriptif! voilà malheureusement deux raisons trop éprouvées pour manquer de chaleur et d'intérêt; plus méthodique, il n'en eût été que plus froid; plus libre dans sa marche, il n'en eût été que plus confus. L'art des transitons plus ou moins faciles, plus ou moins piquantes, est peut-être le seul qu'on doive exiger dans ce genre de poësie, quant au plan; et la ressource des épisodes, l'unique moyen de réchauffer sa langueur naturelle. Ce n'est presque jamais du fond du sujet que peut naître l'intérêt du Poëme didactique ou descriptif; tout tient à l'imagination du poëte; ce sont des objets inanimés, il n'y a qu'un souffle divin qui puisse leur inspirer le mouvement et la vie.

Nous sommes forcés d'avouer qu'en se renfermant même dans ce cercle de beautés, dont la poésie didactique et descriptive nous paraît susceptible, on pourra trouver beaucoup de choses à désirer dans le *Poëme des Jardins ;* mais du moins n'aura-t-on pas alors l'injustice de lui reprocher ce qui n'est que le défaut du genre et non celui du talent. La Nation française est la Nation la moins poétique de l'Europe. Elle n'aime, elle ne connaît guère que deux espèces de poésie, les Chansons et le Théâtre: tout ce qui ne l'amuse pas autant qu'une chanson, tout ce qui

ne l'intéresse pas autant qu'un drame, lui paraît froid et languissant.

Le tort le mieux senti du *Poëme des Jardins* est donc de n'être ni chanson ni drame; un autre, qui ne l'est guère moins, c'est de manquer d'idées et d'esprit. Y en a-t-il beaucoup plus dans les *Géorgiques* de Virgile ? Je ne le pense pas; mais on y trouve à la vérité ce qu'on chercherait plus inutilement encore dans l'ouvrage de l'abbé Delille, une grande richesse d'images, une grande variété de mouvemens, une sensibilité vraiement poétique, des épisodes pleins de mouvement et d'intérêt. La marche du poëte des *Jardins* est on ne peut pas plus uniforme, ce sont des préceptes dont les formules éternellement répétées fatiguent bientôt le Lecteur; ces préceptes sont suivis ou précédés de quelques traits de critique assez heureux, mais tenant presque tous à la même idée; des descriptions composées de vers brillans, harmonieux et pittoresques, mais formant rarement de grands tableaux, sont pour ainsi dire les seuls épisodes du Poëme; car pourrait-on appeler ainsi le petit morceau sur l'O-Taïtien Potavéri, celui des Amours de Pétrarque et de Laure, l'Eloge du capitaine Cook, les Vœux pour la Paix, et quelques autres également faibles ?

Nous ne nous piquons que d'être justes; M. de Rivarol trouve beaucoup mieux à faire et poursuit ainsi.

« Les amis de M. l'abbé Delille (pour des en-

« nemis je ne lui en connais pas...), les amis de « M. l'abbé Delille sont très-fâchés que dans un « ouvrage sur la Nature il ait dédaigné cette sen- « sibilité des anciens qui anime tout jusqu'aux « moindres détails, et cette philosophie des mo- « dernes qui allie sans cesse les observations de la « ville aux sensations de la campagne;* qu'il ait « méprisé la mélancolie douce des Allemands et « la richesse des imaginations anglaises. Mais si « les indifférens veulent conclure de ces plaintes « même que M. l'abbé Delille n'a jamais eu ni « *sensibilité* ni *enthousiasme*, ses amis le disculpent « très-bien, en disant qu'on doit chercher le secret « du génie d'un écrivain dans la vie qu'il a menée; « ils observent que M. l'Abbé s'est trop dissipé avec « tout Paris, et qu'il y a trop réussi par son en- « jouement et ses bons mots pour qu'il ait songé « à plaire aux âmes sensibles et mélancoliques. « C'est dans la solitude qu'on approfondit son « cœur et sa langue, et M. l'Abbé déteste la so- « litude; c'est aux champs que Virgile s'écriait; « *O ubi campi!* et M. l'Abbé n'aime pas les champs. « Mais ils espèrent bien que ses tableaux légère- « ment esquissés et ses images de profil plairont aux « gens du monde, sans leur causer la fatigue d'une « seule sensation."

Quoiqu'il manque de sensibilité, de philosophie

* C'est ce que personne n'a su faire plus heureusement que M. de Saint-Lambert, et c'est qui doit assurer au Poëme des *Saisons* un succès durable.

et d'enthousiasme, et quoique M. de Saint-Lambert, Gesner et Thompson aient de tout cela, n'est-il pas admirable qu'il ait été placé fort au-dessus d'eux par la voix publique? et n'est-ce pas moins *un autre Virgile* que nous avons, comme on vient de l'imprimer? Tant l'éclat des épithètes, quelques formes de style, le mécanisme de certains vers, et surtout la coquetterie des lectures particulières ont excité le zèle des Dames et des gens du monde!*

" Mais au fond je suis charmé de vous dire,
" Monsieur, que ses amis sont vraiment consternés
" de ne pas retrouver au *Poëme des Jardins* quelque
" physionomie des *Géorgiques*; ils s'attendaient
" que leur poëte aurait rapporté du commerce de
" Virgile cette logique lumineuse qui enchaîne les
" pensées, les beautés, les épisodes au sujet, ces
" transitions heureuses, enfin ce fil secret qui fait
" que l'esprit suit l'esprit dans sa route invisible."

Je me lasse de transcrire les observations malignes qu'accumule le détracteur d'un excellent poëte, d'un homme aimable et qui méritait plus d'égards.

Tout méchant qu'est ce persiflage, il renferme quelques traits de vérité. Le *Poëme des Jardins* a été plus acheté qu'il n'a été lu, et beaucoup plus lu dans ce moment qu'il ne le sera dans l'avenir; on peut douter même qu'il ait ajouté infiniment à la réputation de l'auteur. Sa traduction des *Géor-*

* Un homme d'esprit, qui avait des succès fous dans les sociétés, disait : *Où n'irai-je point, si les gens de lettres laissent dire les gens du monde?*

giques avait déjà prouvé tout son talent pour les vers ; les gens de lettres s'accordent même assez généralement à trouver dans la versification de ses *Géorgiques* un goût plus pûr, une correction plus soutenue, moins de manières et le mérite d'une plus grande difficulté vaincue. On voit, d'un autre côté, si peu d'invention dans le *Poëme des Jardins*, tant de réminiscences, tant d'imitations des Poëtes étrangers, et surtout de Pope et de Milton, qu'il ne paraît guère s'être élevé dans ce nouveau Poëme au-dessus du rang qui lui était déjà si bien acquis. A la bonne heure ; il n'y en aurait pas moins d'ingratitude à ne pas le remercier d'avoir enrichi notre langue de tous les beaux vers dont le *Poëme des Jardins* est rempli. S'il y a beaucoup de négligences dans le troisième Chant, si dans tous les autres on rencontre de la sécheresse, de l'affectation, de la recherche et de l'uniformité, le style de l'ouvrage ne se distingue pas moins en général par une grande élégance, par le rhythme le plus flexible et le plus harmonieux. La peinture des jardins de Versailles et de Marly, la destruction de ce parc, le *chef-d'œuvre d'un grand Roi, de Le Nôtre et des ans*, le tableau des ruines de Rome, la Ferme, tous ces morceaux, restés dans le souvenir de toutes les personnes qui les avaient entendus, n'ont rien perdu à l'impression, et suffiraient pour prouver que personne depuis Racine n'a possédé, dans un degré plus éminent que M. l'Abbé Delille, et tous les secrets de notre langue, et toutes les ressources de

notre poésie. Remercions-le ainsi de ses *Jardins*; mais demandons-lui l'*Enéide*, qu'il nous promet depuis tant d'années. Traduire paraît être son vrai talent, et il n'y eut jamais un talent plus digne de traduire Virgile: *Munus Apolline dignum*.

La Reine a bien voulu prendre la qualité de première chanoinesse du Chapitre noble de Notre-Dame de Bourbourg en Flandre, diocèse de Saint-Omer, et permettre à ce Chapitre de se qualifier du nom de *Chapitre de la Reine*. Sa Majesté a revêtu les chanoinesses d'un cordon jaune liseré de noir, auquel est attachée une croix émaillée portant l'image de la sainte Vierge, et sur le revers le portrait de Sa Majesté. C'est à M. le Duc de Nivernois qu'on doit l'idée de la légende autour de l'image de la sainte Vierge, *Ave, Maria,* et autour du portrait de la Reine, *gratiâ plena*.

Septembre, 1782.

On nous annonce une demi-douzaine de Poëmes nouveaux prêts à éclore; un de l'Abbé Delille, sur les *Paysages*; un autre, de M. Roucher, sur les *Jardins*; encore un autre sur le même sujet, par le président de Rosset, autour des *Géorgiques Françaises*; *les Champs* de l'Abbé Le Monnier. La *Nature*, par M. de Fontanes; la *Nature*, par M. Lebrun; que sais-je! nous en oublions peut-être autant que nous venons d'en citer. Plus nos poëtes s'éloignent de la Nature, et plus ils s'obstinent à la

chanter. Cette espèce d'engouement a fait dire à M. Lemierre, dans un accès de mauvaise humeur :

Ennuyeux formés par Virgile,
Qui nous excédez constamment ;
De grâce, Messieurs, un moment,
Laissez la Nature tranquille.

M. de La Roche, valet de la garde-robe du Roi, gouverneur de la Ménagerie, chevalier de Saint-Louis, est un des plus fidèles, mais aussi l'un des plus sales serviteurs de nos Rois. Il s'était avisé d'acheter un grand troupeau de dindons qui importunaient fort Sa Majesté toutes les fois qu'elle passait devant la Ménagerie. A qui tous ces dindons ? lui dit l'autre jour le Roi.—A moi, Sire.—*Que je ne les retrouve plus, ou je vous fais casser à la tête de votre Compagnie.*

Un marchand de modes qui passe pour avoir cinquante ou soixante mille livres de rentes, risque d'en perdre une trentaine dans la banqueroute de M. le Prince de Guemené. En contant ce désastre à ses amis du Palais-Royal : *Me voilà réduit,* leur disait-il, *à vivre en simple particulier.*

Deux jeunes médecins de Genève, MM. La Roche et Odier, avaient mis leur science en communauté, et voyaient tous leurs malades de compagnie. Leur pratique n'étant pas toujours fort heureuse, on ne les désignait plus que par le nom

de *La Roche Odier, la Mort et Compagnie.* Ce M. La Roche n'en est pas moins un homme de mérite; il a fait, sur les maladies des nerfs, un petit ouvrage fort estimé.

Madame de Chenonceau est née Rochechouart: ce n'est pas la seule fille de qualité qui ait épousé un homme de finance. Après la mort de son mari, Madame Dupin, sa belle mère, discutant avec elle le traitement qu'il convenait de lui fixer, et cherchant à le réduire autant que la décence pouvait le permettre, lui disait: Cela pourrait, ce me semble, vous suffire; vous n'avez pas de grandes dépenses à faire, vous n'allez point à la Cour.—*Madame,* lui répliqua Madame de Chenonceau, *s'il y a des gens qu'on paye pour aller à la Cour, il en est aussi qu'on paye pour n'y point aller*....—Cette Madame de Chenonceau avait été fort liée avec Jean-Jacques; c'est pour elle qu'il conçut le projet de faire son *Emile;* c'est d'elle qu'il disait: *Par ses grâces elle est l'ornement de son sexe; par ses vertus, elle en est l'exception.*

" J'ai vu, écrivit dernièrement le Roi de Prusse à M. d'Alembert, j'ai vu l'Abbé Raynal. A la manière dont il m'a parlé de la puissance, des ressources et des richesses de tous les peuples du globe, j'ai cru m'entretenir avec la Providence.... Je me suis bien gardé de révoquer en doute l'exactitude du

moindre de ses calculs; j'ai compris qu'il n'entendrait pas raillerie, même sur un écu...."

Octobre, 1782.

Chanson de M. le Duc de Nivernois à Madame la Marquise de Boufflers.

Sur l'air de la Pantoufle.

Il est un trésor
Dans le fond de la Lorraine,
Il est un trésor
Quoiqu'il ne soit pas de l'or;
Il n'est pas de l'or
Ce trésor de la Lorraine;
Il n'est pas de l'or,
Mais il vaut bien mieux encor.

Il est d'un beau blanc
Des pieds jusques à la tête;
Il est d'un beau blanc,
Quoiqu'il ne soit pas d'argent.
S'il était d'argent,
Il tournerait moins la tête;
S'il était d'argent,
Il ne serait pas si blanc.

Il a de l'esprit,
Il n'aime pas la louange;
Il a de l'esprit
Quand il parle et qu'il écrit.
Il a de l'esprit,
Il fait des vers comme un ange;
Il a de l'esprit
Quand il parle et qu'il écrit.

Il fait peur aux sots
Quand il veut ouvrir la bouche,
Il fait peur aux sots
Qui n'aiment pas ses bons mots.

Laissons là les sots
Que son esprit effarouche ;
Laissons là les sots,
Jouissons de ses bons mots.

Il a deux enfans
Qui sont dignes de leur mère,
Il a deux enfans
Distingués par leurs talens ;
Mais les deux enfans
Ne vaudront jamais leur mère,
Mais les deux enfans
N'ont point d'aussi beaux talens.

Il n'a qu'un défaut,
C'est d'aimer trop sa Lorraine ;
Il n'a qu'un défaut
D'y rester plus qu'il ne faut.
Disons-lui qu'il faut
Renoncer à sa Lorraine,
Disons-lui qu'il faut
Corriger son seul défaut.

Enfin, grâce à Dieu,
Je le tiens dans ma retraite,
Enfin, grâce à Dieu,
Il est au coin de mon feu.
Je demande à Dieu
Qu'il se plaise en ma retraite ;
Je demande à Dieu
Qu'il reste au coin de mon feu.

Don Pablo (Paul) Olavidès. * *Précis historique, rédigé sur des Mémoires fournis à M. Diderot, par un Espagnol.*

Don Pablo Olavidès est de Lima, capitale du

* Ce morceau ne fait point partie de la collection des Œuvres de Diderot,

Pérou. Il naquit avec des talens précoces, chose assez ordinaire dans les contrées méridionales. Il s'appliqua aux sciences, il cultiva les lettres dès sa jeunesse, et parvint, à l'âge de vingt ans, à la dignité d'oydor de Lima.

En 1748 ou 1749, il y eut un grand tremblement de terre, dans lequel tout le Callao et une partie considérable de Lima, furent bouleversés. Don Pablo, qui avait en sa garde des sommes appartenantes aux habitans qui perdirent la vie dans ce désastre, jugea à propos d'employer celles qui ne furent point réclamées par des héritiers, à la construction d'une église, et d'un théâtre où les citoyens allassent dissiper la triste impression de la catastrophe à laquelle ils avaient échappé. Le clergé désapprouva l'érection du théâtre, et lui en fit un crime auprès du ministre de Madrid. *Hinc prima mali labes.*

Sous le règne précédent, le clergé avait pris un ascendant sans bornes sur l'esprit de Ferdinand VI. Son confesseur, le père Ravago, jésuite, lui avait persuadé que le premier, le plus essentiel des devoirs d'un roi catholique, était une entière soumission aux volontés des oints du Seigneur, et le bon roi aurait vu les enfers s'ouvrir sous ses pieds s'il ne s'était aveuglément conformé aux conseils de Ravago. Toute la religion de ce prince consistait en des pratiques minutieuses dont on n'avait garde de le désabuser en l'éclairant. Il fut donc très-facile à Ravago et à ses collègues de lui montrer dans Pablo,

un homme sans religion, sans mœurs, un impie qui avait préféré la construction d'une église et d'un théâtre à celle de deux églises ; un scélérat digne du dernier supplice ; et il fut ordonné à Don Pablo de venir à Madrid, rendre compte de sa gestion. Son innocence étant évidente, sa conduite irréprochable aux yeux de toute personne sensée, il ne balança pas d'obéir ; mais à peine fut-il arrivé, que les prêtres le poursuivirent à toute outrance, qu'on le mit aux arrêts dans sa propre maison, qu'on le traduisit comme un incrédule, un dissipateur de l'argent du fisc, et que les menées du clergé le conduisirent dans les prisons appelées *Carcel de Corte*, où il fut exposé à tout ce que peuvent inspirer l'animosité et la méchanceté. Il y souffrit beaucoup ; entre autres infirmités, il lui survint une enflure générale, mais qui affecta particulièrement les jambes, et de laquelle, au sentiment des médecins, il était menacé de périr si l'on ne se pressait de le changer d'air : les persécutions des prêtres, et par contre-coup celles du ministère, rendaient la chose difficile ; cependant un citoyen généreux obtint qu'en donnant une caution personnelle, Pablo irait à sept lieues de Madrid, à Leganez, où l'on respire un air salubre. Don Domingo Jauregny, homme d'une opulence et d'un mérite reconnus, se rendit garant, et Don Pablo fut mis en liberté.

Il y avait à Leganez une veuve de deux maris, Dona Isabel de los Rios, à qui le dernier avait laissé des richesses immenses. Les femmes sont compa-

tissantes. Celle-ci, touchée des malheurs d'un homme qui avait de l'esprit et de la jeunesse, des connaissances et de la figure, lui proposa sa main. Don Pablo l'accepta, à condition que la fortune resterait au dernier vivant, ce qui fut consenti, et Don Pablo devint énormément riche. En Espagne, ainsi qu'ailleurs, l'or est le moyen le plus puissant d'applanir les difficultés, surtout celles qui naissent du clergé, et bientôt il fut mis en liberté ; son innocence est reconnue, et il est déclaré loyal et fidèle sujet du roi. Quoi qu'on en dise, la richesse sert à quelques bonnes choses.

Don Pablo employa une partie de la sienne au commerce en gros, et se mit en société avec Don Miguel Gigon, chevalier de Saint-Jacques, fixé présentement à Paris ; et Don Joseph Almanza, célèbre négociant de Madrid. L'association fut heureuse, et Don Pablo posséda plus de fortune qu'il n'en fallait pour tenir un état imposant. Il monta sa maison à la française, où régnèrent l'aisance et les manières qui nous caractérisent entre les nations. Tous les ans il faisait un voyage à Paris ; et, après quelques mois de séjour dans cette capitale, il s'en retournait avec les nouveautés qu'il avait judicieusement recueillies sur les sciences, la littérature et les productions des arts.

Ce fut alors qu'il projeta de réformer le mauvais goût des spectacles espagnols, et qu'il fit construire un théâtre dans son hôtel. Il avait traduit en vers les tragédies de Voltaire, et c'est là que tout Madrid

vit, pour la première fois, représenter *Mérope* et *Zaïre* par des jeunes gens qu'il tenait à gages, et qu'il avait eu la patience inconcevable de former à la bonne déclamation.

Ce spectacle, où l'on servait toutes sortes de rafraîchissemens, était fréquenté gratuitement par la noblesse. L'on y entendit aussi la musique de Duni, de Grétry, dans *Ninette à la Cour*, dans *le Peintre amoureux de son Modèle*, et d'autres opéras comiques qu'il avait mis en espagnol, sur le mètre de ces poëmes français.

La reine d'Espagne mourut en 1760 ou 1761. La cour de Madrid est triste en tout temps ; soumise à une étiquette gênante, elle devient tout-à-fait lugubre dans le temps de grands deuils ; les spectacles publics sont fermés, et il n'est pas permis de se livrer à des amusemens domestiques. Don Pablo fit choix de la circonstance pour son voyage d'Italie ; et, à son retour à Madrid, on le nomma corrégidor de Séville, avec les fonctions d'inspecteur général, civil et politique sur la population et sur la nouvelle colonie de la Sierra-Morena, pays immense situé entre l'Andalousie et l'Estramadure, sous un beau ciel, et assez fertile pour donner par année jusqu'à trois ou quatre récoltes.

Le ministère commençait à concevoir que la force de l'état irait en diminuant aussi long-temps que la population, la véritable richesse n'aurait pas une juste proportion avec l'étendue du pays. Conséquemment, il avait appelé des familles Suisses ca-

tholiques dans la Sierra-Morena; il leur avait accordé l'aise et les franchises nécessaires au succès, et les colons étaient accouru en foule. Ils avaient formé dans le pays deux ou trois villages ou villes, et en sa qualité de corrégidor de Séville, don Pablo exerçait la direction de la colonie et la surveillance des intérêts du roi.

Parmi le grand nombre de catholiques, il s'était glissé quelques protestans; et il faut observer que le fanatisme religieux n'est, dans aucune contrée de l'Europe, aussi violent que parmi les catholiques Suisses. Ce sont la plupart des paysans grossiers, superstitieux, ignorans, ivres de l'absurdité de leurs pasteurs, gens de la même trempe que leurs ouailles, et capables, pour la propagation de leur religion, de commettre de sang-froid les forfaits les plus inouïs.

Il est encore à propos de remarquer que ces catholiques sont persuadés que plus ils laissent de messes à dire sur leurs cadavres, plus ils assurent de repos à leurs âmes, préjugé d'après lequel ils frustraient leurs enfans même de tout le bien qu'ils avaient acquis à la sueur de leurs fronts, et le léguaient à l'Eglise.

Pour obvier à ce dernier abus, don Pablo fit publier une ordonnance du corrégidor, qui annullait tout testament chargé d'une donation pieuse, des prêtres déjà suffisamment salariés par l'Etat n'ayant aucun besoin de ce surcroît d'aumônes.

Un autre sujet de fureur contre lui, c'est que ces

colons, transplantés d'un climat froid sous un climat chaud, étaient devenus sujets à des maladies qui les emportaient par centaines, et que l'on entendait à tout moment la cloche annoncer avec le trépas des uns, le péril des autres, et que don Pablo jugea à propos de proscrire cette sonnerie. Alors le corrégidor est accusé d'indifférence en matière de religion, de se mêler des choses sacrées, de toucher à l'arche sainte, et de tolérer des protestans parmi ceux qui défrichaient la Sierra-Morena.

Le lot ordinaire de ceux qui ont renoncé au monde, l'intrigue, l'ambition demesurée, l'orgueilleuse cupidité, cachées sous l'enveloppe respectée de la dévotion, mirent en mouvement tout le clergé; et le confesseur du roi, le père Osma, récolet, homme avare, ignorant, hypocrite, envieux, la sentine de tous les vices, se mit à la tête des furieux et jura la perte de Pablo.

Lorsque Charles III. monta sur le trône d'Espagne en 1759, son premier acte de souveraineté tomba sur le pouvoir illimité de l'Inquisition. Alors ce monarque était environné de sages. On lui avait montré que cet Etat dans l'Etat, contraire à son autorité, était la source des préjugés, de la terreur et de l'imbécillité nationale; en conséquence il défendit aux inquisiteurs de statuer définitivement sur quelque objet que ce fût, sans avoir obtenu son approbation. Don Quintano, évêque de Pharsale, fut éloigné pendant plusieurs mois pour avoir proscrit je ne sais quel ouvrage, sans le consentement du

monarque ; il fallut recourir à des soumissions aussi réitérées qu'avilissantes, pour obtenir son rappel, et l'on se flattait que, réduit sur le même pied qu'à Venise, où trois sénateurs assistent aux jugemens, prononcent les premiers et donnent le ton, incessamment le redoutable tribunal ne serait plus à Madrid qu'un épouvantail.

Dans ces conjonctures critiques pour Don Pablo, l'inquisiteur général mourut ; il s'agissait de nommer à cette place. Le récolet Osma la sollicita pour lui-même, bien certain qu'elle lui serait refusée par le roi dont il faisait les amusemens : ce qui n'est pas toujours un éloge. Il s'attendait encore qu'il lui serait permis de la conférer à qui il jugerait à propos, ce qui arriva. Osma représenta au souverain que personne dans l'Eglise et l'Empire ne lui paraissait plus digne de l'occuper que l'évêque de Zamora ; mais il avait en même temps prévenu l'évêque, et lui avait conseillé de la rejeter avec mépris, et d'oser dire au roi que dans l'état actuel des choses, où le grand inquisiteur ne pouvait séparer l'ivraie du bon grain sans s'exposer à la rigueur des lois, il ne pouvait en conscience présider un tribunal presque détruit, entièrement déshonoré ; et qu'un prince qui avait oublié jusqu'à ce point les intérêts du christianisme, répondrait un jour de tous les crimes occasionnés par son indulgence coupable, et subirait devant Dieu le plus sévère de ses jugemens. ....Le monarque intimidé révoqua l'édit qu'il avait donné en 1760, et l'Inquisition sortit de sa cendre,

mais en sortit, comme on le présume assez, plus féroce qu'elle n'avait jamais été.

La vieillesse du roi est toujours un grand malheur pour son peuple, mais surtout en Espagne. Serait-ce l'effet de l'étiquette d'une cour qui ne lui permet pas de s'instruire dans sa jeunesse? Serait-ce qu'en naissant il a sucé le lait de la superstition? qu'à mesure qu'il s'affaiblit, les religieuses momeries dont on l'a bercé, deviennent plus impérieuses? que la chaleur du climat donne plus d'activité à ces causes, ou que les races s'y dégradent plus vite?

Il fallait une victime au nouvel inquisiteur, il lui fallait une grande victime; Don Pablo la lui présentait. Il est saisi; sa condamnation était prononcée avant sa détention. On examine, et l'on empoisonne toutes les actions de sa vie publique et privée. On visite sa bibliothèque et ses manuscrits: on y trouve les Œuvres de Montesquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques, le Dictionnaire de Bayle et l'Encyclopédie, des traductions de quelques-uns de ces ouvrages; et c'est alors qu'on crie au scandale, qu'il est traîné des prisons de la cour dans les cachots de l'Inquisition, et qu'on s'empare de ses biens, meubles et immeubles. Ce tribunal ne souffre pas qu'on apprenne à penser; mais il veut qu'on apprenne à croire et à tout ignorer, excepté sa puissance et ses prérogatives. Don Pablo atteint et convaincu d'esprit philosophique, fut condamné à faire amende honorable, couvert du *san-benito*, et à être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive. La

rigueur de cette sentence fut commuée en deux cents coups d'*azotes* ou de verges par les carrefours de la ville, et en une clôture perpétuelle dans un *préside* ou une maison forte; châtiment qu'on réduisit, après un second sursis, à la dégradation de noblesse, à l'interdiction du cheval, à l'habit de bure et à la demeure dans un couvent où il sera assujetti à tous les devoirs de la vie monastique.

Don Miguel Gigon, l'ami et l'associé de Pablo, sollicita de ses geôliers une attestation de bonne conduite; on composa avec les inquisiteurs, et le coupable obtint à prix d'argent main levée de ses biens, la réhabilitation et la liberté.

Nous avons écrit cet abrégé des malheurs d'Olavidès pour apprendre aux hommes combien il est dangereux de faire le bien contre le gré de l'Inquisition, et à s'observer partout où ce tribunal subsiste.

Zoraï, ou les Insulaires de la Nouvelle Zélande, tragédie en cinq actes et en vers, est le coup d'essai de M. Marignié, jeune médecin de la Faculté de Montpellier, mais qui depuis plusieurs années a renoncé à la Médecine pour se livrer entièrement à la Littérature. Cette pièce avait été reçue par les Comédiens avec transport; toutes les sociétés où l'on avait engagé l'auteur à la lire en avaient conçu la plus haute idée. L'espèce de célébrité qu'elle avait acquise ainsi, même avant de paraître au grand jour, pourrait bien lui avoir été funeste à beaucoup d'égards; mais c'est à cette célébrité qu'est due

aussi l'affluence de monde prodigieuse qu'il y eut à la première et unique représentation qui en a été donnée, sur le Théâtre de la Comédie française, le samedi 5. Il y a long-temps qu'on n'y avait vu une assemblée aussi brillante et aussi nombreuse ; excepté le Roi, toute la Cour honorait le spectacle de sa présence. Mais tout cela n'a pu préserver la pièce d'une chute complète.

Les défauts de vraisemblance et d'intérêt dont cette pièce est remplie, quelque révoltans qu'ils soient, ont peut-être moins déplu que les éloges fastidieux qu'on y prodigue à chaque instant à la Nation française, à ses mœurs, à son gouvernement ; ces éloges, répandus sans mesure et sans goût, ont paru également froids, fades et ridicules. L'idée d'aller chercher le despotisme en Angleterre est d'une absurdité que rien ne peut justifier, et donne à toutes les personnes du drame un caractère louche et faux. A Versailles, on a trouvé qu'il était fort impertinent de vouloir discuter au Théâtre les fondemens de l'autorité, les avantages ou les inconvéniens du gouvernement monarchique. Que dire du caractère de Tango, qui paraît jusqu'à la moitié du quatrième acte l'homme du monde le plus défiant, et qui passe ensuite tout-à-coup de la plus extrême défiance à la confiance la plus imbécille ; de la platitude de Zoraï, qui renonce si légèrement à son amour, et qui, sans le conseil d'un personnage subalterne, devenait si ridiculement la dupe de son rival ; de ces lueurs d'intérêt qui ne naissent qu'à la

fin d'un acte, et qui s'éteignent dès le commencement de l'acte suivant? etc. etc.

Les discussions politiques qui occupent les trois premiers actes paraîtront toujours froides au Théâtre; ce n'est qu'à force de génie et d'éloquence que Corneille est parvenu quelquefois à nous les rendre intéressantes, et toute discussion de ce genre, qui n'est pas soutenue par de grands motifs ou par de grandes passions, ressemblera toujours à des déclamations de collége.

Avec quelque sévérité que la pièce ait été jugée en général, on y a remarqué des beautés de détail qui ont été fort applaudies et qui nous ont paru dignes de l'être; de ce nombre sont les vers où l'auteur s'est emparé si heureusement de l'image employée par Montesquieu pour peindre le gouvernement despotique*. C'est uniquement en faveur de l'application qu'on en a faite à M. Necker que les vers suivans ont été applaudis avec tant de transport, et à six ou sept reprises, de manière à suspendre assez long-temps le spectacle; car ces vers par eux-mêmes n'ont rien de fort remarquable; c'est Zoraï qui parle au troisième acte; il explique à Tango comment un seul homme peut veiller au bonheur d'une Nation entière;

* Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique.

Les mortels près du trône appelés par leur maître,
Eclairés, vertueux, car tels ils doivent être,
De ses soins vigilans partagent le fardeau,
Et même l'étranger qui, d'un emploi si beau,
Par d'utiles vertus s'est fait connaître digne
Citoyen adoptif, monte à ce rang insigne
Où des hommes actifs, unissant leurs travaux,
Sont pour le souverain des organes mouveaux, etc.

M. Marignié s'était fait justice lui-même, et quoique la pièce eût été jusqu'à la fin, il avait eu la modestie de la retirer le soir même de la première représentation ; on avait eu l'attention de l'annoncer dès le lendemain dans le *Journal de Paris*. Les Comédiens n'en ont pas moins reçu l'ordre positif de ne la plus jouer, et il a été enjoint encore depuis à l'auteur, par l'ordre exprès du Roi, de ne point l'imprimer.

Pendant le séjour de M. d'Alembert à Ferney où était M. Huber, on proposa de faire chacun à son tour quelque conte de voleur. La proposition fut acceptée. M. Huber fit le sien, qu'on trouva fort gai ; M. d'Alembert en fit un autre qui ne l'était pas moins. Quand le tour de M. de Voltaire fut venu : *Messieurs*, leur dit-il, *il y avait une fois un fermier-général.... Ma foi, j'ai oublié le reste.*

Un avare, qui n'était pas moins attaché à son plaisir qu'à son trésor, avait beaucoup de peine à satisfaire deux penchans dont le contraste faisait le

supplice habituel de sa vie. Voici le moyen qu'il avait imaginé pour les mettre d'accord. Il s'était imposé d'abord la loi de ne jamais dépenser au-delà d'une certaine somme fort au-dessous de son revenu. Lorsque quelque fantaisie l'exposait à la tentation d'enfreindre la loi, il capitulait avec lui-même, se mettait à genoux devant son coffre-fort, lui exposait de la manière la plus touchante le besoin d'un secours extraordinaire, lui demandait ensuite comme un emprunt la somme qu'il lui fallait ; mais, pour se garantir à lui-même la sûreté du prêt, il ne manquait jamais de déposer dans le coffre-fort un diamant qu'il avait coutume de porter au doigt, et ne se permettait de le reprendre qu'après que le vide dont ce bijou était le gage avait été rempli par son économie sur d'autres dépenses, ou par quelque nouvelle spéculation d'intérêt.

Tom-Jones à Londres, comédie, en cinq actes et en vers, de M. Desforges *, représentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens, le mardi 22 Octobre, a eu le plus grand succès, après avoir couru le risque de tomber tout à plat avant la fin du premier acte, et pour ainsi dire dès la première scène. Le sujet de cette comédie est assez annoncé par son titre. L'auteur a suivi le plus fidèlement qu'il lui a été possible toute la fable du charmant

* M. Desforges a joué long-temps la comédie sur différens théâtres du Nord, en Suède et en Russie, peut-être sous un autre nom.

Roman de Fielding; il s'est borné seulement à en retrancher quelques personnages inutiles au fonds de l'intrigue, et qu'il eût été trop difficile de transporter au Théâtre sans embarrasser la scène et même sans en blesser toutes les convenances.

Le dialogue de cette comédie, sans être brillant, est vif et facile; si le style manque souvent d'élégance, il est du moins presque toujours clair et naturel; les caractères en sont variés et soutenus; peut-être même n'a-t-on pas su assez de gré à l'auteur d'avoir osé leur conserver cette espèce de vérité locale qui les rend si piquans dans l'ouvrage de Fielding. Si le rôle de Western a paru trop agreste, il faut s'en prendre surtout à l'acteur qui, n'ayant pas su en saisir le véritable ton, a mis plus de caricature encore dans son maintien que dans ses discours. On a fort applaudi ces vers du rôle de Fellamar; il s'agit d'un rival de Jones:

De mon amour jaloux on le croira victime;
Car le monde est toujours pour celui qu'on opprime,
Et le monde a raison....

Que dire des *Amans Epagnols*, comédie en cinq actes et en prose, représentée, le mercredi 23, sur le Théâtre de la Comédie française? Que c'est un imbroglio plus extravagant encore que romanesque, plus ennuyeux que ridicule, et qui a cependant eu l'honneur d'être exécuté en présence de la Reine et de toute la Cour, sans que les murmures et les huées aient pour ainsi dire discontinué depuis le

commencement de la pièce jusqu'à la fin. Les seuls traits applaudis ont été ceux dont on a pu faire une application maligne à l'ouvrage même, et rien ne l'a jamais été plus universellement que ces mots d'un des principaux personnages du drame, au cinquième acte : *Nous avons passé une cruelle soirée.* C'est à un M. Beaujard, de Marseille, qu'on attribue cette misérable production. Le sieur Molé s'était chargé, dit-on, de la corriger et de la faire réussir. Des curieux, qui prétendent pénétrer les plus profonds secrets de la Comédie et de la Littérature, assurent que M. Beaujard n'est qu'un prête-nom, que le véritable auteur de ce triste drame est M. Caron de Beaumarchais, que c'est un ouvrage de sa jeunesse, du temps où il faisait *Eugénie* et les *Deux Amis*, temps qui en effet ressemble fort peu à celui où il écrivit ses *Mémoires* contre la dame Goesman, son *Barbier de Séville* et son *Mariage de Figaro.* Ce qui a pu donner à cette conjecture un air de vraisemblance, c'est qu'on a trouvé dans le Dialogue des *Amans Epagnols* une imitation très-marquée de la manière de dialoguer de M. de Beaumarchais : quoique la pièce soit en général parfaitement détestable, on y a cependant aperçu quelques traces d'un esprit d'intrigue assez hardi, quelques scènes dont l'intention mieux développée aurait pu produire un effet assez théâtral. La sérénade où se rencontrent les deux amans qui se croient rivaux sans l'être est d'une conception vraiment dramatique. La ma-

nière dont le vieux don Ulriquez se trouve engagé à introduire lui-même dans sa maison l'un après l'autre les deux amans de ses filles a paru plus ingénieuse encore; mais ces deux situations tiennent à trop de circonstances ennuyeuses pour entreprendre de les expliquer ici; ce qu'on peut avancer sans craindre de se tromper, c'est que l'auteur des *Amans Espagnols*, quel qu'il soit, a pris M. de Beaumarchais pour son modèle. Si c'était lui-même et qu'il n'eût pas mieux réussi, cela serait sans doute plus amusant, du moins pour ses bons amis les Marin, les Baculard, les Goesman et le journaliste de Bouillon.

Essai sur l'Architecture théâtrale, ou de l'Ordonnance la plus avantageuse à une Salle de spectacle relativement aux principes de l'optique et de l'acoustique; par M. Patte, architecte de monseigneur le prince des Deux-Ponts. Brochure in-8°. Après avoir fait une critique modérée des principaux Théâtres de l'Europe, l'auteur examine quelle est la forme qui convient le mieux à une salle de spectacle, et c'est la figure elliptique qu'il préfère, en observant qu'il ne faut pas la confondre avec l'ovale. Cette forme a l'avantage de concentrer la voix vers les auditeurs dans toute sa plénitude.

L'ouvrage de M. Patte nous a paru rempli de vues utiles et d'observations ingénieuses.

Quatrain.

C'est la fête de notre Pierre,
Chacun lui fait son compliment;
Il est vrai, son cœur est de pierre,
Mais c'est une pierre d'aimant.

Lettre de M. le marquis de Villette à madame la comtesse de Coaslin.

Madame, le temps que j'ai passé sans vous faire ma cour semble m'en avoir ôté le droit; mais, dans notre commune détresse, je me serais déjà présenté chez vous si j'avais un visage comme tout le monde. Celui qui me reste est tellement décomposé par la plus horrible fluxion, qu'en me voyant vous seriez plus tentée de rire que de m'écouter. En attendant que j'aie figure humaine, qu'il me soit permis de vous dire un mot de cette illustre banqueroute.*

Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude.

C'est à lui qu'il faut s'adresser directement, si l'on ne prend pas des mesures promptes et vraies, si l'on ne cherche qu'à nous leurrer par de vaines espérances pour apaiser les premiers cris d'une juste indignation, enfin si l'on se prévaut de l'autorité que nous aurions seuls le droit d'invoquer.

On murmure d'un arrêt de surséance obtenu pour trois mois; mais il n'y avait que ce moyen d'échap-

* La banqueroute de M. le prince de Guemené, dans laquelle M. de Villette risque de perdre trente mille livres de rente.

per aux formes dévorantes de la justice. On nous menace d'un semblable arrêt à l'expiration de ces trois mois : voilà de ces choses qu'il n'est pas honnête de croire.

Ce qui me ferait beaucoup plus de peur, c'est ce que racontait un colleur de papier à qui il est dû 16,000 livres pour les colles qu'il a données à madame de Guemené. Il a ordre, ainsi que les autres ouvriers, d'achever Montreuil. A ce vers charmant du *Poëme des Jardins*,

> Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil,

il faudra substituer,

> Les rentiers en pleurant achevèrent Montreuil.

Ce que je vois de plus clair dans cette vilaine histoire, c'est que madame la Comtesse a, pour être payée, cent moyens refusés à un honnête bourgeois de Paris tel que moi ; et que si j'avais l'honneur d'être à sa place, je serais sûr de ne rien perdre.

Si l'on pouvait se consoler par les charmes de l'esprit et de la figure, par la conscience de ce que l'on vaut, c'est à cela qu'il faudrait vous renvoyer ; mais vous aurez encore cela par-dessus le marché ; ce sont les vœux bien sincères du plus respectueux de vos admirateurs.

On a donné le 5 de ce mois la *Coupe des Foins*, ou *l'oiseau perdu et retrouvé*, par MM. de Piis et Barré. Alain est l'amant d'Hélène. Il lui donne un oiseau qu'il voit bientôt après entre les mains de Blaise son

rival; il se croit trahi; mais une explication le rassure, et les deux amans réconciliés ne songent plus qu'à se divertir aux dépens de Blaise. On joue à la cligne musette, aux quatre-coins. Alain, sans être aperçu, se tapit adroitement dans uue charrette de foin; Hélène l'y suit. Blaise se hâte de faire entrer la voiture dans sa grange; au lieu d'y trouver Hélène seule, il l'aperçoit avec son rival qui l'embrasse.

Tous ces petits tableaux, quoiqu'assez variés, ont paru peu intéressans, et le dénouement, qu'on devine long-temps d'avance, traînant et embrouillé. On a remarqué cependant dans les premières scènes quelques couplets assez jolis, et comment ne pas les applaudir? C'est madame Dugazon qui les chante; le seul son de sa voix donne à tout ce qu'elle prononce un charme inexprimable; et tant de grâces, tant d'attraits se partagent, dit-on, dans ce moment entre un jeune seigneur russe et cet illustre Jeannot, qui fut long-temps l'homme de la Nation, et qui continue encore aujourd'hui d'être le héros des boulevards. Le sieur Dugazon, son époux, vient d'avoir une affaire d'honneur avec son camarade d'Azincourt; mais ce n'est point pour les beaux yeux de sa femme, c'est pour les rôles qu'on appelle de la *grande-casaque,* tels que ceux de Mascarille, d'Hector, &c. Nos deux Crispins prétendaient l'un et l'autre à cet emploi; la querelle s'est échauffée au point que leur *société* a décidé qu'ils ne pouvaient se dispenser de se battre. Il y a eu un rendez-vous

donné, des témoins, un juge du camp; aucun des combattans n'a été dangereusement blessé; mais tout s'est passé dans les règles, et le combat d'Ulysse et d'Ajax, pour les armes d'Achille, eut moins de solemnité, je crois, que le combat de MM. d'Azincourt et Dugazon pour la *grande casaque*. Voilà peut-être de quoi dégoûter beaucoup d'honnêtes gens du plus barbare, du plus ridicule et cependant du plus respecté de tous nos usages.

Décembre, 1782.

Je me souviens d'avoir entendu dire, il y a quelques années, à M. l'abbé de Mably, qu'ici la classe de la société où il avait trouvé le plus d'hommes respectables était celle des fiacres; sous le joug même de l'oppression, ils conservent une âme libre, soutiennent leurs droits à coups de poing, et disent, dans l'occasion, des injures à tout venant, sans aucune acception de rang ni de personne. On ne peut guère s'étonner d'une préférence si bien motivée, après avoir lu l'ouvrage qu'il vient de publier sur la *Manière d'écrire l'Histoire*. A l'exemple de ses héros, M. l'abbé de Mably s'y livre, sans aucun égard, à toutes les saillies de sa mauvaise humeur; il n'y a point de nom, point de réputation qui en impose à la liberté de sa plume; nos plus illustres écrivains sont traités par lui en vrais écoliers, et le plaisir d'une censure si grossière semble avoir été véritablement l'unique but de son Livre; car qu'apprend-il d'ailleurs? Que, pour

bien écrire l'Histoire, il faut avoir étudié la Politique et le Droit naturel, connaître la morale, la marche des passions, leur jeu, leur progrès, le caractère propre de chacune d'elles. Etait-ce la peine de faire un Livre pour ne dire que des vérités si communes et si triviales? Ce qui est plus piquant sans doute, plus neuf du moins, c'est la manière dont l'auteur s'est permis d'apprécier M. de Voltaire. « Ce qui m'étonne davantage, dit-il (et qui n'étonnera-t-il pas par un pareil jugement?), ce qui « m'étonne davantage de la part de cet historien, le « patriarche de nos philosophes, et qu'ils nous « présentent comme le plus puissant génie de notre « Nation, c'est qu'il ne soit qu'un homme, par- « donnez-moi cette expression, *qui ne voyait pas* « *au bout de son nez*. . . . ;" et les preuves par lesquelles on justifie la hardiesse d'une expression si heureuse, les auriez-vous devinées? Les voici : « Si « M. de Voltaire voyait au bout de son nez, aurait- « il remarqué avec surprise que les chrétiens se « livrèrent à la vengeance lors même que leur « triomphe sous Constantin devait leur inspirer « l'esprit de paix?—Oh! l'admirable connaissance « du genre humain, s'écria Cidamon en éclatant de « rire (car nous avons eu la prétention de faire une « espèce de Dialogue). Votre historien, ajoutait-il, « ne savait donc pas ce que personne n'ignore, que « la prospérité étend et multiplie nos espérances? « Voulait-il donc que les chrétiens sans mémoire « et sans ressentiment oubliassent dans un instant

« tous les maux qu'ils avaient soufferts ? *Cet homme* « *avisé et prudent* (l'excellent persiflage !) leur « aurait sans doute conseillé de se venger quand « l'idolâtrie était encore sur le trône, qu'il fallait la « craindre, l'éclairer et non pas l'irriter pour se « rendre dignes d'être tolérés......" En admirant la légèreté des plaisanteries de M. l'abbé de Mably, on doit lui pardonner sans doute de n'avoir pas mieux saisi celles de M. de Voltaire; mais ce qu'on a quelque peine à comprendre, c'est que l'ennemi des philosophes, l'écrivain sage et circonspect qui se fit toujours un devoir de parler respectueusement de la Religion et ses Ministres, ne s'attende à voir dans le zèle du christianisme triomphant que la marche ordinaire des passions humaines. Il est donc ridicule de s'étonner de la contradiction qui règne entre la conduite des Disciples de Jésus et les principes de leur doctrine; à votre gré, cette doctrine est comme tant d'autres, elle nous laisse tous nos préjugés, toutes nos passions, et il est tout simple qu'elle ne nous rende pas meilleurs que nous ne sommes. Il y a lieu de croire que M. de Voltaire pensait à-peu-près comme vous, M. l'Abbé; mais est-ce à vous de trouver mauvais qu'il s'exprime au moins quelquefois avec plus de réserve ? Et quand on pense si pronfondément comme tant d'honnêtes gens, pourquoi s'afficher encore leur ennemi ?

Une autre preuve également évidente des vues bornées de M. de Voltaire, c'est d'avoir dit que « cette cour voluptueuse de Léon X, qui pouvait

" blesser les yeux, servit en même temps à policer
" l'Europe et à rendre les hommes plus sociables"...
Voilà, s'écrie M. l'Abbé, la première fois que j'ai entendu dire " que la société se perfectionnait par " des vices et non pas par des vertus..." Vous n'aviez donc jamais entendu parler ni du siècle d'Alexandre, ni du siècle d'Auguste? Les hommes de ces deux siècles étaient, ce me semble, assez policés; en étaient-ils plus vertueux? On trouvera peut-être quelque jour le secret de rendre le genre humain et plus sage et plus éclairé; mais jusqu'ici les progrès de la société, en multipliant nos besoins, ont toujours multiplié nos vices, et nos connaissances et nos lumières n'ont pu s'étendre sans donner lieu à de nouveaux moyens d'en abuser. On ne dit point que la société se perfectionne par les vices, mais que la société perfectionnée fait naître de nouveaux vices et de nouvelles vertus.

C'est dans ce même esprit que M. de Voltaire a pu dire " que les Suisses ignoraient les sciences et " les arts que le luxe a fait naître, mais qu'ils " étaient sages et heureux..."; et l'a pu dire, ce me semble, sans en être moins partisan des sciences et du luxe. Il est des degrés différens de sagesse et de bonheur. Qui borne ses besoins est plus sûrement heureux que celui qui en a beaucoup; mais n'a-t-il pas aussi très-sûrement moins de jouissances et moins de bonheur? Ce sont cependant quelques critiques de cette importance, d'après lesquelles M. l'Abbé de Mably s'est cru autorisé à dire que

" les maximes raisonnables qui échappent quelque-
" fois à M. de Voltaire ne servent qu'à prouver qu'il
" a peu de sens ; qu'on ne trouve dans ses ouvrages
" que des demi-vérités qui sont autant d'erreurs,
" parce qu'il leur a donné ou trop ou trop peu
" d'étendue ; que rien n'y est présenté dans ses
" justes proportions, ni peint avec des couleurs vé-
" ritables ; qu'on était disposé à lui pardonner sa
" mauvaise politique, sa mauvaise morale, son ig-
" norance et sa hardiesse ; mais qu'on aurait au
" moins voulu trouver dans l'historien un poëte qui
" eût assez de sens pour ne pas faire grimacer ses
" personnages, assez de goût pour savoir que l'His-
" toire ne doit jamais se permettre de bouffonne-
" ries ; que son *Histoire universelle* n'est qu'une
" pasquinade digne des lecteurs qui l'admirent sur
" la foi de nos philosophes ; que dans son *Histoire*
" *de Charles XII*, le héros agit toujours sans sa-
" voir pourquoi, et que l'historien marche comme
" un fou à la suite d'un autre fou, etc. etc."

M. de Voltaire n'est pas le seul historien moderne que M. l'abbé de Mably se permette de juger avec tant d'amertume et de dureté ; il les méprise tous, il n'excepte absolument que l'abbé de Vertot ; et c'est au lecteur à chercher le motif d'une exception si difficile à mériter. Dans l'*Histoire de Hume*, il ne voit que " des faits décousus qui échappent à sa
" mémoire ; c'est un ouvrage que, soit par igno-
" rance de son art, soit par paresse ou lenteur d'es-
" prit, l'auteur n'a qu'ébauché ; c'est un labyrinthe

"sans issue .." M. Gibbon est plus maltraité encore. "Est-il rien de plus fastidieux qu'un M. "Gibbon (quelle politesse de style !) ? Est-il rien "de plus fastidieux qu'un M. Gibbon qui, dans son "*Histoire éternelle des Empereurs romains*, sus-"pend à chaque instant son insipide et lente narra-"tion, pour vous expliquer les causes des faits que "vous allez lire ? qui s'empêtre dans son sujet, "ne sait ni l'entamer, ni le finir, et tourne pour "ainsi dire toujours sur lui-même ?"... Le sage Robertson n'a pas même pu trouver grâce aux yeux de notre censeur. L'*Introduction à l'Histoire de Charles-Quint*, regardée si généralement comme un chef-d'œuvre, "n'est qu'un ouvrage croqué, "où rien n'est approfondi ; et ce qui prouve que "l'auteur n'a entendu aucun des écrivains qu'il cite, "c'est qu'il en adopte à-la-fois différentes opinions "qui ne peuvent s'associer, et qui, réunies, forment "un parfait galimatias historique."—L'*Histoire politique et philosophique du Commerce des deux Indes* est condamnée sur son titre seul : "Comment "l'auteur n'aurait-il pas fait un mauvais ouvrage, "puisqu'il ignore que toute Histoire raisonnable "doit être politique et philosophique, sans affecter "de le paraître, etc."

Nous sommes las de n'extraire que des injures ; mais comment faire autrement, il n'y a que cela dans l'ouvrage, il n'y a du moins que cela de curieux. Les jugemens de l'auteur sur les historiens anciens, beaucoup plus équitables, n'ont presque

rien d'ailleurs qui mérite d'être remarqué. Il propose avec raison Tite-Live et Thucydide comme les modèles les plus parfaits dans l'art d'écrire l'Histoire; mais la manière dont il développe le mérite de ces deux historiens manque également de finesse et de profondeur. Quoiqu'il avoue que Tacite mérite d'être appelé le plus grand peintre de l'antiquité, cet historien lui laisse encore quelque chose à désirer. "En ouvrant ses *Annales*, dit-il, je ne suis point "préparé à la politique ténébreuse d'un tyran qui "croit n'être jamais assez puissant et craint tou-"jours de le trop paraître. Je vois le despotisme "le plus intolérable se former, et je ne sais point à "quoi cela aboutira. Je me lasse des cruautés et "des injustices presque uniformes qu'on me rap-"porte, et je ne vois point qu'il soit nécessaire de "multiplier ces détails pour me faire connaître Ti-"bère, sa Cour, la honteuse patience du Sénat, et "la lâcheté du peuple, etc."

On peut, sur ce point, être de l'avis de M. l'abbé de Mably; on pourrait l'être encore sur beaucoup d'autres; mais qui ne serait pas révolté du ton dont il juge les écrivains qui honorent le plus leur Nation et leur siècle? Qu'aucun historien moderne n'ait égalé les grands modèles que nous a laissés dans ce genre l'antiquité, c'est une vérité dont il n'est pas difficile de convenir; mais il eût été plus intéressant sans doute de l'expliquer, que de se borner à nous l'apprendre. Que les ouvrages de M. de Voltaire ne soient pas très-propres à enseigner l'His-

toire à ceux qui ne l'ont jamais sue; que M. de Voltaire n'ait pas lu nos anciens capitulaires avec autant de patience que M. l'abbé de Mably, nous voulons bien le croire; mais en sera-t-il moins vrai que M. de Voltaire a en général porté dans l'étude de l'Histoire une critique très-sage et très-lumineuse; qu'il a eu peut-être plus qu'aucun autre l'art de rassembler avec intérêt les grands résultats qu'offre l'Histoire des révolutions de l'esprit et des mœurs des différens peuples; qu'enfin, s'il n'est pas l'historien le plus parfait, il n'en a pas moins écrit sur l'Histoire des ouvrages charmans, pleins d'instruction, de philosophie et d'humanité?

Beaucoup de gens ont remarqué avec surprise que la mauvaise humeur de M. l'Abbé ait attendu, pour éclater, que M. de Voltaire fût mort depuis quatre ans, bien sûrement mort; mais ce sont des gens qui *ne voient pas au bout de leur nez.* Lui auraient-ils conseillé, ces gens avisés et prudens, d'attaquer M. de Voltaire *lorsqu'il fallait le craindre,* lorsqu'une pareille témérité l'eût exposé à se voir couvert d'un ridicule éternel? Non; l'on sait que les personnes même dont M. l'Abbé admire le plus la franchise et la respectable indépendance ne se permettent guère d'insulter d'honnêtes gens que lorsqu'ils se croient à l'abri de la correction, et ce calcul est comme vous voyez, d'une profonde politique.

Epigramme sur madame Duvivier, ci-devant madame Denis.

L'hommasse et vieille Climène,
Plus informe qu'un paquet,
Prit époux tant soit peu laid,
Et passant la cinquantaine.
Un ouvrier, en bonnet,
Qui jamais ne l'avait vue,
A qui mainte somme est due,
Entre comme ils sont au lit,
Et sous cornette de nuit
Ne voyant ombre de femme,
Le sire, incertain, leur dit :
Qui de vous deux est Madame ?

La Vieille de seize ans, romance, par M. Grouvelle.

Sur l'Air : *A cet affront devions-nous nous attendre?*

Lise à quinze ans plut et fut peu cruelle ;
Mais Lise, hélas ! fut quittée à seize ans.
La pauvre enfant alors, n'accusant qu'elle,
Crut d'être aimable avoir passé le temps.

Son miroir même, à ses yeux pleins de larmes,
Ne montrait plus ni beauté, ni fraîcheur ;
Toute charmante elle pleurait ses charmes
Et cet air simple exprimait son erreur :

« J'avais quinze ans quand tu me trouvais belle,
« Un an détruit ma beauté, ton ardeur ;
« Mon cœur, hélas ! t'aime encore infidèle ;
« Mais à seize ans peut-on offrir son cœur ?

« Tu me pressais ; quel feu...! quelle tendresse...!
« Mais j'ai seize ans ; adieu tous tes désirs !
« Du doux plaisir je sens encor l'ivresse ;
« Mais j'ai seize ans : adieu tous tes plaisirs !

" Quoi ! vingt printemps que toi-même as vus naître
" A tous les yeux n'ont fait que t'embellir !
" Moi, j'ai seize ans, je n'ose plus paraître ;
" Un an d'amour a donc pu me vieillir !

" Hier Damon, qui me poursuit sans cesse,
" M'offrait un cœur tout prêt à s'enflammer ;
" Allez, lui dis-je, allez à la jeunesse :
" Moi, j'ai seize ans, on ne doit plus m'aimer.

" Mais non, cruel, reviens à ta bergère,
" Reviens, pardonne à mes seize printemps ;
" S'il faut quinze ans, perfide, pour te plaire,
" Viens, dans tes bras j'aurai toujours quinze ans."

Epigramme de M. le Marquis de Ximènes, après avoir lu le dernier ouvrage de M. l'abbé de Mably sur la Manière d'écrire l'Histoire.

Apprenez, Badauds, apprenez
Pourquoi ce niais de Voltaire
Ne vit pas au bout de son nez :
Il loua Condillac et ne lut point son frère.

Madame la comtesse de Bussi avait prophétisé à la Reine, lors de sa première grossesse, un Dauphin ; la prophétie ne se vérifia pas, et la Reine en fit faire des reproches au joli poëte, qui s'excusa ainsi.

Oui, pour fée étourdie à vos traits je me livre ;
Mais si ma prophétie a manqué son effet,
Il faut vous l'avouer, c'est qu'en ouvrant mon livre
J'avais pour le premier pris le second feuillet.

Toutes les Lettres galantes du chevalier d'Her... valent-elles le billet qu'on vient de nous confier ? Il

est d'un président de Cour souveraine, et sur la connaissance que nous avons de l'esprit et du style de l'homme, nous croyons pouvoir en garantir l'authenticité. Notre président entretenait mademoiselle Désorages ; mais comme il ne lui donnait que quinze louis par mois, il avait fallu consentir qu'elle en reçût trente d'un fermier-général qui partageait avec lui l'honneur de ses bonnes grâces. Toutes les fois que le financier arrivait, on faisait disparaître notre robin. Un soir, la surprise fut si imprévue qu'on n'eut que le temps de le cacher derrière le rideau d'une fenêtre ouverte ; l'appartement était à l'entresol et donnait sur un jardin public. Notre président ne fut pas aussi tranquille dans sa retraite que la Demoiselle l'eût désiré ; en passant devant le rideau, elle lui détacha un si grand coup de poing, qu'il en sauta par la fenêtre. Voici ce que cet amant malheureux lui écrivit le lendemain.

" Mademoiselle, le coup de poing que vous m'avez " donné hier dans le dos ne me sort point de la " tête ; je crois que j'en resterai boiteux. Ainsi " trouvez bon que je ne vous aime plus, et ne soyez " point surprise si je cesse de vous voir. C'est dans " ces sentimens que je serai toute ma vie votre ten- " dre et fidèle amant le président de ***."

L'*Espion dévalisé*, brochure attribuée peut-être fort injustement au chevalier de Rutlige, auteur de la *Quinzaine anglaise* ; avec cette épigraphe : *Feliciter audax*.



Nous ne nous serions pas permis de parler de cet ouvrage de ténèbres, si le malheur du libraire de Neufchâtel, qui a eu l'imprudence de l'imprimer, et qui, à la requête des Puissances, en a été grièvement puni, ne lui avait pas donné une sorte de célébrité. Cet éclat consigné dans plusieurs papiers publics, a pu contribuer à le faire rechercher dans les pays étrangers, et il n'est peut-être pas inutile de prévenir l'impression, qu'y peuvent faire des libelles de ce genre, où quelques vérités, mêlées plus ou moins adroitement aux plus grossiers mensonges, en aggravent encore l'atrocité. Qui pourrait lire sans indignation tout ce qui concerne la mort de madame la Dauphine ? On y livre aux soupçons de la plus infâme calomnie un Ministre aussi connu par la franchise et la générosité de son caractère que par la souplesse et la légèreté de son esprit. En se servant avec art de quelques gaucheries du docteur Tronchin et de quelques imprudences de l'abbé Galiani, on s'est flatté de donner au plus horrible roman un air de vraisemblance; mais il n'y a que des lecteurs imbécilles à qui de si noirs artifices puissent encore en imposer. Un chapitre moins révoltant et qui porte même un assez grand caractère de vérité, du moins quant au fond, c'est l'Histoire de la nomination de M. de Silhouette à la place de contrôleur-général. Entre plusieurs autres distractions de Louis XV. on y trouve celle-ci : Il demanda un jour à Grandenigo, ambassadeur de Venise: *A Venise, combien sont-ils au Conseil des*

Dix?—*Sire, quarante,* répondit l'ambassadeur..... Le Roi ne fit pas plus d'attention à la réponse qu'à la demande. Ces distractions, qui tenaient uniquement à la timidité de son caractère et à l'embarras que lui causait toute espèce de représentation, ne peuvent faire oublier les mots pleins de grâce et de finesse qui lui échappèrent.

Le chapitre sur l'émeute de 1775, à l'occasion de la cherté des grains, ne contient aucune anecdote intéressante et fourmille des plus insignes faussetés; pour en donner un exemple, nous ne citerons que ces lignes de la fin: « Pour la petite pièce, Pezai, « qui détestait M. Turgot, détermina Thomas à « donner son ouvrage sur les blés, et Necker le fit « répandre comme en étant l'auteur..." L'ouvrage de la *Législation et du Commerce des grains* a paru quelques mois avant l'émeute. M. Thomas était l'ami particulier de tous les amis de M. Turgot. Il faut se connaître aussi peu en style que l'auteur de ces Mémoires pour confondre celui de M. Thomas et celui de M. Necker; il ne faut point du tout connaître ce dernier pour penser qu'il voulût jamais avouer une page ni de M. Thomas ni de quelque homme de lettres que ce puisse être.

Mémoire sur le passage du Nord, qui contient aussi des réflexions sur les glaces; par le duc de Croy. Brochure in-4°. On ne vit peut-être jamais autant de ducs et de pairs occupés d'arts et de connaissances utiles que nous pourrions en compter

dans ce moment, et le bon abbé de Saint-Pierre aurait fort mauvaise grâce à dire aujourd'hui qu'il était encore à chercher quel usage on pourrait tirer en France des ducs et des marrons d'Inde. Le Mémoire de M. le duc de Croy renferme beaucoup de réflexions importantes et curieuses sur les différentes espèces de glaces et sur leur formation, sur la cause du plus grand froid et de la plus grande quantité de glace vers le pôle sud que vers le pôle nord. L'Académie des Sciences semble avoir adopté son opinion sur ce passage, cherché avec tant d'opiniâtreté par les plus fameux navigateurs; cette opinion se réduit à ceci: Si ce passage par le Nord existe, il n'est pas assez libre pour être praticable, et ne sera jamais d'aucune utilité ni pour le commerce ni pour la navigation. C'est un résultat dont il faut lire les preuves dans le Mémoire même; elles y sont développées d'une manière si concise, qu'il serait à-peu-près impossible d'en faire l'extrait sans copier tout l'ouvrage.

Recueil de Pièces intéressantes pour servir à l'Histoire des Règnes de Louis XIII. et de Louis XIV. Un volume in-12, avec plusieurs portraits assez soigneusement gravés, par le Bert, sur les dessins de Dugoure. L'éditeur de ce Recueil est M. de La Borde, ancien valet-de-chambre du Roi, auteur de plusieurs opéras et de l'*Essai sur l'Histoire de la Musique.* On y voit toutes les pièces du procès de Henri de Talleyrand, comte de Chalais,